LES VEILLÉES DU CHATEAU.

« Come raccende il gusto il mutare esca,
» Così mi par che la mia Istoria quanto
» Or quà, or là più variata sia,
» Meno a chi l'udirà nojosa fia ».
Orlando Furioso, Canto terzo decimo.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Comme le changement de nourriture ranime le goût, ainsi il me semble que plus mes récits seront variés, moins ils paroîtront ennuyeux à ceux qui les entendront.

LES VEILLÉES DU CHATEAU, OU COURS DE MORALE

A L'USAGE DES ENFANS.

Par l'Auteur d'ADÈLE et THÉODORE.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n° 16.

AN XI — 1803.

B° 10. 5. 48

LES VEILLÉES DU CHATEAU.

Le lendemain, madame de Clémire demanda à ses enfans s'ils trouvoient qu'elle eût rempli l'engagement qu'elle avoit pris de leur composer un conte aussi merveilleux qu'un conte de fées, et dont cependant tout le merveilleux seroit vrai. Oui, maman, reprit Caroline, et puisqu'il existe dans la nature des choses si extraordinaires et si curieuses, vous pouvez être bien sûre qu'à l'avenir, ce ne sera plus dans les contes des fées que nous irons chercher le merveilleux que nous aimons. En lisant, reprit madame de Clémire, en vous instruisant, vous apprendrez bien d'autres choses aussi surprenantes que celles que je vous ai contées. Si j'avois voulu employer tous mes extraits, l'histoire d'Alphonse auroit été en deux volumes : elle y eût gagné, car

pour l'abréger autant, il m'a fallu sacrifier des détails et des développemens intéressans, et une infinité de phénomènes curieux; et cependant mes extraits ne contenoient que des faits certains et avérés. J'ai rejeté tous ceux qui me paroissoient non-seulement fabuleux, mais même douteux. Si j'eusse eu moins de scrupule, je vous aurois parlé d'un village dont tous les habitans deviennent fous à l'âge de dix-huit ans; d'un fruit de la Virginie (*a*), dont on ne peut manger sans perdre la raison pendant un certain temps; d'un autre fruit exotique qui donne de la mémoire et de l'esprit, et qui fit en six mois un docteur habile d'un ignorant et d'un sot, recette merveilleuse et perdue. Je vous aurois parlé d'un arbre dont les tiges, quoique vertes, donnent autant de lumière qu'un flambeau (*b*); d'un animal qui a une demi-lieue de long (1), &c. J'aurois fait la description d'une chose

(*a*) Une pomme.

(*b*) Voyez Géographie physique, par M. l'abbé Sauri, tome 1.

mieux attestée et beaucoup moins fabuleuse; je vous aurois dépeint Thélismar sur les mers agitées, paroissant commander aux élémens et calmer à son gré la tempête (2) : mais je n'avois pas besoin d'adopter des prodiges douteux, puisque j'ai été obligée d'en sacrifier une foule de certains. Ajoutez à cela qu'il en est beaucoup de cette dernière espèce que j'ignore. Ainsi, jugez du plaisir que vous auroit fait un conte de ce genre, s'il eût été composé par une personne véritablement instruite !

Il me semble par exemple, dit l'abbé à madame de Clémire, que vous auriez pu tirer un meilleur parti des phénomènes offerts par l'électricité, soit en action dans le cours du conte, soit en explication dans les notes. Je vous assure, reprit madame de Clémire, que je ne pouvois à cet égard rien faire de mieux, par une bien bonne raison : c'est que je ne sais pas un mot de physique : j'en ai fait un cours *comme un autre*, et comme un autre je n'en suis pas plus savante.... Mais, reprit l'abbé, si vous m'en eussiez jugé capable,

je me serois chargé avec plaisir de cette partie des notes. Mon cher abbé, répliqua madame de Clémire, une femme ne doit jamais souffrir qu'un homme ajoute un mot à ses ouvrages. L'homme qu'elle consulte passera toujours pour l'inventeur, et elle sera accusée de mettre son nom au travail d'un autre. On peut, avec beaucoup de vertu, être un mavais auteur; mais on ne peut être estimable, en s'attribuant un ouvrage qu'on n'a pas fait : ainsi, on doit éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourroit donner lieu à une accusation si flétrissante. Songez aux femmes qui ont écrit avec succès, vous verrez que presque toutes ont été soupçonnées de cette espèce de lâcheté. Mademoiselle de Lussan eut pour amis trois auteurs : *Lasserre* (*a*), *l'abbé de Bois-Morand* et *Baudot de Jully*. On a dit et écrit, et l'on croira toujours que Lasserre a fait l'*histoire de la comtesse de Gondez*; l'abbé de Bois-Morand, *les anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*;

(*a*) Il a fait plusieurs opéras.

et Baudot de Jully, *les histoires de Charles VI, de Louis XI, et la révolution de Naples* (*a*). Les ouvrages de *madame de la Fayette* sont attribués à *Segrais*; ceux de *madame de Tencin* (*b*), à *M. de Pont-de-Vesle*, son neveu; les tragédies de *Mademoiselle Bernard*, qui furent jouées et eurent beaucoup de succès dans le temps, ont été attribuées à *M. de Fontenelle*, son ami; celles de *mademoiselle Barbier*, passent pour être de l'*abbé Pellegrin* (*c*), &c. Il me sem-

---

(*a*) Mademoiselle de Lussan a fait encore beaucoup d'autres ouvrages. Cette personne célèbre étoit, suivant la plus commune opinion, fille naturelle du prince Thomas de Savoie, comte de Soissons, frère du fameux prince Eugène. Elle mourut l'an 1758, âgée de 75 ans et demi.

(*b*) Madame de Tencin, chanoinesse de Neuville et sœur du cardinal de Tencin, avoit été cinq ans religieuse dans le couvent de Montfleuri en Danphiné; mais elle réclama contre ses vœux et rentra dans le monde. Elle est morte à Paris, en 1749, âgée de 68 ans.

(*c*) Il est à remarquer que ce sont des gens de lettres, qui, par leurs écrits, ont donné du poids à ces accusations. Je vois bien dans tous les temps

ble que ces exemples et tant d'autres, devroient empêcher les femmes auteurs de consulter les hommes, et de former des liaisons intimes avec des gens de lettres.

Cette conclusion révolta l'amour-propre de l'abbé. Ainsi donc, madame, dit-il avec un sourire amer, si jamais vous devenez tout-à-fait auteur, si vous faites imprimer vos ouvrages, vous ne consulterez personne? Pardonnez-moi, répondit madame de Clémire; je chercherai la vérité, et non des complimens et de vaines

---

les femmes célèbres calomniées, et je ne leur vois point de défenseurs. Il n'en est pas moins vrai cependant que beaucoup d'auteurs ont dû leurs succès à des idées et des sujets puisés dans des ouvrages de femmes. Sans parler de *Louise l'Abbé*, à laquelle La Fontaine doit une de ses plus jolies fables (*la Folie et l'Amour*), et que ce *bon homme* a volée sans scrupule, sans dire un mot de son larcin; les ouvrages de mademoiselle de Scudéri, de mademoiselle de Lussan, de madame de Gomez, de mademoiselle de la Force, et de tant d'autres, ont produit une multitude d'opéras, de comédies, et même de tragédies. Enfin c'est dans un ouvrage de femme que M. de Voltaire a pris le sujet de sa tragédie de *Tan-*

flatteries; je ferai des lectures; et pour cela je ne rassemblerai point un cercle composé d'étrangers ou de beaux esprits; tout simplement je lirai mes ouvrages dans ma famille; et si ma famille s'endort ou s'ennuie, je profiterai sagement de cette critique, qui me paroît la plus frappante de toutes.

L'abbé ne répondit rien; il avoit pris de l'humeur. Madame de Clémire changea d'entretien, et un moment après, les enfans reparlèrent du conte. Qu'Al-

---

crède; c'est dans un roman de madame la comtesse de Fontaine, qui a pour titre: *La Comtesse de Savoie.* Dans le temps que cet ouvrage parut, M. de Voltaire adressa des vers à madame de Fontaine, parmi lesquels on trouve ceux-ci:

Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur?
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse
Que Fénélon seul avoit joint, &c.

Il eût mieux valu ne pas égaler madame de Fontaine à Fénélon, et reconnoître dans la préface de Tancrède, que le sujet de cette pièce étoit pris dans la Comtesse de Savoie. Madame de Fontaine est morte en 1748.

phonse étoit heureux, dit César, d'avoir vu tant de choses extraordinaires ! Quand je serai grand, je voyagerai aussi.... et avec papa.... je verrai des arbres étrangers, et des animaux singuliers.... A propos d'animaux singuliers, interrompit madame de Clémire, j'en avois une multitude dans mes extraits, que je n'ai point placés dans mon conte : je m'en rappelle un dans ce moment; voulez-vous que je vous en fasse la description ?.... — Ah, maman, nous en serons charmés ?....

— Figurez-vous un monstre velu, jaunâtre, qui a huit jambes, dont chacune est armée de deux grands ongles, qui contiennent une éponge mouillée : outre ces huit jambes, ce monstre a encore deux espèces de mains avec lesquelles il saisit sa proie : comme Argus, son visage est couvert d'yeux ; il en a huit, rangés en ovale sur son front ; et deux horribles tenailles, garnies de crochets aigus, paroissent sortir de sa bouche.... — Oh ! quel monstre hideux et extraordinaire ! — Voici d'autres animaux en-

core plus singuliers. « Croiriez-vous qu'il » y ait dans la nature, des animaux qu'on » multiplie en les hachant; que le même » animal coupé en huit, dix, vingt, trente » et quarante parties, est multiplié autant » de fois?.... » — Quoi! maman, cela est vrai?.... Le nom de cet animal, interrompit l'abbé, n'est pas bien difficile à deviner..... Et l'autre animal, dit Pulchérie, dont maman a parlé d'abord, le connoissez-vous? J'avoue, répondit l'abbé, que la description que madame vient de faire est absolument une énigme pour moi. Cependant, dit madame de Clémire, elle est exacte. Peut-être ai-je supprimé quelques détails intéressans; mais les caractères dont je vous ai parlé sont assez frappans pour faire reconnoître cet animal à tous ceux qui en auront lu la description.... — Maman, dans quel pays se trouve ce monstre?... — Il est très-commun en France.... — En France!.... — Oui, et même en Bourgogne, à Champcery; vous l'avez vu mille fois.... — Oh, maman, je vous assure que je n'ai jamais rien vu de pareil!... Mais, de grace, dites-

nous son nom.... — Eh bien, c'est une araignée (*a*) (3).... — Ah, par exemple, je ne m'attendois pas à cela!... Comment! une araignée a *huit yeux.... une éponge mouillée.... entre ses griffes.... et des tenailles à côté de la bouche?*.... — Si vous aviez examiné une araignée avec une loupe, vous auriez parfaitement distingué tout cela; et même à *l'œil nud*, vous pourriez le voir sur une grosse araignée. — Oh, je prierai Augustin de m'apporter de grosses araignées; car je veux absolument voir les éponges, les tenailles et les huit yeux..... — Et moi, je vous lirai l'*Histoire des Araignées françaises et étrangères ;* et je suis sûre que cette histoire vous amusera. Vous y trouverez des détails merveilleux.... — Maman, et le nom de l'autre animal qu'on multiplie en le coupant?... — C'est un *polype d'eau douce* (4). — Ah, je ne connois pas celui-là; il est étranger. C'est dommage; car il est encore bien plus curieux que l'araignée.... — Puisque vous avez tant

(*a*) L'araignée domestique.

d'envie de voir ce prodige, je vous donnerai cette satisfaction.... — Vous ferez venir des polypes des pays étrangers? Maman, que vous êtes bonne !.... — Vous en aurez demain.... — Est-il possible?.... — Les étangs de Champcery en sont pleins.... — Nos étangs !.... Et nous ne connoissions seulement pas le nom d'un animal si singulier !.... — La nature offre par-tout, et avec profusion, les phénomènes les plus surprenans. L'ignorance prive du plaisir de les connoître et de les admirer, tandis que l'homme instruit trouve à chaque pas des objets dignes d'exciter et de satisfaire sa curiosité.... — Maman, nous questionnerons, nous lirons, nous aurons des loupes, nous examinerous tous les insectes de Champcery, et du moins nous connoîtrons les choses curieuses qui nous environnent.

L'abbé, qui étoit encore un peu piqué de n'avoir pas reconnu l'araignée, rompit enfin le silence, et s'adressant aux enfans : Croyez, dit-il, comme madame votre mère vous l'a fait observer très-judicieusement, que le conte d'Alphonse

ne contient qu'une bien petite partie des phénomènes que nous présente la nature: par exemple, madame n'a point parlé des castors et des éléphans.... C'est peut-être, dit César, parce que maman savoit que nous connoissions l'histoire de ces animaux.... Mais, reprit madame de Clémire, je ne vous ai rien dit d'une infinité d'autres animaux singuliers et beaucoup moins connus, tels que le toucan (5), le kamichi (6), les chauves-souris étrangères (7), &c.

L'abbé, qui se creusoit la tête pour trouver quelque chose de merveilleux que madame de Clémire eût omis dans son conte, reprit la parole: Il est certain, dit-il, que, sans parler des animaux, le règne végétal et le règne minéral offrent une foule de phénomènes dont madame n'a pu parler dans un ouvrage aussi court. Il me semble cependant qu'elle auroit pu placer avantageusement dans ce petit conte l'arbre de cire (8), la plante nommée sensitive (9), celle qu'on appelle fraxinelle (10), et la toile d'amiante (11), &c.

Après avoir prononcé cette nomenclature d'un ton capable, l'abbé, très-satisfait de sa mémoire, se leva et sortit. Pulchérie se mit à rire : Je crois, maman, dit-elle, que M. l'abbé s'est un peu fâché contre vous.... Si cela est, reprit madame de Clémire, pourquoi me le faire remarquer? S'il étoit vrai que M. l'abbé eût un peu d'humeur et de susceptibilité, il seroit d'autant plus excusable qu'il n'a jamais vécu dans le grand monde, où l'on perd souvent beaucoup de vertus, mais où l'on acquiert presque toujours du liant dans le caractère, et une politesse qui nous apprend à cacher nos prétentions et ces petits dépits ridicules causés par l'amour-propre mal entendu. Je vous ai déjà rappelé plus d'une fois tout ce que vous devez au précepteur de votre frère. Je vous ai répété bien souvent que, non-seulement il ne nous est pas permis de faire (dans le sein même de la plus grande confiance) des observations malignes sur les gens avec lesquels nous vivons intimement; mais que nous devons encore écarter de notre imagination le souvenir de

leurs torts, et rejeter les pensées qui nous rappellent leurs défauts. Cette leçon toucha Pulchérie ; elle répandit quelques larmes. Comme elle n'avoit dit qu'un mot sans réflexion, qu'elle pleuroit sans humeur, qu'elle se repentoit véritablement de sa faute, elle obtint son pardon, et reprit bientôt sa gaîté.

La veillée du soir, et sept ou huit autres furent employées à lire toutes les notes du conte d'Alphonse. Quand on eut fini cette lecture, César remarqua qu'il y avoit un des prodiges du conte qui n'étoit pas expliqué. Dans les îles Canaries, poursuivit-il, après l'aventure de la caverne des Guanches, Alphonse, toujours égaré, arrive au bord d'un lac : c'est là qu'il voit la colonne merveilleuse, et puis cette pluie singulière ; et lorsqu'ensuite il rencontre Thélismar, il le trouve instruit de tout ce qui lui est arrivé sur les bords du lac. Thélismar lui dit qu'il l'a vu de sa terrasse, quoiqu'ils fussent à deux lieues l'un de l'autre. En effet, reprit madame de Clémire, je n'ai point expliqué cela dans mes notes; mais

venez demain déjeûner dans le petit belvedère qui est au bout du verger : je vous apprendrai là le secret de Thélismar. La petite famille accepta le rendez vous avec joie, et s'y rendit avec empressement. Tout le monde étoit rassemblé au belvedère avant huit heures du matin. On y trouva une grande machine qui excita la curiosité des enfans. Ils en demandèrent le nom. C'est un télescope, répondit madame de Clémire ; Caroline, asseyez-vous vis-à-vis de ce verre, et regardez.... Que vois-je ! s'écria Caroline ?.... Un château qui me paroît à deux pas d'ici.... Cependant, reprit madame de Clémire, il est à une lieue. C'est celui de M. de Lusanne. — Ah, maman, cela est incroyable ! Je distingue parfaitement toutes les personnes qui passent dans cette basse-cour.... Voilà une servante qui donne à manger à des poules.... Voilà des vaches que l'on conduit aux champs.... Voilà une vieille femme qui paroît à la porte, et qui demande l'aumône.... Ici, Caroline fut interrompue par sa sœur, qui la pria instamment de lui céder sa place.

Pulchérie, en regardant dans le télescope, fit un cri de joie : ah, maman, dit-elle, je vois Sidonie ! c'est elle-même ! ... Elle parle aux servantes.... Je parie qu'elle est chargée du soin de veiller sur la basse-cour, car elle a l'air de donner des ordres.... C'est joli, à son âge ! je voudrois bien être assez grande pour pouvoir me mêler aussi de la basse-cour ! .... Elle se baisse..... Elle se relève.... Elle se baisse encore.... Oh, sûrement, elle ramasse des œufs !.... Justement ; on lui présente un panier.... Ah, elle se tourne du côté de la pauvre femme qui est toujours à la porte ! ..... César, continua Pulchérie, souffrez que je reste encore un moment.... Sidonie s'approche de la vieille femme... Elle lui parle.... Elle la fait entrer dans la cour..... La vieille femme s'assied sur un banc.... Sidonie lui donne son panier..... et puis elle s'en va en courant. La femme reste.... A mon tour, dit César.... — Ah, mon frère, un instant! ..... Sidonie revient.... mais bien doucement.... Elle tient une grande jatte.... c'est apparemment du lait.... Oui : elle le donne à la vieille bonne

femme.... Ah, cette charmante Sidonie, que je l'aime ! .... En disant ces mots, Pulchérie se leva, et César prit sa place. Il ne vit rien d'intéressant. Sidonie sortoit de la basse-cour ; mais il comprit enfin comment Thélismar, de sa terrasse, avoit pu voir distinctement Alphonse, malgré la distance qui les séparoit l'un de l'autre.

On ne parla toute la journée que du télescope et de Sidonie. Pulchérie admira la manière singulière dont elle avoit découvert le caractère bienfaisant de cette aimable jeune personne. Elle ne se doutoit pas, poursuivit Pulchérie, que nous étions témoins de tout ce qui se passoit dans la basse-cour. Le hasard, ajouta madame de Clémire, et une infinité de circonstances imprévues, découvrent chaque jour des actions bien plus cachées encore. Aussi le plus sûr est de se conduire toujours comme on feroit devant des témoins : car non-seulement Dieu nous voit et nous juge dans tous les instans de notre vie ; mais le hasard, la curiosité humaine, l'indiscrétion des domestiques, les trahisons des faux amis,

exposent sans cesse au grand jour nos secrets les plus intimes.

Après le dîner, madame de Clémire demanda à son fils ce qu'il pensoit du premier volume d'un livre qu'elle lui avoit prêté depuis peu de jours. C'étoit *la Vie du Dauphin, père de Louis XV* (*a*). César répondit qu'il étoit enchanté de cet ouvrage ; d'autant plus, ajouta-t-il, qu'on y trouve beaucoup de détails sur l'enfance du prince ; au lieu que dans toutes les autres histoires on ne parle que des hommes, et jamais des enfans..... — Vous avez lu bien peu d'*autres histoires ;* ainsi ce jugement n'est fondé que sur une supposition. — J'imagine qu'il faut qu'un enfant soit un prodige, pour qu'un historien en fasse mention ; et comme les prodiges sont rares, j'ai pensé que dans toutes les histoires il n'étoit presque pas question des enfans.... — Mais qu'appelez-vous un prodige ? — Ce qu'étoit le duc de Bourgogne dans son enfance : il aimoit les mathématiques, les vers ; il fai-

(*a*) Par M. l'abbé Proyart.

soit des fables, des discours.... — Il n'y a rien de merveilleux à tout cela : c'étoit un enfant distingué; mais ce n'étoit point un prodige.... — Si un tel enfant n'étoit pas un prodige. .. que suis-je donc moi! — Un enfant ordinaire; et il ne tiendroit qu'à vous de ne pas l'être. Il ne vous faudroit qu'un peu plus d'application, de patience et d'envie de vous distinguer.... — Mais, maman, je ne ferois jamais *des discours*.... — Pourquoi pas?.... — Oh, je crois que mes discours seroient bien mauvais!.... — N'étiez-vous pas fort content de la tête que vous avez dessinée hier?.... — Oui, maman : tout le monde m'a dit qu'elle étoit bien..... — Croyez-vous qu'elle valût l'original? .... Oh, non, maman.... — Mais pour votre âge, c'est un chef-d'œuvre. Il en seroit ainsi de vos discours.... — A présent je meurs d'envie de faire des discours..... Quel dommage, que tout mon temps soit si rempli! ..... — Et quand vous vous promenez, quand vous travaillez à votre jardin, pensez-vous uniquement à des arbres, à des fleurs? — Non, maman; je pense à mille

autres choses. — Eh bien, durant ce temps, occupez-vous d'une idée intéressante ; suivez-la constamment. C'est ainsi que l'on compose.... — Maman, donnez-moi un sujet chaque matin. — J'y consens; à condition que tous les soirs, avant le souper, vous me rendrez compte de votre méditation..... — Maman, tantôt vous me donnerez un sujet de fable, tantôt un sujet de discours..... j'arrangerai tout cela dans ma tête, et je sens que je ne m'ennuierai plus tout seul.... car je ne m'ennuie que parce que je n'ai rien à me dire.... — Voilà justement ce qui produit l'ennui le plus insupportable. Quand nous n'avons que des idées vagues et décousues, notre propre insipidité nous est aussi à charge qu'elle le seroit aux autres, si nous exprimions ces mêmes pensées dans la conversation ; tandis qu'au contraire nous nous amusons nous-mêmes lorsque notre imagination travaille, et lorsqu'au lieu de penser à des choses communes et frivoles, nous nous occupons d'idées intéressantes.

Mais revenons au livre que je vous ai

prêté. Qu'avez-vous particulièrement remarqué dans le premier volume? — Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est une fable composée par M. le duc de Bourgogne lui-même, encore enfant. Cette fable a pour titre: *Le Voyageur et ses chiens* (*a*). — Quel en est le sujet? — C'est Licas qui voyage : il avoit pour compagnon trois chiens, et pour provisions quatre pains. Il arrive dans une forêt bien *sombre ;* enfin *au bord d'un clair ruisseau.* Il voit tout d'un coup paroître *un monstre.* Les chiens combattent le monstre, et le *terrassent*..... Là-dessus Licas donne un pain à *Vorax* (c'est le nom d'un des chiens,) et Vorax disparoît aussi-tôt. *Cerbère*, autre chien, reçoit aussi un pain, et de même prend la fuite. *Gargas*, le troisième chien, se présente à son tour, dans l'espérance d'obtenir une semblable récompense; mais Licas, qui étoit *prudent*, voyant que chaque pain lui coûtoit un chien, ne donna à

(*a*) Vie du dauphin, père de Louis xv, tome I, page 31.

Gargas qu'un petit morceau ; et Gargas resta pour avoir le reste.... Voilà tout, maman.... — Et quelle est, je vous prie, la morale de cette fable? ..... Maman..... mais j'ai le livre dans ma poche : je vais vous lire la fin de la fable.... Tenez, maman, voici la moralité.... « Princes, avez-» vous trouvé des guides capables de vous » diriger et de vous défendre dans la fo-» rêt de ce monde ; gardez-vous bien de » ne les mettre en état de se passer de » vous, que lorsque vous pourrez vous-» mêmes vous passer de leurs services ».

Je suis persuadée, reprit madame de Clémire, que vous ne comprenez pas bien le sens de cette moralité ; en conservant la pensée, je vais vous l'expliquer en termes plus clairs. Voici ce qu'elle signifie :

« Princes, avez-vous trouvé des mi-» nistres éclairés, des généraux habiles, » des amis fidèles ; gardez-vous bien de » vous acquitter envers eux autant qu'il » est en vous ; gardez-vous bien de récom-» penser dignement leur zèle et leurs ser-» vices, dans la crainte qu'après avoir

» obtenu de vous tout ce qu'ils sont en » droit d'en attendre, ils ne vous aban- » donnent. Princes, soyez injustes, soyez » ingrats, afin de vous les attacher soli- » dement! »

Ah! maman, s'écria César, est-il possible que ce soit là le vrai sens de cette fable? — Oui: c'est le sens littéral de la moralité qui la termine. Réfléchissez-y, et vous le trouverez vous-même.... — Cela est vrai. Comment n'ai-je pas senti cela d'abord; comment ai je pu aimer cette fable! — Dans l'ouvrage le plus intéressant et le plus estimable à tous égards, vous avez justement admiré la seule chose qu'on en doive critiquer. Si vous lisiez avec moins de rapidité et avec plus d'attention, vous ne feriez certainement pas des bévues aussi grossières.

Le soir, à la veillée, la baronne, prenant la parole : César, dit-elle, vous vous êtes plaint que les historiens ne parlent pas assez des enfans; nous allons vous prouver que ce reproche n'est pas fondé; car nous ne vous entretiendrons toute la soirée que de traits tirés de l'his-

toire; et les héros que nous vous ferons connoître seront tous des enfans.... — Ah! maman, cela est charmant! — Vous verrez que les enfans distingués ne sont pas aussi rares que vous l'imaginez. — Maman, vous nous conterez donc plusieurs histoires?.... — Votre mère, M. l'abbé et moi, nous conterons chacun tour-à-tour un trait d'histoire, tant que notre mémoire nous en fournira; ce qui sûrement pourra remplir une bonne veillée. Je vais commencer, continua la baronne: écoutez.

Chan-chi, empereur de la Chine, avoit trois fils. Les deux premiers n'étoient que des enfans ordinaires; mais le dernier, nommé Kang-hi, faisoit les délices de son père et de ses instituteurs. Il étoit docile, sensible, appliqué, sincère, rempli d'activité. Il avoit de l'empire sur lui-même; on pouvoit compter sur ses promesses: sa parole étoit inviolable. Lorsqu'il avoit pris une résolution utile et raisonnable, il la tenoit avec une persévérance que rien ne pouvoit rebuter. Il brûloit du desir de s'instruire, de se distinguer, de mériter l'affection de son

père, d'obtenir l'approbation de tous ceux qui l'entouroient. Il ne voyoit que des visages satisfaits. Chaque leçon lui procuroit le plaisir d'entendre louer son application, son caractère: on le chérissoit, on s'occupoit avec joie de ses plaisirs, de ses amusemens; il trouvoit toute l'indulgence à laquelle la bonne conduite et les vertus donnent tant de droits. Si par hasard il faisoit quelques fautes, on ne le grondoit pas, on s'affligeoit avec lui. Enfin ce prince charmant éprouvoit que les enfans les mieux nés sont toujours les plus heureux.

Cependant l'empereur tomba malade. L'aîné de ses fils n'avoit alors que douze ans, et le dernier (cet aimable Kang-hi) entroit dans sa neuvième année. L'empereur sentant que son état étoit mortel, fit appeler ses enfans; et leur ayant déclaré que sa fin approchoit, il leur demanda lequel d'entre eux se croyoit assez fort pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise (*a*)? L'aîné

(*a*) *Chan-chi* étoit fils de Tsunté, fondateur

s'excusa sur sa jeunesse, et supplia l'empereur de disposer à son gré de sa succession. Alors Kang-hi se mit à genoux devant le lit de son père, il baigna de larmes la main que l'empereur lui tendoit, et après un moment de silence.... « Pour moi, mon père, dit-il, je me sens » capable de vous imiter. J'aime mieux la » gloire que les plaisirs et le repos: si le » ciel vous enlève à vos enfans, et si » votre choix tombe sur moi, je vous » prendrai pour modèle, et je rendrai mes » peuples heureux ». Cette réponse fit tant d'impression sur Chan-chi, qu'aussi-tôt il nomma le jeune prince pour son successeur, sous la tutèle de quatre personnes, par les avis desquelles il devoit se gouverner (*a*). Kang-hi justifia la tendresse et le choix de son père; il s'instruisit, il acheva de perfectionner son esprit et sa raison. Il éloigna de sa Cour

---

de la nouvelle Dynastie Tartaro-Chinoise, qui règne dans l'empire du Katay depuis le milieu du dernier siècle.

(*a*) Kang-hi monta sur le trône en 1661.

les flatteurs et les intrigans; il sut récompenser dignement le mérite, les talens et la vertu; il fut juste, il fut bon; il aima la paix, et il devint le bienfaiteur et l'idole de ses peuples (*a*) (12).

La baronne ayant cessé de parler: je ne pourai, mes enfans, dit madame de Clémire, vous citer un trait plus singulier que celui que votre bonne Maman vient de vous conter; car rien n'est plus extraordinaire qu'un enfant de huit ans, qui sait obtenir le trône du plus vaste empire de l'univers, par ses discours, sa conduite et ses qualités; mais je vais vous entretenir d'un jeune prince du même âge, et qui devint aussi par la suite, un des plus grands souverains de son temps. Le duc Uladislas régnoit en Pologne (*b*): il avoit un fils nommé Boleslas (*c*), âgé de neuf ans, dont l'activité, l'ardeur pour l'étude, la douceur, la patience, la

---

(*a*) Abrégé de l'Histoire des Voyages, tome VII, page 152.

(*b*) En 1094.

(*c*) Qui fut depuis Boleslas III.

bonté, donnoient les plus grandes espérances. La Bohême venoit de déclarer la guerre à la Pologne ; un jour qu'Uladislas, en présence de son fils, donnoit ses ordres au général de son armée, le jeune Boleslas, qui avoit écouté cet entretien avec une profonde attention, se jeta tout-à-coup aux pieds de son père, en le suppliant de lui permettre de faire la campagne sous les ordres du grand général. Il fit cette prière avec tant d'instances et tant d'énergie, il l'accompagna de raisonnemens si justes, si forts et si singuliers pour son âge, que le Duc, aussi attendri qu'étonné, ne put le refuser. Il se rendit à ses desirs, et le confia au grand général, qui l'emmena aussi-tôt avec lui.

Le jeune prince arrivé à l'armée, y causa une surprise et une admiration générale, il parut attentif à tout ce qui s'y passoit ; mais il montra une intelligence si extraordinaire, qu'on eût dit que rien n'y étoit nouveau pour lui, et qu'il se rappeloit plutôt qu'il n'apprenoit tout ce qu'il y voyoit faire. Affable, libéral pour les soldats, plein d'égards

pour les officiers, il gagna tous les cœurs. Sa magnificence n'éclatoit que dans ses dons, on ne la connoissoit qu'à sa générosité. D'ailleurs, sa nourriture étoit frugale : la terre lui servoit de lit ; il souffroit gaîment les intempéries des saisons. Toujours à la tête des plus pénibles travaux, montrant un courage aussi naturel que brillant, il sembloit qu'il n'attendît sa fortune que de ses actions ! Enfin tout annonçoit que ses vertus et ses exploits le rendroient un jour un modèle éternel de gloire pour les princes qui devoient régner après lui. Son exemple, que son âge rendoit encore plus frappant, redoubla l'ardeur des Polonais ; les Bohêmes furent complètement défaits dans toutes les rencontres, et Uladislas jouit du bonheur inexprimable de devoir à son fils, âgé de neuf ans, une partie du succès de cette heureuse campagne.

La suite de la vie de Boleslas, répondit à de si glorieux commencemens ; il devint un héros. Quoique guerrier et conquérant, il fut humain, il fut sensible ; il s'occupa du bonheur de ses peuples. Il sut mériter leur

amour et les rendit heureux. Ce prince possédoit trop de vertus pour n'être pas encore distingué par sa piété filiale. Tous les historiens s'arrêtent avec complaisance sur les détails intéressans de sa tendresse pour son père. Quand il eut le malheur de le perdre, la douleur qu'il en témoigna acheva de faire connoître toute la beauté de son ame, et le rendit encore plus cher à la nation. Boleslas voulut porter pendant cinq ans le deuil d'un père qu'il regretta toute sa vie; il voulut que son image, profondément gravée dans le fond de son cœur, fût toujours également présente à ses yeux. Il avoit nuit et jour attaché à son cou une médaille sur laquelle étoit gravé le portrait d'Uladislas. Il la regardoit ssns cesse pour se rappeler, disoit-il, les vertus de ce père si digne de son affection et de ses regrets. Enfin, il desira qu'un enfant passionnément aimé, servît encore à lui retracer le souvenir de son père; il donna à son fils aîné le nom chéri d'Uladislas (*a*).

(*a*) Voyez Histoire générale de Pologne, par

A présent, M. l'abbé, ajouta madame de Clémire, c'est à votre tour. Je ne conterai pas, répondit l'abbé d'aussi belles histoires, car je ne me rappelle dans cet instant que deux faits absolument dénués de détails. M. César a dix ans, et lorsque son maître de dessin lui dit que si depuis deux ans il s'étoit appliqué davantage, il seroit maintenant en état de dessiner des têtes d'après nature ; M. César paroît croire qu'à son âge c'est beaucoup de pouvoir copier avec quelque exactitude ; il ne sera donc pas inutile de lui dire que Pierre Mignard (*a*) fut destiné à la médecine par ses parens, qui lui firent faire

---

M. le chevalier de Solignac, tome 1, page 313, et tome 11, page 9.

(*a*) Né à Troye en Champagne, en 1610, il mourut à Paris en 1695, âgé de 85 ans, très-riche et comblé d'honneurs. Son tombeau en marbre se voyoit dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré. La comtesse de Feuquières, sa fille, qui l'a fait ériger, y paroît à genoux au-dessous du buste de son père, qui est de Desjardins. Ce monument est exécuté par Le Moine fils. (Voyez *Extraits des différens ouvrages publiés sur la Vie des Peintres*, par M. P. D. L. F. tome 11.)

des études en conséquence. Dans ses momens de récréation, le jeune Mignard s'amusoit à dessiner. Il n'avoit point de maître, mais il avoit du goût et de l'application ; et à l'âge de onze ans, il dessinoit des portraits aussi corrects que ressemblans. Alors ses parens le mirent chez un peintre. Il se livra entièrement à cet art, et devint un des meilleurs peintres de l'école française.

Un autre peintre, nommé Jean-Baptiste Vanloo, commença à peindre très-agréablement dès l'âge de huit ans (*a*). Je n'en exige pas tant de M. César; mais je voudrois qu'il eût le desir de se distinguer dans tout ce qu'il fait, et la noble ambition de ne pas rester confondu dans la classe si nombreuse des enfans ordinaires.

Ces deux citations de l'abbé n'eurent pas un grand succès auprès des enfans. César, attaqué personnellement, n'osa manifester son opinion, il garda un froid

(*a*) On trouvera dans les notes sur les peintres, beaucoup d'exemples de ce genre.

silence ; mais Pulchérie prit la parole, et avec plus de franchise que de politesse, elle déclara sans détours qu'elle aimoit mieux l'histoire de Kang-hi et celle de Boleslas. Je vois, mademoiselle, reprit l'abbé, que les leçons directes ne sont pas de votre goût. Vous êtes à cet égard comme les tyrans qui ne peuvent supporter la vérité, à moins qu'elle ne soit adoucie et déguisée sous le voile agréable de quelque apologue ingénieux.... Ah! M. l'abbé, interrompit Pulchérie, je ne suis point *comme les tyrans!* J'aime toujours la vérité, je vous assure.... Mais j'ai eu tort, je le sens ; pardonnez-moi, M. l'abbé, et n'ayez pas mauvaise opinion de moi.... — Mon opinion, mademoiselle, est une chose si peu importante...—Pour me prouver que vous n'êtes pas fâché contre moi, je vous en prie, M. l'abbé, ayez la bonté de me faire une *leçon directe*... à moi toute seule....j'en serois charmée.... — Quand on demande la vérité de si bonne grace, on doit l'obtenir. Je vous dirai donc, mademoiselle, que depuis trois semaines que le chaud excessif nous a fait abandonner le cabinet de votre

frère, et que notre étude de l'après-midi se passe dans la salle basse, où vous travaillez une heure sous les yeux de votre gouvernante, j'ai pensé plus d'une fois qu'en faisant votre filet ou votre broderie, vous pourriez profiter mieux des choses que vous entendez répéter à M. votre frère; et voici à ce sujet un trait que je n'aurois jamais osé conter devant vous, sans la demande positive que vous venez de me faire.

Mademoiselle le Febvre, qui fut depuis la célèbre et savante madame Dacier, n'apprit dans son enfance qu'à lire, écrire et travailler. Telle fut son éducation jusqu'à l'âge de onze ans. M. le Febvre, son père, avoit un fils qu'il élevoit avec le plus grand soin. Pendant qu'il lui donnoit des leçons, mademoiselle le Febvre étoit présente et travailloit à de la tapisserie. Un jour que le jeune écolier répondoit mal aux questions de son père, sa sœur, sans quitter son travail, lui suggéroit à demi-voix tout ce qu'il devoit répondre. Le père l'entendit avec une joie égale à sa surprise, et de ce moment

il se livra avec ardeur à l'éducation d'un enfant si digne de tous ses soins (*a*). Vous conviendrez, mademoiselle, poursuivit l'abbé, que si cette jeune personne, au lieu d'écouter les leçons, s'étoit amusée à faire des mines et des *petites niches* à son frère, elle n'auroit certainement pas procuré à son père une surprise si agréable.... Je ne me rappelle pas, dit Pulchérie en rougissant, d'avoir fait beaucoup de petites niches à mon frère.... Pour moi, reprit l'abbé, je me rappelle bien que lundi dernier vous avez tout doucement cousu son habit à sa chaise; que mardi vous l'avez piqué deux fois avec votre aiguille, *pour réveiller*, disiez-vous, *son attention ;* qu'hier vous lui avez causé mille distractions en faisant toute sorte de grimaces ; entr'autres un certain *bec-de-lièvre* qui a tant fait rire mademoiselle votre sœur, qu'elle a été obligée de sortir de la chambre.

A ces mots, Pulchérie, les larmes aux

(*a*) *Histoire littéraire des Femmes françaises, par une Société de gens de lettres, tome II.*

yeux, regarda sa mère d'un air confus et suppliant. Rassurez-vous, Pulchérie, dit madame de Clémire : je ne saurois point ce détail si vous n'aviez pas desiré une *leçon directe ;* et sûrement vous ne serez pas grondée pour avoir demandé qu'on vous dît la vérité sans déguisement. Je vous observerai seulement que ces petites espiégleries n'ont rien d'aimable ; qu'on n'en rit quelquefois que parce qu'elles sont ridicules ; que ce caractère est sur-tout choquant dans une fille, parce qu'il lui ôte l'air de douceur et de modestie, le principal ornement de son sexe ; qu'enfin un enfant *espiégle* peut bien servir de jouet pour un moment à des étrangers indifférens ; mais qu'il est nécessairement insupportable à ses parens et à tous ceux qui l'entourent. J'ai encore un petit reproche à vous faire, Pulchérie : vous m'aviez promis de la confiance, vous m'aviez assuré que vous me feriez toujours un aveu sincère de vos fautes, et cependant vous ne m'avez point dit que vous eussiez troublé les leçons de votre frère.

Ma chère maman, répondit Pulchérie, ce n'est point un manque de confiance, c'est que je ne sentois pas comme à présent tout mon tort; et pour vous montrer que je ne veux rien vous cacher, je vous avoue que M. l'abbé n'a pas tout dit. Il a oublié qu'il y a environ huit ou dix jours, j'ai fait semblant d'éternuer pendant presque toute la leçon, en faisant une grande révérence à chaque éternuement..... Et moi aussi, maman, ajouta Caroline d'un ton triste, j'ai un peu éternué et fait la révérence; et moi aussi, madame, dit l'abbé, j'ai fait au moins dix révérences, car de la meilleure foi du monde, j'ai cru que ces demoiselles étoient enrhumées du cerveau, c'est pourquoi je n'ai point parlé de cette ingénieuse espiéglerie dont j'ai été complétement la dupe. Maman, reprit Pulchérie, pardonnez-moi. — De tout mon cœur, dit madame de Clémire en l'embrassant, mais songez, Pulchérie, que puisque vous sentez à présent les conséquences et l'absurdité de toutes ces petites malices plates et puériles, vous ne

seriez plus excusable de retomber dans les mêmes fautes.

Maintenant, dit la Baronne, reprenons nos petites histoires d'enfans : ma fille, c'est à vous à parler. Je vais, reprit madame de Clémire, vous conter un trait d'un enfant de cinq ans : ainsi vous ne devez attendre qu'un petit détail bien minutieux ; mais cet enfant étoit Gustave Adolphe, et fut depuis un des plus grands rois qui aient régné sur la Suède. Agé de cinq ans, il se promenoit un jour avec ses femmes dans une prairie près de Nicoping. Le jeune prince s'échappa, et il gagnoit des broussailles, lorsqu'une de ses femmes, pour l'engager à revenir, lui cria que ce petit taillis étoit rempli de gros serpens venimeux qui le piqueroient. *Eh bien!* répondit Gustave, *donnez-moi un bâton, je les tuerai.* On voulut en vain le détourner de cette résolution ; comme Hercule avec sa massue, assommant tous les monstres de la forêt de Némée, le petit prince, armé d'une baguette, entra dans le taillis, prêt à exterminer tous les serpens qu'il y trouveroit ; mais

ses recherches furent infructueuses. Nul monstre ne s'offrit à ses regards, et pour ce jour-là ses travaux se bornèrent à une promenade aussi longue que fatigante (*a*).

Ce trait est charmant, dit la baronne; il prouve bien que le courage vient de l'ame, et non du sentiment de sa force, ou du raisonnement. On n'exige pas d'un enfant les qualités qui ne sont ordinairement le fruit que de l'expérience et de la réflexion : par exemple, on trouve simple qu'il soit quelquefois inconséquent, étourdi, inappliqué; mais on veut qu'il annonce toutes les vertus qui tiennent au cœur; ces vertus naturelles qui n'ont besoin que d'être cultivées, et dont tous les enfans bien nés apportent en naissant l'heureux germe. Ainsi un enfant qui auroit de la lâcheté, de la dureté, de l'ingratitude, seroit un monstre, si ses vices n'étoient pas l'ouvrage d'une mauvaise éducation.

— Ma bonne maman, il naît donc

(*a*) Histoire de Gustave Adolphe, tome 1, page 50.

beaucoup de monstres? car on dit qu'il y a bien des ingrats, bien des gens durs.... — C'est qu'il y a une multitude de gens corrompus. La Nature produit bien rarement des monstres; mais l'éducation en fait beaucoup. — Ainsi, maman, s'il y a des méchans, c'est donc la faute des pères et des mères? .... — Oui, en général; mais cependant, un enfant, sans être né méchant, peut se corrompre en recevant la meilleure éducation du monde..... — Comment cela? — S'il n'est pas docile et de la plus parfaite sincérité, les parens les plus vigilans, les plus éclairés, ne pourront le préserver d'une infinité de vices auxquels il se livrera insensiblement. Vous souvenez-vous de ce pauvre Brunet, le laquais de votre père? .... — Oui, maman; qui mourut il y a deux ans.... — Sa plaie à la jambe n'étoit pas mortelle, il étoit pansé par le meilleur chirurgien de Paris. Il avoit une garde qui ne le quittoit ni jour ni nuit. On s'apperçut qu'il arrachoit l'appareil mis sur sa jambe. Je lui donnai une garde de plus. On fut même obligé de lui lier les

mains pendant la nuit. Toutes ces précautions furent inutiles. Il frottoit ses jambes l'une contre l'autre ; avec un de ses pieds il écartoit l'appareil salutaire qui pouvoit le guérir. Enfin la gangrène se mit à sa jambe; l'habileté, les lumières de son chirurgien, la vigilance de ses deux gardes, la bonté même de sa constitution, rien ne put le sauver ; il mourut.... Un enfant indocile et désobéissant est l'image de cet infortuné. Que peuvent les soins de ses parens, s'il n'en sent pas le prix ? s'il ne comprend pas qu'on ne lui défend que ce qui peut le rendre vicieux, et par conséquent haïssable et malheureux, et qu'on n'exige de lui que ce qui doit assurer son bonheur?..... — Mais il faut qu'un enfant soit imbécile pour ne pas sentir cela.... Si nous désobéissons quelquefois, ce n'est que par étourderie, et faute de mémoire et de réflexion : quand nous nous en apercevons, nous sommes bien fâchés....—Cela ne suffit pas; il faut me l'avouer, il faut venir m'en instruire comme on va consulter son médecin quand on a fait quel-

que imprudence dont on doit redouter les suites pour sa santé. Je me doute bien que la crainte *des médecins* fait souvent différer la consultation ; mais voilà précisément en quoi consiste l'imbécillité dont César parloit tout-à-l'heure; il n'y a que la stupidité même qui puisse aimer mieux ne pas guérir que de faire les remèdes convenables à son état, sur-tout quand on est certain que ces remèdes seront aussi doux que salutaires.

N'êtes-vous pas sûrs, mes enfans, que lorsque vous me faites l'aveu d'une faute que j'ignore, cette candeur vous donne les plus grands droits à mon indulgence, et qu'en même temps elle redouble ma tendresse pour vous ? Aussi, vous le savez, si la faute est légère, vous en êtes quittes pour une simple représentation; si elle est grave, la pénitence est bien plus douce que celle que vous recevriez si j'avois découvert le tort dont vous me faites l'aveu. Ainsi, votre intérêt, de toutes les manières, doit donc vous porter à la plus parfaite sincérité. D'ailleurs songez encore que si vous pouvez, pendant

quelque temps me dissimuler vos fautes, il est impossible que vous puissiez me les cacher toujours. Nous le disions hier à propos du télescope ; tout se découvre avec le temps. N'est-il pas plus avantageux pour vous que je doive à votre amitié des lumières que le hasard et ma vigilance finiroient toujours par me procurer? Enfin, quand je suis instruite sur-le-champ de vos petits torts, j'éclaire votre esprit, et je forme votre raison par des conseils qui vous ouvrent les yeux : je vous fais sentir les conséquences de vos fautes. Alors, comme vous avez un bon naturel, vous craignez d'y retomber, au lieu que si je ne suis instruite qu'au bout d'un certain temps, je trouve en vous de mauvaises habitudes, formées, enracinées, qu'on ne peut plus vous faire perdre qu'à force de punitions et de pénitences.

Pour vous en citer un exemple, Caroline et Pulchérie, je vous ai toujours recommandé de vous accoutumer à l'ordre et à l'économie. Pendant la longue maladie de votre bonne, vous avez pris l'ha-

bitude de ne rien serrer, de ne rien remettre à sa place, de perdre vos mouchoirs, vos mitaines, &c. Je l'ai su à la fin, mais trop tard. Cette habitude étoit devenue un défaut dont vous aurez beaucoup de peine à vous corriger. Si dès le commencement vous m'eussiez fait l'aveu de vos petites négligences, la seule histoire d'*Eglantine* auroit suffi alors pour vous rendre actives et soigneuses.

On convint unanimement de la vérité de ces réflexions de madame de Clémire, et les trois enfans promirent de ne jamais faire à l'avenir la plus légère faute, sans en avertir leur mère avec autant d'empressement que de sincérité. Je vous préviens, madame, dit l'abbé, que si vous avez encore quelque trait à conter, nous n'avons plus le temps de faire la conversation, car il est près de neuf heures et demie. Ce qui me reste à conter, reprit la baronne, n'est pas long. Dans ce moment je ne me rappelle que de la bataille de Leucofoé, remarquable par une circonstance peut-être unique. On y vit trois

rois, l'un âgé de douze ans (*a*), les autres de dix (*b*), et de neuf (*c*), commander en personne leurs armées (*d*).

Je vais aussi, dit madame de Clémire, vous citer un trait pris de l'histoire de France. Cet infortuné Charles VI, qu'une maladie cruelle priva de la raison, sans cet affreux malheur eût été un bon roi. Charles V prit un soin particulier de former son cœur. Il se faisoit un plaisir d'éprouver ses premiers sentimens. « Un » jour l'ayant fait venir dans son cabinet, » il lui permit de choisir un bijou parmi » ceux qui composoient son trésor. Le » jeune prince, négligeant tout ce qu'il » voyoit de riche et de précieux, s'arrêta » comme Achille à une épée suspendue » dans un coin du cabinet. Une autre » fois, le roi lui présenta d'une main une » couronne d'or et de l'autre un casque :

(*a*) Clotaire.

(*b*) Théodebert.

(*c*) Théodoric.

(*d*) Les deux derniers princes, Théodebert et Théodoric étoient frères. (*Histoire de Charlemagne*, par M. GAILLARD.)

» le prince choisit le casque. *Sire*, dit-il » à son père, *gardez à jamais votre cou-* » *ronne*. Ces bagatelles qui annonçoient » un caractère heureux, pénétroient de » joie ce sage monarque, aussi tendre » père que vertueux politique (*a*) ».

Jusqu'ici, dit l'abbé, nous n'avons cité que des enfans distingués. Je vais maintenant vous faire connoître quelques autres enfans qu'on peut appeler des prodiges.... « *Chrisiliel le Berecth d'Exter*, » mourut dans sa dixième année en 1706. » Il étoit fils d'un médecin. On publia ses » ouvrages posthumes en allemand. Ce » sont des traités de piété, dans lesquels » on remarque une simplicité pleine de » bon sens ».

Jacques Marini, vénitien, à l'âge de sept ans, soutint à Rome, l'an 1647, des thèses publiques sur la théologie, la jurisprudence, la médecine et plusieurs autres sciences.

(*a*) Histoire de la querelle de Philippe de Valois et d'Edouard III, par M. Gaillard, tome II. Charles VI n'avoit que douze ans lorsqu'il monta sur le trône.

Le fils de M. *Baratier*, nommé *Jean-Philippe*, parloit parfaitement le latin à quatre ans, et à cinq ans savoit le grec. Alors il apprit l'hébreu, et à six ans il savoit quatre langues, l'histoire, la géographie.

On peut mettre au rang des enfans extraordinaires *le baron de Hemfeld*, Suédois, qui mourut en 1674. Sa jeunesse justifia les espérances qu'on avoit conçues de lui dès sa plus tendre enfance. A dix-sept ans, il fut reçu dans la société royale de Londres. A vingt ans, il parloit dix langues, il étoit excellent mathématicien et grand jurisconsulte.

Chrétien-Henri Heineikein, né à Lubeck, commença à parler à dix mois. A deux ans il avoit une connoissance superficielle, mais générale, de l'histoire ancienne et moderne, et de la géographie. A cinq ans il savoit de plus trois langues qu'il parloit également bien.

Enfin, *Adrien Baillet*, à qui nous devons un traité fort intéressant des enfans célèbres par leurs études, en cite une multitude, et il auroit pu se mettre lui-même

au rang de ces jeunes savans. Il naquit en 1649, au village de Neuville, près Beauvais. Son père étoit un paysan. Le jeune Baillet apprit à lire et à écrire dans un couvent de cordeliers, où il alloit régulièrement prendre des leçons ; et quoique son père ne l'exigeât pas, il faisoit tous les jours plusieurs lieues dans l'espoir de s'instruire. Peu de temps après, un ecclésiastique, aussi éclairé que bienfaisant, voulut se charger de cet enfant si digne d'inspirer de l'intérêt. Il lui fit faire ses études. Baillet devint un savant distingué, et mourut en 1705. Il n'est pas le seul qui ait recueilli des notices sur les enfans célèbres par leurs travaux littéraires. Beaucoup d'autres savans se sont occupés du même objet, et nous ont donné des ouvrages très-curieux en ce genre (*a*).

(*a*) Entr'autres, *M. Goezius*, *M. Kleffeker*, *Wolf*, *Seelen*, *&c.* Voyez Dictionnaire des Merveilles de la Nature, au mot *enfans précoces*. On peut mettre encore au rang des enfans célèbres, Edouard VI, roi d'Angleterre, fils de Henri VIII, et de Jeanne de Seymour. Il monta sur le trône à l'âge de neuf ans, et il savoit alors le latin, le

M. l'abbé, dit madame de Clémire, c'est apparemment par politesse pour notre auditoire, que vous nous avez annoncé que tous les enfans dont vous alliez nous parler avoient été des *prodiges*. Il est vrai que ces enfans sont bien supérieurs aux nôtres; cependant je ne vois parmi eux qu'un seul prodige, celui qui parloit à dix mois. Tous les autres ne me paroissent que des enfans extrêmement appliqués. En effet, répondit l'abbé, tout leur mérite ne venoit que d'une application sou-

---

français, le grec et l'italien. Marie Stuart, reine d'Ecosse, *à l'âge de treize ans, récita publiquement dans une salle du Louvre, en présence du roi Henri II, de la reine Catherine de Médicis, et de toute la cour; un discours latin de sa composition, où elle soutenoit,* dit M. Gaillard (*contre le préjugé dès-lors commun*), *qu'il sied aux femmes d'être instruites.* Marie faisoit aussi des vers français, excellens pour le temps; elle réunissoit d'ailleurs tous les talens agréables; elle dansoit parfaitement, elle chantoit, elle jouoit de plusieurs instrumens.

L'histoire du fameux Pic de la Mirandole est généralement connue, et tout le monde sait que Pascal à douze ans étoit grand géomètre.

tenue, jointe à une extrême docilité. J'ai lu avec attention l'histoire détaillée de plusieurs de ses enfans, et j'ai vu qu'ils avoient tous un respect sans bornes, une affection touchante pour leurs instituteurs, et par conséquent une obéissance aveugle et une douceur inaltérable. Mais, M. l'abbé, reprit César, cette mémoire prodigieuse ?.... — Elle est le fruit, non de l'esprit et du génie, mais des qualités que je viens de vous dépeindre. Un enfant se souvient toujours des choses qu'il écoute avec attention. La preuve en est, qu'on n'a jamais vu un enfant appliqué n'être pas très-remarquable par sa mémoire. D'ailleurs, calculez donc, si vous pouvez, combien l'impatience, l'humeur, le dépit, le chagrin, les réponses, les raisonnemens déplacés font perdre de temps à un enfant mutin et désobéissant. Si on le reprend, au lieu de redoubler d'attention et d'écouter avec soumission, il répond pour donner de mauvaises excuses. On est forcé de lui imposer silence. S'il obéit, il boude, il murmure au fond de son cœur, il n'entend plus rien, il est distrait, do-

miné par l'humeur : voilà une leçon perdue....— Mais je me flatte, M. l'abbé, que vous ne me trouvez pas un *enfant mutin et désobéissant ?*.... — Non, sûrement, puisque je reste avec vous : vous êtes en général docile, soumis, et vous ne manquez pas d'application ; mais vous ne possédez pas encore ces qualités à un degré éminent et vous êtes enfin au-dessous de ce que vous pourriez être. — Ah ! M. l'abbé, je vous assure que je ne me suis jamais senti tant d'émulation que j'en ai maintenant que je sais qu'il y a eu de tout temps une si grande quantité d'enfans célèbres ; et puisqu'il ne faut pour le devenir, que de la docilité et un bon cœur, je vais redoubler d'attention, et je suis bien certain qu'à l'avenir vous serez content de mes progrès. Caroline et Pulchérie firent à leur mère les mêmes promesses, et l'on fut se coucher fort satisfait d'une veillée qui avoit produit de si bonnes résolutions.

L'arrivée de quelques voisins qui vinrent passer quelques jours à Champcery, interrompit les veillées; mais le soir même

de leur départ, la baronne conta l'histoire suivante :

Les Esclaves, ou le pouvoir des Bienfaits.

Snelgrave étoit un voyageur anglais, capitaine de vaisseau, et recommandable par son humanité. Il voyagea long-temps en Afrique (*a*). Il y fit ce qu'on appelle la traite des nègres, c'est-à-dire, qu'il y acheta beaucoup d'esclaves ; commerce affreux, que l'usage ne sauroit autoriser, puisqu'il outrage la nature, et qu'on ne peut faire sans s'exposer aux plus grands périls; car l'injustice et la tyrannie produisent presque toujours le désespoir et la révolte. Aussi les Européens sont-ils obligés d'enchaîner sur leurs vaisseaux, pendant la nuit et durant la plus grande partie du jour, les malheureux nègres qu'ils achètent ; et, malgré toutes leurs précautions, les esclaves trouvent toujours les moyens de se réunir pour former des com-

(*a*) Vers l'an 1722.

plots, qui souvent coûtent la vie à leurs maîtres.

Snelgrave acheta beaucoup de nègres sur les bords de la rivière de Kallabar. Parmi ces infortunés il remarqua sur-tout une jeune femme qui paroissoit accablée de douleur. Touché des larmes qu'il lui vit répandre, il la fit questionner par son interprète, et il apprit qu'elle pleuroit un enfant unique qu'elle avoit perdu la veille. On la conduisit sur le vaisseau de Snelgrave; et le jour même, le chef ou roi du canton fit inviter Snelgrave à venir le voir. Snelgrave y consentit; mais connoissant la férocité de cette nation, il se fit accompagner de dix matelots bien armés, et de son canonnier. Il fut conduit à quelque distance de la côte, où il trouva le roi assis sur un siége élevé à l'ombre de quelques arbres. L'assemblée étoit nombreuse; une foule de seigneurs nègres environnoit le roi; et sa garde composée d'environ cinquante hommes armés d'arcs et de flèches, le sabre au côté, et la zagaie à la main, se tenoit derrière lui à quelque distance. Les Anglais, le

fusil sur l'épaule, se rangèrent vis à-vis le roi.

Snelgrave présenta au roi quelques bagatelles d'Europe; et comme il achevoit sa harangue, il entendit des gémissemens sourds qui le firent tressaillir. Il se retourna, et il apperçut un petit nègre attaché par la jambe à un pieu enfoncé dans la terre. Sur le bord d'une fosse deux nègres d'un aspect hideux, armés de haches et vêtus d'une manière extraordinaire, paroissoient garder cet enfant, qui les considéroit en pleurant, et en joignant ses petites mains d'un air suppliant. Le roi, en voyant l'émotion que ce spectacle étrange causoit à Snelgrave, crut le rassurer en lui protestant qu'il n'avoit rien à craindre de ces deux nègres qu'il considéroit avec tant de surprise. Ensuite il expliqua gravement au voyageur que l'enfant étoit *une victime qu'on alloit sacrifier au dieu Egho pour la prospérité du royaume*.... A ces mots Snelgrave frémit d'horreur.... Il n'avoit avec lui que dix hommes. La cour et la garde du prince Africain formoient une troupe

composée de plus de cent nègres ; mais la compassion et l'humanité ne permirent pas à Snelgrave d'envisager tout ce qu'il avoit à craindre et du nombre et de la férocité des barbares qui l'environnoient. O mes amis ! s'écria-t-il en se retournant vers ses gens, sauvons ce malheureux enfant ! venez, suivez-moi !.... En disant ces paroles il s'élance vers le petit nègre. Les Anglais, animés du même sentiment, se précipitent sur ses pas. Les nègres poussent des cris affreux, et fondent en tumulte sur la troupe anglaise. Snelgrave tire de sa poche un pistolet ; le roi s'effraye. Snelgrave demande à être entendu. Le roi, d'un seul mot, calme la fureur des nègres, qui s'arrêtent et restent immobiles. Alors Snelgrave, par le moyen de son interprète, explique les motifs de son action, et finit en suppliant le roi de lui vendre la victime. Cette proposition fut acceptée. Snelgrave étoit bien décidé à ne pas disputer sur le prix. Mais heureusement pour lui, le roi nègre n'avoit besoin ni d'or ni d'argent ; il ne connoissoit ni les diamans ni les perles, et,

croyant exiger beaucoup, il ne demanda qu'un collier de verre bleu, qui lui fut donné sur le champ. Alors Snelgrave vole vers l'innocente petite créature qu'il venoit d'arracher à la mort, il tire son sabre pour couper la corde qui lui lioit les jambes. L'enfant effrayé croit que Snelgrave veut le tuer: il jette un cri douloureux. Snelgrave le prend dans ses bras avec transport, et le presse contre son sein. L'enfant rassuré sourit et caresse son libérateur, qui, plein d'une émotion délicieuse, et pénétré d'attendrissement, prend congé du roi nègre, et retourne à son vaisseau. En arrivant sur son bord, Snelgrave rencontre cette jeune négresse qu'il avoit achetée le matin. Elle s'étoit trouvée mal; et, baignée de larmes, elle étoit assise à côté du chirurgien du vaisseau, qui, n'ayant pu l'obliger à prendre de la nourriture, la faisoit rester à l'air, dans la crainte qu'elle ne s'évanouît encore. Au moment où Snelgrave passoit auprès d'elle avec ses gens, elle tourna la tête, et tout-à-coup appercevant le petit nègre que portoit un matelot, elle fait un

cri perçant, se lève, se précipite vers l'enfant qui la reconnoît, l'appelle et lui tend les bras. Elle le reçoit dans les siens... Les résolutions funestes qu'elle a formées, la perte de sa liberté, les projets du désespoir, les maux affreux qu'elle a soufferts, tout est oublié.... Elle est mère.... elle a retrouvé son fils !.... Cependant elle apprend de l'interprète tous les détails de l'action de Snelgrave. Alors, tenant toujours son enfant dans ses bras, elle court se jeter aux pieds de son bienfaiteur : C'est maintenant, lui dit-elle, que je suis ton esclave ! Sans cet enfant, la mort m'eût cette nuit délivrée de l'esclavage : tu n'étois pour moi qu'un tyran. Tu m'as rendu mon fils ; c'est me donner plus que la vie ; tu deviens mon père : oui, tu peux compter désormais sur mon obéissance ; cet enfant si cher en est le gage !... Tandis que cette femme parloit avec le feu et l'expression de la reconnoissance la plus passionnée, l'interprète expliquoit son discours à Snelgrave. Il ne pouvoit recevoir un prix plus doux de son humanité ; mais il en recueillit encore de

nouveaux fruits. Il avoit sur son vaisseau plus de trois cents esclaves. La jeune négresse leur conta son aventure. Après avoir écouté ce récit touchant, les nègres l'entourèrent en exprimant leur admiration par des applaudissemens redoublés : ils lui promirent une soumission sans bornes, et en effet Snelgrave, pendant le reste du voyage, trouva en eux tout le respect et toute l'obéissance qu'un père pourroit attendre de ses enfans (*a*).

Si tel est le pouvoir des bienfaits et de la vertu sur les sauvages les plus féroces, quelle doit être parmi nous la force irrésistible de ce moyen, et si sûr et si doux, de gagner et de subjuguer tous les hommes? Cette petite histoire, mes enfans, doit encore vous confirmer une vérité qu'on ne sauroit vous répéter trop souvent; c'est qu'une action vertueuse devient toujours une action utile à nos intérêts personnels.... — César, dit madame de Clémire, de quel genre est l'ac-

---

(*a*) Abrégé de l'Hist. génér. des Voyages, tome III, page 39 et suivantes.

tion de Snelgrave? est-elle *héroïque?*.... — Héroïque!.... je ne le crois pas.... Mais je vais l'examiner suivant les règles que vous m'avez données. — Voyons si vous vous les rappelez bien, ces règles: répétez-les.— Pour qu'une action soit *héroïque*, il faut qu'elle soit utile, qu'elle ait exposé à un grand danger, ou qu'elle ait coûté un grand sacrifice, et qu'il eût été possible de ne pas la faire sans se rendre méprisable.... — C'est cela. Revenons à Snelgrave.— Il s'est exposé à un grand danger.... — Moins grand que vous ne le croyez peut-être. Il est vrai qu'il n'avoit avec lui que dix hommes, et que les nègres formoient une troupe d'environ cent hommes; mais les sauvages les plus féroces sont toujours les plus lâches. D'ailleurs tous les Anglais avoient des fusils, et si le combat se fût engagé, il n'est pas douteux que les sauvages eussent bientôt pris la fuite.... — Ainsi, le danger n'étoit pas bien grand.... Il me semble que Snelgrave eût été méprisable, si, pouvant l'empêcher, il eût laissé égorger cet enfant sous ses yeux.... Par conséquent il

n'a fait qu'une bonne action, et non une action héroïque.... — C'est fort bien raisonner. Mais comptez-vous pour rien ce premier mouvement si généreux et indépendant de toute réflexion, qui fit voler Snelgrave au secours de l'enfant? Ce premier mouvement fut si impétueux, que je suis persuadée qu'il auroit fait braver à Snelgrave les dangers les plus terribles; et c'est là sur-tout ce qui rend cette action si touchante. L'action, en effet, par elle-même n'est pas héroïque: l'humanité la prescrivoit; mais le premier mouvement qui l'inspira fut sublime.

Ma bonne maman, dit Caroline, l'histoire que vous nous avez contée est charmante; mais elle est trop courte.... Eh bien, mes enfans! reprit la baronne, je vais vous en dire encore une. César n'a pas trouvé l'action de Snelgrave héroïque: voyons ce qu'il pensera de celle-ci.

Le vertueux duc de Bourbon (beau-frère de Charles-le-Sage) servit d'otage au roi Jean, et languit huit ans dans la captivité. « Son absence donna lieu à des » désordres. Ses barons pillèrent ses do-

» maines ; et Chauveau, son procureur-
» général, fut forcé par le devoir de sa
» charge, d'informer contre eux. Le duc
» devenu libre, ferme les yeux sur les
» fautes passées, et ne songe qu'à gagner
» les cœurs de ses vassaux. Il institue
» l'ordre de *l'Espérance*. Au milieu de
» la solennité de cette cérémonie, le sé-
» vère Chauveau paroît, tenant à la main
» le cahier des informations. Il le pré-
» sente à genoux au Duc : *Monseigneur*,
» lui dit-il, *vous verrez ici bien des cou-*
» *pables : les uns méritent la mort ; les*
» *autres ont au moins encouru la con-*
» *fiscation. Voici le registre de leurs*
» *crimes*. Les prévaricateurs étoient pré-
» sens, et frémissoient. *Chauveau*, dit le
» Prince, *avez-vous aussi tenu registre*
» *des services qu'ils m'ont rendus ?* Il
» prend le registre, et le jette au feu sans
» le lire. A ces mots divins, à cette action
» généreuse, des larmes de joie et de ten-
» dresse coulèrent de tous les yeux ; il
» n'y eut pas un de ces gentilshommes,
» coupable ou non, qui ne jurât de don-
» ner sa vie pour un prince si magnani-

» me (*a*) ». Ah! s'écria César, c'est bien-là une action héroïque!....Vous voyez, mes enfans, reprit la baronne, quelle grandeur d'ame la seule bonté peut donner! Si l'on savoit combien il est doux, combien il est utile de savoir pardonner, de tels exemples ne seroient pas si rares!...,

Comme la baronne achevoit ces paroles, on entendit une grande rumeur dans la maison. Les enfans courent vers la porte; madame de Clémire les suit précipitamment. Au même instant, des cris redoublés se font entendre, et l'on distingue ces mots : *la paix est faite.* Madame de Clémire s'élance hors de la chambre. Elle rencontre un courrier qui arrivoit de Paris, et qui lui confirme cette heureuse nouvelle. La paix! s'écria madame de Clémire : ah! bénissons le ciel et le roi qui nous la donnent!.... Elle n'en put dire davantage : les douces larmes de la joie lui coupèrent la parole. Elle embrasse sa mère, ses enfans; elle

(*a*) Histoire de la querelle de Philippe de Valois, &c., tome II.

relit vingt fois la lettre que lui avoit donnée le courrier ; elle répète à chaque instant, la paix est faite !.... et une paix glorieuse !.... Mes enfans, nous verrons ici votre père dans deux mois au plus tard !.... Ah ! maman, dit Pulchérie, ne nous envoyez point coucher ; laissez-nous veiller pour parler de notre bonheur. Cette demande fut accordée, et madame de Clémire apprenant du courrier qu'en traversant le village il avoit crié de toute sa force : *la paix est faite*, voulut savoir si quelques paysans s'étoient relevés. On envoya dans le village, et l'on trouva une foule de villageois aux portes du château ; on les fit entrer. Madame de Clémire descendit sur le champ ; ils l'entourèrent avec empressement, et elle leur lut la lettre qu'elle venoit de recevoir. Après cette lecture, tous les paysans crièrent : *vive le Roi !* avec cette effusion de cœur qui n'appartient qu'à des Français. Ces transports, dit madame de Clémire, ne ne sont que les tributs d'une juste reconnoissance ; mais quelle Nation sut jamais mieux que la nôtre mériter un bon roi !

Madame de Clémire envoya chercher les ménétriers. On donne du vin aux paysans, on illumine à la hâte, et comme on peut, la cour et une partie des jardins; le cuisinier prépare un *réveillon*, et, en attendant, on se promène, on chante, on danse; et César et ses sœurs, pour la première fois de leur vie, ne se couchèrent qu'au grand jour.

Les voisins de madame de Clémire vinrent successivement la féliciter sur un événement si intéressant en général, et particulièrement pour elle. Il fallut rendre toutes ces visites. Elle commença par madame de Luzanne, qui la retint une journée entière chez elle. M. de Luzanne voulut lui faire voir son jardin; et ce jardin étoit à l'*anglaise;* c'est-à dire, qu'aucun arbre n'en étoit taillé; que dans les petites allées les branches écorchoient le visage et arrachoient les cheveux; que les chardons et les orties croissoient en liberté dans ce lieu champêtre; qu'on y trouvoit deux ou trois butes honorées du nom de *montagnes*, quelques vieux décombres formant une *ruine*, une

vilaine chaumière bien sale, et plusieurs petits ponts de bois sur une vase épaisse et verte qu'on appeloit la *rivière*. Ainsi, comme on voit, à l'exception d'un *rocher*, d'un *temple* et d'un *tombeau*, ce jardin contenoit toutes les *fabriques* qu'on ne peut se dispenser de placer dans un jardin anglais, quand on a du goût, de l'invention et du génie. Aussi cette agréable possession, ouvrage de M. de Luzanne, ajoutoit infiniment à sa vanité naturelle. Il jouissoit de tous les priviléges attachés à la gloire d'avoir conçu un jardin à l'anglaise. Il se déchaînoit avec force contre les *allées droites*, *la symétrie*, *les parterres*, *les pattes d'oie*, *les étoiles*; et ces lieux communs épuisés depuis dix ans, il les répétoit avec complaisance, et croyoit étonner tout le monde par l'originalité de ses idées et la délicatesse de son goût.

Caroline et Pulchérie qui, sur-tout depuis l'aventure du télescope, avoient pris l'amitié la plus vive pour la jeune Sydonie, se promenèrent avec elle, et furent goûter dans sa chambre. Elles y

trouvèrent dans des corbeilles une grande quantité de *bluets* effeuillées ; et questionnant à ce sujet Sydonie, elle répondit que c'étoit pour faire de l'eau de *bluets* (*a*). Quoi ! dit Pulchérie, vous la savez faire ? Rien n'est plus aisé, reprit Sydonie ; et mademoiselle, ajouta la gouvernante de Sydonie, fait aussi de l'eau de rose ; et avec les feuilles (*b*) de ces mêmes fleurs, elle fait encore des couleurs charmantes qui lui servent à peindre ces jolis bouquets que vous voyez là encadrés.—Et pour peindre les feuillages ?—Elle fait une couleur verte avec des feuilles.—Cela est charmant.—Oh ! mademoiselle fait bien d'autres choses ! Ce syrop d'orgeat que vous avez trouvé si bon, c'est elle qui l'a fait, ainsi que cette gelée de groseilles.....— Ah ! que je voudrois en savoir faire autant !....—Vous le saurez dans un instant, reprit Sydonie ; je vous donnerai toutes mes petites recettes ; vous n'aurez besoin ni d'alambic, ni d'appa-

(*a*) Bonne pour les yeux.

(*b*) C'est-à-dire les pétales.

reils incommodes....—Et nous ferons de l'eau de roses et des couleurs?...—Dès demain, si vous voulez. A ces mots, l'obligeante Sydonie fut embrassée à plusieurs reprises par les deux sœurs; ensuite la gouvernante, qui n'approuvoit pas trop que Sydonie donnât *toutes ses recettes*, ouvrit une armoire, et priant Caroline et Pulchérie de s'approcher : Mesdemoiselles, dit-elle, voilà des ouvrages que vous n'apprendrez pas si promptement. Regardez toutes ces pelottes, ces jolis petits coffres, ces bourses de filet, ces cordons de canne, ces sacs brodés, c'est mademoiselle Sydonie qui a fait tout ce magasin.... Il n'y a personne, interrompit Sydonie, qui n'en puisse faire autant. Je n'ai point de talens, et du moins je tâche de varier mes occupations. Ma mère m'a fait prendre l'habitude, et me donne l'exemple de n'être jamais un seul instant oisive.

Pulchérie, qui examinoit avec attention tout ce qui étoit dans la chambre, apperçut une grande caisse placée sous le lit. Elle demanda ce que c'étoit. Sydonie rougit, et répondit que cette caisse ne

contenoit rien d'interressant. La gouvernante se mit à rire. Je n'oserois pas, dit-elle, donner un démenti à mademoiselle; cependant....—Oh! ma bonne, s'écria Sydonie, de grace!...—Assurément, interrompit la gouvernante, la rougeur des jeunes demoiselles est bien trompeuse, on n'y connoît rien; car qui ne croiroit, en voyant celle de mademoiselle Sydonie en cet instant, qu'elle a de bonnes raisons pour être embarrassée, et pourtant...—Ma bonne! ma chère bonne!...—Allons, je me tairai : je ne dirai qu'une seule chose; c'est que cette caisse renferme encore de l'ouvrage de mademoiselle, et que sa maman l'a grondée de s'être levée aujourd'hui à cinq heures pour achever cet ouvrage, que madame la marquise de Clémire ne lui a pas permis de finir tout-à-fait. Ce dialogue excita toute la curiosité de Caroline et de Pulchérie. La dernière sur-tout ne put se contenir. Elle se jeta au cou de Sydonie, lui reprocha tendrement *son manque de confiance*, et la conjura de lui montrer *le charmant ouvrage* que renfermoit la caisse. Sydonie

rougissoit, sourioit, embrassoit Pulchérie, et ne répondoit rien. La gouvernante, qui mouroit d'envie que la caisse fût ouverte, prit la parole : Il est vrai, dit-elle, que mademoiselle ne doit pas dire.... ne doit pas se vanter.... Aussi, a-t-elle travaillé en secret, et sans le secours de personne.... Cela n'en est que plus louable.... Enfin, tout se découvre.... Moi, il n'y a que quatre ou cinq jours que je suis dans la confidence, et encore malgré mademoiselle. Allons, ma chère enfant, continua-t-elle en s'adressant à Sydonie; allons, satisfaites ces deux aimables jeunes demoiselles : elles seront discrettes, j'en suis sûre.... Oh, oui ! s'écria Pulchérie. Je n'ai rien à leur refuser, reprit tristement Sydonie; mais, en vérité ! cette caisse ne vaut pas la peine.... Profitons de la permission, dit la gouvernante en tirant la caisse au milieu de la chambre. Caroline et Pulchérie se mettent précipitamment à genoux pour mieux voir. La gouvernante ouvre enfin cette mystérieuse cassette.... Mais, quelle est la surprise de Caroline et de sa sœur, en

ne voyant que des habits grossiers de paysanne! Voilà, dit la gouvernante, six chemises : la toile n'en est pas fine, mais regardez *ces coutures, ces surjets!* comme cela est fait!... Voilà deux corsets et deux jupons de flanelle : des *bonnets ronds*, des mouchoirs, des tabliers, des bas tricotés.... C'est un petit trousseau complet; et puis, par-dessus le marché, voici une jolie grimace (*a*). Ouvrons-la.... Ah !... Mademoiselle y avoit enfermé un chapelet, des ciseaux, un petit couteau et un dé d'ivoire.... Eh bien ! mesdemoiselles, continua la gouvernante, vous paroissez étonnées; que pensez-vous de ceci ?... Les deux sœurs devinèrent facilement que tout cet ouvrage de Sydonie étoit destiné à quelque pauvre femme. Caroline et Pulchérie, quoiqu'elles fussent bien enfans, surent cependant apprécier la résistance que Sydonie avoit opposée à leur curiosité. Egalement touchées de l'action et du vertueux embarras que cette charmante jeune personne éprouvoit encore, elles se

(*a*) Une pelotte.

jetèrent dans ses bras, et la sensible Sydonie les embrassa mille fois avec l'expression de la plus tendre amitié. La gouvernante attendrie, considéroit en silence ce tableau intéressant.... Mais enfin, reprenant la parole, elle conta qu'en effet cette caisse étoit destinée à une pauvre femme dont Sydonie prenoit soin depuis un mois; et Pulchérie faisant de nouvelles questions, apprit que cette femme étoit précisément celle qu'elle avoit vue par le télescope. Enfin, on vint interrompre un entretien si agréable. Madame de Clémire, revenue de sa promenade, envoya chercher ses filles; et Sydonie les prenant sous le bras, les conduisit dans le salon.

Le soir, en retournant à Champcery, Caroline et sa sœur contèrent à leur mère tout ce qui leur étoit arrivé. Ah! mes enfans, dit madame de Clémire, profitez donc d'un exemple si touchant! Songez que les ames froides, et même les ames les plus dures, ne peuvent se défendre d'admirer la vertu. Mais elles s'en tiennent à cet hommage involontaire et stérile; tandis que les belles ames brûlent

du desir d'imiter ce qu'elles admirent. — Ah ! sûrement, maman, nous imiterons Sydonie ! n'en doutez pas ; et, comme elle aussi, nous ne serons jamais un instant oisives. A nos récréations, nous ferons des pelottes, de petits coffres, des porte-feuilles, de l'eau-de-rose et de bluets, et des ouvrages pour les pauvres. — Sydonie ne vous a pas dit qu'elle étudie la botanique, et qu'elle connoît parfaitement toutes les plantes des champs et leurs propriétés ?.... Non, maman ; elle est si modeste !.... Mais, comment a-t-elle appris cela ?.... — En se promenant avec M. de la Palinière, qui, comme vous savez, est un très-grand botaniste. Sydonie, qui ne perd pas une occasion de s'instruire, quand M. de la Palinière vient chez sa mère, se promène avec lui, et cueille toutes les plantes qu'elle rencontre.... — Ah ! si nous avions eu cette idée, nous en connoîtrions déjà beaucoup ; car nous nous sommes promenées bien souvent avec M. de la Palinière. — Si nous n'étions pas si empressés de parler, et si nous sa-

vions profiter de l'instruction des gens que nous rencontrons, ou avec lesquels nous vivons, les hommes nous instruiroient infiniment mieux que les livres, et personne ne nous paroîtroit ennuyeux. Par exemple, M. d'Ormont n'est pas un homme bien amusant.... — Oh ! il est d'une tristesse !.... avec ses *prairies artificielles ;* j'ai retenu ce mot là, parce que toutes les fois qu'il vient vous voir, maman, je lui ai entendu dire cela...— Assurément, je le fais toujours parler d'agriculture, parce que c'est la seule chose qu'il sache parfaitement et dont il soit occupé. Je l'oblige beaucoup en mettant la conversation sur un objet qui l'intéresse, et je m'instruis en l'écoutant... — C'est comme lorsque M. Milet a passé cinq jours à Champcery, vous parliez toujours d'anatomie.... — Parce que M. Milet est chirurgien ; et c'est ainsi qu'il n'existe personne dont il ne soit possible de tirer parti, et dont la conversation ne puisse être instructive.

Après ces réflexions, on parla encore de Sydonie, et madame de Clémire n'ou-

blia pas de dire à ses filles que leur âge seul pouvoit excuser l'indiscrétion qu'elles avoient eu d'abuser de la douceur de Sydonie, en la pressant de découvrir une chose qu'elle desiroit cacher ; et elle leur fit sentir combien la curiosité est dangereuse, puisqu'elle peut faire commettre de semblables fautes. Mais, ajouta madame de Clémire, avez-vous demandé à Sydonie la permission de me confier ce secret ? Oui, maman, et elle y a consenti sans hésiter. — Parce qu'elle connoît tous les devoirs d'une fille envers sa mère; mais si elle eût été moins honnête et moins éclairée, et qu'elle eût exigé de vous de ne point conter cette petite aventure ?.... — Maman.... aurions-nous pu vous en parler alors ?.... — Mais, n'aviez-vous pas donné votre parole, avant d'ouvrir la caisse, de n'en parler à personne ?.... — Oui, maman.... — C'étoit à cette condition que vous avez obtenu ce que vous desiriez.... — Nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire d'ajouter, *excepté maman*, parce que cela va sans dire. ... — Dans tous les marchés que nous faisons, nous

ne pouvons être liés que par nos actions et nos paroles : nos intentions sont comptées pour rien ; et vous sentez bien que si on pouvoit les faire valoir après le marché fait, il n'y auroit point d'engagement solide, on ne sauroit plus sur quoi compter. Ainsi, vous aviez dit : *Je n'en parlerai à personne ;* vous ne m'aviez point exceptée ; par conséquent, vous ne pouviez plus me confier ce secret sans le consentement de Sydonie. Si elle n'eût pas voulu vous le donner, qu'auriez-vous fait ? — Ah ! quelle triste supposition !.... Eh bien ! maman, il faut bien garder sa parole : nous aurions pris le parti de nous taire.... — Et si je vous avois questionnées comme je fais toujours, si je vous avois demandé de me conter avec détail et sans rien omettre tout ce qui s'étoit passé entre vous et Sydonie ?.. — Oh ! mon Dieu, maman, dans quel embarras vous nous mettez !.... — Vous n'auriez eu de moyen de garder le secret qui vous étoit confié, qu'en me trompant, qu'en faisant beaucoup de mensonges.... — Oh ! non, maman : nous ne vous au-

rions point trompée !.... — Vous auriez donc trahi le secret ?.... — Nous aurions fait l'aveu de notre faute ; je vous aurois dit que Sydonie nous avoit confié un secret.... — C'eût été déjà une indiscrétion ; et moi j'aurois pensé que ce secret n'étoit point du tout à l'avantage de Sydonie.... — Nous vous aurions dit que sa modestie seule lui faisoit desirer qu'il fût caché..... — Alors, je l'aurois deviné... — Oui, je le vois bien, il eût fallu ou mentir ou manquer à notre parole. Cela est affreux ! Ma chère maman, nous ne nous trouverons jamais dans une situation si cruelle ; jamais nous n'accepterons un secret sans demander auparavant la permission de vous le dire ; et si on ne vouloit point nous l'accorder, nous refuserions la confidence.... — D'autant mieux qu'une personne qui voudroit mettre des bornes à votre confiance en moi, manqueroit certainement de principes et d'honnêteté ; et le secret d'une semblable personne ne peut être intéressant.

Comme madame de Clémire avoit beaucoup de lettres à écrire, on ne re-

prit pas encore les Veillées. César demanda à sa mère la permission de lire l'*Iliade*. Vous n'êtes point encore en âge, répondit madame de Clémire, de sentir les beautés de cet ouvrage : cependant, comme cette lecture est indispensable pour l'intelligence d'une infinité de tableaux, je veux bien que vous la fassiez ; mais ce n'est pas un ouvrage que vous puissiez lire à vos récréations... — Pourquoi, maman ? — Avec moi, vous comprendrez mieux ses beautés, et sur-tout ses défauts.... — Mais je sais que madame Dacier a fait des remarques, et je vous assure, maman, que je ne les passerois point.... — Ce sont précisément les remarques que je serois très-fâchée que vous lussiez sans moi.... — Quoi ! maman, elles ne sont pas justes ?... — Tenez, l'Iliade est sur cette tablette : apportez-la-moi.... — La voici, maman.... — Je vais vous en lire quelques passages ; celui-ci, par exemple.... Il faut auparavant vous mettre au fait de ce qui précède. Dans une bataille, Adraste, un jeune Troyen, est dans un char ; ses chevaux

prennent le mors aux dents, son char se brise. Adraste tombe à terre sur le visage. Alors Ménélas s'élance vers lui, dans l'intention de percer de sa pique un ennemi à terre et sans défense. Mais Adraste lui demande la vie, et lui promet une rançon. Ménélas alloit lui donner la vie et l'envoyer sur ses vaisseaux, lorsqu'Agamemnon accourt, et d'un ton plein de colère, lui reproche sa pitié.....

« N'épargnons point les Troyens, dit-» il; qu'aucun d'eux n'échappe de nos » mains, non pas même l'enfant qui est » dans le sein de sa mère; qu'ils périssent » tous avec Ilion, &c.

» Cet avertissement plein de force et » de sagesse, changea l'esprit de Méné-» las, qui d'abord repousse le malheu-» reux Adraste, et en même temps Aga-» memnon lui plonge son épée dans » le sein. Ce jeune prince tombe à la » renverse, et Agamemnon lui mettant » le pied sur la gorge, retire sa pique ». *Iliade, liv. VI.*

Eh bien! mon fils, dit madame de Clémire, comment trouvez-vous cette action?

Je la trouve horrible, répondit César ; tuer un ennemi sans défense, c'est assassiner.... — Tels sont cependant les héros du poëme.... Mais voyons sur ce passage la remarque de madame Dacier; la voici:

« Homère loue cette cruauté d'Aga-
» memnon: car comme il y a une pitié
» pernicieuse, il y a aussi une cruauté
» salutaire. Des ennemis aussi injustes et
» aussi perfides que les Troyens, ne mé-
» ritoient pas d'être épargnés (*a*) ».

Comment ! maman, madame Dacier approuve cette action ?... — Je n'imaginois pas que la cruauté pût jamais vous paroître louable ; mais comme toutes les

(*a*) Quel langage ! et dans la bouche d'une femme !.... D'ailleurs, quelle logique ! En quoi les Troyens étoient-ils injustes et perfides ! Pâris avoit enlevé Hélène : c'étoit le crime d'un prince troyen, et non de la nation troyenne ; mais l'injustice même d'un ennemi peut-elle autoriser le meurtre et l'assassinat ? Quand les Troyens eussent été en général méprisables, étoit-ce une raison de les massacrer tous sans exception comme sans pitié ? Etoit-ce une raison de n'épargner pas même l'enfant dans le sein de sa mère ?

remarques de madame Dacier sont dans ce genre, j'ai dû craindre que l'autorité d'une personne si justement célèbre, n'eût du moins le pouvoir d'affoiblir en vous l'horreur que l'inhumanité doit inspirer.... — Quoi, maman! madame Dacier ne désapprouve jamais des actions barbares?.... — Jamais, même les actions les plus lâches. Dolon, un espion, est pris par Ulysse et Diomède; Dolon demande la vie: Ulysse la lui promet, à condition qu'il déclarera tout ce qu'il sait. Sur cette assurance, le lâche Dolon instruit avec détail les deux guerriers, qui, ensuite plus lâches et plus perfides que lui, au mépris de leur parole, ont la barbarie atroce de lui ôter la vie (*a*). Tenez, voilà le trait. Voici la remarque; vous verrez que madame Dacier approuve cette basse cruauté. En voulez-vous encore un exemple?... Ulysse, après avoir abattu Socus

(*a*) Il est d'autant plus étrange que madame Dacier n'ait pas fait de remarque sur cette action atroce, qu'Homère la conte très-simplement, et sans paroître le moins du monde la désapprouver.

par une blessure mortelle, l'insulte, en lui disant qu'il n'aura point de sépulture, et qu'il sera dévoré par les oiseaux de proie qui se battront sur son cadavre, etc.... Et point de remarque de madame Dacier. Mais dans une occasion semblable, elle a cru pouvoir tirer parti de l'ironie barbare employée par Idoménée : aussi a-t-elle fait une remarque. Idoménée donne un coup de pique à Othrionée et le perce d'outre en outre. Othrionée, blessé à mort, tombe, et Idoménée, fier de sa victoire, lui tient ce discours : « Othrionée, vous serez le plus brave » de tous les hommes, si vous tenez la » parole que vous avez donnée à Priam » (*a*). Ce bon roi, pour vous engager à la » tenir, vous a promis sa fille. Mais nous » sommes plus en état de vous satisfaire » que le roi Priam. Nous allons vous faire » venir d'Argos la plus belle fille d'Aga- » mennon, et nous vous la donnerons en

---

(*a*) Il avoit promis à Priam de repousser les Grecs; et Cassandre devoit être le prix de ses services.

» mariage, à condition que votre rare va-
» leur nous rendra maîtres de Troie. Venez
» donc sur nos vaisseaux, afin que nous
» dressions les articles ; nous ne sommes
» pas indignes d'avoir un gendre comme
» vous. Après cette raillerie amère, Ido-
» ménée le traînoit par les pieds; Azius
» vint l'arracher de ses mains, &c. ».
(*Iliade, livre XIII.*) Quelle horreur! dit César ; insulter ainsi un innemi vaincu, mourant!.... Peut-on rien imaginer de plus cruel et de plus lâche! Comment madame Dacier peut-elle excuser une semblable barbarie?.... — Homère veut bien convenir que cette raillerie est amère, et madame Dacier ne la trouve qu'*héroïque* et *plaisante*. Voici sa remarque :

« Homère a mêlé ici avec beaucoup
» d'art, des railleries qui partent d'un
» courage *héroïque*, et qui sont très-ca-
» pables d'allumer le courage des com-
» battans qui les entendent, et de *divertir*
» le lecteur tranquille qui les lit. D'ail-
» leurs, Homère *relève encore par-là le*
» *caractère d'Idoménée*, en faisant voir
» qu'au milieu du plus grand danger, il

» ne laisse pas de conserver *sa gaîté* or-
» dinaire; ce qui est la marque d'un grand
» courage.... ».

— Est-il possible que madame Dacier ait fait imprimer un pareil jugement! — Votre étonnement est fondé. En effet, il ne faut ni penser, ni raisonner, ni écrire ainsi, quoi qu'on sache le grec. Finissons cet examen par ce passage qui me tombe sous la main. Ménélas terrasse Pisandre; ensuite, lui mettant le pied sur l'estomac, il lui adresse un discours aussi long qu'insultant; des *paroles pleines de fiel*, ajoute Homère; et madame Dacier, en parlant de ce discours, dit *qu'on y trouve la force, la convenance, la justice et la briéveté....* (*a*). — Mais, maman, madame Dacier avoit donc un bien mauvais cœur?.... — Au contraire, elle avoit une très belle ame.... — Elle manquoit donc absolument d'esprit et de bon sens?.... — Point du tout: elle avoit certainement un

(*a*) On pourroit citer du même ouvrage une infinité de traits semblables; le livre XXI est, dans ce genre, un des plus révoltans.

mérite supérieur.... — Mais comment a-t-elle pu écrire des choses si révoltantes ?.... — Elle étoit égarée par l'enthousiasme, c'est-à-dire par la passion; elle savoit parfaitement le grec, par conséquent elle sentoit mieux que personne toutes les beautés de l'Iliade, et son admiration pour Homère lui ôtoit cette impartialité si estimable et si rare, sans laquelle un écrivain ne peut ni persuader ni instruire. — Cela pronve bien encore, maman, comme vous nous l'avez dit, qu'il ne faut se *passionner* que pour la vertu, puisque les autres passions peuvent rendre si aveugles. Maman, comment faut-il faire pour conserver toute sa vie une parfaite impartialité?.... — Il faut entretenir et fortifier au fond de notre cœur un sentiment si naturel, qu'il ne nous est pas possible de parvenir à le détruire entièrement, *l'amour de la justice et de la vérité.* Il faut se préserver des passions. Alors on pense noblement, on raisonne avec justesse, on voit bien, on juge sainement; on rend sans effort justice à ses ennemis; s'ils ont des talens

et du mérite, on en convient, et même on trouve un grand plaisir à louer ce qu'ils ont d'estimable...—Voilà, je crois, le plus difficile. J'avoue, maman, que je n'aurois pas un *grand plaisir* à louer quelqu'un qui me haïroit. — Seriez-vous insensible au plaisir d'exciter une admiration générale et fondée sur l'opinion que vous donneriez de votre cœur et de votre esprit?.... — Qui pourroit être insensible à cela?.... — Eh bien! je suppose que vous n'êtes plus dans l'âge heureux où l'on n'a point encore d'ennemis; je suppose que vous en avez un dont l'aversion pour vous est bien reconnue : vous vous trouvez un jour dans une société composée de huit ou dix personnes, la conversation tombe sur votre ennemi; on se permet beaucoup de médisances à son égard; vous vous taisez: de la médisance à la calomnie, le passage est facile et prompt : on en vient bientôt jusqu'à noircir votre ennemi; on donne des conjectures absurdes pour des faits; on dénature les faits mêmes en changeant les circonstances. Votre ennemi a de l'esprit

et des talens : on lui refuse le sens commun, &c. Alors vous prenez la parole, et, guidé par *l'amour de la justice et de la vérité*, vous parlez avec force en faveur de votre ennemi. Vous causez beaucoup d'étonnement. Cependant on vous écoute d'abord avec une certaine défiance, on doute un moment de votre sincérité : prenez garde à vous; il faut dire de bonnes raisons, il faut justifier votre ennemi, ou vous ne passerez que pour un hypocrite; mais vous prouvez votre générosité par des raisonnemens solides et sans réplique. Alors vous voyez sur tous les visages la surprise et l'admiration; vous entendez autour de vous un doux murmure d'applaudissemens : vous venez d'attirer tous les cœurs par un charme irrésistible. Votre ennemi saura demain ce qu'il vous doit. S'il ne cesse pas de vous haïr, c'est un monstre. Mais de quel front oseroit-il encore se déchaîner contre vous? Il ne peut désormais témoigner de l'aversion pour vous, qu'en se rendant odieux et méprisable.... — Ah ! je voudrois être assez grand pour avoir un ennemi, afin

de le louer et de le défendre ! — Ne vous lassez donc point d'admirer l'utilité de la vertu : voyez quels fruits on en retire, quels succès flatteurs elle procure ! Oh ! combien l'homme s'épargneroit d'embarras et de peines, s'il vouloit constamment ne consulter qu'elle !

Maman, vous n'avez point d'ennemis?... — Je me flatte que vous êtes bien sûr que je ne hais personne?— Oh ! certainement. — La religion et l'humanité réprouvent également cet affreux mouvement : ainsi vous croyez bien qu'il n'a jamais souillé mon cœur. Cependant on m'a dit que j'avois des ennemis...—Est-il possible !...— Mais je ne les crois pas bien ardens, et je suis sûre que dans quelques années je n'en aurai plus, parce que la haine s'affoiblit et finit par s'anéantir quand elle n'est point partagée.... — Puisque vous avez des ennemis, maman, ils ne vous connoissent donc pas ?....— En effet, j'ose croire que s'ils connoissoient le fond de mon cœur, ils cesseroient de me haïr...— Mais il est impossible qu'ils puissent dire du mal de vous ?....— Du moins ils ne m'ac-

cuseront pas d'être une mauvaise mère, ou d'être intrigante, ou d'afficher une noblesse de sentimens démentie par mes actions et par ma conduite; je suis tranquille à cet égard....

Mais, à propos des personnes qui ont de l'aversion pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'en ai cité une, il y a quelque temps, dans une de nos veillées. — Je me flatte que cette personne n'étoit pas l'héroïne de l'histoire..... — L'action la plus touchante, le trait, selon moi, le plus intéressant que je vous aye jamais conté, c'est précisément cette personne qui me l'a fourni.... — Oh! maman, et nous aurons pleuré sans doute?.... — Oui, beaucoup; et moi aussi, en vous contant ce trait dont je ne parlerai jamais sans enthousiasme. — Dans ce moment nous admirions une personne qui a de l'aversion pour vous! cette idée me fait de la peine. Mais êtes-vous bien sûre que cette personne ne vous aime pas? — Jugez-en vous-même: elle a eu besoin de moi pendant sept ou huit ans; elle venoit sans cesse

me consulter, me confier ses secrets, me demander des démarches, des sollicitations que je n'aurois certainement pas faites pour mon propre intérêt : nous n'avions d'ailleurs nul rapport de société. Sa situation intéressante, le desir que j'éprouvois de lui être utile, voilà les seuls rapports qui existassent entr'elle et moi. Elle ne venoit jamais me voir que pour me demander un service ; je ne l'écoutois que pour entendre le détail de ses affaires ; je ne parlois d'elle que pour solliciter une grace. Le succès couronna mon zèle, j'obtins successivement dans cet espace de huit ans tout ce qu'elle m'avoit chargé de demander. A cette époque un événement nous sépare. Au bout d'un an je la revois. Elle semble à peine me connoître ; je ne trouve plus en elle qu'une étrangère ; et bientôt j'apprends, avec quelque surprise, qu'elle étoit devenue mon ennemie.... — Quelle ingratitude !.... — Je n'en ai pas moins de plaisir à citer un trait d'elle, dont je vous parlois tout-à-l'heure ; et voilà l'esprit de justice et d'impartialité que je de-

sire vous inspirer. Mais revenons à vos lectures.

Je me flatte que vous renoncez au projet de lire seul l'Iliade ?..... — Oui, maman. On m'avoit dit qu'on permettoit cette lecture à tous les enfans de mon âge, et que les remarques étoient fort instructives. J'ai vu l'année passée mon cousin Frédéric lire l'Iliade et l'Odyssée à ses récréations : c'est pourquoi je vous demandois la même permission ; mais puisqu'il y a tant de mauvais principes dans cet ouvrage, j'aime mieux ne le lire qu'avec vous, parce que vous me ferez sentir toutes les conséquences des choses dangereuses qu'on y trouve. — En général, il est bien peu d'ouvrages que vous puissiez lire seul sans danger.... — Mais un livre d'histoires, à présent, maman, que *je sais juger des actions*.... — Vous avez lu tous les abregés si utiles et si estimables, faits principalement pour la jeunesse et pour l'enfance (*a*) : quelle histoire desirez-vous à présent ?.... — L'his-

(*a*) Par M. l'abbé Milot.

toire de Malte....— L'abbé de Vertot est un historien agréable; mais ses jugemens ne sont pas toujours justes et conformes aux principes d'une saine morale; il s'en faut bien..... — Choisissez donc vous-même, maman, le livre que vous me donnerez.— Vous me promettez toujours de lire lentement et avec réflexion, et de me rendre compte tous les soirs de ce que vous aurez lu ?..... — Oui, maman. — Eh bien ! je vais vous donner un abrégé de l'histoire d'Angleterre en deux volumes, qui me paroît clair et fort bien fait.

Deux jours après, César dit à sa mère qu'il étoit choqué d'un passage qu'il venoit de lire dans le livre qu'elle lui avoit prêté. Voyons, reprit madame de Clémire, lisez-moi ce passage. Le voici, dit César.

« Les Français furent défaits à Azin-» court par Henri v ; il y fit tant de pri-» sonniers, que pour pouvoir sûrement » faire face aux ennemis qui menaçoient » encore, il fallut mettre à mort ceux que » le sort avoit déjà livrés (*a*) ».

(*a*) Nouvel Abrégé chronol. de l'Hist. d'An-

Eh bien ! qu'est-ce qui vous choque dans ce passage ?..... — Mais, maman, l'historien ressemble à Homère : il conte cette cruauté comme une chose toute simple, et même indispensable. Il ne fait ensuite nulle réflexion là-dessus : ainsi, il semble approuver cette barbarie. A ces mots, madame de Clémire embrassa son fils. Vous n'avez pas lu, lui dit-elle, comme un enfant ; en lisant vous avez réfléchi, vous avez consulté votre cœur et votre raison ; et ce n'est qu'ainsi que la lecture peut être utile. Cette manière de conter un trait atroce est en effet bien révoltante. Que diriez-vous donc de l'ouvrage que je lis maintenant, et dans lequel on trouve ce portrait de Frédégonde ?

« Frédégonde répara le défaut de sa » naissance par tant de qualités émi- » nentes, qu'on est tenté de dire d'elle, » que si elle n'est pas née dans l'élévation » des premiers rangs, elle méritoit d'y » naître. Elle est une de ces héroïnes qui ne

---

gleterre, deux gros volumes. Voyez volume premier, page 75.

» sont pas obligées de rougir des fautes » du sort.... La grandeur de son génie la » fit régner presque sans partage sur ce » prince (Chilpéric), &c. (*a*) ». Peut-on parler ainsi d'une femme abominable, qui a commis tant de crimes !.... Croiroit-on que c'est là le portrait d'un monstre, l'opprobre de son sexe, et l'exécration de la postérité !... L'auteur la loue beaucoup de son *adresse*. Elle savoit, dit-il, *triompher de tous ses ennemis*. Mais par quels moyens ? par la trahison et par le meurtre. Toute *son adresse* consistoit à faire empoisonner ou assassiner ceux qu'elle craignoit. Mais demain, mon fils, je vous lirai dans l'histoire de Charlemagne (*b*) le vrai portrait de Frédégonde. Nous lirons aussi dans un autre ouvrage du même auteur le récit de la bataille d'Azincourt (*c*); et vous serez, je l'espère,

(*a*) Mémoires historiques, critiques et Anecdotes de France, tome 1, page 70. Cet ouvrage est intéressant et plein de recherches curieuses.

(*b*) Par M. Gaillard.

(*c*) Histoire de la querelle de Philippe de Valois, &c.

charmé de cette lecture. — Maman, vous aimez beaucoup les ouvrages de cet auteur ?.... — Oui, parce qu'on y trouve une véritable philosophie, du sentiment, des idées neuves, une impartialité parfaite, la morale la plus pure, des jugemens toujours justes; enfin tous les grands résultats que doit offrir l'histoire : d'utiles leçons pour les hommes, et sur-tout pour les rois (*a*). — Maman, connoissez-vous l'auteur ?... — Je ne l'ai pas vu quatre fois dans ma vie. — Maman, pourquoi ne me donnez-vous pas ses ouvrages? — Je veux que nous les lisions ensemble, afin

---

(*a*) Je n'ai guère entendu dire d'un historien, qu'il eût de la *sensibilité*. Cet éloge ne semble convenir qu'aux ouvrages d'imagination; mais ceux de l'auteur cité par madame de Clémire, justifient cette expression. Il me paroît impossible de les lire sans être souvent attendri jusqu'aux larmes. Lisez, entr'autres, toute l'histoire de la Pucelle d'Orléans. (*Histoire de la querelle de Philippe de Valois, tome* III.) Le beau portrait de Saint Louis. (*Histoire de la Rivalité, &c.*) Celui d'Henri IV. Tout le récit de la bataille de Pavie. (*Histoire de François premier.*)

que vous n'en perdiez rien, que rien ne vous en échappe, et que vous sentiez tout. Ainsi, je vous donnerai d'autres ouvrages pour vos lectures particulières; et, je vous le répète, lisez toujours avec la plus grande attention; pesez bien les réflexions et les jugemens de l'auteur. J'insiste beaucoup sur ce point, parce qu'il est d'une extrême importance : car en prenant cette habitude, la lecture formera véritablement votre cœur et votre esprit; et par la suite, aucun livre, quel qu'il soit, ne pourra être dangereux pour vous; au lieu que si vous lisiez sans réflexion, vous prendriez insensiblement une foule d'idées fausses, et la lecture, loin de vous éclairer et de vous instruire, ne pourroit qu'affoiblir votre raison, ébranler vos principes, et peut-être même vous corrompre. L'abbé, qui vint chercher César, interrompit cette conversation. Le soir on reprit les *veillées*, et madame de Clémire conta l'histoire suivante.

Paméla, ou l'heureuse Adoption.

Félicie, uniquement occupée de l'éducation de ses deux filles, vivoit dans le sein d'une famille aimable qu'elle chérissoit, ne voyant que ses parens et ses amis. Félicie chaque jour s'applaudissoit de son bonheur. Elle avoit le goût de l'occupation et de l'étude, une ame douce et sensible. Elle ne connut jamais la haine, elle abhorroit la vengeance, elle savoit aimer : il n'est point de sacrifices que l'amitié n'eût le droit d'attendre d'elle. Enfin personne ne dédaigna jamais plus sinsèrement *le faste et la fortune.*

Cependant, les filles de Félicie commençoient à sortir de l'enfance. Camille, l'aînée, atteignoit à peine sa quatorzième année, lorsque Félicie, par la situation de ses affaires, se trouva forcée de la marier. Elle n'avoit point de fortune à lui laisser, elle ne pouvoit l'établir qu'en obtenant pour elle des graces et des places. Le parti le plus avantageux à tous égards s'offroit pour Camille ; Félicie ne devoit pas balancer, mais elle n'en sentit pas

moins vivement combien il est fâcheux d'être obligée de marier sa fille dans un âge si tendre. En effet, c'est un malheur d'autant plus grand pour une jeune personne de quatorze ans, qu'il doit influer sur tout le reste de sa vie. Son éducation n'est qu'ébauchée, et reste à jamais imparfaite..... Mais, maman, interrompit Caroline, si cette jeune personne est bien née, elle sera toujours soumise et obéissante comme avant son mariage; ainsi, sa mère pourra perfectionner son éducation.... — Il faudra que cette jeune personne ait bien de l'esprit et de la raison, pour conserver la même application avec ses maîtres, en s'entendant appeler *madame*. D'ailleurs, ne sera-t-elle pas obligée de quitter ou du moins d'interrompre ses études toutes les fois que son mari viendra dans sa chambre? — Mais si ce mari aime les talens? — A quatorze ans on n'a point encore de talens qui puissent être agréables aux autres; ainsi vous sentez combien la crainte d'ennuyer son mari, et le plaisir de s'entretenir avec lui, doivent nuire aux études et retarder

les progrès. Mais revenons à notre histoire.

Camille, peu de temps après son mariage, tomba dangereusement malade. Félicie éprouva des inquiétudes qui, réunies aux veilles et aux insomnies, causèrent une altération dans sa santé, dont elle se ressentit long-temps après le rétablissement de sa fille. Comme sa poitrine parut s'attaquer, les médecins lui ordonnèrent les eaux de Bristol. Elle fut obligée de laisser sa chère Camille à Paris, entre les mains d'une belle-mère, et elle partit pour l'Angleterre avec Natalie, sa seconde fille, qui étoit alors dans sa treizième année.

Félicie n'avoit pas eu la précaution de s'assurer d'une maison. Aussi, en arrivant à Bristol, elle ne put trouver qu'un logement d'autant plus désagréable, qu'il n'étoit séparé que par une cloison, d'un autre appartement occupé par une anglaise malade, et dans son lit depuis deux mois. Félicie, qui savoit parfaitement l'anglais, questionna son hôtesse sur sa voisine, et elle apprit que cette

malheureuse anglaise se mouroit de la consomption. Elle étoit veuve : son mari, jeune homme d'une naissance distinguée, avoit été déshérité par ses parens, pour avoir fait un mariage peu convenable. En mourant il n'avoit pu laisser à sa femme qu'une petite pension viagère ; circonstance d'autant plus affligeante pour cette femme infortunée, qu'elle avoit une fille âgée de cinq ans, qui perdroit avec sa mère tout moyen de subsister. L'hôtesse termina ce récit par l'éloge de Paméla (c'étoit le nom de l'enfant), et elle assura Félicie qu'il n'existoit pas une plus charmante petite créature. Cette histoire intéressa vivement Félicie, et toute la soirée elle ne s'entretint avec Natalie que de leur malheureuse voisine et de son enfant.

Félicie et sa fille habitoient la même chambre. Il y avoit environ deux heures qu'elles étoient couchées. Natalie dormoit profondément, sa mère commençoit à s'assoupir, lorsqu'un mouvement extraordinaire qu'elle entendit dans la chambre de l'anglaise malade, la réveilla

en sursaut. Elle prête une oreille attentive, et distingue des gémissemens. Alors, se rappelant que la malade n'avoit pour la servir qu'une femme-de-chambre et une garde, Félicie imagine que peut-être son secours ne sera pas inutile. Elle se lève précipitamment, prend sa lampe de nuit, et sort doucement, afin de ne pas réveiller Natalie : elle traverse une garde-robe où couchoit sa femme-de-chambre; en passant elle lui recommande de ne point quitter Natalie ; ensuite elle entre dans le corridor. La porte de la malade étoit ouverte : Félicie entend des accens entrecoupés de sanglots ; elle avance en tremblant.... Tout-à-coup une femme-de-chambre en pleurs s'élance hors de la chambre, en s'écriant : *C'en est fait ! elle n'est plus !*..... O ciel, dit Félicie, et j'accourois pour vous offrir des secours ! .... Elle vient d'expirer, reprit la femme-de-chambre; ô mon Dieu ! que deviendra sa malheureuse fille ? J'ai moi-même quatre enfans : comment pourrai-je me charger de cette infortunée ?.... Où est-elle, cette enfant, inter-

rompit vivement Félicie?.... Hélas! madame, l'innocente n'est pas en âge de connoître son malheur! Sait-elle seulement ce que c'est que la mort!..... Elle chérissoit sa pauvre mère! .... car jamais enfant ne fut plus sensible..... mais elle dort paisiblement dans la même chambre où sa mère vient de rendre le dernier soupir!..... A ces mots, Félicie frémit: juste Dieu, s'écria-t-elle; ah! venez, arrachons cet enfant d'un lieu si funeste! En disant ces mots, Félicie se précipite vers la chambre; elle entre.....Pour approcher du berceau de l'enfant, il falloit passer à côté du lit de la malheureuse anglaise. Félicie tressaille et s'arrête. Elle fixe un instant ses yeux remplis de pleurs sur ce triste et touchant objet. Ensuite, se mettant à genoux: O mère infortunée, dit-elle, quelle a dû être l'horreur de vos derniers momens!.... Vous laissiez votre enfant sans appui, sans secours!..... Ah! du sein de l'éternité, j'aime à le croire, vous pouvez encore et me voir et m'entendre!.... Je me charge de votre enfant: je ne lui laisserai point oublier celle qui

lui donna la vie ; chaque jour elle implorera pour sa mère la clémence de l'Être suprême. En achevant ces paroles, Félicie se leva, et avec une émotion égale à son attendrissement, elle s'approcha du berceau. Un rideau cachoit l'enfant. Félicie, d'une main tremblante, l'écarte doucement, et découvre l'innocente petite orpheline. Félicie contemple avec ravissement sa beauté, sa figure angélique et touchante. L'enfant dormoit profondément ; à côté du lit funèbre de sa malheureuse mère, elle goûtoit paisiblement les charmes du repos ! La sérénité de son front, la candeur de sa physionomie, qu'un doux sourire embellissoit encore, la fraîcheur et l'éclat de son teint, formoient avec sa situation un contraste aussi frappant que pathétique. Hélas ! dit Félicie, comme elle dort ! dans quel moment et dans quel lieu !.... Aimable et malheureuse enfant, en vain, en t'éveillant tu demanderas ta mère..... Mais, du moins, l'humanité t'en donne une autre : oui, je t'adopte ; oui, tu retrouveras dans mon cœur la sensibilité, l'affection d'une

mère! Allons, continua Félicie en s'adressant à la femme-de-chambre, aidez-moi à transporter chez moi ce berceau. La femme obéit avec joie; et l'enfant, sans se réveiller, fut portée doucement sur son petit lit dans l'appartement de Félicie. La jeune Natalie s'étoit levée; inquiète et troublée, elle accourt au-devant de sa mère, qui lui dit en entrant dans la chambre: Approche, Natalie; je t'apporte une seconde sœur; viens la voir, et me promettre de l'aimer. Natalie vole auprès du berceau, elle se met à genoux pour mieux considérer l'enfant. Félicie lui conte en peu de mots tout ce qui lui est arrivé. Natalie pleure en écoutant ce triste récit; elle regarde tendrement la petite Paméla, en l'appelant sa sœur; elle voudroit être au lendemain, pour l'entendre parler et pour l'embrasser mille fois. Enfin il fallut se remettre au lit. Félicie ne put fermer l'œil durant le reste de la nuit; mais peut-on desirer le sommeil, quand c'est le souvenir d'une bonne action qui nous en prive?

A sept heures du matin on entra dans

la chambre de Félicie. Aussi-tôt que les fenêtres furent ouvertes, Paméla se réveilla. Félicie courut à son berceau. L'enfant, en l'appercevant, parut surprise; et puis, la regardant fixement, elle sourit et lui tendit les bras. Félicie la serra dans les siens avec transport. Elle croyoit à la sympathie (c'est la superstition de tous les cœurs sensibles), elle se persuada qu'elle en voyoit les effets dans les douces caresses de la petite Paméla, qui lui inspiroit déjà une affection si tendre; et elle l'en aima davantage encore. Cependant, bientôt Paméla demanda sa mère. Ce nom de mère dans sa bouche attendrit vivement Félicie : votre maman, dit-elle, n'est plus ici.... A ces mots, Paméla fondit en larmes. Natalie voulut entreprendre de la consoler : ah! dit Félicie, laissez-lui cette affection touchante! j'avois besoin de voir couler ses pleurs; songez à sa situation, Natalie, et vous éprouverez le même sentiment.

Quand Paméla fut habillée, elle se mit à genoux et fit tout haut ses prières; Félicie tressaillit en lui entendant dire :

Mon Dieu, rendez la santé à maman! Ne faites plus cette prière, dit Félicie, car votre maman ne souffre plus.... Elle ne souffre plus, s'écria Paméla! ô mon Dieu, je vous en remercie!.... Ces paroles déchirèrent l'ame de Félicie: ô mon enfant! interrompit-elle, ne dites que les prières que je vous dicterai, dites: *Mon Dieu, daignez faire le bonheur de maman.* Paméla répéta cette prière avec autant de ferveur que d'attendrissement. Ensuite, se tournant du côté de Félicie, et la regardant d'un air timide et ingénu: permettez-moi dit-elle, de demander encore à Dieu qu'il me fasse la grace de rejoindre bientôt maman. En achevant ces mots, elle s'apperçut que les yeux de Félicie se remplissoient de larmes; elle se leva et fut se jeter à son cou en pleurant. Dans ce moment, on vint avertir Félicie que sa voiture étoit prête; elle prit sa petite Paméla dans ses bras, et, suivie de Natalie, elle sortit, monta en voiture, et partit pour Bath (*a*). Elle ne revint à

(*a*) Bath est à quatre ou cinq lieues de Bristol.

Bristol qu'au bout de quinze jours ; et ne voulant plus retourner dans son premier logement, elle y loua une autre maison.

Chaque jour Félicie s'attachoit davantage à Paméla : la douceur angélique, la sensibilité, la reconnoissance de cette enfant, lui faisoit goûter délicieusement le fruit de ses bienfaits. Après avoir passé trois mois à Bristol, Félicie quitta l'Angleterre et retourna en France. Toute sa famille, ainsi qu'elle, adopta l'aimable petite Paméla. Il étoit impossible de la voir sans s'intéresser à elle, et de la connoître sans l'aimer. Lorsqu'elle eut atteint sa septième année, Félicie l'instruisit de son sort, et lui conta l'histoire de la malheureuse anglaise qui lui donna le jour. Ce triste détail fit verser à Paméla des torrens de larmes. Quand Félicie eut cessé de parler, elle se jeta à ses pieds et lui dit tout ce que la reconnoissance et la plus vive tendresse pourroient inspirer de touchant et de sublime à la personne de vingt ans la plus sensible. Telle étoit Paméla ; son ame l'élevoit sans cesse au-dessus de son âge. Lorsqu'elle parloit de

ses sentimens, elle n'avoit plus le langage ni les expressions de l'enfance. On pouvoit citer d'elle mille traits charmans, des réponses fines et délicates, et une foule de mots heureux et touchans que le cœur seul peut inspirer : cette sensibilité vive et profonde répandoit une grace inexprimable sur toutes les actions de Paméla ; elle donnoit à sa douceur un charme qui pénétroit l'ame, elle embellissoit sa figure. On voyoit mille fois Paméla avant de savoir si ses traits étoient réguliers, si elle étoit belle ou jolie. On n'étoit frappé que de sa physionomie intéressante, ingénue ; on ne remarquoit que l'expression céleste de son visage. On ne pouvoit ni l'examiner ni la louer comme une autre. Elle avoit de grands yeux bruns, de longues paupières noires. On ne disoit rien de ses yeux ; on ne parloit que de son regard. Elle avoit toute l'envie de plaire et d'obliger que donne un bon naturel ; elle étoit attentive, généreuse, complaisante, sincère autant que naïve. Enfin, on trouvoit en elle des qualités et des agrémens dont la réunion

est bien rare. Elle avoit de la finesse, de la franchise et de l'ingénuité. Elle étoit aussi gaie que sensible, aussi vive que douce. Les seuls défauts qu'eût Paméla, venoient même de cette extrême vivacité, qui jamais ne lui causa le plus léger mouvement d'impatience contre qui que ce fût, mais qui lui donnoit une étourderie que peu d'enfans ont poussée plus loin. En voici un trait qui montrera en même temps sa douceur, son respect et sa tendresse pour Félicie. Paméla, beaucoup moins par négligence que par l'effet de sa vivacité et de son étourderie, perdoit sans cesse tout ce qu'on lui donnoit. Alloit-elle se promener, elle ôtoit son chapeau pour mieux courir, et rentrant dans la maison toujours en courant, elle oublioit le chapeau qui restoit sur le gazon. Après avoir travaillé, l'empressement d'aller jouer ne lui permettoit ni de rassembler son dé, ses aiguilles, son étui, ni de les serrer; elle se levoit précipitamment : le sac à ouvrage, tout ouvert, tomboit à terre, Paméla sautoit par-dessus, et disparoissoit en un clin d'œil. On

étoit charmé de la voir courir dans les champs et dans un jardin ; mais on lui défendoit de courir dans la maison. Paméla, avec le plus grand desir d'obéir, oublioit continuellement cette défense ; elle tomboit régulièrement trois ou quatre fois par jour, et laissoit à toutes les portes des lambeaux de robes et de tabliers. Enfin, à force de prières, d'exhortations et de pénitences, insensiblement elle perdit un peu de cet excès de turbulence. Félicie avoit l'attention tous les matins de lui demander compte de tout ce qu'elle devoit avoir dans ses poches et dans son sac à ouvrage, et cet examen journalier contribuoit à rendre Paméla moins étourdie. Un matin que Félicie, suivant cette coutume, visitoit les poches de Paméla, elle n'y trouva point ses ciseaux. Paméla, grondée et questionnée, répondit que du moins ses ciseaux n'étoient pas perdus, puisqu'elle savoit où ils étoient. Et où sont-ils, demanda Félicie ? Maman, répondit Paméla, ils sont à terre dans le cabinet de ma sœur..... — Comment, à terre ? Et

pourquoi les avez-vous laissés là? — Maman, j'étois dans ce cabinet: je me mouchois en tirant mon mouchoir, mes ciseaux sont tombés de ma poche; dans ce moment j'ai entendu votre sonnette, aussitôt je me suis mise à courir pour venir dans votre chambre....— Quoi! sans prendre le temps de ramasser vos ciseaux?.... — Oui, maman, pour vous voir plutôt....— Mais vous saviez bien que je vous demanderois compte de vos ciseaux, et que je vous gronderois en ne les trouvant pas..... — Maman..... je n'ai pas pensé à cela, je n'ai pensé qu'à vous, qu'au plaisir de vous voir. Paméla, en prononçant ces mots, avoit les larmes aux yeux, et elle rougit. Félicie la regarda fixement et d'un air sévère, et elle rougit davantage encore. Cette vive rougeur, et le peu de vraisemblance du récit de Paméla, persuadèrent à Félicie que l'innocente petite Paméla venoit de mentir. Otez-vous de mes yeux, lui dit-elle; je suis sûre qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous venez de me dire; sortez sans répliquer. A ce terrible discours,

Paméla, baignée de larmes, joint les mains, et tombe aux genoux de Félicie sans proférer une seule parole. Félicie ne vit dans cette action suppliante que l'aveu de sa faute. Elle la repoussa avec indignation, et l'accabla de reproches. Paméla, suivant l'ordre qu'elle avoit reçu, gardoit toujours le silence, et n'exprimoit sa douleur que par ses sanglots et ses gémissemens. Félicie étoit à la campagne; elle sortit pour aller à la messe; et au lieu d'y mener Paméla comme à l'ordinaire, elle chargea sa femme-de-chambre de l'y conduire, et la quitta précipitamment. Félicie, arrivée à la chapelle, eut, malgré elle, bien des distractions; elle tourna plusieurs fois la tête du côté de la porte, et vit enfin arriver Paméla, qui, les yeux rouges et remplis de pleurs, se mit humblement à genoux sur les marches de l'escalier. La femme-de-chambre lui dit de ne pas rester là avec les domestiques, et d'avancer. La triste Paméla répondit d'une voix basse: *Cette place est encore trop bonne pour moi.* Cette humilité toucha Félicie; elle

fit signe à Paméla d'approcher, qui pleura de joie en reprenant sa place à côté de Félicie. Après la messe, la femme-de-chambre de Félicie s'approcha d'elle. Paméla, dit-elle, n'avoit point menti... Comment, interrompit Félicie ? Non, madame, reprit la femme-de-chambre : elle m'a priée de descendre avec elle dans le cabinet, et nous y avons trouvé les ciseaux à terre comme elle l'avoit dit. O ma charmante Paméla ! s'écria Félicie en la prenant dans ses bras ; et tu te laissois accuser, maltraiter, sans rien dire pour ta justification ? — Ma chère maman, vous m'aviez défendu de parler. — Et tu tombois à mes genoux, tu paroissois me demander pardon ! — Je dois toujours demander pardon quand maman est fâchée contre moi. Quand elle me gronde, j'ai sûrement tort. — Mais j'étois injuste. — Non, ma bienfaitrice, ma tendre mère ne peut jamais l'être avec moi ! — Qui pourroit ne pas adorer un enfant capable d'un semblable attachement, et qui prouve une soumission si touchante, une douceur si enchanteresse !

Paméla souffrit beaucoup *de ses dents de sept ans*. Elle eut à cette époque une maladie de langueur qui dura plus d'un an. Félicie, pour pouvoir la mieux soigner, la fit coucher tout ce temps dans sa chambre. Paméla, voyant l'inquiétude de Félicie, cherchoit à lui cacher ses souffrances. Elle avoit des insomnies cruelles. Félicie se relevoit souvent, la prenoit dans ses bras, lui donnoit à boire. Paméla ne recevoit jamais de semblables soins sans verser des larmes d'attendrissement et de reconnoissance. Elle conjuroit Félicie de se coucher promptement. Dormez, maman, disoit-elle : votre sommeil me fait du bien. Quand j'entends à votre respiration que vous êtes endormie, je souffre mille fois moins.

Il n'est point de sentiment honnête qui fût étranger au cœur de Paméla, même ceux qui semblent ne devoir être que le fruit de la réflexion et de l'éducation. A peine se souvenoit-elle de l'Angleterre : elle chérissoit trop Félicie pour ne pas aimer la France ; mais elle savoit qu'elle étoit anglaise, et elle conservoit

pour sa patrie un attachement d'autant plus vertueux, qu'elle n'auroit pu sans désespoir envisager la nécessité d'y retourner pour s'y fixer. Un jour (elle avoit huit ans), Félicie écrivoit, et Paméla jouoit tranquillement à côté de sa table. On étoit alors en guerre avec l'Angleterre; tout-à-coup Félicie entend le bruit du canon: elle écoute et s'écrie: *Voilà peut-être l'annonce d'un avantage sur les Anglais!* En disant ces mots, ses regards tombent sur Paméla, et sa surprise est extrême en la voyant pâlir, rougir et baisser les yeux. Dans ce moment, plusieurs personnes entrèrent dans la chambre; on vint avertir que le dîner étoit servi. Paméla paroissoit toujours tremblante et troublée. Félicie voulant absolument lire au fond de son ame; il faut, dit-elle, savoir pourquoi on a tiré le canon. Je me flatte encore que nous *avons battu les Anglais*.... A peine Félicie achevoit-elle ces paroles, que Paméla fondant en larmes, se précipite à ses pieds. O maman, s'écria t-elle, pardonnez-moi de pleurer. Je n'en aime pas

moins les Français.... mais je suis née en Angleterre!.... Ce mouvement si singulier pour son âge, toucha profondément Félicie. Ame pure et sensible, dit-elle, un instinct touchant et sublime t'inspire mieux que ne pourroit faire la raison ! En croyant commettre une faute, tu remplis un devoir sacré : conserve toujours à ton pays, à celui de tes pères, cet intérêt si tendre ! Aime les Français, tu le dois! mais n'oublie jamais que l'Angleterre est ta patrie. Ces paroles ranimèrent Paméla, et la pénétrèrent de joie; et le soir même, avant de se coucher, elle ajouta à ses prières celle-ci : *Mon Dieu, faites que les Anglais et les Français ne se haïssent plus, et qu'ils ne se fassent jamais de mal.* Avec autant de sensibilité, il étoit impossible que Paméla n'eût pas une piété sincère et tendre. Certaine que Dieu la voyoit et l'entendoit dans tous les instans de sa vie, elle ne faisoit jamais de fautes sans lui en demander pardon avec les larmes touchantes du repentir le plus vrai. Mais avant d'implorer ce pardon, elle s'accusoit à

Félicie : Dieu, disoit-elle, pourroit-il me pardonner si je manquois de confiance en maman ? D'ailleurs, une faute me pèse tant quand maman l'ignore ! et puis il est si doux d'ouvrir son cœur à ce qu'on aime !..... Maman me donnera peut-être une petite pénitence ; mais elle causera, elle raisonnera avec moi, elle louera la sincérité de sa Paméla, elle l'embrassera mille fois ; et ce soir en me couchant, quand je lui demanderai sa bénédiction, elle me la donnera avec encore plus de tendresse qu'à l'ordinaire.... s'il est possible. Après ces réflexions, Paméla voloit dans les bras de sa mère, et elle y trouvoit le prix de sa candeur et de son affection. Ne pouvant se séparer de Félicie, préférant à tout autre plaisir celui d'être avec elle, même sans lui parler ; établie dans sa chambre, tandis que Félicie lisoit, écrivoit, ou faisoit de la musique, Paméla s'amusoit en silence et sans faire le moindre bruit, dans la crainte de troubler Félicie. De temps en temps cependant, elle se levoit doucement et sur la pointe des pieds, elle s'approchoit de Fé-

licie, elle l'embrassoit, et puis elle retournoit à sa place. Plus d'une fois, quittant brusquement ses joujoux, elle fut se précipiter, en pleurant, dans les bras de Félicie : au lieu de jouer, disoit-elle, je pensois à vous, maman, à vos bienfaits.... En parlant ainsi, Paméla tomboit aux pieds de sa bienfaitrice, elle embrassoit ses genoux, elle les arrosoit de larmes; et avec l'expression passionnée et toute l'énergie du sentiment et de la reconnoissance, elle se rappeloit tout ce qu'elle lui devoit.

Une enfant si extraordinaire et si attachante, ne pouvoit être par la suite une personne médiocre ; aussi Paméla, à dix-sept ans, justifia-t-elle toutes les espérances que son enfance avoit fait concevoir. Elle avoit de l'instruction, des talens agréables, et toute l'adresse qui sied si bien à une femme. Il n'y avoit point d'ouvrages qu'elle n'eût appris et qu'elle ne sût faire. Elle pouvoit également se passer de brodeuse, de lingère et de marchande de modes. D'ailleurs, elle dessinoit bien, elle peignoit parfaitement des

fleurs, elle jouoit supérieurement de la harpe, talent charmant et précieux pour elle, parce qu'elle le devoit uniquement à sa mère, qui avoit été sa seule maîtresse de harpe. Paméla aimoit la lecture, l'histoire naturelle, la botanique. Elle avoit une écriture charmante; et pour son style on n'avoit pas eu de peine à le former. Avec une ame si délicate et si sensible, pouvoit-elle écrire sans goût, ou manquer de force et d'imagination ? Elle avoit conservé l'ingénuité et toutes les graces de son enfance, des manières caressantes, une gaîté franche et communicative, et cette douceur attrayante qui lui gagnoit tous les cœurs. Comme l'amusement favori de son enfance avoit été de s'exercer à courir et à sauter, elle jouissoit d'une excellente santé; elle avoit, avec des traits délicats et une taille mince et légère, une force étonnante. Il étoit impossible de la surpasser à la course; personne ne marchoit mieux qu'elle et ne dansoit de meilleure grace. Elle joignoit à tous ces agrémens une bonté qui ne se démentit jamais. Comme Sydonie,

elle travailloit souvent en secret pour les pauvres (*a*), elle méritoit l'éloge charmant qu'un auteur célèbre a fait d'une reine infortunée, et sur-tout des femmes en général ; on pouvoit dire de Paméla, *qu'elle montroit ces vertus douces et bienfaisantes que la philosophie enseigne aux hommes, et que la nature donne aux femmes* (*b*).

Natalie, plus âgée que Paméla de sept ans, étoit dans le monde depuis quelques années, ainsi que sa sœur Camille ; elle faisoit le bonheur de sa mère par sa tendresse pour elle, sa conduite et sa réputation ; enfin ces trois objets si chers et si dignes de l'être, Camille, Natalie, Paméla, rendoient Félicie la plus heureuse personne de la terre. Cette félicité si pure fut troublée par un événement qui plon-

---

(*a*) L'enfant que j'ai voulu peindre ici, a depuis justifié cet éloge : elle est une épouse, une mère et une amie parfaite. Tous les traits cités de son enfance et de sa première jeunesse, sont exactement vrais.

(*b*) M. Gaillard, Supplément à l'histoire de la Rivalité, tome II.

gea Félicie dans la plus juste affliction. Elle avoit une jeune belle-sœur nommée Alexandrine (*a*), et qui par ses vertus, ses talens et ses charmes, faisoit les délices de sa famille. Attaquée depuis six mois d'une maladie de langueur, que d'abord on ne jugea pas dangereuse, Alexandrine prit la résolution d'aller passer un an dans les provinces méridionales. Félicie éprouva le double chagrin de voir partir sa mère avec Alexandrine. Cette mère, aussi vertueuse que tendre, consentit à se séparer de sa fille, à supporter les fatigues d'un triste voyage et les peines d'une longue absence, pour suivre une belle-fille à laquelle ses soins deve-

---

(*a*) Cette touchante Alexandrine, morte à 25 ans, étoit la mère de l'infortuné jeune homme auquel cet ouvrage est dédié. Tous les détails qui la concernent dans cette histoire, ainsi que ceux qui regardent *madame Busca*, sont de la plus scrupuleuse vérité. Il m'est doux de rendre cet hommage à sa mémoire; mais d'ailleurs je crois que de tels exemples feront plus d'impression sur mes jeunes lecteurs, lorsqu'ils sauront avec certitude qu'ils ne sont point d'invention.

noient nécessaires. Hélas! elle emportoit du moins des espérances consolantes; mais elle les perdit bientôt sans retour. Le voyage ne fit qu'augmenter les maux d'Alexandrine..... Enfin les symptômes les plus funestes achevèrent de ravir un reste d'espoir.... Félicie, instruite par sa mère de ces douloureux détails, cherchoit encore à s'abuser, lorsqu'elle reçut d'elle une lettre conçue en ces termes:

De N.... ce.... novembre 1782.

« Elle existe encore !.... mais peut-être, » hélas ! quand vous recevrez cette let- » tre !.... O ma fille, que deviendra votre » malheureux frère?.... que deviendrai-je » moi-même avec sa douleur et la mien- » ne ?...., et je suis à deux cents lieues de » vous !.... Cette créature angélique que » nous allons perdre, nous ne la connois- » sions qu'imparfaitement: une vie tran- » quille et fortunée, telle qu'étoit la sien- » ne, ne pouvoit faire briller aux yeux » des autres les vertus sublimes qu'elle » possède.... Vous n'avez point d'idée de » son courage, de sa piété, de sa pa-

» tience, de sa parfaite résignation. Je vous
» ai mandé qu'elle s'abusoit sur son état;
» j'étois dans l'erreur. Elle étoit éclairée
» même en partant de Paris; elle le dit
» alors en secret à sa femme-de-chambre;
» je tiens ce détail de Julie elle-même!....
» Pour adoucir l'horreur de notre situa-
» tion, l'infortunée vouloit du moins
» nous persuader qu'elle conserve l'illu-
» sion que nous avons perdue: mais hier
» elle s'est trahie avec moi. Nous étions
» tête-à-tête: elle m'a dit qu'elle desiroit
» recevoir ses sacremens le surlendemain,
» et qu'elle me conjuroit de l'annoncer à
» son mari avec les précautions et les mé-
» nagemens nécessaires, pour qu'il n'en
» fût point alarmé. Ensuite elle est tom-
» bée dans une profonde rêverie. Afin de
» l'arracher à ses réflexions, j'ai repris
» la parole; j'ai dit que je vous écrirois
» ce matin. A ces mots elle a paru vouloir
» me dire quelque chose, et je me suis
» apperçue qu'elle balançoit. J'ai serré
» sa main dans les miennes, en lui de-
» mandant si elle desiroit me donner une
» commission pour vous? Oui, m'a-t-elle

» répondu. J'ai une inquiétude qui me
» tourmente, et la voici : *Vous savez*,
» a-t-elle continué, *qu'à treize ans j'ai*
» *eu le malheur de perdre ma mère ; on*
» *me mit alors au couvent : peu de jours*
» *après, une pauvre femme me fit de-*
» *mander au parloir ; elle étoit paraly-*
» *tique, et elle m'apprit que ma mère,*
» *pendant les deux dernières années de*
» *sa vie, l'avoit fait subsister. J'em-*
» *brassai cette malheureuse femme en*
» *pleurant ; depuis ce temps je prends*
» *soin d'elle. Daignez, maman*, pour-
» suivit-elle avec émotion, *daignez re-*
» *commander cette femme à ma sœur,*
» *et lui dire de ma part que mon amitié*
» *l'en charge. Julie vous donnera son*
» *adresse ; et, de grace, envoyez-la de-*
» *main à ma sœur.* Je n'ai pu répondre
» à ce discours que par des larmes. Elle
» m'a baisé la main avec une expression
» déchirante..... Dans ce moment cette
» petite chienne que vous lui connoissez,
» et qu'elle aime tant, *Zémire*, a voulu
» monter sur son lit. Je l'ai prise sur mes
» genoux. Votre sœur s'est penchée pour

» la baiser. *Pauvre Zémire!* a t-elle dit: » *Maman, vous aimez les chiens : je* » *vous la donne..... promettez-moi de la* » *garder toujours.....* Vous saurez, ma » fille, apprécier de tels traits. Au mo- » ment de tout quitter, penser à tout ! » n'oublier rien !..... A vingt-quatre ans, » belle, heureuse, jouissant d'une répu- » tation sans tache, près de se séparer » pour toujours du mari le plus aimé, » d'un enfant charmant, d'une tante ché- » rie, qui fut à la fois pour elle une bien- » faitrice généreuse et l'amie la plus ai- » mable ! (*a*).... Enfin, en consommant » le plus douloureux sacrifice, conserver » une humanité si touchante ! en s'occu- » pant du soin vertueux d'assurer un sort » à l'infortunée dont elle étoit le seul ap- » pui ; en vous léguant sa pauvre fem- » me (*b*), s'occuper encore des petits dé- » tails dont une légère maladie suffiroit

---

(*a*) Madame de Montesson.

(*b*) Ce legs honorable rappelle celui d'*Eudamidas*. (Voyez *Annales de la Vertu*, tome 1, page 340.)

» pour distraire tout autre, ne pas même
» oublier son chien !.... Ah ! comment ne
» pas admirer une bonté si prévoyante,
» un courage si héroïque !..... Adieu, ma
» fille. Je vous envoie la seule consolation
» que je puisse vous offrir dans ce mo-
» ment : c'est l'adresse de la pauvre fem-
» me, qu'il vous sera bien doux de voir
» et de soigner ».

Aussi-tôt que Félicie eut lu cette lettre, elle sortit sur-le-champ, et, suivie de Paméla, elle monta en voiture, et fut dans la rue *du faubourg Saint-Jacques.* C'étoit où demeuroit la pauvre femme, nommée *madame Busca*, et qu'on n'appeloit dans son quartier que *la sainte Femme.* L'étonnement de Félicie et de Paméla en la voyant et en l'écoutant, fut égal à la pitié d'admiration qu'elle leur inspira. Cette malheureuse femme paralytique, avoit les jambes et les mains entièrement desséchées. Ses doigts horriblement alongés, paroissoient disloqués, et avoient perdu toute forme humaine. Son visage n'offroit rien de hideux, mais il étoit d'une maigreur et d'une pâleur

frappante. Elle ne pouvoit ni soulever ni tourner la tête ; elle la portoit inclinée sur sa poitrine, et dans cet affreux état depuis dix-sept ans, elle avoit cependant conservé toute sa connoissance et toute sa raison. Elle couchoit dans une grande chambre proprement arrangée ; un ecclésiastique, d'une figure vénérable, étoit assis à côté de son lit. Félicie, en entrant, dit qu'elle étoit la belle-sœur d'Alexandrine. A ces mots, la pauvre femme leva les yeux au ciel, et dans le même moment son visage se couvrit de larmes. Ah ! madame, s'écria-t-elle, quel ange vous avez pour sœur !.... Elle est bien jeune, et il y a cependant onze ans qu'elle me tient lieu de tout !....Si vous saviez, madame, quels soins j'ai reçus d'elle..... — Elle venoit souvent vous voir !.... — Avant son mariage, comme elle ne pouvoit sortir du couvent, je me faisois porter trois fois la semaine à son parloir : alors elle demandoit la permission de passer la grille, afin d'être avec moi dans la même chambre ; elle m'apportoit mon déjeûner qu'elle avoit préparé elle-même.

Je ne peux pas me servir de mes mains : c'étoit elle qui me faisoit manger, et avec une bonté! une amitié !... Enfin, madame, savez-vous la grande pénitence que pouvoit lui donner sa bonne ? c'étoit de lui dire : *Demain vous ne ferez pas manger madame Busca ; ce sera moi qui la servirai toute seule.* Alors elle devenoit obéissante comme un mouton. Elle me faisoit toujours l'honneur de m'appeler sa mère, et elle vouloit que je l'appelasse ma fille : eh bien ! quand je voyois que la bonne n'étoit pas contente d'elle, je l'appelois *Mademoiselle.* Cette chère enfant ne tenoit pas à cela ; les larmes lui rouloient dans les yeux, et elle alloit aussitôt demander pardon à sa bonne.... Vous pleurez, mesdames, poursuivit la bonne femme; que seroit-ce donc si je vous disois tout ce qu'elle a fait pour moi depuis son mariage ! Une jeune et charmante dame comme elle, venir tous les deux ou trois jours s'enfermer des heures entières avec une pauvre paralytique comme moi !.... Elle m'apportoit du linge, des fruits, des confitures, et souvent elle me lisoit un

chapitre des saints Evangiles.... Vous savez, madame, comme elle chante divinement. Un jour je la priai de chanter. Je ne sais, dit-elle, que de vilaines chansons mondaines qui ne plairoient pas à ma mère ; mais j'apprendrai pour elle quelque beau cantique. En effet, quatre ou cinq jours après, elle vint me chanter plusieurs Noëls d'une beauté !.... En vérité, madame, je croyois voir, je croyois entendre un ange !.... Une autre fois, elle apporta sa harpe, et elle en joua pour moi plus de deux heures.... Mais, ce n'est pas tout, madame : vous voyez l'état où je suis ; il faut que vous sachiez encore que tous mes membres sont aussi douloureux qu'ils sont déformés, et que je ne passe pas de semaine sans avoir des convulsions terribles.... Si ce n'étoit, madame, pour vous faire connoître votre digne sœur, je n'oserois vous faire un semblable détail.... Ah ! parlez, interrompit vivement Félicie en versant un ruisseau de larmes, parlez.... Eh bien ! madame, reprit la femme, l'humanité chrétienne de ce cher ange est telle, qu'il n'y

a point de services que je n'aye été forcée d'accepter d'elle. Par exemple, puisque vous l'ordonnez, je vous dirai qu'on ne peut me couper les ongles sans me faire éprouver une très-grande souffrance, à moins d'une extrême adresse; et voilà le soin dont elle se chargeoit régulièrement.... Sûrement, madame, vous aurez remarqué ses petites mains si blanches et si délicates; mais vous ignorez que toutes les semaines ces jolies mains lavoient les pieds d'une pauvre infirme!.... Après avoir prononcé ces mots la femme s'arrêta, et ses larmes recommencèrent à couler. Félicie et Paméla n'étoient pas en état de parler. Il y eut un moment de silence. Au bout de quelques minutes, une jeune fille entra dans la chambre, et demanda à la pauvre femme si elle n'avoit besoin de rien. La femme la remercia, et la jeune fille sortit. Alors l'ecclésiastique, qui étoit toujours resté au chevet du lit de la femme, prit la parole, et s'adressant à Félicie: Madame, dit-il, apprendra sûrement avec intérêt que cette jeune personne qui offroit ses services à madame

Busca, est la fille d'une de ses voisines; et toutes les autres voisines de madame Busca sont aussi obligeantes. L'une vient travailler auprès d'elle, l'autre arrange sa chambre, une troisième se charge de lui apporter de la lumière et d'entretenir son feu; enfin, madame, l'esprit de charité de votre respectable sœur, semble animer toutes les personnes qui habitent cette maison. Il est vrai que l'exemple de cette jeune et vertueuse dame n'a pas peu contribué à redoubler l'activité d'un zèle si louable.... Ah! dit Félicie, quelle profonde, quelle utile admiration je remporte d'ici!.... En effet, madame, reprit l'ecclésiastique, ce que vous venez d'entendre, et l'objet qui est sous vos yeux, méritent bien d'inspirer de semblables sentimens.... Cette femme malheureuse! si vous connoissiez, madame, sa piété et la sublimité de sa religion!..... Elle ne vous a pas dépeint tous ses maux; ce corps desséché et sans mouvement est couvert de plaies et d'ulcères.... J'épargne à votre sensibilité des détails que vous n'entendriez pas sans frémir.... Ah! l'in-

fortunée, s'écria Félicie; eh quoi! ne peut-on soulager ses souffrances, n'est-il point de remèdes?.... — Non, madame, il n'est point d'art humain qui puisse les adoucir; mais admirez-là d'autant plus qu'elle ne se trouve point à plaindre..... — Ah! se peut-il!.... Oui, madame, reprit la femme, non-seulement j'accepte avec résignation ces maux passagers, mais je les endure avec joie.... Eh! comment peut-on s'en étonner?.... Pour des souffrances d'un moment, supportées avec patience, obtenir un bonheur éternel! Nos récompenses seront proportionnées *à nos mérites*. Quelle reconnoissance je dois à Dieu, de m'avoir mise dans une situation où je puis avoir un mérite continuel à ses yeux, celui de souffrir sans me plaindre; dans une situation où rien ne peut me distraire de lui, où tout m'invite à ne m'occuper que de l'éternité!.... Oh que mes maux me sont chers! ils ont expié les fautes de ma jeunesse, ils ont purifié mon cœur, ils m'ont détachée de tous les faux biens!.... Le monde n'existe plus pour moi; il ne peut plus ni me sé-

duire, ni me corrompre, ni me perdre: mon ame n'habite plus cette terre étrangère; elle est déjà unie à son créateur.... Mon Dieu! je vous vois, j'entends votre voix paternelle; elle m'élève, elle me fortifie, elle m'ordonne de me soumettre sans murmure, elle me promet à ce prix une couronne immortelle!... O mon Dieu! je vous obéis avec transport, j'adore vos décrets, je bénis ma destinée, et je ne la changerois pas pour le sort le plus brillant de l'univers. En parlant ainsi, cette femme s'exprimoit avec autant de force que de sentiment: le son de la voix n'annonçoit plus l'état de foiblesse et d'épuisement où la réduisoient ses souffrances; ses yeux naturellement éteints et languissans, brilloient alors d'un feu extraordinaire. Félicie et Paméla l'écoutoient et la contemploient avec ravissement. Eh bien! madame, dit l'ecclésiastique, auriez-vous pu croire que dans un semblable état il fût possible de se trouver heureuse? Cette femme qui bénit sa destinée, que deviendroit-elle sans la religion?.... Quelle seroit l'horreur de sa situation, si elle

pouvoit douter des vérités éternelles dont elle est pénétrée?.... Ah! l'athée, barbare autant qu'insensé, qui cherche à faire des prosélytes, que pourroit-il répondre à cette femme, lorsqu'elle lui diroit : *Vous voulez m'arracher l'unique consolation qui me reste et que je puisse goûter! vous voulez me plonger dans le plus affreux désespoir!.... Cruel! voyez mes maux, voyez mon courage, ma patience, ma résignation; voyez le calme de mon ame, et frémissez de votre horrible dessein!*

Félicie applaudit à la justesse de cette réflexion; ensuite elle se leva et quitta la femme, en se promettant bien de revenir la voir aussi souvent que ses occupations et ses devoirs pourroient le lui permettre. Félicie et Paméla ne s'entretinrent tout le reste du jour que d'Alexandrine et de la *sainte femme*. Comment se peut-il, disoit Paméla, que jamais ma tante ne nous ait parlé de cette femme? Voilà, reprit Félicie, ce qui doit mettre le comble à notre admiration. Tel est le caractère de la véritable vertu. Quand c'est la raison seule qui fait faire une

bonne action, alors on est tenté de s'enorgueillir des efforts qu'il en coûte ; mais quand c'est le sentiment qui nous porte au bien, au lieu de s'admirer soi-même, on se dit : je ne mérite pas d'éloges, je n'ai fait que suivre mon inclination et les mouvemens de mon cœur... Avez-vous jamais vu un avare se décider à faire un présent ? C'est toujours avec une pompe et une emphase qui prouvent combien cette action lui est peu familière, et combien il en tire de vanité. En effet, elle lui coûte tant, qu'il faut bien lui pardonner le sot orgueil qu'il en montre. Remarquez, au contraire, avec quelle noble simplicité une personne généreuse sait donner. C'est ainsi que les ames communes tirent vanité de leurs bonnes actions, parce que les trouvant pénibles, elles y attachent un mérite extrême : tandis que les grandes ames sont préservées de cet orgueil par leur élévation même, et par le penchant sublime qui les entraîne à tout ce qui est honnête et vertueux. Cette réflexion, dit Paméla, devroit bien faire aimer la modestie, ou

du moins engager ceux qui en manquent à cacher avec soin leur orgueil, et à ne jamais se vanter de ce qu'ils ont fait de louable, puisqu'une conduite différente ne sert qu'à décéler la petitesse de leur ame et leur peu de goût pour la vertu.

Peu de jours après cet entretien, Félicie reçut l'accablante nouvelle de la mort d'une belle sœur qu'elle avoit toujours tendrement aimée, et que les détails contés par la *sainte femme* lui avoient encore rendue plus chère. Quoiqu'elle fût préparée depuis trois mois à cet événement, elle en ressentit une profonde douleur. Elle alla chercher la *sainte femme ;* elle goûta la triste consolation de pleurer avec elle, et d'entendre un éloge funèbre digne de celle qui en étoit l'objet.

Paméla voulut remplacer auprès de la pauvre femme l'intéressante et vertueuse Alexandrine. Elle lui rendoit les mêmes soins, et alloit régulièrement chez elle deux fois la semaine. Il y avoit près d'un an qu'elle remplissoit les devoirs touchans qu'elle s'étoit imposés à cet égard,

lorsqu'un matin qu'elle étoit chez la sainte femme, et qu'à genoux devant son fauteuil elle lui lavoit les pieds, la porte de la chambre s'ouvrit tout-à-coup, et un homme de cinquante ans, d'une figure imposante et noble, parut, et après avoir fait quelques pas, s'arrêta en regardant fixement le spectacle qui s'offroit à ses regards.... Paméla étoit à genoux ; elle tenoit les jambes desséchées de la pauvre femme et les essuyoit. Dans cette attitude elle avoit la tête penchée, et ses longs cheveux retombant sur son visage en cachoient une partie.... Au bruit que fit l'inconnu elle leva la tête. En l'appercevant elle fit un mouvement de surprise; une vertueuse rougeur se répandit sur son visage, et rendit plus intéressante encore sa figure et son action. Elle se retourna vers une femme-de-chambre anglaise qui l'avoit accompagnée, et la gronda un peu en anglais, d'avoir oublié de fermer le verrou de la porte. Aussitôt que Paméla eut cessé de parler, l'inconnu, transporté, s'écria en anglais : *Grace au Ciel, cet ange est une com-*

patriote.... L'étonnement de Paméla fut extrême, et son embarras s'accrut aussi lorsqu'elle vit l'inconnu s'approcher, prendre une chaise, et s'asseoir gravement vis-à-vis d'elle. Tandis qu'elle se pressoit d'envelopper les jambes de la bonne femme afin de s'en aller, l'inconnu reprit la parole: Céleste créature! dit-il, oh! qui n'a pas contemplé ce tableau n'a qu'une imparfaite idée de l'impression que peuvent produire la jeunesse et la beauté! Après cette exclamation l'inconnu cessa de parler, regardant fixement Paméla. Il étoit tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il n'avoit pas l'air de s'appercevoir de l'embarras et de l'étonnement que causoit sa présence. Enfin Paméla se leva, elle dit adieu à la femme; ensuite, passant devant l'inconnu, elle lui fit une profonde révérence et sortit précipitamment, laissant l'inconnu tête-à-tête avec la femme. Quelques jours après cette aventure Paméla retourna chez la femme, et cette dernière conta que l'inconnu étoit resté près d'une heure avec elle, et qu'il lui avoit fait mille questions sur

Paméla; qu'il avoit voulu savoir son nom et celui de la personne qui l'avoit élevée. Le soir même Félicie reçut une lettre qu'elle montra à Paméla, et qui étoit conçue en ses termes :

« Madame, prêt à retourner en Angle-
» terre, je ne puis me résoudre à partir
» sans prendre les ordres de la personne
» généreuse qui a daigné adopter une
» orpheline *anglaise*. L'aimable Paméla
» fait trop d'honneur à sa patrie et à l'é-
» ducation qu'elle vous doit, madame,
» pour ne pas inspirer le plus vif intérêt
» à un Anglais qui n'est pas indigne de
» jouir du bonheur de contempler de
» près la vertu. J'ai cinquante ans : ainsi,
» madame, j'ai le droit de vous dire sans
» détour, que le spectacle dont j'ai été
» témoin il y a quelques jours, a fait sur
» mon cœur la plus profonde impression.
» La charmante Paméla à genoux, et la-
» vant les pieds de cette malheureuse
» femme paralytique, ne s'effacera jamais
» de mon souvenir. On m'a dit qu'elle
» avoit des parens en Angleterre qui refu-
» soient de la reconnoître : daignez me

» confier le secret de sa naissance; je vous » offre pour elle les services et le zèle du » père le plus tendre ».

Je suis, avec respect, &c.

CHARLES ARESBY.

Ah! maman, s'écria Paméla après avoir lu ce billet, ne voyez point cet Anglais. Vous êtes tout pour moi; ne cherchez point à me faire reconnoître par des parens qui m'ont abandonnée : je suis à vous? que manque-t-il à mon bonheur.... Mais, mon enfant, reprit Félicie, si vos parens vous reconnoissoient, vous auriez un nom, un état.... — Vous me donnez le doux nom de fille; vous me permettez de vous consacrer ma vie, que pourrois-je encore desirer? — Laissez-moi recevoir cet Anglais; j'avoue que son admiration pour ma Paméla me donne le desir de le connoître. Il sait apprécier, mon enfant; quel titre auprès de moi! Mais je te promets de ne jamais lui confier ton nom sans ton aveu. A cette condition Paméla donna son consentement à la visite de l'Anglais, et dès le lende-

main M. Aresby fut reçu chez Félicie. Après les premiers complimens, M. Aresby renouvela ses offres de services, et conjura Félicie de lui confier le nom de famille de Paméla. Félicie lui avoua naturellement que Paméla elle-même s'opposoit à cette confidence. M. Aresby soupira. Je perds, dit-il avec chagrin, l'espoir de lui être utile. Du moins, monsieur, reprit Paméla, ne doutez point de ma reconnoissance. Je ne puis envisager sans effroi le moindre changement dans mon sort, puisque je trouve dans la tendresse de ma chère et généreuse bienfaitrice une félicité qui remplit tous les desirs de mon cœur; mais je n'en suis pas moins touchée de vos bontés. A ces mots M. Aresby regarda Paméla avec attendrissement, et se retournant vers Félicie: Je pars, dit-il, sur la fin de cette semaine; oserois-je espérer, madame, que vous daignerez me permettre de me rappeler quelquefois à votre souvenir?.... Félicie interrompit M. Aresby pour lui promettre de lui écrire, et pour lui demander son adresse. Je n'habite plus Londres,

dit M. Aresby, et je voyage souvent; mais si vous voulez bien, madame, adresser vos lettres à Londres, sous l'enveloppe de madame *Selwin*, elles me parviendront sûrement. A ce mot de *Selwin*, Félicie s'émut, et Paméla se troubla. M. Aresby, qui regardoit Félicie, remarqua sa surprise, et lui demanda si madame Selwin avoit l'avantage d'être connue d'elle. Je connois son nom, répondit Félicie. Ce nom, reprit M. Aresby, est le mien.... — Comment?.... Oui, madame; je l'ai quitté en épousant une héritière dont on ne pouvoit obtenir la main qu'en prenant le nom de sa famille; je suis veuf depuis dix ans, et je n'ai point d'enfans.... Aviez-vous un frère, demanda Félicie avec une extrême émotion? Hélas! madame, répondit M. Aresby, j'en ai eu deux, et je les ai perdus! Madame Selwin est veuve du second, et le troisième....: — Eh bien, monsieur?... — Ah! madame, cet infortuné, égaré par une passion funeste, méconnut l'autorité paternelle.... il fut déshérité.... Le repentir, le chagrin abrégèrent ses jours.... Notre

malheureux père le suivit de près dans la tombe.... J'étois absent alors.... un nouvel enchaînement de malheurs me força de prolonger mes voyages. Je ne revins en Angleterre qu'au bout de quatre ans. J'appris la mort de la veuve de mon second frère.... Elle avoit laissé une fille; je formai le projet de chercher cette enfant, et de l'adopter. La femme qui s'en étoit chargée venoit de mourir; mais le mari de cette femme m'apprit qu'il tenoit d'elle que la malheureuse petite orpheline n'avoit survécu que de quelques mois à sa mère : cet homme ajouta qu'il n'avoit revu sa femme que six mois après la mort de ma belle-sœur, et que déjà l'enfant n'existoit plus.... En prononçant ces paroles, M. Aresby s'apperçut que Paméla cherchoit en vain à cacher les larmes dont son visage étoit baigné. Surpris de son agitation, de sa pâleur, il la considère avec émotion. Félicie, aussi troublée que Paméla, tenoit une de ses mains dans les siennes, et serroit tendrement cette main tremblante !.... Tout-à-coup, Paméla éperdue, se lève, et s'ayan-

çant d'un pas chanchelant vers M. Aresby: Oui, dit-elle, je dois me faire connoître au frère de mon père.... Juste ciel! s'écrie M. Aresby en se précipitant vers elle.... Paméla, saisie d'un effroi qu'elle ne peut vaincre, recule et se jette dans les bras de Félicie. O ma mère! dit-elle en versant un torrent de pleurs, ma bienfaitrice! c'est à vous seule que j'appartiens! gardez votre enfant! ne l'abandonnez point!.... Si vous cédez vos droits sur moi, vous me donnerez la mort!.... En achevant ces mots, Paméla laisse tomber sa tête sur le sein de Félicie, ses yeux se ferment; elle s'évanouit.... Félicie, hors d'elle-même à cette vue, baigne de pleurs le visage de Paméla; elle appelle du secours. Paméla bientôt reprend sa connoissance; elle ouvre les yeux. M. Aresby saisit une de ses mains: O Paméla, lui dit-il, bannissez des craintes insensées et qui m'outragent! je n'ai ni le droit ni le desir inhumain de vous arracher des bras de votre bienfaitrice; vous devez lui consacrer tous les momens de votre vie!..... Ah! s'il est vrai que vous

soyez cette enfant, cette infortunée Selwin, dont j'ai si long-temps déploré la perte, vous ne trouverez en moi qu'un ami, qu'un tendre père, incapable d'exiger de vous le plus léger sacrifice !.... A ce discours Paméla embrassa Félicie avec transport, et elle exprima sa joie et sa reconnoissance pour M. Aresby, avec cette grace, cette sensibilité passionnée qui la caractérisoient. Félicie fut chercher une cassette qui contenoit les preuves de la naissance de Paméla. M. Aresby lut des lettres et différens papiers que la femme-de chambre de madame Selwin avoit jadis remis à Félicie. Cette femme ayant reçu alors quelques présens de Félicie, on devina facilement qu'afin de ne pas les partager avec son mari, elle avoit supposé la mort de la jeune Selwin, sûre d'ailleurs que cette enfant ne reparoîtroit jamais en Angleterre.

M. Aresby, au comble de ses vœux de retrouver sa nièce dans cette même jeune personne, dont les vertus avoient fait sur son cœur une si profonde impression, voulut qu'elle prît son nom dès le jour

même : par la suite, son affection pour Paméla devint si tendre, qu'il s'établit en France. Paméla sut mériter ses bienfaits par son attachement et sa reconnoissance. Elle ne quitta jamais Félicie ; et le soin de la rendre heureuse fut toujours pour elle le premier et le plus doux de ses devoirs.

Madame de Clémire ayant cessé de parler, la baronne donna le signal de la retraite. Cependant, comme il n'étoit pas tard, on obtint une prolongation de *veillées*. On fit quelques réflexions sur l'histoire de Paméla ; on admira le caractère de l'héroïne, et sur-tout sa sensibilité : on convint que la reconnoissance est la plus touchante de toutes les vertus. On ne pouvoit se lasser de parler de la vertueuse Alexandrine. On remarqua qu'elle avoit inspiré à Paméla cette espèce d'admiration qui caractérise les belles ames, celle qui excite le desir d'imiter une conduite sublime. Enfin, on fut également frappé, et de l'heureuse influence qu'avoit eue sur le sort de Paméla sa bienfaisance à l'égard de la femme paralytique,

et du pouvoir de la religion, qui fait donner des vertus si touchantes, un courage inébranlable, et les seules consolations qui puissent faire supporter sans murmure, pendant dix-huit ans, le comble des misères humaines (*a*).

Après qu'on eut ainsi raisonné sur l'histoire de Paméla, la baronne se leva, et on fut se coucher. On passa plusieurs jours sans entendre de nouvelles histoires ; mais on n'en veilla pas moins. Le plus beau clair de lune invitoit à la promenade, et tous les soirs, en sortant de table, on alloit se promener dans le jardin jusqu'à dix heures. Madame de Clémire faisoit admirer à ses enfans la beauté des cieux parsemés d'étoiles. Cette contemplation inspira bientôt le desir de connoître les constellations ; et l'etude du globe céleste, qui, jusqu'alors, avoit été

(*a*) Madame Busca, qui vit encore (au mois d'août 1783), est depuis 18 ans dans l'état qu'on a dépeint (*).

(*) Ceux qui soignoient cette infortunée, la conservèrent encore deux ans. Elle mourut avec sa parfaite connoissance et avec une piété sublime.

négligée, devint tout-à-coup un des amusemens favoris de l'après-midi. César, surtout, s'en occupa avec ardeur, et parut tirer quelque vanité des éloges qu'on donnoit à sa mémoire.

Madame de Clémire s'en apperçut et lui en parla: quoi donc, lui dit-elle, avez-vous déjà oublié les réflexions de Paméla sur la modestie? Il est vrai que ces réflexions ne blâmoient que la vanité qui nous porte à nous vanter de nos bonnes actions; mais elles pourroient s'appliquer de même à l'orgueil fondé sur l'instruction et les talens : une personne véritablement instruite, ne cherche point à faire parade de sa science : un mérite qui ne peut être ni douteux ni disputé, n'inspire point l'envie de l'étaler. On peut se croire beaucoup d'esprit et n'être qu'un sot, et chacun, en s'abusant à cet égard, sait cependant qu'il peut s'abuser. Cette espèce de doute, quelque foible qu'il soit, donne toujours une certaine inquiétude sur l'opinion des autres, qui produit souvent les prétentions et le desir de montrer de l'esprit. Mais on sait posi-

tivement si on est instruit ou ignorant, parce que c'est une chose de fait. Si on est réellement savant, on est bien certain que cet avantage ne sera point contesté ; quand il le seroit, on ne s'en embarrasseroit guère : une accusation ne touche que foiblement, lorsqu'on peut prouver qu'elle est fausse. Voilà pourquoi il y a beaucoup plus de prétentions et de véritable pédanterie (c'est-à-dire d'envie de briller) parmi les beaux-esprits que parmi les savans. Mais les demi-savans ne sont que trop communément tourmentés du desir d'en imposer sur leur instruction ; à la faveur de quelques connoissances superficielles, ils voudroient persuader qu'ils en ont de profondes, et ils ne sont occupés que du soin fatigant de faire naître les occasions d'étaler tout leur savoir. Ainsi, vous devez comprendre que cette affectation ridicule n'est le partage que de la médiocrité, et que l'amour-propre qui la donne, devroit au contraire en préserver. Voilà ce qui existe en général, et ce qui suffit pour inspirer du moins le desir de paroître modeste.

Cependant on a vu quelquefois des personnes de mérite montrer l'orgueil le plus révoltant; mais cet exemple est bien rare, et même je ne croirai jamais que ces personnes eussent un mérite véritablement supérieur. Enfin, l'orgueil est de tous les vices celui qui rend l'homme le plus insociable, puisqu'il lui ôte les agrémens et les qualités qui font le charme de la société. En quoi consistent la politesse et l'usage du monde? A savoir s'oublier soi-même, à s'occuper des autres; à saisir les occasions de les faire valoir; à leur témoigner le desir de les obliger, de leur plaire; à leur montrer de la douceur, de la complaisance et des égards; à persuader sur-tout qu'on se compte pour rien: puisqu'il faut paroître surpris et reconnoissant des attentions les plus simples, et des complimens les plus communs. On écrit même à son inférieur qu'on est *son très-humble et très-obéissant serviteur.* Toutes les formules de complimens sont d'une humilité aussi remarquable: *je vous supplie de ne pas prendre garde*

à moi (*a*)..... *Je vous supplie de me traiter avec plus de bonté.... Auriez-vous la bonté de.... Oserois-je vous prier de.... &c.* (*b*). Et quand on reçoit des éloges, il faut nécessairement les écouter

---

(*a*) Il est même à remarquer que cette phrase, toute humble qu'elle est, n'est cependant guère employée que par une personne qui parle à ses inférieurs; car le raffinement de la politesse (qui est toujours un raffinement d'humilité) trouve dans cette phrase d'*égal à égal*, je ne sais quoi d'impératif, et un certain ton de supériorité qui ne plairoient pas aux personnes délicates sur ce point.

(*b*) Il faut remarquer encore que la manière de demander une chose qui annonce le plus le doute de l'obtenir, est toujours la manière la plus polie, parce qu'elle prouve que la personne qui demande n'a point de présomption. On en jugera par les phrases suivantes : *Donnez-moi.* Voilà le ton impératif. *Ayez la bonté de me donner* est plus honnête. *Voulez-vous bien avoir la bonté*, &c. Il n'y a rien d'impératif dans cette phrase; elle est encore plus honnête que la précédente : *Auriez-vous la bonté de me donner*, &c. annonce un doute plus marqué; aussi cette manière de s'exprimer est-elle infiniment plus polie que les autres.

en riannt, y répondre en plaisantant, les prendre pour des *moqueries*, ou paroître convaincu qu'on ne les doit qu'à une extrême indulgence. La même humilité se fait remarquer dans les actions. Il faut sans cesse céder la meilleure place, passer le dernier, et avoir toujours l'air de l'étonnement, et se confondre en remercîmens quand on est l'objet de ces mêmes attentions. Il est clair que les inventeurs de ces différens usages ont pensé que le plus sûr moyen de rendre la société agréable, étoit d'imposer à chaque individu qui la compose, l'obligation de cacher son amour-propre, et d'affecter la plus grande modestie: vous concevez donc qu'il est impossible d'avoir une véritable politesse en montrant de l'orgueil. Mais l'orgueil est un vice qu'on ne sauroit dissimuler. Le son de la voix, les manières, les gestes, la physionomie, tout le décèle. Il faut donc ne rien négliger pour se préserver ou pour se corriger d'un vice si haïssable, puisqu'on ne peut le déguiser.

Mais, maman, dit César, avec de l'esprit on sait du moins réprimer assez son

orgueil pour ne rien dire de ridicule ? — Point du tout ; car l'orgueil rend absurde, il ôte absolument le jugement, et fait oublier toutes les bienséances. Enfin il n'y a point de folies et de sottises qu'il ne puisse faire dire. Je vais vous en citer un exemple assez remarquable. Charles Dumoulin (*a*) étoit un fameux jurisconsulte. On le consultoit de toutes les provinces du royaume, et les tribunaux s'écartoient rarement de ses décisions, qui avoient plus d'autorité au palais que les arrêts même. Mais il ternit toute cette gloire par un orgueil aussi ridicule qu'insensé. Il s'appeloit lui-même le *Docteur de la France et de l'Allemagne ;* il écrivoit à la tête de toutes ses consultations cette phrase: *moi qui ne cède à personne,*

(*a*) Il naquit à Paris en 1500, d'une famille noble et alliée à la reine Elisabeth d'Angleterre du côté de Thomas de Boulen, vicomte de Rochefort, aïeul maternel de cette princesse. Son livre sur l'édit de Henri II contre *les petites dates*, lui fit la plus grande réputation. Il mourut en 1566. On voit son tombeau dans le cimetière de Saint-André-des-Arcs. (*Causes célèbres, tome V.*)

et à qui personne ne peut rien apprendre..... Jugez donc si l'on doit avoir de l'aversion et du mépris pour un vice qui peut faire dire à un homme d'esprit des absurdités aussi révoltantes. César fut frappé du résultat de cette conversation, et il prit la résolution la plus sincère de s'observer à l'avenir avec assez de soin pour qu'on ne pût jamais le soupçonner un instant d'avoir de la suffisance.

Cependant les enfans de madame de Clémire lui procurèrent un grand plaisir. Ils lui prouvèrent que les histoires des veillées, et l'exemple de Sidonie avoient fait une profonde impression sur leurs cœurs. Caroline et Pulchérie apprirent qu'une pauvre femme qui habitoit un village voisin, étoit prête d'accoucher. Elles imaginèrent de faire elles-mêmes la layette de son enfant. César et le Vannier se chargèrent de fournir les corbeilles qui devoient contenir le linge destiné à l'enfant; et en outre, César, aidé du menuisier, voulut faire une grande armoire pour la femme. Madame de Clémire approuva ces projets. On rassembla tout le

vieux linge fin de la maison, on le livra à Caroline et à Pulchérie, qui sur-le-champ se mirent à l'ouvrage avec ardeur. D'un autre côté, César, Augustin et Morel, sous la direction du menuisier, travaillèrent à l'armoire; et quand tout fut prêt, les ouvriers et ouvrières demandèrent la permission de porter eux-mêmes leurs présens chez la pauvre paysanne. J'y consens, dit madame de Clémire; mais, comment ferez-vous? il y a une demi-lieue d'ici chez la femme. — Maman, j'irai en charrette avec mon armoire, si vous me le permettez. — Volontiers, répondit madame de Clémire. Ah! maman, s'écria Pulchérie, souffrez que nous portions notre layette sur des ânes. De tout mon cœur, reprit madame de Clémire; et moi qui ne porterai qu'un peu d'argent, je vous suivrai à pied, et nous partirons ensemble demain matin, après le déjeûner. Cet arrangement excita des transports de joie inexprimables. On conçoit en effet combien il est doux de pouvoir réunir au plaisir de faire une

bonne action, celui d'aller en charrette et sur des ânes !

Caroline, Pulchérie, César et Augustin passèrent le reste de la journée dans une extrême agitation. Les paysans qui devoient fournir les ânes et la charrette, eurent au moins vingt messages dans la soirée. Caroline et Pulchérie arrangèrent la layette dans deux corbeilles : on l'avoit ainsi partagée en deux parts, afin que l'ouvrage de l'une ne fût pas confondu avec celui de l'autre. On imagine bien que le soin d'attacher tous les petits paquets de linge *avec de la faveur couleur de rose et bleue* ne fut pas négligé, et qu'il y avoit dans les corbeilles pour le moins autant de rubans que d'ouvrage. Le lendemain matin tous les enfans étoient réveillés avant le jour. On attendit l'heure du lever avec une vive impatience. Les toilettes ne furent pas longues. On déjeûna à la hâte, et enfin on descendit dans la cour, où l'on trouva les ânes et la charrette attelée de quatre bœufs. Caroline et Pulchérie montèrent sur leurs ânes, dont les paniers renfermoient la

layette. Elles avoient chacune pour conductrice une jeune paysanne qui marchoit à côté d'elles. César s'établit dans sa charrette; il s'assit sur son armoire avec Augustin et Morel; et jamais vainqueur dans son char de triomphe n'eut un maintien plus fier et un visage plus satisfait. Madame de Clémire, à laquelle l'abbé donnoit le bras, se plaça entre ses deux filles de manière à pouvoir causer avec elles, et l'on partit dans cet ordre. Malgré le desir qu'on éprouvoit d'arriver à la chaumière, le chemin ne parut pas long : la gaîté la plus franche rendoit la conversation aussi bruyante qu'animée. On chantoit, on crioit avec d'autant plus de liberté, qu'on y étoit excité par madame de Clémire elle-même, que l'innocente joie de l'enfance n'importuna jamais. On pouvoit entendre la marche long-temps avant de la voir : les éclats de rire, les chants et les cris l'annonçoient au loin; et plus d'une fois dans sa course elle attira, des prés voisins sur sa route, les jeunes filles qui filoient à l'ombre des

saules, et les pâtres qui gardoient leurs troupeaux.

Le bruit ne cessa que lorsqu'on apperçut la cabane de la pauvre femme. Cependant alors la joie redoubla, mais elle changea de caractère; une émotion douce succéda à la gaîté; et quand on arriva à la porte de la maison, les enfans étoient aussi silencieux qu'ils avoient été bruyans un demi-quart-d'heure auparavant. On met pied à terre; deux hommes prennent l'armoire, et, suivis de César, de Morel et d'Augustin, ils entrent les premiers dans la chaumière. Caroline et Pulchérie se saisissent de leurs corbeilles; et avec un battement de cœur d'une force inexprimable, elles vont les offrir à la bonne femme. Madame de Clémire donna de l'argent, et promit de revenir voir la femme quand elle seroit en couches. Cette pauvre paysanne montra une joie et une reconnoissance qui pénétrèrent madame de Clémire et ses enfans.

En revenant au château on ne parla que d'elle; on s'en entretint encore tout le reste du jour; et madame de Clémire

dit à ses enfans : souvenez vous du bonheur que vous avez goûté aujourd'hui. Pourquoi les passions ont-elles tant d'attraits pour les hommes ? C'est qu'elles arrachent à l'ennui ; c'est qu'elles occupent vivement. On aime mieux s'égarer, souffrir et même se perdre, que s'ennuyer ; mais les passions ne procurent qu'une agitation pénible, que des jouissances que l'inquiétude corrompt toujours, ou que le remords empoisonne. La vertu seule peut nous offrir une source inépuisable de plaisir et de félicité. Eh ! si l'on veut être ému, agité, touché profondément, peut-on l'être plus délicieusement que par elle ? Rappelez-vous, mes enfans, la douce satisfaction que vous avez éprouvée en formant le projet de secourir cette femme ; le charme des conversations dont elle étoit l'objet ; le plaisir que vous goûtiez à travailler pour elle ; l'activité que vous inspiroit cette intéressante occupation ; l'agitation où vous étiez hier, le moment charmant du départ, la gaîté folle du voyage ; rappelez-vous l'émotion que vous avez ressentie en apper-

cevant la chaumière, l'attendrissement dont vous avez été pénétrés en voyant la femme ; et soyez bien sûrs que jamais les passions n'ont produit des plaisirs si piquans et un semblable bonheur. D'ailleurs les plaisirs que les passions peuvent faire goûter, ne sont que des illusions dangereuses et fragiles, qu'il faut néccssairement perdre; et qui, en se dissipant, laissent un vide affreux dans l'ame, des souvenirs importuns, et souvent des regrets amers. Au lieu de cela, quelle satisfaction intérieure n'éprouvez-vous pas ! Quels doux souvenirs vous restent ! Quels éloges flatteurs vous avez su mériter !

A ces mots, les trois enfans embrassèrent leur mère, en lui protestant qu'ils étoient pénétrés jusqu'au fond du cœur de la justesse de ces réflexions, et qu'ils étoient sûrs de ne pouvoir trouver le bonheur que dans sa tendresse et dans la vertu. César ensuite supplia instamment sa mère de lui accorder une grace : il lui demanda la permission de tenir sur les fonts de baptême, avec une de ses sœurs, l'enfant dont la femme accoucheroit.

Vous êtes bien jeune, dit madame de Clémire, pour être parrein !... — Mais, maman, j'ai vu dix enfans plus jeunes que moi.... — Je le sais, et je ne puis approuver cet usage. Car enfin, devenir le parrein d'un enfant, c'est en quelque manière l'adopter, et cette espèce d'adoption est d'autant plus respectable, que la religion la consacre..... — Maman, apprenez-moi quelles sont les obligations d'un parrein ; je vous promets de les remplir toutes.—On s'engage à protéger l'enfant auquel on donne un de ses noms ; à s'occuper de son établissement ; à le tirer de la misère s'il y tombe ; enfin à lui donner toujours tous les secours dont il a besoin.... — Ah ! maman, à présent j'ai bien plus d'envie encore d'être le parrein d'un enfant, puisque ce sera m'engager à faire de si bonnes actions !..... — Eh bien ! j'y consens...—Et, qui de nous sera la marreine, s'écrièrent à la fois Caroline et Pulchérie? Cet honneur, reprit madame de Clémire, appartient à l'aînée ; mais je vous promets, Pulchérie, que vous serez aussi marreine l'été prochain.

A cette assurance tout le monde fut content; et pour que rien ne manquât à la satisfaction qu'avoit procurée cette agréable journée, le soir on reprit les Veillées, et la baronne conta l'histoire suivante.

Olimpe et Théophile, ou les Herneutes.

Sur les bords de la Vézère on voit encore aujourd'hui, dans le fond du Limousin, un vieux château, qui n'est remarquable que par son air antique et la beauté de sa situation. Environné de prairies remplies de bestiaux, il est bâti sur le penchant d'une colline de laquelle on découvre la rivière, et en perspective la jolie ville d'Uzerche, qui forme à cette distance un point de vue aussi singulier qu'agréable (*a*). C'est dans cette solitude que le baron de Soligny, veuf depuis plusieurs années, s'occupoit uniquement de l'éducation d'un fils unique et chéri. Le

(*a*) La petite ville d'*Uzerche* est bâtie sur un rocher escarpé, au pied duquel coule la rivière de la Vézère. On remarque dans cette ville qu'il n'y a point d'habitant qui n'ait la vue de la rivière de sa maison ou de son jardin, et que

baron avoit passé dans le monde toute sa jeunesse : né avec de l'ambition, la nécessité, beaucoup plus que le penchant, le fixoit dans sa retraite. Ayant dissipé une partie de sa fortune, et perdu les brillantes espérances qui l'avoient si longtemps séduit, il s'étoit enfin déterminé à quitter le monde. Il le regrettoit encore malgré lui, quoiqu'il n'en parlât qu'avec humeur. Il prenoit son dépit pour de la philosophie; il se croyoit désabusé: il n'étoit qu'abattu et découragé. Cependant il avoit de la sensibilité, il chérissoit son fils; et Théophile (c'étoit le nom de cet enfant) eût été digne, par les vertus qu'il annonçoit, de tenir lieu de tout à son père, et de faire le bonheur de sa vie. Le baron avoit pour amie intime une de ses voisines nommée Euphrasie. Théophile voyant presque tous les jours la jeune Olimpe, nièce d'Euphrasie, prit pour

---

chaque maison, vue en perspective, paroît être un petit château à l'antique avec des tourelles et des pavillons couverts d'ardoises. Cette ville est à 109 lieues de Paris. *Limoges*, sur *la Vienne*, à 97 lieues de Paris, est la capitale du Limousin.

elle des sentimens que son père vit naître avec plaisir. Olimpe étoit orpheline et sans fortune; mais Euphrasie n'avoit pour héritiers que des collatéraux, et le baron n'ignoroit pas qu'elle étoit décidée à laisser tout son bien à sa nièce. Olimpe n'avoit que deux ans de moins que Théophile. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année, le baron s'expliqua sans déguisement avec Euphrasie; et le même jour Olimpe et Théophile apprirent que leur mariage étoit arrêté. Quinze jours après on signa les articles; Euphrasie prit avec plaisir l'engagement de laisser toute sa fortune à une nièce qu'elle avoit élevée et qu'elle aimoit uniquement.

Théophile, au comble de ses vœux, attendoit avec la plus vive impatience le jour fixé pour son mariage; rien ne manquoit à son bonheur. Il étoit aimé, il le savoit: en présence de son père et d'Euphrasie, il avoit obtenu d'Olimpe un aveu si nécessaire à sa félicité.

Enfin, on touchoit à la veille du jour heureux où Théophile et l'aimable Olimpe devoient s'unir pour jamais,

lorsqu'Euphrasie tomba malade, et le cinquième jour de sa maladie, le baron reçut une lettre de Paris, qui lui apprenoit qu'un parent très-éloigné, mais de même nom que lui, venoit de mourir, après avoir fait un testament par lequel il instituoit le baron son légataire universel. Cet événement, qui rendoit le baron possesseur d'une fortune considérable, le forçoit à partir sans délai pour Paris. Il étoit impossible de conclure le mariage d'Olimpe et de Théophile avant son départ. Euphrasie, depuis deux jours, n'avoit plus sa tête : ainsi elle ne pouvoit signer le contrat de mariage. Théophile, obligé de suivre son père, montra une douleur si vraie et si touchante, que le baron, pour en adoucir l'amertume, conjura la triste Olimpe de lui écrire. C'est un père, ajouta-t-il, qui vous en prie, et c'est à votre époux que vous écrirez. Olimpe promit, en pleurant, *de donner des nouvelles de sa tante.* Le baron de son côté s'engagea à ne rester que six semaines à Paris, et le jour même il partit avec Théophile.

Arrivé à Paris, le baron prit possession d'un magnifique hôtel et d'un riche héritage. Sa maison fut bientôt remplie d'une foule *d'amis intimes*, dont il avoit été entièrement oublié pendant plus de douze ans. Le baron se dit d'abord : *C'est ma fortune, c'est un bon souper qui rassemble cette troupe de lâches déserteurs.* Mais bientôt l'amour-propre, qui fait plus de dupes qu'un bon cœur n'en peut faire, sut lui persuader qu'il ne devoit qu'à son mérite les marques d'intérêt et les soins dont il étoit l'objet! Théophile, jeté tout-à-coup dans un monde si nouveau pour lui, ne goûtoit aucun des plaisirs qu'on s'empressoit de lui procurer. Uniquement occupé d'Olimpe, il attendoit avec la plus vive impatience l'effet de ses promesses : elle avoit promis de lui écrire, et cependant cette lettre si passionnément desirée n'arrivoit point ! Enfin le baron reçoit des nouvelles du Limousin ; on lui mande qu'Euphrasie n'est plus, et qu'étant morte sans avoir recouvré sa connoissance et sans avoir fait de testament, la malheureuse Olimpe

se trouve réduite à une petite pension qui suffit à peine à sa subsistance, et qu'elle s'est retirée à Tulle (*a*), dans un couvent. A cette nouvelle, Théophile conjure son père de terminer promptement ses affaires, afin de partir pour le Limousin : il ajoute que les malheurs d'Olimpe la lui rendent encore plus chère, s'il est possible. Le baron paroît approuver ses sentimens, et lui promet de hâter son départ. Théophile sur-le-champ écrivit à Olimpe la lettre la plus touchante et la plus tendre, et il finissoit en lui protestant qu'il seroit à ses pieds avant qu'un mois fût écoulé. Théophile n'avoit pas été surpris qu'Olimpe, dans les premiers momens de sa douleur, ne lui eût point écrit; mais quinze jours après cet événement, n'ayant pas encore reçu des nouvelles d'Olimpe, il se livra aux plus cruelles inquiétudes. Le baron

(*a*) C'est une ville considérable du Bas-Limousin, située en partie sur une montagne, au confluent des rivières de Salant et de Corèze, dans un pays plein de montagnes et de précipices; elle est à 114 lieues de Paris.

le consoloit un peu, en l'assurant qu'il étoit au moment de terminer toutes ses affaires. Enfin un jour que Théophile, plus affligé que jamais, étoit seul enfermé dans sa chambre, le baron vint le trouver, et s'asseyant auprès de lui d'un air grave : J'ai reçu, dit-il, des nouvelles d'Olimpe. A ces mots, Théophile transporté, veut saisir une lettre que tenoit son père. Un moment, dit le baron ; modérez cette impatience : je n'ai rien d'heureux à vous annoncer.... — Ciel ! Olimpe est-elle malade ?.... — Non : elle jouit d'une santé parfaite.... Mais elle n'est plus digne de vous.... — Elle ! Olimpe ! non, il est impossible.... — Ecoutez ce que m'écrit un homme respectable, et dont l'austère probité vous est connue. En disant ces paroles, le baron montre à son fils l'écriture et la signature d'un vieux gentilhomme du Limousin, dont le témoignage en effet ne pouvoit être suspect. Ensuite le baron lut l'article de la lettre qui concernoit Olimpe, et qui étoit conçu en ces termes :

« Puisque vous me demandez la vérité

» avec tant de confiance, je dois vous la
» dire sans déguisement. Je vous avoue
» que la jeune personne en question se
» conduit avec une imprudence préjudi-
» ciable à sa réputation. Elle avoit pris
» d'abord, à la mort de sa tante, un parti
» très-sage, celui de se retirer dans un
» couvent; mais elle en est sortie au bout
» de quinze jours, pour aller demeurer
» chez une de ses amies qu'elle voyoit
» autrefois à Uzerche, et qui, mariée de-
» puis deux ans, habite une petite terre
» aux environs de Tulle. Cette amie n'a
» pas vingt ans, et malheureusement elle
» a été l'objet de plusieurs histoires fâ-
» cheuses, qui ne la font pas regarder de
» bon œil dans la province. Enfin elle
» a un frère, jeune homme présomp-
» tueux, dont la société ne sauroit con-
» venir à une jeune demoiselle attachée
» à sa réputation. Au reste, tout ceci ne
» tire point encore à conséquence. On ne
» doute pas que la nièce de la vertueuse
» Euphrasie n'ait des principes honnêtes
» et solides. On n'attribue sa démarche
» inconsidérée qu'à son innocence même,

» au manque d'expérience, et à l'indiffé-
» rence condamnable de son tuteur, qui
» la laisse maîtresse absolue de toutes ses
» actions. Mais si vous écrivez à ce sujet,
» monsieur et cher ami, je suis certain
» qu'on se rendra sur le champ aux justes
» représentations que vos engagemens
» vous donnent le droit de faire; et tout
» sera réparé si la jeune demoiselle re-
» tourne promptement dans son cou-
» vent; car je puis vous assurer que jus-
» qu'ici on ne voit dans sa conduite que
» de l'étourderie, et une imprudence bien
» excusable à son âge, &c. ».

Cette lettre déchira le cœur de Théophile. Agité, troublé par la jalousie, il voyoit dans le frère de l'amie d'Olimpe un rival dangereux. Cependant il dissimula l'inquiétude qui le dévoroit, il affecta de montrer la plus grande sécurité. Mais ce n'est pas tout, lui dit son père, la lettre que vous venez de lire est d'un homme circonspect, qui ne dit pas tout ce qu'il pense. En voici une autre de mon intendant, qui s'explique sans aucun détour, et qui me mande que vous

avez un rival ; qu'Olimpe ne peut ignorer une passion connue de tout le monde, qu'elle l'autorise en restant chez son amie, et qu'enfin le jeune homme s'est vanté publiquement qu'Olimpe lui avoit sacrifié toutes vos lettres.... — C'est un imposteur ! s'écria Théophile ; je ne croirai jamais qu'Olimpe soit capable d'une telle perfidie.... Elle est inconstante, reprit froidement le baron ; mais elle n'est point perfide, elle ne cherche pas à vous tromper : elle n'a répondu ni à vos lettres ni aux miennes ; ce silence explique assez son changement.... Non, interrompit Théophile, je ne me laisserai point abuser par de fausses apparences.... Olimpe est innocente.... elle est calomniée : je dois la venger ; mon père, laissez-moi partir ; je meurs ici : souffrez que j'aille m'expliquer avec elle ; je veux l'entendre, je veux punir l'audacieux.... le monstre qui ose flétrir sa réputation !....

En parlant ainsi, le malheureux Théophile versoit un torrent de larmes : l'excès de sa douleur ne déceloit que trop sa jalousie. Son père, qui lisoit facilement

tout ce qui se passoit dans son ame, parut le plaindre et s'attendrir. Envoyons, dit-il, un courrier à Tulle : il portera votre lettre, et il attendra la réponse. Si cette réponse ne vous satisfait pas, je vous permettrai alors de partir ; mais accordez-moi ce délai. Théophile, quoiqu'à regret, y consentit. Il écrivit au moment même la lettre la plus détaillée : il instruisoit Olimpe de tout ce qu'on disoit contre elle. Un seul mot, ajoutoit-il, pourra vous justifier. Restez, si vous voulez, chez votre amie ; mais daignez me dire que vous êtes prête à remplir l'engagement sacré qui nous lie ; et je serai le plus heureux des hommes.

Le baron approuva cette lettre, et la fit partir sur-le-champ. Enfin, ce courrier dont Théophile attendoit le retour avec tant d'impatience ; ce courrier, dépositaire de la destinée de Théophile, revint au bout de huit jours. Théophile alloit se coucher ; il entend claquer un fouet ; il tressaille ; il vole chez son père. Un instant après, le courrier entre dans la chambre. Eh bien ! s'écrie Théophile,

avez-vous une réponse? — Oui, monsieur. — Eh donnez! — Monsieur, elle n'est pas pour vous.... — Comment?.... — Elle est pour M. le baron. En disant ces paroles, le courrier remet au baron une cassette et une lettre, et il sort. Que signifie ceci, dit le baron d'un air surpris?.... Que peut renfermer cette cassette? Théophile ne répondit pas; il étoit immobile et tremblant, et n'osoit presser son père d'ouvrir la lettre. Après un moment de silence, le baron brise le cachet, déploie la lettre, et lit tout bas. Théophile, les yeux fixés sur le visage de son père, frémit en voyant l'étonnement et l'indignation qui s'y peignent. O ciel! s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée, que vous mande-t elle? Ah! mon fils, reprit le baron, armez-vous de courage! Mais, que dis-je? vous n'en aurez pas besoin; pourriez-vous regretter un objet si méprisable!.... A ces mots, Théophile pâlit, il tombe dans un fauteuil, et prenant la fatale lettre que lui présente son père, ses yeux se remplissent de larmes en reconnoissant

l'écriture et la signature d'Olimpe. Mais que devint-il en lisant ce qui suit?

« Puisqu'on me laisse maintenant la » liberté de disposer de mon sort, je dois, » monsieur, vous déclarer sans retour » que l'obéissance seule m'obligeoit à for- » mer des nœuds qui n'auroient pu faire » mon bonheur. Cet aveu nous dégage » l'un et l'autre. J'ai l'honneur, mon- » sieur, de vous renvoyer les présens que » ma chère et respectable tante m'or- » donna d'accepter... Recevez, monsieur, » l'assurance de l'attachement respec- » tueux avec lequel je suis, &c. OLIMPE ».

Après avoir lu cette lettre, Théophile garda un instant le silence; ensuite regardant son père d'un air égaré : Je me vengerai, dit-il; oui, je me vengerai.... — Et comment? — Comment! juste ciel! J'ai un rival... il mourra.... — Sans doute, vous avez un rival aimé; mais que vous importe? ne devez-vous pas mépriser et oublier à jamais une femme indigne de vous! — Oui, je la méprise, je la hais; je l'oublierai sans peine : je serois en effet le plus vil des hommes, si je conservois

pour elle le moindre sentiment.... La perfide ! sous des traits si doux, avec cet air d'innocence et de candeur, cacher une ame si fausse !.... — Encore une fois, elle ne vous a point trompé ; elle ne vous aime pas : elle le déclare sans déguisement.... — Elle m'aimoit, elle me l'a dit.... Mon père, j'en suis certain, elle m'a aimé !.... On l'a séduite, on l'a trompée ; peut-être s'abuse-t-elle encore ! Ah ! si je pouvois la voir, lui parler !.... Laissez-moi partir ! que je la voye ! que je l'entende !...— Insensé ! reprenez cette lettre, relisez-la, et rougissez d'une passion qui ne peut désormais que vous avilir. — O mon père ! je ne me connois plus ! plaignez-moi, guidez-moi : je m'abandonne à vous !

Le baron et le malheureux Théophile passèrent ensemble le reste de la nuit. Théophile ne se coucha qu'au jour : il ne trouva dans son lit ni le sommeil ni le repos, et le soir il s'enferma dans sa chambre et ne parut point, parce que son père avoit du monde à souper. Le lendemain, Théophile se retrouva seul avec

le baron; en lui promettant d'oublier Olimpe, il ne parla que d'elle: tantôt il la dépeignoit sous les traits d'un monstre digne de toute sa haine; tantôt il cherchoit à l'excuser, et vouloit du moins lui conserver un reste d'estime.

Mais, en effet, maman, interrompit Caroline, je ne trouve pas qu'Olimpe soit méprisable. S'il est vrai qu'elle n'eût jamais aimé Théophile, on ne pouvoit l'accuser d'inconstance : d'ailleurs, Olimpe étoit sans fortune, Théophile en avoit une considérable, et cependant Olimpe ne vouloit point l'épouser, parce qu'elle ne croyoit pas pouvoir le rendre heureux. Je trouve cela noble.... — En supposant qu'Olimpe n'eût jamais aimé Théophile (ce qui ne me paroît pas bien prouvé), ne lui avoit-elle pas dit qu'elle l'aimoit? n'avoit-elle pas reçu sa foi et promis de s'unir à lui?.... — Cela est vrai; mais elle dit que sa tante l'avoit forcée de prendre cet engagement. Dès qu'elle avoit pu se décider à épouser Théophile par obéissance, elle auroit dû, après la mort de sa tante, persister dans cette résolution,

par respect pour sa parole. Enfin, si Théophile lui eût inspiré une aversion invincible, que ne l'avoit-elle dit à sa tante? Que n'avoit-elle demandé du temps, ou même déclaré qu'elle ne pouvoit consentir à cette union? Elle n'étoit pas sous l'autorité sacrée d'une mère; ce qui eût rendu sa résistance plus excusable.... — Oui, je commence à comprendre qu'elle avoit tort.... — Souvenez-vous sur-tout que rien ne peut jamais nous dispenser de remplir les engagemens que nous avons contractés. Cette phrase, *l'engagement que j'ai pris n'étoit pas volontaire*, est une excuse que la conscience désavoue, et que la probité n'a jamais fait valoir. Vous savez que votre parole doit être inviolable, que vous ne pouvez la trahir sans vous déshonorer; préférez donc, s'il le faut, la mort à l'infamie d'y manquer. En un mot, si la crainte, si les menaces vous arrachent une promesse, n'ajoutez pas à cette foiblesse la honte ineffaçable qu'imprime le parjure: mais revenons à Théophile.

Le baron n'épargnoit rien pour le dis-

traire de sa douleur. Il le menoit souvent chez la vicomtesse de Lisbé, maison brillante où se rassembloit la meilleure compagnie. La vicomtesse avoit une fille âgée de dix-sept ans, et dont le baron vantoit avec enthousiasme la figure et la grace. Cependant mademoiselle de Lisbé n'étoit point jolie; mais la recherche de sa parure annonçoit la prétention de le paroître. Elle parloit beaucoup, rioit souvent, dansoit bien : on savoit d'ailleurs qu'elle avoit des maîtres de toute espèce; c'en étoit bien assez pour autoriser les amis de la maison à dire que mademoiselle de Lisbé étoit *piquante, jolie, aimable et remplie de talens*. Mais Théophile ne lui donnoit pas de semblables éloges; il la trouvoit *affectée, maniérée;* il étoit excédé de ses rires forcés, choqué de sa coquetterie; et elle lui paroissoit sur-tout insupportable, lorsque, malgré lui, il se rappeloit la conversation remplie de charmes et les graces naturelles d'Olimpe.

Sur la fin de l'hiver, Théophile entra dans le régiment du frère de mademoiselle de Lisbé; et au printemps, il suivit

son colonel à sa garnison. Au bout de cinq mois il revint à Paris : son père lui retrouva le même fonds de mélancolie. Cependant il remarqua, avec plaisir, qu'il ne parloit plus d'Olimpe. Près d'un an s'étoit écoulé depuis que Théophile avoit quitté le Limousin. Il n'y avoit que huit jours qu'il étoit revenu de sa garnison, lorsqu'un soir le baron l'emmena dans son cabinet, et lui fit part de l'intention où il étoit de le marier incessamment. Il ajouta qu'il desiroit lui faire épouser mademoiselle de Lisbé. A ces mots, Théophile avoua sans détour qu'il avoit un éloignement invincible pour le mariage, et, de plus, une aversion particulière pour mademoiselle de Lisbé. Le baron lui détailla avec emphase tous les avantages brillans de l'établissement qu'il lui proposoit. Théophile l'écouta froidement, et répondit qu'il n'avoit d'autre ambition que celle de se distinguer. Alors le baron se fâcha, et il déclara qu'il avoit donné sa parole à la famille de mademoiselle de Lisbé. Théophile, consterné autant que surpris, demanda du temps pour se dé-

terminer à former un engagement si contraire à son inclination ; et il ne put obtenir qu'un délai de huit jours. Retiré dans sa chambre, Théophile passa une partie de la nuit à réfléchir sur son sort. Il se rappela tous les éloges que le baron donnoit depuis si long-temps à mademoiselle de Lisbé ; ses liaisons intimes avec la famille de cette jeune personne ; liaisons formées avant que le baron eût reçu la lettre d'Olimpe. Beaucoup d'autres circonstances se retracèrent à sa mémoire, qui lui persuadèrent qu'il y avoit eu de l'artifice dans la conduite du baron, et qu'il avoit formé le projet de lui faire épouser mademoiselle de Lisbé, dans le temps même où il paroissoit vouloir remplir ses engagemens avec Olimpe. Mille soupçons confus s'offrirent à son esprit ; il imagina qu'il n'étoit pas impossible qu'on eût soustrait ses lettres et peut-être celles d'Olimpe, et qu'enfin on fût parvenu à le perdre auprès d'Olimpe, tandis qu'on la calomnioit auprès de lui.

Il ne se livra pas sans scrupule à des soupçons si outrageans pour son père ;

mais chaque réflexion sembloit les confirmer ; et ne pouvant supporter une semblable incertitude, il prit la résolution de partir secrètement la nuit suivante, et d'aller en Limousin s'expliquer avec Olimpe elle-même. Il ignoroit absolument la destinée d'Olimpe, depuis six mois il n'avoit pas même osé prononcer son nom. Il frémissoit en pensant qu'il la trouveroit peut-être mariée. Mais cette crainte affreuse ne put le retenir. Le lendemain, il sut cacher à son père son agitation et son trouble. Il confia une partie de son secret à un de ses amis, qui lui donna un de ses gens pour l'accompagner ; et sur les deux heures après minuit, il sortit furtivement de la maison de son père ; il monta à cheval, et prit la route du Limousin.

Il alla droit à Tulle : il y arriva au déclin du jour. Il descendit dans une auberge, et questionna en tremblant son hôtesse sur Olimpe. Il apprit avec une joie inexprimable qu'Olimpe n'étoit point mariée ; mais cette joie fut bien troublée par tout ce que l'hôtesse lui dit

d'ailleurs. Elle lui conta que personne ne doutoit qu'Olimpe n'eût aimé le frère de son amie; qu'elle étoit restée huit mois chez cette dernière; et qu'enfin le jeune homme auquel elle avoit sacrifié l'établissement le plus avantageux, n'ayant pas voulu l'épouser, Olimpe, au désespoir, s'étoit décidée à retourner dans son couvent; mais que les religieuses ayant refusé de la recevoir, elle étoit partie pour Uzerche; qu'elle s'étoit réfugiée chez son tuteur, qui avoit une terre aux environs d'Uzerche; que cette dernière démarche achevoit de la perdre dans l'opinion publique, parce que son tuteur n'étoit point marié; qu'on le regardoit comme un homme sans principes et sans mœurs, et qu'il avoit chez lui une femme déshonorée, avec laquelle Olimpe vivoit dans la plus grande intimité. Malgré cet affreux détail, Théophile persista dans la résolution de voir Olimpe, et il partit sur le-champ pour Uzerche.

On le conduisit à la terre du tuteur d'Olimpe. Il laissa ses chevaux dans le village: il s'enveloppa d'une redingote, mit

sur sa tête un chapeau rabattu; et avec un trouble impossible à dépeindre, il prit le chemin du château. On lui dit à la porte que le maître de la maison étoit absent depuis plus de six semaines, qu'il n'y avoit au château que madame du Rocher (cette femme dont l'hôtesse avoit parlé), et mademoiselle Olimpe. Il étoit huit heures du soir. Théophile traversa une grande cour fort obscure. Il rencontra une servante qui le conduisit à l'appartement d'Olimpe. Son émotion étoit si vive, qu'il pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes; et malgré le desir qu'il éprouvoit de revoir Olimpe, il ne fut pas fâché de ne point la trouver dans sa chambre, afin de pouvoir respirer un moment. La servante, à laquelle il se garda bien de dire son nom, sortit pour aller chercher Olimpe, et Théophile resta seul. Il ne put regarder sans attendrissement et sans intérêt tous les objets qui l'environnoient: le clavecin d'Olimpe, son écritoire, sa toilette, et sur-tout son serin enfermé dans une cage. Il reconnut dans l'instant ce petit oiseau qu'Olimpe avoit reçu de

lui la veille de leur séparation. Eh quoi ! pauvre petit animal, s'écria Théophile, tu venois de moi, et cependant Olimpe a pu te conserver ! En disant ces mots, Théophile, attendri malgré lui, ouvrit la cage, prit l'oiseau et le mit dans son sein. Le serin se débattant sur le cœur palpitant de Théophile, prononça distinctement ces mots : *J'aime Théophile*..... Ces paroles retentirent jusqu'au fond de l'ame de Théophile. Éperdu, hors de lui, il n'osoit croire qu'il eût bien entendu, lorsque l'oiseau répéta encore deux fois de suite : *J'aime Théophile*..... Ah ! je n'en puis douter maintenant, s'écria Théophile ! Quoi ! ces mots si chers, c'est Olimpe qui les a dictés ! Combien de fois elle a dû les répéter, pour les apprendre à cet oiseau ! et elle pensoit, hélas ! que je ne les entendrois jamais !... Olimpe ! chère Olimpe ! vous êtes fidelle à vos premiers sermens ! vous êtes innocente !..... Sans doute vous me croyez coupable, et cependant vous m'aimez encore ! Vous gardez cet oiseau ! vous daignez l'écouter !..... En disant ces paroles,

Théophile baisoit avec transport le petit serin et le baignoit de larmes ; et l'oiseau, à qui l'on n'avoit appris qu'une seule phrase, répondoit aux caresses passionnées de Théophile, en battant des ailes et en répétant toujours, *j'aime Théophile.*

Tout-à-coup Théophile tressaille ; il entend marcher : il ne peut méconnoître le pas léger d'Olimpe, et croit reconnoître encore jusqu'au bruit que fait sa robe en marchant !..... Il s'élance vers la porte : cette porte s'ouvre ; Olimpe paroît, Théophile se précipite à ses genoux. Le serin s'échappe des mains de Théophile, et vole dans les bras de sa maîtresse en prononçant le nom de *Théophile.* Olimpe pousse un cri perçant ; elle veut fuir : Théophile l'arrête. Pâle et tremblante, Olimpe tombe sur une chaise ; elle est près de s'évanouir, elle n'a pas la force de proférer une seule parole. Théophile, toujours à ses pieds, ne peut s'exprimer que par des pleurs. L'oiseau seul conserve la faculté de parler ; et charmé de revoir sa maîtresse, il redit mille fois sa leçon....

Olimpe troublée, confuse autant qu'irritée, rompt enfin le silence ; et d'une voix entrecoupée : Ne croyez que moi, dit-elle ; je dois vous haïr, vous mépriser ; j'ai dû vous oublier..... — Olimpe ! au nom du ciel, daignez m'entendre !.... Je suis libre, je suis fidèle : on nous a trompés l'un et l'autre ; cet oiseau chéri vient de me faire connoître mon erreur. Ecoutez à votre tour ma justification !.... —Mais comment pourrez-vous vous justifier de n'avoir pas répondu à mes lettres?..... Vos lettres !..... Je n'en ai pas reçu une seule, et je vous en ai écrit plus de vingt !.....

Ces mots achevèrent de dissiper les doutes d'Olimpe : elle avoit trop d'innocence et de candeur pour n'être pas facile à persuader. Elle ne put retenir ses larmes ; et levant les yeux au ciel : Ah ! Théophile, dit-elle, puisque vous êtes toujours le même, je ne me plaindrai plus des trahisons et des perfidies que j'ai éprouvées ! Ces paroles rendirent Théophile le plus heureux des hommes. Après avoir exprimé sa joie et sa reconnois-

sance, il entra dans le détail de tout ce qui lui étoit arrivé. Olimpe l'écouta avec autant de surprise que d'attendrissement. Ensuite, reprenant la parole, elle lui dit, que dénuée de guides et de conseils, elle n'avoit pas cru faire une démarche nuisible à sa réputation, en se rendant aux instances de son amie qui la pressoit d'aller loger chez elle; que d'ailleurs elle n'avoit alors aucun doute sur la parfaite honnêteté de cette jeune personne; que dans le château de son amie, toujours renfermée dans sa chambre avec son serin, elle n'y avoit reçu qu'un de ses parens, qui, sous le voile de l'intérêt et de l'amitié, cachoit les plus noirs desseins; qu'elle avoit pris de la confiance en cet homme, qu'elle lui avoit fait part du chagrin qu'elle éprouvoit, de ne point recevoir de nouvelles de Théophile; et qu'enfin ce perfide confident lui avoit annoncé que Théophile ne l'aimoit plus, et qu'il étoit amoureux de mademoiselle de Lisbé. Il me montra, poursuivit Olimpe, plusieurs lettres de monsieur votre père, qui achevèrent de me convaincre que l'honneur seul pour-

roit vous déterminer à remplir vos engagemens avec moi. Alors je n'hésitai point à rompre sans retour avec vous; et, trop fière pour vous laisser voir les sentimens de mon cœur, j'écrivis la lettre que vous avez lue. Accablée de tristesse, et croyant vous haïr, cet innocent petit oiseau me devint odieux. Je ne pouvois plus écouter sans colère ce que j'avois eu tant de plaisir à lui apprendre. Un soir j'ouvris ma fenêtre, et je lui rendis la liberté. Après l'avoir ainsi sacrifié malgré moi, je le regrettai. J'en rougissois; mais cherchant à me persuader que je l'aimois pour lui-même, je me levai au milieu de la nuit, je rouvris ma fenêtre, je l'appelai mille fois, ce fut en vain, il ne revint pas: je passai le reste de la nuit à le pleurer, et le lendemain matin je descendis dans le parc. Je m'assis, et je pleurois, quand tout-à-coup j'entendis une petite voix plaintive prononcer doucement le nom de *Théophile*..... Imaginez quel fut mon saisissement!..... Voilà, Théophile, le seul mouvement de joie que j'aye éprouvé dans votre absence!..... Je trouvai mon

pauvre petit serin sur un rosier : il avoit souffert ; il étoit tremblant, effarouché, et le rosier étoit couvert des plumes qu'il avoit perdues. Je le repris ; je le soignai, et je me décidai à le garder jusqu'au moment où j'apprendrois votre mariage. J'étois bien déterminée à ne jamais vous revoir ; mais en même temps je renonçois à tout engagement, et au fond de l'ame je ne pouvois me persuader que vous fussiez capable d'en former un nouveau. Je me disois : il aura des remords, il ne pourra se résoudre à épouser celle qu'il me préfère. Je n'accorderai point de pardon, je serai inflexible ; mais je puis bien conserver mon serin, il ne le saura jamais. Je cacherai mon serin à tous les yeux ; moi seule je l'entendrai parler !.... Telles furent les raisons que je me donnai à moi même pour m'autoriser à garder mon cher petit oiseau.

Je restai six mois chez mon amie. Durant cet espace de temps, l'indigne confident que j'avois choisi me proposa de m'épouser. Alors il me devint justement suspect. Je lui déclarai que je ne le ver-

rois plus. Pour se venger, il m'apprit qu'on déchiroit ma réputation; que la personne chez laquelle j'étois avoit perdu la sienne, et qu'on m'accusoit d'aimer son frère. Je ne regardai des avertissemens si tardifs que comme des calomnies. Cependant j'examinai avec attention la conduite de mon amie; et bientôt mes yeux commencèrent à s'ouvrir. Je pris la résolution de retourner à Tulle, dans le couvent que j'avois si imprudemment quitté. Les religieuses, prévenues contre moi, ne voulurent pas me recevoir. Humiliée, trahie, abandonnée, et soutenue par ma seule innocence, je vins dans cette terre demander des conseils à mon tuteur. Mon intention n'étoit point de le prier de m'accorder un asyle, parce que la décence ne me permettoit pas de demeurer avec un homme qui n'avoit point de femme chez lui; mais je fus plus heureuse que je ne l'avois espéré. En arrivant ici, je trouvai mon tuteur prêt à partir pour un voyage de deux mois; il me présenta à une dame de ses parentes, qui a éprouvé de grands malheurs, et qui

est retirée dans ce château pour quelques mois. Madame Du Rocher (c'est son nom) me paroît aussi aimable qu'elle est vertueuse. Elle m'a conté son histoire, qui feroit le sujet du roman le plus intéressant; et je compte demeurer ici tant qu'elle y restera.

Olimpe cessa de parler. Théophile, attendri autant qu'ému, fut un instant sans répondre; ensuite, poussant un profond soupir: Hélas! dit-il, nous ne devons attribuer nos malheurs qu'à cette innocence, à cette candeur touchante qui vous caractérisent!.... Ce sont ces vertus angéliques qui ont fourni des prétextes pour vous noircir et pour vous calomnier: ce sont elles qui vous aveuglent!.... Par exemple, vous croyez être ici dans un asyle honnête et sûr?... — Eh bien?... — Eh bien! cette femme que vous estimez est l'objet le plus méprisable!.... — Juste ciel!.... — Ce qu'on m'en a dit à Tulle vient encore de m'être confirmé dans la maison même que j'habite dans ce village.

O ma tante! s'écria Olimpe en fondant

en larmes, je n'ai senti en vous perdant que la douleur qu'inspire la plus tendre affection et la plus juste reconnoissance; mais je ne comprenois pas encore toute l'étendue de mon malheur !.... Insensée, je ne savois pas à quel point un guide m'étoit nécessaire !.... Eh quoi ! avec des intentions si pures on peut détruire sa réputation ? on peut se perdre ?.... Il est donc impossible que l'amour de la vertu puisse tenir lieu d'expérience !... Au nom du ciel! calmez-vous, interrompit Théophile ; songez que tous nos maux sont finis; nous sommes désabusés l'un et l'autre. L'engagement le plus sacré, le plus saint nous lie.... — Mais votre père veut le rompre : il a soustrait mes lettres et les vôtres avant même qu'on eût cherché à me noircir..... — N'en doutez pas, il a voulu d'abord éprouver nos sentimens l'un pour l'autre ; ensuite il a cru des rapports infidèles ; et cette erreur, justifiée par de fausses apparences, est l'excuse de sa conduite. Mais quand il apprendra tout ce que vous m'avez dit, quand il saura seulement l'histoire du

petit serin, vous le verrez, soyez-en sûre, vous conjurer lui-même de remplir un engagement que la reconnoissance, l'honneur et l'amour me rendent également cher.

On croit facilement ce qu'on desire, sur-tout lorsqu'on a dix-sept ans. Olimpe ne douta point que le baron, en connoissant son erreur, ne brûlât du desir de réparer son injustice. Tranquillisée sur l'avenir, elle s'occupa du présent. Elle ne vouloit plus rester chez son tuteur ; mais quel asyle choisir, en attendant que Théophile se fût expliqué avec son père? Elle ne connoissoit que deux ou trois vieux amis de sa tante, qu'elle avoit absolument perdus de vue depuis la mort d'Euphrasie, et qui sûrement prévenus contre elle, refuseroient de la recevoir. Il n'y avoit point de couvent à Uzerche. Enfin, elle se décida à partir le lendemain pour Brives (*a*), de s'y mettre dans un couvent,

(*a*) Surnommée *la Gaillarde*, à cause de l'agrément de sa situation. Cette ville est à 118 lieues de Paris.

et d'y attendre des nouvelles de Théophile, qui, de son côté, retourneroit le même jour à Paris. Théophile obtint d'Olimpe qu'elle le recevroit encore le lendemain, et qu'ils ne partiroient l'un et l'autre qu'après avoir concerté ensemble toutes les mesures qu'ils avoient à prendre. De retour à son auberge, Théophile apprit de fâcheuses nouvelles. Son laquais lui dit qu'il avoit vu rôder autour de la maison quatre ou cinq hommes qui paroissoient être déguisés, et qui avoient fait beaucoup de questions à leur hôte.

Comme le laquais achevoit ce récit, Théophile entendit du bruit. On va venir m'arrêter, s'écria-t-il; en disant ces mots, il saisit deux pistolets chargés, et il s'avance vers la porte. Dans cet instant il vit paroître l'homme d'affaires de son père, qu'il avoit laissé à Paris. M. Dumond, dit Théophile, venez-vous me chercher de la part de mon père? Oui, monsieur, répondit M. Dumond, un peu déconcerté à la vue des pistolets. Avez-vous le projet de m'emmener de force, reprit Théophile?.... — Monsieur.... j'es-

père.... que votre soumission pour M. le baron.... Mais enfin.... je ne dois pas vous cacher que.... je suis porteur d'un ordre du roi.... — Un ordre de mon père eût suffi. Il veut que je vous suive : je vous suivrai ; mais je vous déclare que je ne partirai point sans avoir revu la personne pour laquelle je suis venu ici.... — Monsieur.... — Point d'objections, elles seroient inutiles.... — Mon ordre porte de vous faire partir sur le champ..... — Un devoir sacré me retient pour quelques heures.... Il faut que je retourne au château. Il est onze heures ; les portes du château maintenant sont fermées, tout le monde est couché ; je ne veux ni faire de scène, ni sur-tout causer d'effroi : ainsi je ne réveillerai personne. Par conséquent, je passerai la nuit ici, dans l'attitude où vous me voyez. A la pointe du jour je me rendrai au château, j'y resterai trois quarts-d'heure ; ensuite je vous suivrai.... — M. votre père sera fort mécontent.... — Il daignera m'entendre et m'excuser.... Je prends tout sur moi. Vous pouvez, M. Dumond, si vous voulez,

m'attendre dans cette chambre. Je n'ai nulle envie de vous échapper, et même je vous donne ma parole d'honneur de ne le pas tenter.

M. Dumond voyant Théophile fermement décidé à ne partir que le lendemain, et à ne pas quitter ses pistolets, consentit à l'attendre. Il s'établit dans un cabinet voisin ; et Théophile passa le reste de la nuit à se promener dans sa chambre, et à réfléchir à la conversation qu'il auroit avec Olimpe. Aussi-tôt que parut l'aurore, Théophile appela M. Dumond, et lui proposa de le suivre, s'il le desiroit, jusqu'aux portes du château. M. Dumond fit encore quelques représentations ; mais Théophile montra tant de fermeté, que M. Dumond fut obligé de céder. Accompagné de deux hommes, il suivit de loin Théophile, qui promit de ne rester qu'une heure avec Olimpe. En arrivant au château, Théophile apprit qu'Olimpe venoit d'en sortir. Le château étoit situé à un quart de lieue de l'église où reposoient les cendres d'Euphrasie. Olimpe, la veille, étoit convenue avec Théophile

qu'elle le recevroit à dix heures, et qu'ensuite elle partiroit pour Brives. Elle avoit voulu, avant de s'éloigner des environs d'Uzerche, rendre un dernier hommage à la mémoire de sa tante.

Malgré les murmures de M. Dumond, Théophile quitta sur le champ le château, et fut retrouver Olimpe. En entrant dans l'église, il s'arrêta à la porte pour contempler Olimpe, seule au milieu du chœur, et prosternée sur le tombeau d'Euphrasie. Cet objet intéressant, la sainteté du lieu, la vue de cette église, où, sans la mort d'Euphrasie, Théophile auroit reçu la foi d'Olimpe; un spectacle et des souvenirs si touchans, firent sur le cœur de Théophile la plus profonde impression. Il s'avança vers Olimpe. Au bruit qu'il fit en marchant, Olimpe leva la tête et lui montra un visage baigné de larmes. Théophile approche, et tombe à genoux à côté d'elle. Olimpe, surprise de le voir, et sur-tout frappée de l'altération qu'elle remarque dans ses traits, le regarde avec un étonnement mêlé d'effroi. Théophile saisit une des mains

d'Olimpe, et la serrant fortement dans les siennes: O respectable Euphrasie! dit-il d'une voix étouffée, hélas! si vous viviez, c'est ici que j'aurois reçu cette main chérie que vous m'aviez promise! c'est ici qu'un serment sacré eût uni pour toujours le sort d'Olimpe à celui de Théophile!..... Ah! du moins, ce serment si cher sera prononcé sous ces voûtes!..... Oui, je jure, Olimpe, de n'être jamais qu'à vous: j'en atteste l'Être Suprême qui nous entend et qui lit dans mon cœur..... Arrêtez, s'écria la tremblante Olimpe, arrêtez, Théophile! craignez, hélas! craignez de faire un serment téméraire!... — C'est parce qu'il est inviolable, que je le prononce avec transport!..... — Et si votre père le réprouve!..... — Il n'en a pas le droit: peut-il vouloir briser des nœuds qu'il a formés lui-même?..... Olimpe, s'il est vrai que vous m'aimiez, daignez m'en donner la preuve la plus chère. Dans cette église, où nos parens promirent de nous conduire, devant cet autel où j'ai dû recevoir votre foi, enfin sur la tombe révérée

de celle qui vous tint lieu de mère, et qui vous ordonna de m'accepter pour époux, promettez-moi d'unir votre destinée à la mienne !..... Ah ! qu'exigez-vous, dit Olimpe? Hélas ! pouvons-nous disposer de nous-mêmes.... En disant ces mots, Olimpe voulut retirer sa main, cette main tremblante que Théophile retenoit dans les siennes..... Olimpe, s'écria Théophile, voulez-vous m'abandonner ? Formez-vous le projet de renoncer à moi ?... Craignez mon désespoir !..... Le ton dont il prança ces paroles fit tressaillir Olimpe; elle pâlit : et jetant sur Théophile un regard languissant et timide : Eh bien ! dit-elle d'une voix foible, je m'engage par les mêmes sermens que vous venez de faire..... A ces mots Théophile joignit les mains, en remerciant, dans les termes les plus passionnés, et le ciel et la triste Olimpe, qui, toujours pâle, interdite et troublée par de funestes pressentimens, les yeux fixement attachés sur la tombe, partageoit les sentimens de Théophile, mais sans pouvoir goûter la joie qu'il éprouvoit.

Dans cet instant le sacristain entrant dans l'église, Théophile supplia Olimpe de lui accorder un moment d'entretien chez le curé, dont la maison étoit à côté de l'église ; et Olimpe s'y laissa conduire. Là, Théophile instruisit Olimpe de l'arrivée de monsieur Dumond. Cette nouvelle consterna Olimpe. Ah ! Théophile, dit-elle en versant un déluge de pleurs, quel serment m'avez-vous arraché ! et dans quel moment ? lorsque votre père irrité vous rappelle pour vous ordonner de m'oublier !....— Vous oublier ! interrompit Théophile : vous êtes à moi ; la mort seule peut nous désunir !... Chère Olimpe, bannissez des craintes outrageantes pour mon père ; quand il vous connoîtra, quand l'amour, l'honneur et la vérité vous auront justifiée par ma voix, il approuvera mes sentimens : il m'aime, il n'est ni vil ni barbare !.... — Mais il est ambitieux !..... — L'ambition peut-elle l'emporter sur la justice et sur la nature ?... Je suis sûr d'obtenir son consentement ; je ne crains que des délais, des retardemens... Vous pourriez dissiper toutes mes

inquétudes...— Comment ?...— En osant me suivre à Paris...— Que dites-vous ?.... — Cette proposition ne peut blesser ni la décence, ni votre délicatesse : nous ne partirons point ensemble.... — Et quel seroit mon asyle à Paris ?.... — J'y puis disposer de la maison d'un de mes amis.... — Quoi ! loger chez un homme ? et sans doute chez un homme de votre âge ?.... Non, jamais !.... Ici Théophile, pour déterminer Olimpe, se permit un mensonge : il dépeignit Derval comme un grave personnage, d'un âge mûr; et il assura qu'il étoit également respectable par son expérience et par son caractère. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous ne le verriez point, il ne seroit pas chez lui, et vous ne resteriez dans sa maison que vingt-quatre heures tout au plus. Durant ce temps, je chercherois un appartement dans un couvent.... Enfin, je ne puis me résoudre à vous quitter ; il ne m'en a déjà que trop coûté pour être séparé de vous. Mon père ne peut rien opposer à tout ce que j'ai à lui dire ; mais ne nous exposons point à devenir encore les victimes

de quelques nouveaux artifices. Au nom du ciel, Olimpe, suivez votre époux ! suivez l'heureux mortel auquel le plus saint des sermens vous engage, afin que dans l'instant même où j'aurai le consentement de mon père, vous puissiez paroître, et qu'il soit impossible de nous tromper, ou de trouver des prétextes pour différer de nous unir. Ah ! dit Olimpe, que sont devenues toutes mes résolutions ? Cette nuit, en pensant à vous, je m'affligeois que mon indiscret petit serin vous eût fait connoître des sentimens que je devrois cacher : je me repentois de vous avoir écouté si long-temps ; je me décidois à ne plus vous revoir aujourd'hui, à partir avant l'heure que je vous avois indiquée... Hélas ! dans l'église même où vous m'avez surprise, au pied de l'autel où je promettois à Dieu de sacrifier, s'il le falloit, un malheureux penchant, ma bouche a prononcé l'imprudent serment que vous m'avez dicté !.... Et maintenant vous exigez que je vous suive, que j'aille m'exposer aux mépris, aux refus de votre père qui me rejette !.... — Vous oubliez toujours

qu'il est dans l'erreur, qu'il sera désabusé..... Olimpe, rendez-lui plus de justice : vous le verrez à vos pieds ; n'en doutez pas.... Enfin, vous n'êtes plus à vous-même : nous sommes engagés l'un à l'autre par des nœuds que nul pouvoir humain ne peut rompre.... Ne nous séparons plus.... Olimpe.... les momens nous sont chers.... On m'attend.... il faut que je vous quitte.... Je vais partir désespéré, si vous refusez de me suivre.... Eh quoi ! s'écria douloureusement Olimpe, vous ne me laissez pas même le temps de réfléchir sur les conséquences d'une démarche si téméraire!.... Ah! Théophile, vous abusez de votre ascendant sur moi !....

Olimpe n'en put dire davantage : ses larmes lui coupèrent la parole. Théophile redoubla ses instances, et il obtint enfin la promesse qu'il sollicitoit avec tant d'ardeur. Olimpe reçut de lui l'adresse de la maison où elle devoit descendre à Paris, sous un nom supposé. Elle s'engagea, en pleurant, à le suivre et à partir le lendemain. Alors Théophile, au comble de ses vœux, fut rejoindre M. Dumond. Il monta

avec lui dans une chaise de poste qui les attendoit, et il prit sur-le-champ la route de Paris. Il partit le plus satisfait de tous les hommes, n'imaginant pas qu'il fût possible que son père, après l'avoir écouté, désapprouvât ses sentimens. Mais à mesure qu'il approchoit de Paris, ses espérances s'affoiblissoient; il se rappeloit avec effroi l'ambition et la conduite artificieuse de son père. Le doute, la crainte, l'inquiétude, succédoient insensiblement à sa sécurité, et il arriva à Paris dans un état de découragement qui différoit peu du désespoir. Il étoit neuf heures du soir lorsqu'il rentra dans la maison paternelle.

Le seul accueil des domestiques ne lui annonça que trop l'indignation de son père; il ne vit que des visages mornes et sévères. Les uns venoient l'examiner avec une curiosité maligne; plusieurs haussoient les épaules en le regardant; d'autres s'arrêtoient gravement pour le laisser passer, en baissant les yeux d'un air triste et consterné. Personne ne lui parloit. Au haut de l'escalier, il trouva le vieux valet-

de-chambre du baron, qui lui remit mystérieusement un billet. Théophile voulut entrer chez son père. Non, monsieur, dit le valet-de-chambre d'un ton brusque; vous ne pouvez le voir d'aujourd'hui.... — Quoi ! mon père refuse de m'entendre ?..... — Il vous écrit. .... Ah ! je suis perdu, s'écria Théophile. En disant ces paroles, il prit le chemin de sa chambre, et là il ouvrit en tremblant le billet du baron ; il y trouva ces mots :

« Un ingrat, un rebelle n'est plus mon » fils ; vous n'êtes maintenant que mon » prisonnier. Je ne vous verrai point que » vous ne m'ayez formellement promis » par écrit une obéissance sans bornes ».

Théophile, après avoir lu ce terrible arrêt, frappé comme d'un coup de foudre, demeure un moment immobile ; ensuite rassemblant toutes ses forces : eh bien ! dit-il, je resterai prisonnier. Mais bientôt une réflexion douloureuse anéantit tout le courage de Théophile. Olimpe devoit arriver dans deux jours ; qu'imagineroit-elle en ne voyant pas Théophile? Cependant comme il avoit pensé qu'il ne

pourroit peut-être pas s'échapper sur-le-champ pour aller prévenir Derval (cet ami chez lequel Olimpe devoit loger), le laquais que ce même ami avoit prêté à Théophile, étoit chargé d'une lettre qui contenoit le détail du service que demandoit Théophile. Sans nommer Olimpe, Théophile apprenoit à Derval qu'une jeune personne, sous le nom de madame de Forlis, arriveroit chez lui sous deux jours, et qu'il s'agissoit de la loger pour vingt-quatre heures seulement. Le laquais, muni de cette lettre, s'étoit séparé de Théophile après avoir passé les barrières, en promettant d'aller porter la lettre au moment même. Certain qu'Olimpe seroit logée, si par hasard elle arrivoit le lendemain, Théophile se décida à passer deux jours sans faire de réponse à son père, espérant que cette apparence de fermeté pourroit engager le baron à se montrer moins sévère, et enfin à le revoir sans imposer de conditions.

Théophile passa ces deux mortels jours renfermé dans sa chambre, se flattant à toute heure que son père viendroit ou

l'enverroit chercher : chaque fois qu'un domestique entroit pour le servir, chaque fois qu'on ouvroit la porte, il se levoit en tressaillant, il croyoit entendre la voix de son père, ou il croyoit qu'on lui apportoit l'ordre de descendre chez lui. Vers le milieu du second jour, son agitation devint plus violente encore; l'idée qu'Olimpe arriveroit vraisemblablement le soir même, la rendoit insupportable. Il étoit dans cette situation, lorsqu'un nouvel incident détruisit toutes ses résolutions. Le laquais qui le servoit, fort mécontent que Théophile eût donné sa confiance à un valet d'emprunt, montroit depuis le retour de son jeune maître autant d'insolence que d'humeur. Il découvrit avec beaucoup de joie que le baron avoit fait enfermer à Bicêtre ce même domestique qui avoit suivi Théophile, et il n'eut rien de plus pressé que d'apprendre cette nouvelle à Théophile... Et depuis quand, demanda Théophile en tremblant ?.... — Oh! le jour même de votre arrivée ! l'ordre étoit obtenu d'avance. Le pauvre garçon vous a

quitté aux barrières, et à deux pas delà il a été arrêté et conduit sur-le-champ en lieu de sûreté.

Cette nouvelle acheva d'accabler Théophile. Si Olimpe étoit arrivée, Derval n'étant pas prévenu ne l'auroit sûrement pas logée; que pense-t-elle ? qu'étoit-elle devenue? D'ailleurs, si on avoit fouillé le laquais arrêté, le baron auroit vu la lettre que Théophile écrivoit à Derval; toutes ces réflexions étoient désespérantes. Théophile voulant enfin connoître son sort, prit le seul parti qui pouvoit lui rendre la liberté, et lui assurer les moyens d'offrir un asyle à Olimpe, ou de la tirer peut-être du plus mortel embarras, en supposant qu'elle fût arrivée. Il écrivit à son père; sa main tremblante traça en frémissant ce peu de mots : *Mon père, je vous promets une obéissance sans bornes; mais du moins daignez m'écouter.* Un instant après avoir envoyé ce billet, Théophile entendit frapper à sa porte; c'étoit le valet-de-chambre de son père qui venoit le chercher.

Pâle, tremblant, hors de lui; mais dé-

cidé à feindre, Théophile descendit au moment même chez le baron, qui vint au-devant de lui, l'embrassa, le prit affectueusement par la main, et le fit asseoir à côté de lui. Il y eut un instant de silence causé par un embarras mutuel. Cependant, le baron tâchant de prendre un air ouvert et satisfait : Mon fils, dit-il, oublions le passé ; vous me promettez une obéissance sans bornes : j'y compte, et je vous rends ma confiance et ma tendresse. Je me doute bien que la personne que vous avez vue dans le Limousin n'aura rien épargné pour vous séduire et vous aigrir contre moi : elle vous aura sans doute appris que ses lettres et les vôtres ont été soustraites. Voilà le seul artifice que je me sois permis. Votre intérêt et ma tendresse pour vous en sont l'excuse. Du reste, je n'ai rien exagéré dans tout ce que je vous ai dit d'une personne que sa conduite a rendue indigne de vous. Je suis bien sûr qu'elle a su vous persuader qu'elle est innocente ; mais elle n'a pu nier qu'elle avoit perdu sa réputation. La dernière retraite qu'elle a choi-

sie, son intimité actuelle avec la plus vile des femmes, achèvent de la flétrir : ainsi, que sa conduite soit l'effet de l'imprudence ou du vice, elle est déshonorée, et il suffit ; son alliance seroit un opprobre pour vous. D'ailleurs, je n'avois pris un engagement avec sa tante, que sous la condition expresse qu'elle seroit son héritière. Euphrasie est morte sans lui laisser son bien ; circonstance qui, de droit, annulle la parole que j'avois donnée.

A ce discours, dicté par l'ambition, la cupidité et la mauvaise foi, Théophile auroit pu répondre, que le baron exagéroit les torts d'Olimpe, que sa réputation étoit attaquée, mais non perdue sans retour ; que son âge, la malheureuse indépendance dont elle avoit joui, disposoient à l'indulgence tous les gens raisonnables ; qu'il étoit sur-tout injuste de la condamner sans l'entendre ; qu'il avoit été plus étrange encore de la rejeter, de soustraire ses premières lettres avant qu'on eût pu la croire coupable ; qu'à l'égard du manque total de fortune, le baron avoit senti lui-même qu'il étoit

impossible d'alléguer cette raison pour rompre des engagemens pris avec tant d'éclat et d'une manière si solennelle, et pour détruire des sentimens si profonds, puisque dans le temps de la mort d'Euphrasie, il n'avoit pas même fait mention de ce prétexte de manquer à sa parole : prétexte que les loix admettroient peut-être, mais que la vertu et l'honneur, toujours plus délicats que la loi, dédaigneroient de faire valoir. Qu'enfin, en supposant qu'Olimpe eût hérité de sa tante, comme il n'y auroit toujours eu alors aucune proportion entre ce petit héritage et la fortune actuelle du baron, cet événement n'eût rien ajouté aux convenances d'intérêt. Théophile fit toutes ces réflexions, mais voyant à n'en pouvoir douter, que le parti du baron étoit irrévocablement pris ; et d'ailleurs brûlant d'impatience d'obtenir sa liberté, de sortir et de voler chez Derval, il ne répondit rien, et ne s'occupa que du soin de pénétrer si le baron avoit eu connoissance de la lettre adressée à Derval, et dont le la-

quais de ce dernter s'étoit chargé. Il fut bientôt rassuré à cet égard.

Déguisant ses mortelles inquiétudes et le chagrin le plus amer, sous un air humble et soumis, Théophile, d'une voix basse, assura son père de son obéissance. A ces mots, le baron l'embrassa encore. Le plus pressant remords fit sentir à Théophile dans ce moment combien il est affreux de tromper, et sur-tout un père, lors même que l'injustice, l'artifice et la violence semblent y forcer. Mon fils, dit le baron, vous connoissez mes engagemens avec la famille de mademoiselle de Lisbé : il faut les remplir, et sans délai. Ces paroles firent frémir Théophile ; et le baron n'ayant pas l'air de le remarquer : Madame de Lisbé, poursuivit-il, est à Versailles ; elle reviendra après-demain ; le soir même vous serez présenté à sa fille en qualité d'époux ; le lendemain on signera les articles. Mon père, répondit le malheureux Théophile, je vous le répète, je suis prêt à vous obéir. Cette nouvelle assurance valut à Théophile des éloges qui achevèrent de lui percer le

cœur. Enfin, voyant clairement, d'après cette conversation, qu'on n'avoit pas remis au baron la lettre écrite à Derval, il en vint à l'objet qui le touchoit le plus dans ce moment. Puis-je sortir dès ce soir, dit-il? j'ai grand besoin de dissipation, puis-je aller voir mes amis? Vous êtes libre, reprit le baron; je ne vous cache pas que jusqu'à votre mariage vous serez observé; mais vous êtes le maître de sortir: j'exige seulement que ce soit en voiture, et que vos gens vous suivent.

Théophile profita avec empressement d'une permission qu'il attendoit avec tant d'impatience. Pendant qu'on met les chevaux de Théophile, voyons ce qui se passe chez son ami Derval. Il avoit chassé ce jour-là; il étoit revenu de la chasse à trois heures, et il avoit donné à dîner à sept ou huit jeunes gens de ses amis. Cette société, aussi bruyante qu'étourdie, devoit passer la journée chez Derval. Vers la fin du repas, dans l'instant où le vin de Champagne commençoit à échauffer toutes les têtes, un domestique vint dire à Derval qu'une dame en voiture demandoit à en-

trer dans la maison. Et quel est son nom, dit Derval? — Elle s'apppelle madame de Forlis. O ciel, interrompit Pulchérie, c'étoit le nom supposé d'Olimpe ! Justement, reprit madame de Clémire, c'étoit Olimpe elle-même, qui, croyant Derval prévenu, s'attendoit à être reçue dans la maison, et à y loger vingt-quatre heures, tandis que le grave et respectable Derval (car c'est ainsi que l'avoit dépeint Théophile) en seroit absent. Madame de Forlis ! dit Derval en riant, c'est un nom de comédie; mais qu'elle tournure a-t-elle, cette madame de Forlis ?..... — Elle est toute jeune et fort jolie... Qu'elle vienne ! qu'elle vienne ! s'écria toute la compagnie. Je vais la chercher, reprit le laquais, et je suis fort trompé si je ne l'ai pas déjà vue, il y a trois ou quatre ans, chez Audinot : elle dansoit dans les ballets, à ce que je crois. En disant ces mots le laquais sortit.

Olimpe, avec sa femme-de-chambre dans sa voiture, attendoit à la porte; elle voit les battans de cette porte s'ouvrir; sa voiture entre dans la cour, un laquais

vient la recevoir; il la conduit et la fait passer par un peiit escalier dérobé. Olimpe tremblante, troublée et fatiguée du voyage, s'appuyoit sur le bras de sa femme-de-chambre, grosse et grande limousine, fille d'un laboureur, et qui avoit conservé le ton, le langage et les manières d'une bonne et franche paysanne. Elle tenoit d'une main le paquet de nuit de sa maîtresse, et de l'autre bras elle traînoit Olimpe qui ne pouvoit se soutenir. Enfin, après avoir traversé un long corridor, le laquais ouvre une porte, il se retire. Olimpe et sa femme-de-chambre passent cette fatale porte qui se referme sur elles. Mais figurez-vous, s'il est possible, la suprise et le saisissement d'Olimpe, en se trouvant tout-à-coup au milieu d'une troupe de jeunes gens à moitié ivres, et dont le plus vieux n'avoit pas vingt-cinq ans! Elle fait un cri perçant; elle veut fuir, on l'arrête, on l'entoure: O ciel! s'écrie-t-elle, où suis-je! Messieurs, mon postillon s'est trompé; je croyois entrer dans la maison d'un homme respectable, de M. Derval... Cette épithète

d'homme *respectable* excita de grands éclats de rire.

Derval s'avança. On ne vous a point trompée, madame, dit-il en affectant un air grave, car c'est moi qui suis ce Derval. A ces mots, Olimpe resta pétrifiée et fut près de s'évanouir ; elle s'appuya sur le dos d'un fauteuil. Mais elle est véritablement charmante, continua Derval ; *tis a romantick girl indeed* (*a*), dit un autre qui étoit resté seul à table, et qui buvoit encore : réellement, ajouta un troisième, sa petite sauvagerie, naturelle ou non, lui sied fort bien.... Oh, Catherine ! dit Olimpe d'une voix étouffée, Catherine, tirez-moi d'ici !.... Je suis fâché, s'écria l'homme qui étoit à table, que la suivante s'appelle Catherine ; le nom n'est pas *romantick*.... Venez, mademoiselle, dit la femme-de-chambre ; donnez-moi le bras : laissons-là tous ces étourneaux. Ici les risées et les moqueries recommencèrent. On ne manqua pas aussi de re-

(*a*) *C'est une romanesque fille :* expression souvent employée dans les romans anglais.

marquer que *la suivante* appeloit *madame de Forlis*, mademoiselle. Olimpe confondue, anéantie, fit en chancelant un mouvement pour s'échapper; Derval la retint par sa robe. Allons donc, dit-il, c'est assez jouer la crainte et l'embarras, restez avec nous de bonne grace. Comme il achevoit ces mots, Olimpe accablée de honte et saisie d'effroi, sentit que ses jambes tremblantes ne pouvoient plus la soutenir, et elle tomba sur une chaise. Dans ce moment un valet-de-chambre paroît, et s'adressant à Derval en riant: Monsieur, dit-il, il y a là-bas le petit laquais *de madame de Forlis* qui traîne un grand porte-manteau, et qui nous demande dans quelle chambre *madame* doit coucher, parce que son intention est de s'établir ici. A ces paroles tout le monde à la fois éclata de rire: il y a dans ce procédé, dit Derval, un fond de gaîté et une aisance qui me charment; et puis cette manière de faire connoissance abrège les complimens et le cérémonial. Là-dessus un des jeunes gens remarqua que la *suivante* portoit le paquet de nuit de sa

maîtresse, ce qui donna lieu à de nouvelles plaisanteries également plates et insultantes. Enfin, Derval s'asseyant auprès d'Olimpe, saisit une de ses mains et la baisa. Alors Olimpe rappela tout son courage, l'indignation et la colère l'emportèrent sur la honte; elle se leva, et s'arrachant impétueusement des mains de Derval, elle s'élança à l'autre bout de la chambre : là, voyant une porte, elle l'ouvrit, elle sortit et se trouva dans une galerie ; cependant Derval la suivoit. Olimpe se mit à courir de toutes ses forces, et avec une telle vîtesse, que Derval ne put l'atteindre. Au bout de la galerie, Olimpe appercevant un cabinet entr'ouvert, s'y précipite; elle ferme la porte sur elle, et après avoir mis les verroux, elle va tomber sur un canapé, et donne un libre cours à ses pleurs. Derval frappe en vain en disant mille extravagances; enfin, il menace de faire enfoncer la porte: Olimpe frémit, elle ouvre la fenêtre; mais cette fenêtre, à un second étage, ne donnoit que sur le jardin de la maison; n'importe, Olimpe désespérée

se décide à se précipiter dans le jardin, si Derval force la porte du cabinet. Déjà elle s'apprêtoit à monter sur le balcon, lorsque, n'entendant plus la voix de Derval, elle s'arrête et se contente de s'asseoir sur la fenêtre. Un instant après, sûre que Derval n'étoit plus dans la galerie, elle imagina qu'il étoit allé chercher ses gens, afin de faire enfoncer la porte. O malheureuse Olimpe ! s'écria-t-elle en répandant un torrent de larmes, où t'ont conduite ton imprudence et ta crédulité, indignement trompée, trahie, abandonnée, réduite à choisir entre la mort et l'infamie.... Je n'hésiterai pas !.... Hélas ! en perdant la vie, qu'aurai-je à regretter ?.... La mort me délivrera des sentimens funestes qui font mon tourment et ma honte !.... Que dis-je ?.... qui, moi ? je pourrois aimer encore le perfide séducteur qui, en me promettant un asyle honorable et sûr, m'a fait venir dans cette horrible maison !.... Je ne puis croire qu'il ait eu l'affreux dessein de m'exposer à tant d'affronts, de me perdre : sans doute des raisons que j'ignore le justifient à cet

égard.... Mais enfin il m'a trompée : il m'avoit peint cet indigne Derval comme un homme respectable !....

Olimpe, en prononçant ces derniers mots, tressaille et s'arrête; elle entend marcher dans la galerie, elle se met à genoux sur la fenêtre..... Ciel! dit-elle, on va forcer cette porte ! O mon Dieu, daignez me pardonner mes fautes; ma conduite fut imprudente, mais mon cœur est pur ! Approuvez, ô mon Dieu, une résolution désespérée que l'honneur m'inspire !..... Comme Olimpe achevoit cette prière, elle entend prononcer son nom, et elle reconnut, avec une joie inexprimable, la voix de sa femme-de-chambre qui lui crioit d'ouvrir la porte, et qu'elle le pouvoit sans aucun danger. Olimpe hésita quelques instans. Alors Catherine lui protesta que Derval et ses amis venoient de sortir de la maison. Olimpe courut à la porte et l'ouvrit : aussi-tôt un homme s'avance impétueusement, et se précipite aux pieds d'Olimpe éperdue, qui reconnoît Théophile. A cette vue elle se recule avec indigna-

tion, ses forces épuisées l'abandonnent entièrement, et elle tombe évanouie dans les bras de sa femme-de-chambre.

En reprenant l'usage de ses sens, le premier objet qui frappa ses regards, ce fut Théophile baigné de larmes, et à genoux devant elle. Olimpe détourne la tête, et s'adressant à Catherine : soutenez-moi, dit-elle; sortons de cette odieuse maison. La femme-de-chambre répondit que Derval n'y étoit plus, et n'y reviendroit que lorsqu'Olimpe en seroit partie. Dans ce cas, dit Olimpe, il peut y rentrer tout-à-l'heure. Eh quoi ! reprit Théophile d'une voix basse et tremblante, refuserez-vous de m'écouter ? A ces mots, Olimpe éclata : elle accabla Théophile des plus cruels reprcches. Théophile, consterné, l'écouta sans l'interrompre. Lorsqu'elle eut cessé de parler, il prit la parole : il dit que s'il en avoit imposé sur l'âge et le caractère de Derval, du moins Derval étoit le seul homme sur la discrétion duquel il pût compter; qu'il avoit de grands défauts, mais qu'il étoit ami fidèle et sûr : ensuite Théophile supplia

Olimpe d'écouter sans témoins le détail de tout ce qu'il avoit éprouvé depuis son retour à Paris.

Après beaucoup de résistance, Olimpe consentit à renvoyer Catherine dans la chambre voisine. Alors Théophile, certain qu'il dissiperoit la colère d'Olimpe, puisqu'elle consentoit enfin à l'entendre, commença le triste récit des persécutions qu'il avoit éprouvées. Il ne déguisa et ne cacha rien, pas même la promesse formelle qu'il avoit faite d'épouser mademoiselle de Lisbé. Olimpe, à ce détail, pâlit, et malgré elle ses yeux se remplirent de pleurs. J'en atteste le ciel, poursuivit Théophile, s'il n'eût fallu perdre que la vie, jamais on n'eût arraché de ma bouche cet affreux consentement désavoué par mon cœur ; mais il falloit ou tromper un moment un père qui abusoit de ses droits, ou perdre ma liberté et la possibilité de voler à votre secours. Hélas ! j'étois loin d'imaginer à quels indignes outrages vous exposoit ma captivité: je n'aurois pu, sans succomber au plus affreux désespoir, me représenter un sem-

blable tableau. Mais je vous voyois arriver dans une ville inconnue pour vous, et demander un asyle dans une maison où l'on refuseroit de vous recevoir; c'en étoit assez pour me déterminer à feindre un instant, puisqu'enfin la plus injuste violence m'y contraignoit.

Non, non, interrompit Olimpe en versant des larmes qu'elle s'efforçoit vainement de retenir; non, vous devez remplir les engagemens que vous avez pris avec votre père..... — Je remplirai ceux qui furent volontaires. Mon père en effet a reçu de moi une parole sacrée; il m'ordonna de m'attacher à vous, je le promis; je serai fidèle à ce serment, le seul qui doive être inviolable..... — Et quel est votre espoir?.... — Que vous tiendrez le serment solennel que j'ai reçu de vous..... — Et le puis-je, grand Dieu! quand vous dépendez d'un père inflexible, quand vous avez promis d'obéir..... et dans trois jours!.... — Ce délai suffit pour nous affranchir à jamais d'une insupportable tyrannie..... — Quel peut être votre dessein?..... — De vous sacri-

fier ma fortune, mon état, ma patrie..... — Que dites-vous, ô ciel !.... — De fuir enfin.....—Qu'osez-vous me proposer!..... — S'il est vrai que vous m'ayez aimé, vous ne balancerez point; votre foi m'est due, c'est un bien qui m'appartient..... Vous ne pouvez me la donner que sous un ciel étranger; osez me suivre en Angleterre.... Juste ciel ! interrompit Olimpe, dans quel abyme voulez-vous m'entraîner? Qui, moi ! j'enlèverois un fils à son père; je consentirois à former des nœuds illégitimes que les loix pourroient briser ! je fuirois avec vous ! je vous sacrifierois la décence, ma réputation et l'honneur ! Ah ! plutôt mourir !..... Eh bien ! s'écria Théophile avec emportement, recevez donc un éternel adieu !..... Olimpe, je ne puis vivre sans vous;..... en renonçant à moi, vous rompez tous les liens qui m'attachent à la vie..... A ces mots, Olimpe, pénétrée de terreur, retint Théophile désespéré qui faisoit un mouvement pour sortir. Ecoutez-moi, dit-elle; cessez de me causer ce mortel effroi qui me glace !..... Théophile, prenez

pitié de l'état où je suis!..... Voulez-vous que la crainte et l'épouvante m'arrachent un funeste consentement qui nous perdroit tous deux?..... — Mais songez-vous à ma situation? Songez-vous que dans trois jours, si je suis ici, il me faudra renoncer à ce que j'aime, épouser une personne que je déteste, ou me voir ravir ma liberté? La lettre-de-cachet est obtenue, vous ne l'ignorez pas..... Et vous, Olimpe, alors que deviendrez-vous? Privée du seul ami que vous ayez sur la terre, exposée à d'affreuses persécutions, poursuivie par la haine, par la vengeance.... Ah! fuyons, dérobons-nous à tant d'horreurs..... J'ai déjà tout prévu. Mon plan est formé, il est sûr..... En abandonnant notre patrie, nous ne regretterons point la fortune, et nous n'aurons point à craindre l'indigence; je puis, sans blesser l'honneur, vous y soustraire..... Mais ne perdons plus de temps: il faut agir, et sans délai.....

A ce discours pressant, Olimpe levant vers le ciel ses deux mains fortement jointes: O mon Dieu, dit-elle, daignez

m'inspirer!..... Hélas ! en vain je desire un conseil salutaire ; en vain je sens, je connois ma foiblesse et mon imprudence ; isolée, livrée à moi-même, je vois un précipice entr'ouvert sous mes pas ! Une main secourable pourroit m'empêcher d'y tomber ; mais je n'ai ni protecteur ni guide !..... Ah ! ma perte est inévitable ! Olimpe, suffoquée par ses larmes, ne put continuer cette plainte. Théophile se jette encore à ses pieds, il demande son arrêt ; il jure de renoncer à la vie si cet arrêt n'est pas favorable. Olimpe, épouvantée, prononce avec désespoir la promesse fatale qui fixe à jamais sa destinée.

Mais, dit la baronne en interrompant sa narration, la veillée, ce soir, a été beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire ; demain vous saurez le reste des aventures de Théophile et de la malheureuse Olimpe. M. de la Palinière vint le lendemain à Champcery. Comme il devoit y passer quelques jours, les enfans lui contèrent l'histoire de Théophile ; il témoigna le plus grand desir d'en apprendre le dénouement. Jamais les veillées n'é-

toient suspendues pour lui ; le soir, la baronne reprit ainsi son récit :

Théophile, après avoir arraché le consentement d'Olimpe, la quitta sur le champ, et la laissa en proie à la plus profonde douleur et au repentir le plus amer.

Théophile retourna chez son père. Il eut assez d'empire sur lui-même pour montrer un visage tranquille. Un entretien qu'il eut le soir avec le baron, acheva de rassurer ce dernier, qui ne douta point que Théophile n'eût enfin pris son parti, et que l'ambition et la vanité ne l'emportassent sur l'amour. Il fut d'autant plus crédule, qu'il le jugeoit d'après lui-même. Les ames communes sont souvent dupes de ce calcul. Le lendemain Théophile parut occupé des soins les plus frivoles. Son père apprit avec un plaisir inexprimable, qu'il avoit passé une partie de la matinée avec des tailleurs et des brodeurs, et qu'il n'étoit sorti que pour aller chez un sellier voir ses voitures neuves. Théophile sachant à quel point ses démarches étoient observées, eut le cou-

rage de ne point aller chez Derval de la journée, et de se coucher sans avoir vu Olimpe. Cette conduite dissipa totalement les inquiétudes de son père, qui se livra à toute la joie qu'un tel changement pouvoit lui causer. Théophile qui, le jour de l'arrivée d'Olimpe, avoit eu un moment de conversation avec Derval, l'avoit revu depuis en secret chez son sellier, et lui avoit fait une demi-confidence, en ne lui cachant pas le vrai nom de *madame de Forlis*. Il ajouta qu'elle-même l'avoit déterminé à sacrifier une passion malheureuse, qu'il étoit décidé à épouser mademoiselle de Lisbé; qu'Olimpe avoit pris le parti de se rendre dans un couvent, à douze lieues de Paris, dont une de ses tantes étoit abbesse, et qu'elle partiroit dans la nuit, la veille du jour où Théophile devoit recevoir la main de mademoiselle de Lisbé.

Enfin le jour de l'entrèvue arriva. Le baron conduisit son fils chez madame de Lisbé. Théophile composa son visage et son maintien de manière que le baron fut parfaitemsnt content de lui. On con-

vint que les articles seroient signés le lendemain. En sortant de chez la vicomtesse, Théophile dit à son père qu'il éprouvoit une agitation qui ne lui permettoit pas de dormir; et que pour se distraire de ses réflexions, il iroit passer une partie de la nuit au bal de l'Opéra. Le baron trouva de la franchise et du naturel dans cet aveu, et il l'exhorta lui-même à aller au bal. Théophile ajouta qu'il souperoit chez Derval. En effet, à huit heures du soir, il demanda ses chevaux, et il se renferma dans sa chambre. Là, tombant dans un fauteuil, et ne pouvant plus étouffer des sentimens et des remords qui déchiroient son cœur, il versa un torrent de larmes. En vain il vouloit écarter de son imagination une foule de réflexions accablantes; en vain il cherchoit à se déguiser l'excès de son repentir: ses yeux s'ouvroient malgré lui, l'illusion commençoit à se dissiper, le charme fatal étoit presque rompu, mais, hélas! trop tard. L'infortuné Théophile ne connut enfin ses devoirs et ses égaremens que pour se plonger avec plus

d'amertume et plus d'effroi au fond de l'abîme affreux que ses passions avoient creusé. Cependant neuf heures sonnent à sa pendule. Il frémit!..... Cette heure, dit-il, sera la dernière que j'entendrai sonner dans la maison paternelle!..... O, cette maison si calme à présent, dans quelle agitation sera-t-elle demain!..... Ses sanglots lui coupèrent la parole..... Enfin, rassemblant toutes ses forces, il essuie ses yeux, il s'arme de résolution; et ne pouvant se résoudre à partir sans embrasser son père, il sort brusquement de sa chambre, et se rend à l'appartement du baron. Ce dernier s'apperçut qu'il avoit pleuré, et n'en fut pas surpris; connoissant sa sensibilité, il voulut le consoler par sa tendresse. Mon fils, lui dit-il, je ne vous ai point assez parlé de la reconnoissance que m'inspire votre soumission; mais croyez que j'en sens vivement tout le prix. O mon cher Théophile! ta piété filiale assure le bonheur de mes jours; elle doit assurer encore la félicité de ta vie. Le ciel exaucera les vœux que je forme pour toi: sa justice

sévère poursuit et punit les enfans rébelles ; mais par cette raison même, quelles récompenses, quelles bénédictions un fils tel que toi n'a-t-il pas le droit d'attendre !..... A ce discours, qui pénétra et déchira le cœur de Théophile, cet infortuné jeune homme, égaré, hors de lui, tombe aux genoux de son père. Le baron attendri l'embrasse, le bénit..... Quoi ! s'écria Théophile d'une voix entrecoupée, je reçois dans ce moment..... la bénédiction paternelle !..... Ah ! mon père, promettez-moi de ne jamais la rétracter !..... Si par la suite mes sentimens..... ne répondoient pas à votre attente... mon père !..... alors plaignez Théophile..... il sera digne de compassion..... ; daignez le plaindre, hélas ! et ne le maudissez pas !.... Je lis dans ton cœur, reprit le baron ; tu crains de ne pas rendre heureuse l'épouse que je t'ai choisie : mais cesse de t'abuser, mon fils ; va, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas un sentiment si fragile qui peut rendre fortunée une union qui doit être éternelle. Je connois ta vertu, ta raison ; je suis sans inquiétude. En

disant ces mots, le baron releva Théophile, et l'embrassant tendrement : vous m'avez avoué tantôt, poursuivit-il, que vous aviez quelques dettes; je vous ai fait donner vingt mille francs; j'y veux ajouter encore une somme destinée à vos plaisirs. J'ai dans ce bureau cinq cents louis; prenez-les et portez-les dans votre chambre, ils sont à vous: c'est un bien foible témoignage, mon enfant, de la satisfaction que me cause votre conduite.... Ah! dit Théophile, je ne puis à ce titre accepter cet argent!.... Non, mon père.... ce que j'ai me suffit. Le baron, étonné d'une délicatesse dont il ne pouvoit pas connoître le motif, fit d'inutiles efforts pour engager Théophile à recevoir cette somme. Enfin, Théophile éperdu s'arrache en gémissant des bras de son père. Ce qu'il éprouva en le quittant, en traversant les antichambres, et en montant en voiture, est impossible à décrire; et lorsqu'il sortit de la maison, et qu'il songea qu'il n'y rentreroit jamais, il sentit son cœur se briser..... Regrets tardifs, d'autant plus amers qu'ils étoient superflus!...

Le malheureux Théophile arriva chez Derval dans un état digne de pitié. Cependant, en revoyant Olimpe, il oublia, du moins pour quelques instans, et sa douleur et ses remords. Olimpe, abattue, consternée, gardoit un morne silence. On voyoit sur son visage la trace des maux affreux qu'elle avoit soufferts depuis trois jours. Elle étoit dans un tel accablement, qu'elle n'avoit plus la force de se plaindre, ni même la faculté de réfléchir.

Derval ne soupoit point chez lui. Théophile avoit apporté tous ses bijoux, et de superbes boucles de diamans que son père lui avoit données la veille. Il vendit le tout à un juif. Il n'avoit jamais fait de dettes. Ainsi, il possédoit les vingt mille francs que son père lui avoit accordés pour payer des dettes imaginaires. Cet argent, joint à celui qu'il reçut du juif, forma une somme de quarante mille livres, et que Théophile se promettoit bien d'augmenter et de faire valoir avec avantage dans le pays commerçant où il alloit s'établir. Le juif qui partoit le soir même

pour l'Angleterre, en demandant son passe-port, en avoit obtenu un second pour Théophile et Olimpe, sous le nom du signor et de la signora *Andrazzi*. Il remit à Théophile le passe-port et le prix convenu pour les bijoux et les diamans; ensuite il partit sur-le-champ, environ deux heures avant Théophile.

Ma bonne maman, interrompit César, je suis fâché que Théophile ait fait ce mensonge à son père : déclarer des dettes qu'il n'avoit pas, et pour avoir de l'argent! cela est vilain.... — Cette action est sans doute bien blâmable; cependant Théophile avoit une ame noble et délicate : vous pouvez en juger par le refus qu'il fit des cinq cents louis que vouloit lui donner son père.... — Oh oui! son père ne les donnoit qu'à titre de récompense, Théophile ne put se résoudre à les accepter : ce trait m'a fait plaisir.... — l'admirez-vous?.... — Non; je le trouve tout simple. — Vous avez raison. Théophile avoit vingt mille francs et ses diamans, par conséquent Olimpe étoit à l'abri de la misère; il eût été affreux dans

le moment même où il abandonnoit son père pour toujours, d'accepter un bienfait qu'on ne lui offroit que comme une preuve de la satisfaction qu'inspiroit son obéissance. Il y auroit eu dans cette action la bassesse et la perfidie la plus avilissante : mais reprenons notre histoire.

A minuit, Théophile quitta Olimpe, et fut au bal de l'opéra. Il s'y déguisa et renvoya ses gens, en leur disant que Derval le ramèneroit du bal. Un moment après il sortit masqué, monta dans un fiacre, et retourna chez Derval. Il y trouva une voiture avec des chevaux de poste qu'Olimpe, suivant la convention faite entr'eux, avoit envoyé chercher. Il conduisit, ou plutôt il traîna la tremblante et malheureuse Olimpe dans la chaise de poste, et il partit à l'instant même. Théophile ne fut point poursuivi. Il avoit pris plusieurs précautions qui l'assuroient que lorsqu'on découvriroit son évasion, le baron n'hésiteroit pas à croire qu'il ne se fût réfugié en Espagne ; et en effet, cet artifice lui réussit. Il arriva sans accident à Londres. Son premier soin fut d'y cher-

cher un prêtre catholique ; au milieu de la nuit, en présence de deux domestiques, il reçut avec transport la main et la foi de la triste Olimpe, qui, baignée de larmes pendant toute la cérémonie, n'offroit en rien l'image d'une jeune personne qui s'unit à l'objet qu'elle aime : elle ne paroissoit être qu'une victime de l'obéissance.

Quelques jours après son mariage, Théophile, ne se croyant pas en sûreté dans une ville remplie de Français, quitta Londres, et partit avec Olimpe pour Edimbourg. Mais laissons Olimpe et Théophile au fond de l'Ecosse ; qu'il vous suffise de savoir qu'ils passèrent les plus belles années de leur jeunesse dans l'obscurité, les regrets et l'infortune.

Retournons au malheureux père de Théophile. Il fut assez long-temps sans se douter de la fuite de son fils. Théophile étoit parti à l'heure où le baron se couchoit ; le lendemain, en se réveillant, le baron apprit que Théophile n'étoit pas rentré. Il ne s'en inquiéta point, et il imagina que Derval, en sortant du bal, l'a-

voit engagé dans quelque partie. Cependant, à dix heures il envoya chez Derval, et on lui dit que Derval, en quittant le bal de l'opéra, étoit allé avec plusieurs de ses amis déjeûner à sa maison de campagne, à une lieue de Paris. Alors le baron n'attendit plus son fils que pour le dîner ; mais à trois heures il commença à s'inquiéter, d'autant plus que Théophile, naturellement sage et réglé dans sa conduite, n'avoit jamais fait de semblables parties. Le baron, surpris et troublé, monte à cheval, et va lui-même à la maison de campagne de Derval, et là, il apprend que Théophile n'est pas dans la maison. Il ne peut tirer d'ailleurs aucun éclaircissement de Derval, qui, dans la crainte de faire une indiscrétion nuisible à son ami, répondit avec précaution aux questions du baron, et lui laissa même croire qu'il avoit passé toute la nuit au bal avec Théophile.

Cette circonstance rassura un peu le baron ; il revint chez lui, et s'avisa d'entrer dans l'appartement de son fils. Il en fit ouvrir les armoires, et n'y trouvant ni ses bi-

joux, ni ses diamans, se rappelant alors l'état affreux où il avoit vu, la veille, Théophile à l'instant de leur séparation, il ne douta plus de son malheur. Toutes les informations qu'il fit, lui persuadèrent que son fils étoit parti pour l'Espagne. Théophile, avec beaucoup d'art, avoit laissé une foule d'indices qui devoient naturellement produire cette erreur. Aussi, le baron n'hésita point à le croire, et il se décida à passer en Espagne, et à suivre lui-même les traces de son fils. Il partit aussi-tôt, il fit le voyage d'Espagne; mais la fatigue et le chagrin le forcèrent de s'arrêter à.... Il y tomba dangereusement malade. Sa convalescence fut longue. On l'assura que les eaux de Barège pourroient seules lui rendre la santé, il se détermina à y passer trois mois. Les réflexions douloureuses qu'il eut le loisir de faire dans cette solitude, aggravèrent encore ses maux. Le repentir le plus amer y vint mettre le comble. Il perdoit un fils unique et chéri, et par sa faute! Il étoit la dupe de tous ses artifices, et la victime de la violence qu'il avoit exercée contre son fils.

Ce fut alors qu'il connut conbien il est dangereux d'abuser de ses droits, et combien il est absurde de sacrifier à l'ambition, la justice, l'honneur et la nature. Une fortune immense lui restoit; mais pouvoit-il en jouir? Il n'avoit plus de fils! Il se rappeloit les charmes, la douceur, les vertus d'Olimpe; il ne pouvoit se dissimuler qu'elle eût fait le bonheur de son fils et le sien; il ne pouvoit condamner dans Théophile une passion qu'il avoit fait naître lui-même; et ce qui achevoit de le désespérer, c'étoit la certitude que Théophile n'auroit jamais abandonné son père et sa patrie, si l'on n'eût voulu le contraindre à former d'autres nœuds. En effet, si le baron se fût borné à déclarer qu'il ne consentiroit point à l'union de Théophile et d'Olimpe; s'il n'eût pas menacé Théophile de lui ravir à jamais sa liberté, s'il s'obstinoit à refuser la main de mademoiselle de Lisbé, Théophile, en gémissant de l'injustice de son père, se fût soumis à sa volonté; et s'il étoit vrai qu'Olimpe fût estimable et digne de tout l'attachement qu'elle avoit inspiré, elle

eût elle-même, avec le temps, engagé Théophile à sacrifier une passion malheureuse.

Le baron fit toutes ces réflexions. Il n'avoit jamais formé le projet barbare de faire enfermer son fils, il n'avoit voulu que l'intimider par cette terrible menace; il comprit, mais trop tard, que la crainte produit la dissimulation et non l'obéissance. Le malheureux baron passa quatre mois à Barège; ensuite il revint à Paris, se flattant encore de pouvoir retrouver son fils. Quoique près d'un an se fût écoulé depuis sa fuite, il n'épargna rien pour découvrir le lieu de sa retraite. Il envoya en Angleterre, en Suisse, en Hollande, un homme de confiance, qui fit en vain à ce sujet les plus exactes perquisitions. Alors le baron perdit toute espérance. Il tomba dans une mélancolie profonde. Plusieurs personnes l'exhortèrent à se remarier. Madame de Lisbé, devenue son amie intime, lui répétoit sans cesse qu'une femme aimable pourroit seule lui faire oublier un fils ingrat. Le baron rejeta d'abord ce conseil; mais il

il étoit jeune encore ; il n'avoit pas quarante-cinq ans : isolé, ambitieux et malheureux, il se laissa séduire aisément. L'offre d'une alliance brillante, le desir d'avoir des enfans, le déterminèrent enfin à épouser mademoiselle de Lisbé, cette même jeune personne qui avoit dû s'unir à Théophile. Le baron se flatta qu'elle le dédommageroit des malheurs dont elle étoit la cause innocente : mais cette illusion dura peu.

L'infortuné baron ne put s'abuser long-temps sur le caractère de sa femme. Elle avoit assez peu d'esprit pour se vanter de sa coquetterie et de son goût pour l'indépendance. Egalement ignorante et désœuvrée, sa conversation étoit aussi frivole qu'insipide. Elle avoit d'ailleurs tous les vices d'une coquette qui manque absolument d'esprit, et qui ne peut se dissimuler qu'elle n'est pas belle. Elle étoit envieuse, médisante, inégale : elle avoit une mauvaise tête, une imagination déréglée, une ame froide : enfin, dépourvue de raison, de principes et de sensibilité, elle ne pouvoit ni faire le

onheur d'un mari, ni profiter des con-
ils d'une mère, ni même être éclairée
ar ses fautes et par l'expérience.

Aussi-tôt qu'elle eut la liberté d'aller
ule dans le monde, on ne la vit presque
lus chez elle. Elle faisoit des visites,
on pour remplir des devoirs, mais pour
onsumer trois ou quatre heures de la
ournée. Elle alloit aux spectacles par la
ême raison. Elle n'aimoit ni la comédie
i la musique; mais un spectacle dure
rois heures; et en entrant dans sa loge,
lle trouvoit un grand plaisir à penser
u'elle alloit se débarrasser de cet es-
ace de temps. Elle avoit naturellement
u goût pour le *loto dauphin;* cepen-
ant, quelque attrayant que lui parut
e jeu, elle n'y auroit pas joué d'habitude
usqu'à trois heures après minuit, sans
'idée agréable qu'en se couchant aussi
ard elle se leveroit le lendemain à une
eure, et que par conséquent *elle n'au-
oit point de matinée.* C'est ainsi qu'elle
alculoit toujours; et c'est ainsi qu'on
oudroit pouvoir abréger sa vie lorsqu'on
e sait pas faire un utile emploi du temps.

Le baron au désespoir, en gémissant des travers de sa femme, se rappeloit souvent malgré lui, que Théophile n'avoit pris la fuite qu'afin de n'être pas obligé d'épouser cette même personne qui faisoit le tourment du père après avoir causé la perte du fils. O Théophile ! s'écrioit le baron, je ne fus pour vous qu'un tyran ; je vous sacrifiois à ma vanité : le ciel m'en punit aujourd'hui de la manière la plus sensible et la plus équitable. Ah ! je ne sens que trop maintenant combien je m'étois abusé dans le choix que j'avois fait pour vous, et combien votre résistance étoit fondée ! l'orgueil, l'ambition m'aveugloient ; j'en suis doublement la victime. J'ai perdu mon fils, et je souffre toutes les peines qu'il auroit éprouvées s'il m'eût obéi !

Le temps ne fit qu'accroître les chagrins du baron ; et enfin sa femme se déshonora avec tant d'éclat, que le baron, de concert avec sa famille, la fit enfermer dans un couvent, où cette infortunée mourut avant la fin de l'année. Ainsi le baron vit rompre au bout de cinq ans un

nœud funeste et justement détesté. Il n'avoit point eu d'enfant de ce second mariage. Il se retrouva plus isolé que jamais. Accablé de tristesse et d'ennui, fatigué de son existence, poursuivi par le souvenir ineffaçable du fils chéri qu'il avoit perdu, il résolut de voyager, et de chercher dans des pays nouveaux pour lui, une dissipation qui pût le distraire de ses peines, et l'arracher du moins pour quelque temps à des réflexions déchirantes. Il partit pour le Danemarck. Il vit Copenhague (*a*), Roschild, Fridericksbourg, l'île de Fionie (*b*), et beaucoup d'autres lieux. Ensuite il se rembarqua sur un petit vaisseau marchand. Un violent coup de vent le jeta sur les côtes de Norwège. Le bâtiment se trouva engagé au milieu d'une multitude de petites îles; il fut secouru par les pilotes-côtiers. On conduisit le vaisseau dans un petit golfe environné d'énormes mon-

(*a*) Située sur la côte orientale de l'île de Zélande, à 279 lieues de Paris.

(*b*) Sa capitale est *Odensée*.

tagnes qui le mettent à l'abri des vents et des tempêtes. Le baron descendit dans une maison faisant partie d'un village dont la singularité fixa toute son attention.

Ce village est composé d'une trentaine de maisons toutes posées sur des pointes de rochers qui s'avancent dans la mer, et derrière lesquelles s'élèvent jusqu'aux nues des montagnes couvertes de sapins et de genévriers. Chaque habitation est isolée, et séparée de l'habitation voisine par un précipice ou par la mer. Les maisons sont très-peu distantes les unes des autres; mais elles manquent de communication par terre, à moins que les habitans, en faisant un détour excessivement long, ne gravissent des rochers et des montagnes presqu'inaccessibles. L'été, toutes les relations s'établissent par le moyen des barques qui servent à la pêche, et qui tiennent lieu de voiture pour aller visiter un voisin auquel on peut parler de sa maison, et qu'on ne peut aller voir chez lui sans s'embarquer. Aussi, dans cette petite république, les enfans même

savent conduire une nacelle ; on y voit les petits garçons et les jeunes filles délier hardiment la barque attachée à leur maison, prendre un petit aviron, et arriver ainsi chez le voisin. L'hiver, la glace produit une communication plus prompte et plus facile. Ce peuple ne se nourrit que de poisson, de pain de seigle et d'une espèce de gâteaux faits avec du miel, des raisins secs et de la farine. Ils sont tous dans la plus grande aisance. Les hommes, excellens navigateurs, ne se marient qu'après avoir voyagé. L'argent qu'ils gagnent durant cette expatriation passagère sert à embellir leurs maisons, qui sont toutes peintes et vernies extérieurement, et ornées dans l'intérieur comme les plus jolies habitations des villages de Hollande. Aussi-tôt qu'un jeune garçon, revenu de ses voyages, a fait choix d'une compagne, il se fixe pour jamais sur le rocher qui l'a vu naître. Il y trouve le bonheur, et ne conçoit pas qu'on puisse le chercher loin de ses parens, de sa femme et de ses enfans. Tous les habitans de ce village sont vêtus uniformément.

Les hommes ont des habits bleus, les femmes portent des justes et des jupons de belle toile blanche, bordés d'un petit galon de soie ou de laine bleue: les jeunes filles n'ont pour coiffures que leurs cheveux nattés, et rattachés sur la tête avec une longue épingle d'or. Enfin, ce peuple est aussi intéressant par ses vertus et par la pureté de ses mœurs, que par la singularité du lieu qu'il habite (*a*).

La maison où le baron fut reçu appartenoit à un homme qui parloit bien l'allemand. Le baron savoit cette langue, de manière qu'il n'eut pas besoin d'interprète. Cet homme chez lequel logeoit le baron étoit un vénérable vieillard, âgé de soixante et douze ans. Il conduisit le baron dans une petite chambre proprement meublée, et dont la fenêtre donnoit sur la mer. Le baron fit plusieurs questions au vieillard. Il lui demanda s'il avoit une famille nombreuse: Oui, grace

(*a*) L'auteur tient tous ces détails d'un de ses amis, qui a passé cinq jours dans ce village, nommé l'*Ange-Sund* (*).

(*) Cet ami étoit feu l'abbé *Beaudot*.

au ciel, répondit le vieillard; j'ai six filles toutes mariées dans ce village; en outre, j'ai dans ma maison un fils, sa femme et sept petits enfans...— Aucun de vos petits enfans n'est marié?...— Pardonnez-moi; l'aîné est père d'une fille qui a trois ans.... — Ainsi vous voyez les enfans de vos petits-enfans?.... — Et j'ai le bonheur d'avoir encore ma mère...— Votre mère! Quel âge a-t-elle?.... — Quatre-vingt-quinze ans; mais elle se porte bien.... — Loge-t-elle avec vous.... — Assurément.... — Je ne doute pas que vous ne fassiez le bonheur de sa vie; mais vous, vénérable vieillard, êtes-vous heureux par vos enfans?.... — Un bon père pourroit-il ne pas l'être! Les miens ne m'ont jamais donné que de la satisfaction. Je les ai tous élevés de mon mieux, je les ai mariés suivant leur inclination; ils me chérissent: cela est naturel.... — Quoi! jamais aucun d'eux ne vous a désobéi?.... — Je n'ai rien exigé d'eux qui ne fût conforme à la raison ou prescrit par le devoir. Je les ai toujours trouvés dociles. Si j'eusse été tyrannique, j'aurois sans

doute perdu une partie de mon autorité. Tenez, mon fils aîné, Imarkin, auroit pu causer bien des peines à un père ambitieux. Quand il revint de ses voyages, je lui proposai pour femme la fille du plus riche habitant du village. Mon père, me dit-il, j'y penserai. Quelque temps après il vint me trouver. Il m'avoua qu'il aimoit Kénilia, la nièce de notre voisine. Je lui représentai qu'elle étoit pauvre. Il répéta, je l'aime : je la vois tous les jours, de ma fenêtre, travailler, faire tout l'ouvrage de la maison, soigner sa vieille tante. Quand je la rencontre à la pêche, et que je veux approcher d'elle, aussi-tôt elle détourne sa barque; elle fuit de même tous les garçons du village. Elle est bonne, modeste, laborieuse; mon père, j'aime Kénilia. Que pouvois-je répondre à cela, poursuivit le vieillard ? Mettez-vous à ma place : auriez-vous sacrifié le bonheur de votre enfant à l'avarice? non, sûrement : quel cœur de rocher pourroit résister à un fils suppliant qui demande une grace d'où dépend la félicité de sa vie! Je donnai mon

consentement ; mon fils s'unit à Kénilia. Il y a trente ans qu'ils me bénissent avec le transport de la plus vive reconnoissance. Je n'ai point d'enfant plus tendre et mieux né que mon fils Imarkin. Eh bien ! depuis son mariage, il m'a avoué que si j'avois voulu forcer son inclination il auroit été capable de faire quelque folie, de s'embarquer, de prendre la fuite. Voilà les fruits de la tyrannie : elle produit la désobéissance, la rébellion.

Le baron n'entendit pas sans trouble et sans émotion un discours qui rouvroit toutes les blessures de son cœur. Après cet entretien, le vieillard conduisit le baron dans la salle où sa famille étoit rassemblée. Le baron fut présenté à la bonne vieille grand-mère, âgée de quatre-vingt-quinze ans, touchant et respectable objet des soins de la plus tendre affection, ou pour mieux dire, du culte de toute sa famille. Elle étoit assise dans un fauteuil, posé au milieu de ses petits-enfans. C'étoit le soir, et l'heure de la veillée. Imarkin, le fils aîné du vieillard, placé à côté de sa chère Kénilia, contoit des histoires,

des relations de voyages, que les femmes et les filles écoutoient en filant, et qui fixoient toute l'attention des jeunes garçons qui n'avoient pas encore voyagé.

Le baron considéra pendant quelques instans, avec un attendrissement douloureux, ce tableau intéressant; ensuite il se retira dans sa chambre. Aussi-tôt qu'il fut seul, mille réflexions désespérantes s'offrirent en foule à son imagination. Hélas! disoit-il, je suis donc réduit à envier le sort de cet obscur vieillard! Ce bonheur si pur, dont sa famille offre l'image, je l'ai méconnu, sacrifié, je l'ai perdu sans retour..... J'étois père; et je n'ai plus de fils!..... J'aurois pu, comme ce vieillard, assurer la félicité de mon fils, jouir de sa reconnoissance, recevoir ses enfans dans mes bras, et voir croître autour de moi son heureuse famille!..... Mais je me suis privé moi-même de mon fils, et je suis seul dans l'univers.

En parlant ainsi, le malheureux baron se promenoit à grands pas, ses larmes inondoient son visage; il passa une partie de la nuit dans cette affreuse agita-

tion. Tantôt il se persuadoit que Théophile depuis long temps n'existoit plus; il pleuroit sa mort, il voyoit son tombeau. Tantôt il se le représentoit accablé sous le poids de l'infortune, implorant le ciel pour son épouse et pour ses enfans; il croyoit entendre ses gémissemens, ses cris, il frémissoit d'horreur et de pitié. Il maudissoit, il abhorroit l'ambition coupable et l'orgueil insensé qui avoient étouffé dans son cœur et la justice et les plus tendres mouvemens de la nature, et qui le livroient à des regrets superflus et à d'éternels remords. Vers la fin de la nuit, la fatigue et l'accablement forcèrent le baron à se jeter sur son lit, et au bout de quelques heures, ses yeux commençoient à se fermer, lorsqu'il fut réveillé par les chants les plus bruyans, accompagnés de mille cris de joie. Il distingua que ce bruit tumultueux venoit du dehors. Il ouvrit sa fenêtre. Il vit dix ou douze jolies barques ornées de feuillages, et pleines d'hommes, de femmes et d'enfans qui chantoient en chœur, et qui paroissoient animés de la joie la plus vive. Cette petite flotte s'a-

vançoit vers la maison qu'il habitoit. Dans cet instant, le vieillard entra dans sa chambre, et lui apprit que toutes ces nacelles étoient remplies de ses enfans et de ses petits-enfans. J'ai six filles, continua le vieillard, et vous les voyez là avec leurs maris et leur famille. Toute cette troupe vient célébrer le jour de la naissance de ma mère. Chaque année à pareil jour, fête pareille..... Puissé-je la voir, cette fête si intéressante, jusqu'à la fin de ma vie !....

— Mais votre maison ne pourra contenir tout ce monde? — Hélas ! non; c'est pourquoi nous ne logeons pas ensemble; mais aidé de mes fils et de mes gendres, nous allons porter notre bonne mère dans cette belle barque, décorée de rubans, où vous voyez une espèce de dais, et puis nous la conduirons tous à une lieue d'ici sur le rivage de la mer; nous trouverons un bon dîner préparé sous une tente, et nous aurons le plaisir de dîner ensemble à la même table. Nous nous sommes tous levés ce matin avec le jour pour aller pêcher notre dîner. Nous avons du pois-

son excellent, car Dieu bénit toujours cette pêche-là. Nos servantes et quelques-unes de nos filles sont restées à la tente pour préparer le dîner. Si vous voulez voir des gens heureux, poursuivit le vieillard, soyez des nôtres, venez avec nous.

En disant ces paroles, le vieillard entraîna le baron, et le mena dans la chambre de la vieille grand'mère. Elle étoit environnée de tous ceux de la famille qui avoient pu entrer. La bonne femme tenoit sur ses genoux un petit enfant nouvellement né. Aussi-tôt qu'elle apperçut le vieillard: viens, mon fils, lui dit-elle, viens donner ta bénédiction à l'enfant qui nous est né ce matin. Notre chère *Vellia* ne pourra se trouver cette année au repas de famille. Elle est accouchée pendant qu'on étoit à la pêche. Mais, regarde le charmant présent qu'elle nous envoie! A ces mots, le vieillard attendri prit l'enfant dans ses bras, il le baisa et le rendit à la vieille grand'mère, qui ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Elle le contempla encore avec un ravissement inexprimable pendant quelques instans,

et ensuite elle consentit à partir. Le vieillard, aidé de ses fils et de ses gendres, enleva sa mère dans un fauteuil, et elle fut ainsi portée dans sa barque, la seule qui eût un baldaquin et qui fût ornée de rubans.

Quand la vénérable vieille fut placée dans sa nacelle, les chants, les cris, les acclamations recommencèrent. C'étoit le signal du départ. On fit l'honneur au baron de le placer dans le bateau de la mère (car c'est ainsi que tous les enfans appeloient la bonne vieille), et après trois quarts-d'heure de navigation, la petite flotte débarqua. Les femmes et les jeunes filles qui étoient restées sous la tente afin de préparer le dîner, accoururent sur le rivage pour recevoir *la mère ;* alors toute la famille se trouvant rassemblée, aussitôt que la mère fut sortie du bateau, son fils se mit à genoux devant elle, et il lui demanda sa bénédiction pour lui et pour tous leurs enfans : à ces paroles, *la mère* élevant vers le ciel ses mains tremblantes : O mon Dieu, dit elle, accordez à mon fils, jusqu'à son dernier moment, la félicité dont vous m'avez fait jouir !

Que ses enfans soient toujours pour lui ce qu'il a été constamment pour moi! Mon Dieu, bénissez-les, tous ces enfans qui font le charme de mes vieux jours, et payez à mon fils soixante et douze ans de bonheur que je dois à sa tendresse et à ses vertus! En achevant ces paroles, cette bonne et respectable mère laissa tomber ses bras sur le cou de son fils, les plus douces larmes coulèrent de ses yeux, et se mêlèrent à celles que répandoit l'heureux vieillard ; tous les enfans en pleurant s'élancèrent vers la mère et le fils ; et tous furent embrassés par eux avec la plus tendre et la plus vive affection. Après cette cérémonie touchante, on se rendit sous la tente, on se mit à table, et la joie innocente et pure, la gaîté franche et naïve, succédèrent à l'attendrissement si doux qu'on venoit d'éprouver. Le repas fini, on porta *la mère* dans une prairie charmante, où l'on joua à différens petits jeux qui furent terminés par des courses et des danses. Enfin, au déclin du jour, on se rembarqua, et l'on reconduisit *la mère* dans sa maison.

Tout ce que le baron souffrit dans le cours de cette journée ne peut se dépeindre. Son cœur se déchiroit à la vue des tableaux ravissans et de ce bonheur si pur, qui excitoit en lui des regrets et des remords si cuisans ; cependant, malgré l'amertume de ses réflexions, il ne quitta pas sans attendrissement ses respectables hôtes et ce fortuné séjour. Il se rembarqua, et partit de l'*Ange-Sund* plus malheureux et plus à plaindre que jamais. Le vaisseau fit voile pour la Hollande, et le baron arriva à Amsterdam vers la fin du mois d'août. Il y resta quelques jours et se rendit ensuite à Utrecht. Il se trouvoit alors à deux lieues de l'habitation des *Frères Moraves*. On appelle ainsi une société nombreuse d'hommes et de femmes, réunis ensemble dans une vaste et magnifique maison, située à l'entrée d'un agréable village nommé Zast. Le baron voulut voir cet établissement, digne à tous égards d'exciter la curiosité d'un voyageur. Le baron arriva à Zast à trois heures après-midi ; un des administrateurs de la maison se chargea de le

guider. C'étoit un ancien *Frère Morave* qui parloit bien français, et qui répondit avec autant d'esprit que de politesse aux questions du baron. Après avoir vu les salles d'assemblées des femmes et celles des hommes, le baron demanda à son conducteur si les *Frères-Unis* recevoient indifféremment parmi eux des étrangers de toutes les nations? Oui, reprit le frère Morave, *de toutes les nations chrétiennes*...— Cependant vous êtes calvinistes?.. — C'est ici la religion dominante; mais toutes les autres sectes y sont tolérées.... — Qu'exigez-vous de ceux que vous admettez dans cette maison?.... — Des mœurs pures, l'amour du travail et de la paix.... — Vous y recevez des gens mariés?.... — Oui; outre les salles que vous avez vues, nous avons dans un autre corps-de-logis les gens mariés. Chaque ménage est établi dans un appartement commode.... — Pour être reçu, ne faut-il pas savoir un métier?.... — Oui; ou bien avoir un talent utile, comme, par exemple, le dessin, la gravure ou la peinture, et l'argent nécessaire pour fournir aux

frais du premier établissement. On n'exige ni tâlens, ni la pratique d'un métier des personnes qui ont des pensions, c'est-à-dire, de quoi vivre dans l'aisance sans être obligés de travailler... — Vous faites sans doute des informations sur la conduite de ceux qui se proposent. — Assurément; à moins qu'un des administrateurs ne réponde de la personne qui desire être reçue parmi nous.

Ce séjour heureux et tranquille est un asyle sûr contre la tyrannie: quiconque est opprimé dans sa patrie, peut, en changeant de nom, et en s'adressant aux anciens, avec quelque recommandation, être reçu parmi nous, et y vivre à jamais ignoré et paisible. Sans doute que ce lieu a servi plus d'une fois de refuge à la vertu malheureuse et à des amans persécutés. D'ailleurs, on y trouve le premier des biens, une liberté parfaite. Nul vœu ne nous enchaîne, nulle contrainte ne nous retient; nous sommes les maîtres de voyager, de revenir dans cette maison, ou de la quitter pour toujours; mais venez, poursuivit l'administrateur, venez voir

le lieu le plus intéressant de notre habitation. A ces mots, le baron sortant d'une profonde rêverie, se remit en marche et suivit son guide, qui le conduisit aux boutiques. Tout le rez-de-chaussée des différens corps-de-logis de cette vaste maison est entièrement rempli de boutiques, où l'on voit les divers métiers auxquels se consacrent les frères et les sœurs. Ces boutiques sont charmantes ; on y trouve de tout : orfévrerie, étoffes, souliers, meubles, porcelaines, tableaux, &c. (*a*). Tous les logemens des frères et sœurs sont au-dessus de ces boutiques.

Le baron examina le coup-d'œil brillant et animé que formoit cet amas immense de boutiques réunies ensemble. En sortant de chez un ébéniste, il passa devant la boutique d'un dessinateur, et il y entra. Un jeune enfant de huit ans, assis devant un comptoir, gardoit seul

---

(*a*) Presque toutes les femmes font de la dentelle très-jolie. On ne marchande point. *Les Frères-unis* n'ont qu'un prix, et ce prix est toujours fort raisonnable.

cette boutique. Il lisoit ; il avoit la tête penchée, et dans cette attitude ses cheveux, retombant en grosses boucles sur son front, cachoient une partie de son visage. Il se leva en appercevant le baron et son conducteur, et se secouant la tête en arrière pour se débarrasser de ses cheveux, il découvrit entièrement un si beau visage et une physionomie si charmante, que le baron frappé resta un moment immobile de surprise. L'enfant, avec une manière enfantine pleine de graces, vint se jeter dans les bras du frère administrateur qui conduisoit le baron, en l'appelant *son ami*. Quoi ! dit le baron, cet enfant est Français ? Non, reprit l'administrateur, il est Anglais ; mais il parle déjà trois ou quatre langues ; et puis il est si doux, si caressant ; il a tant d'application, tant de desir d'apprendre.... c'est l'enfant gâté de la maison ; tout le monde ici chérit *Polydore*.... — Il s'appelle Polydore ?.... — Oui ; c'est son nom de baptême... C'est aussi le mien, reprit le baron : hélas ! charmant enfant, poursuivit-il, puisse-t-il, pour son bonheur, n'avoir ja-

mais avec moi d'autre conformité !... Le ton et l'air du baron en prononçant ces paroles, attirèrent l'attention du jeune Polydore; il regarda le baron fixement, et tout-à-coup il s'approcha vers lui sur la pointe des pieds, en levant la tête, et en avançant son visage pour l'embrasser. Le baron touché de ce mouvement, prit l'enfant dans ses bras, et le serrant contre son sein avec émotion... Aimable enfant! s'écria-t-il, que ton père est heureux !.... Pourtant, reprit Polydore en soupirant, il ne l'est pas !.... Non sans doute, ajouta le frère Morave, il a perdu une femme qu'il chérissoit ; mais il trouve dans cet enfant, dans la vertu, dans l'étude, les seules consolations qu'on puisse goûter après un semblable malheur.

Pendant ce discours l'enfant versa quelques larmes que lui arrachoient le souvenir de sa mère. Le baron attendri embrassa encore Polydore, et s'asseyant il le retint sur ses genoux. Le frère Morave voyant que le baron s'établissoit dans la boutique, lui demanda la permission de le quitter pour une demi-heure, et sortit.

Le baron, seul avec Polydore, regardoit cet enfant en silence, qui, de son côté, le considéroit avec une extrême attention. Au bout de quelques minutes, Polydore saisissant une des mains du baron, la baisa avec l'expression la plus touchante. Eh quoi ! charmant enfant, dit le baron, vous lisez donc dans mon cœur ! vous y voyez donc tout ce que vous m'inspirez !.... Je vous aime, reprit Polydore.... — Vous m'aimez !.... — Oh sûrement ! et vous ne devineriez pas pourquoi ?... — Comment ?.... — C'est que vous ressemblez à mon papa. A ces mots, le baron éprouva un battement de cœur si violent, qu'il fut un instant sans pouvoir proférer une seule parole ; enfin, levant les yeux au ciel : O Dieu ! s'écria-t-il, puis-je espérer.... dois je me flatter ?.... Ce rapport singulier, le nom donné à cet enfant, l'intérêt surnaturel qu'il m'inspire... tout semble m'annoncer.... Ah ! parlez, Polydore ! où est votre père ? conduisez-moi vers lui.... — Il m'a quitté pour aller voir un instant un de nos frères qui est malade.... — Où loge ce frère ?.... —

A côté de notre chambre, au-dessus de cette boutique.—Allons-y.—J'y consens. Alors le baron se leva ; Polydore, le tenant toujours par la main, sortit avec lui, ferma la boutique, et conduisit le baron dans une petite chambre dans laquelle ils trouvèrent une vieille servante que Polydore chargea d'aller chercher son père.

Le baron, agité d'un tremblement universel, s'assit. Il tenoit toujours Polydore par la main. L'excès de son trouble et de son inquiétude, donnoit à sa physionomie un air d'égarement qui intimidoit Polydore. Cet enfant n'osoit plus lever les yeux sur lui. Ils gardoient l'un et l'autre un profond silence, lorsque tout-à-coup on entendit marcher. Voilà papa ! dit Polydore avec joie. Le baron rougit, pâlit; il se lève, il retombe sur sa chaise ; la porte s'ouvre.... Un homme s'avance : le baron jette en tremblant sur cet inconnu un regard avide et curieux ; neuf ans de souffrances, ses peines, ses remords, tout est oublié; il reconnoît son fils !.... Théophile est à ses pieds.

Théophile éperdu et respirant à peine,

se voit avec transport dans les bras de son père: un sentiment si naturel suspend pour un instant la tristesse profonde qui l'accable. Il sent les larmes de son père couler sur son visage; il entend ce père redoutable et chéri répéter en pleurant les noms de Théophile et de Polydore; il lui semble qu'il reçoit une nouvelle existence; mais cependant le souvenir le plus douloureux vient corrompre sa joie, et mêler une amertume affreuse à des momens si doux.

Quand le baron et Théophile eurent recouvré la faculté d'exprimer ce qu'ils ressentoient, ils se dirent mutuellement à-peu-près les mêmes choses. Ils avoient éprouvé l'un et l'autre les remords les plus déchirans; leurs torts réciproques étoient oubliés, ils ne se rappeloient que leur repentir. Théophile, à genoux, imploroit sa grace, tandis que son père, baigné de pleurs, le conjuroit de lui pardonner la violence et la tyrannie, funestes causes de tous leurs malheurs. Enfin le baron, après avoir embrassé mille fois Théophile, prit le jeune Polydore dans

ses bras, et il rendit Théophile aussi heureux qu'il pouvoit l'être désormais, en prodiguant à cet enfant les caresses du plus tendre père. Théophile contemploit avec ravissement son cher Polydore sur le sein de son père; mais au milieu de ses transports, plus d'une fois le nom d'Olimpe échappa de sa bouche. On voyoit alors sur son visage l'expression de la douleur succéder à celle de la joie; et c'est ainsi qu'il trouvoit dans son bonheur même de nouveaux sujets de peines et de regrets.

Lorsque le baron fut un peu plus calme, il remarqua avec une surprise douloureuse le changement affreux de la figure de Théophile. Son cœur seul avoit su le reconnoître; ses yeux auroient pu s'y méprendre. Théophile n'étoit que dans sa trentième année; mais une maigreur excessive, une pâleur effrayante ôtoient à son visage l'air de jeunesse qui auroit dû l'embellir encore: le temps ne détruit que la fraîcheur et la beauté; le malheur change l'expression de la physionomie. Théophile n'avoit plus le

même regard. On cherchoit en vain dans ses yeux le feu brillant qui les animoit autrefois. Sa figure, morne et languissante, ne peignoit plus que l'abattement et la mélancolie. Le baron ne considéra pas avec moins d'attendrissement les objets qui l'entouroient. La chambre où Théophile avoit passé plusieurs années, ces murs dépouillés d'ornemens et de tapisseries, le lit de sangle de Théophile, celui de Polydore.... tout ce qui s'offroit à ses regards ranimoit dans son ame les regrets les plus douloureux. Enfin, le baron pressant dans ses mains la main de Théophile : Partons, cher Théophile, lui dit-il, ne différons plus ; arrachons-nous de cet asyle obscur où vous avez gémi si long-temps, de cette chambre dont l'aspect blesse mes yeux et déchire mon cœur. Venez revoir votre patrie, venez conduire votre fils dans la maison paternelle.

Mon père, reprit le triste Théophile, quand vous daignez me pardonner et reconnoître mon fils, je dois vous consacrer ma vie.... Je vous suivrai sans

doute.... Mais souffrez que, pour la dernière fois, je conduise Polydore sur le tombeau de sa malheureuse mère !..... Théophile s'arrêta; ses sanglots lui coupèrent la parole. Le baron ne put lui répondre que par des pleurs. Ces larmes, que répandoit le baron, touchèrent vivement Théophile : O mon père ! s'écria-t-il, honorez-vous sa mémoire d'un regret paternel?.... Va, reprit le baron, je partage ta douleur !... A ces mots, Théophile embrassa son père avec transport : Hélas! dit-il, vous auriez pu l'aimer, l'adopter, et elle n'est plus !.... En disant ces paroles, Théophile s'arracha des bras du baron, et prenant Polydore par la main, il sortit précipitamment.

Tandis que l'infortuné Théophile, pour la dernière fois, baignoit de larmes le tombeau d'Olimpe, le baron donnoit les ordres nécessaires pour son départ; et après avoir pris congé des administrateurs, le baron, Théophile et Polydore montèrent en voiture et prirent le chemin d'Utrecht, où ils n'arrivèrent qu'à la nuit. Le lendemain au soir, lors-

que Polydore fut couché, le baron instruisit avec détail son fils de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation.

Ici la baronne interrompit sa narration, et mit fin à la veillée, qu'elle reprit ainsi le jour suivant :

Lorsque le baron eut fini le triste récit de ses malheurs, Théophile prenant la parole, conta à son tour son histoire. Après avoir peint ses remords, et la douleur qu'il avoit éprouvée en quittant son père, il entra dans le détail de sa fuite, de son arrivée à Londres, de son mariage, de son départ pour l'Ecosse : « Arrivés à Edimbourg, poursuivit Théophile, nous prîmes la précaution de » changer encore de nom. Peu de temps » après je m'engageai dans quelques entreprises de commerce; mais je n'avois » aucune connoissance des hommes et » des affaires. Je fus trompé, je m'abusai » moi-même, et en moins de huit mois » je perdis et je dépensai plus de la moitié de la somme que j'avois emportée » de France. Cependant ma femme étoit » au moment d'accoucher, et dix mois

» après mon mariage elle donna le jour
» à Polydore. Hélas ! je ne devins père
» que pour mieux sentir l'horreur de
» ma situation ! j'arrosai de larmes cet
» enfant si cher ; la tendresse passionnée
» qu'il m'inspiroit déchiroit mon cœur :
» je gémissois sur sa destinée, et en l'em-
» brassant mille fois avec toute l'affec-
» tion qu'un père peut ressentir, j'étois
» assez malheureux pour n'oser remer-
» cier le ciel de me l'avoir donné ! Je
» renfermois avec soin au fond de mon
» ame des peines si cruelles, je les dissi-
» mulois sur-tout à ma femme. Je vou-
» lois qu'elle me crût satisfait de mon
» sort ; ainsi, j'étois privé de la triste
» consolation de lui ouvrir mon cœur.
» J'avois perdu toutes les illusions qui
» m'avoient séduit : Olimpe n'étoit plus
» à mes yeux que l'amie la plus chère.
» L'amour cessoit enfin d'égarer ma rai-
» son ; l'amitié solide et tendre auroit pu
» nous rendre plus heureux ; mais sans une
» confiance intime, quels chagrins peut-
» elle adoucir ? Je devois, pour le repos mê-
» me d'Olimpe, lui cacher mes sentimens,

» mes réflexions, mes remords : une con-
» trainte si pénible me devenoit chaque
» jour plus insupportable. Souvent je
» craignois qu'Olimpe en secret n'éprou-
» vât le même tourment, et cette idée
» mettoit le comble à mes maux.

» L'égalité d'humeur, la tendresse
» d'Olimpe auroient dû me rassurer. De-
» puis l'instant où je reçus sa foi jus-
» qu'aux derniers momens de sa vie, ja-
» mais un mot de plainte n'échappa de
» sa bouche ; jamais elle n'affligea mon
» cœur par une réflexion triste ou par
» un reproche indirect. Elle me parloit
» souvent de son bonheur, elle avoit l'air
» de me croire heureux ; mais il n'est
» que trop naturel de supposer aux au-
» tres une dissimulation qu'on emploie
» soi-même. D'ailleurs, plus d'une fois
» je la surpris seule baignée de pleurs.
» Je ne l'interrogeois alors qu'en trem-
» blant, je ne l'écoutois qu'avec défiance.
» Elle ne manquoit jamais d'attribuer à
» un excès de sensibilité et à des causes
» absolument étrangères à notre situa-
» tion, ces larmes répandues en secret ;

» il falloit feindre de le croire, et c'étoit
» une peine de plus ; c'est ainsi que nous
» passâmes trois ans en Ecosse. Au bout
» de ce temps, ayant presque entière-
» ment achevé de dissiper l'argent que
» je possédois pour toute fortune, je ré-
» solus de placer à fonds perdu, sur la
» tête de ma femme et de mon fils, quinze
» mille francs qui me restoient. Ma femme
» desiroit retourner en Angleterre ; j'y
» consentis, et nous partîmes sans délai.
» Arrivés à Londres, je ne songeai plus
» qu'à placer avantageusement les min-
» ces débris que j'avois sauvés du nau-
» frage, ces quinze mille francs qui pou-
» voient du moins assurer la subsistance
» de ma femme et de mon fils. Cette affaire
» terminée au gré de mes desirs, nous
» nous retirâmes dans un village à quel-
» ques milles de Londres ; et j'aurois pu
» connoître le bonheur sans les souvenirs
» amers qui me privoient du repos, le bien
» le plus précieux qu'on puisse trouver
» dans la solitude. Je ne regrettois ni la
» fortune ni la magnificence ; mais je
» regrettois la gloire, je gémissois de me

» voir à vingt-deux ans expatrié, ense-
» veli dans un village avec la triste vic-
» time de ma folie et un enfant infortuné,
» destiné à vivre dans l'obscurité et dans
» la misère. Je ne pouvois écarter de mon
» imagination l'idée déchirante des pei-
» nes que je causois à un père que je n'a-
» vois jamais cessé de chérir ; je vous
» voyois, mon père, succomber à votre
» douleur, et maudissant, en expirant,
» le fils coupable qui vous avoit aban-
» donné ! Cette image affreuse me pour-
» suivoit en tous lieux ; elle m'accabloit
» durant le jour, et la nuit elle m'épou-
» vantoit dans les songes les plus sinis-
» tres. Mille fois je me suis réveillé, bai-
» gné d'une sueur froide, avec les con-
» vulsions du désespoir et de la terreur,
» en m'écriant.... *Mon père, n'achevez*
» *pas cette horrible malédiction !*.... Cri
» terrible du remords qui troubla sou-
» vent le sommeil de mon fils, et qui
» retentissoit jusqu'au fond du cœur de
» la sensible et malheureuse Olimpe.

» Il y avoit deux ans que nous étions
» revenus en Angleterre, lorsqu'un évé-

» nement imprévu nous plongea dans le
» plus profond abîme du malheur.
» L'homme chez lequel j'avois placé mes
» quinze mille francs, fit banqueroute,
» et je perdis ainsi tout ce que je possé-
» dois au monde. J'épargne à votre sen-
» sibilité, mon père, le détail de ce que
» j'éprouvai dans ce premier moment !....
» Enfin, je trouvai dans les sentimens
» d'époux et de père le courage dont j'a-
» vois besoin. On m'avoit appris à dessi-
» ner dans mon enfance et dans ma pre-
» mière jeunesse ; ce talent, qui, depuis
» cinq ans, faisoit tout l'amusement de ma
» solitude, devint dans mon désastre une
» ressource utile. Je connoissois à Lon-
» dres un graveur célèbre. Je lui deman-
» dai de l'ouvrage, il m'en procura ; et
» six mois après, satisfait de mon tra-
» vail, il m'offrit chez lui un petit loge-
» ment que j'acceptai. Cet homme étoit
» frère Morave. Il avoit passé quatre ans
» à Zast. Il me parla de cet établissement,
» et bientôt je formai le projet de me re-
» tirer dans cette paisible retraite. Olimpe
» avoit le même desir. Nous en parlâmes

» à notre généreux protecteur, qui nous » recommanda vivement aux adminis- » trateurs, et nous fit recevoir. En arri- » vant à Zast, Olimpe quitta sa robe à » l'angloise et son chapeau, pour prendre » l'habit uniforme de la maison. Je ne » puis exprimer ce que j'éprouvai en la » voyant, pour la première fois, avec ce » béguin de toile, ce corset et cette jupe » de bure !..... Sa beauté paroissoit mille » fois plus frappante sous ces vêtemens » grossiers de paysanne : je la regardois » avec un attendrissement douloureux ; » elle lut dans mon cœur, et voulant » écarter de mon esprit des réflexions » cruelles, elle m'assura qu'elle étoit » charmée de son nouvel habit, et qu'elle » n'en avoit jamais porté un si commode. » Je tombai à ses pieds, j'arrosai de larmes » la main qu'elle me tendoit. Elle m'em- » brassa en disant qu'elle ne concevoit » pas la cause de l'état où elle me voyoit ; » mais, en parlant ainsi, ses pleurs inon- » doient son visage !.....

» Je ne trouvai à Zast, ni le bonheur » perdu pour moi sans retour, ni le repos

» qui me fuyoit. Je donnois à l'éducation
» de mon fils tous les momens que je pou-
» vois dérober au travail. J'aimois pas-
» sionnément cet enfant; mais ce senti-
» ment si naturel n'étoit pour moi qu'une
» source intarissable d'inquiétudes et de
» peines. Quand j'aurois pu jeter sans
» effroi les yeux sur l'avenir, m'eût-il été
» possible d'attendre de mon fils une sou-
» mission que je n'avois pas eue pour
» mon père! Me croyant chargé de la ma-
» lédiction de ce père justement irrité,
» pouvois-je me flatter que le ciel m'eût
» donné un fils docile et reconnoissant!
» De si funestes pensées m'arrachoient
» l'ame; mais bientôt une crainte affreuse
» et nouvelle me fit connoître qu'il exis-
» toit encore des peines plus accablantes
» que toutes celles que j'avois éprouvées
» depuis mon expatriation.

» La santé d'Olimpe s'affoiblissoit vi-
» siblement. Conservant toujours sa dou-
» ceur accoutumée, Olimpe ne se plai-
» gnoit jamais. Elle me répondoit cons-
» tamment qu'elle ne souffroit point. Ce-
» pendant, je fis venir d'Utrecht un mé-

» decin qui d'abord calma mes inquiétu-
» des. Mais au bout de trois mois il parut
» s'alarmer, et enfin il prononça la sen-
» tence terrible qui me livroit à une éter-
» nelle douleur !..... Olimpe depuis long-
» temps connoissoit son état. La religion
» et l'infortune lui firent envisager la
» mort avec sérénité. Un prêtre établi à
» Utrecht, venoit secrètement la voir. Je
» le gardai même trois jours dans ma
» chambre.... O qui pourra jamais effa-
» cer de ma mémoire le souvenir affreux
» de ces trois déplorables jours !... Je n'au-
» rois pas le courage de vous peindre ces
» momens pleins d'horreurs, et j'ai eu
» celui de vivre !..... Mais Olimpe elle-
» même m'en imposa la loi..... J'étois né-
» cessaire à mon fils.... Tenez, mon père,
» poursuivit Théophile en versant un dé-
» luge de pleurs, tenez, lisez cette lettre :
» cet écrit, sacré pour moi, contient les
» dernières volontés d'Olimpe. Il me fut
» remis par son confesseur, et dans l'ins-
» tant où l'excès du désespoir alloit sans
» doute me porter à quelque extrémité
» funeste ». En disant ces paroles, l'in-

fortuné Théophile tira d'un porte-feuille la lettre qu'Olimpe lui écrivit la veille de sa mort. Le baron, suffoqué par ses larmes, se jeta dans les bras de son malheureux fils : ils se tinrent long-temps embrassés ; ils ne pouvoient exprimer les sentimens qui déchiroient leurs ames, que par des sanglots et des gémissemens.... Enfin le baron prit la lettre d'Olimpe ; et après avoir essuyé ses yeux noyés de larmes, il lut ce qui suit :

« J'ai voulu savoir la vérité... On vient » de m'annoncer que ce jour peut-être sera » le dernier de ma vie.... Théophile !... » je vais donc pour jamais disparoître à » vos yeux ! Ce lien sacré qui nous unit, » ce soir ou demain sera brisé !... Demain » Théophile et Polydore seront pour tou- » jours séparés d'Olimpe !.... Ah ! du » moins que cet écrit me rappelle au sou- » venir de mon époux et de mon fils ! Qu'il » leur découvre mes véritables sentimens » et le fond de mon cœur ; et que cet aveu, » en rendant à Théophile la vertu plus » chère encore, puisse un jour devenir » pour son fils une utile leçon ! — O vous

» qui m'avez tout sacrifié ! vous, que j'ai
» privé d'un père, d'une famille, d'une pa-
» trie, avez-vous jamais pu croire un ins-
» tant que je fusse résignée à mon sort !...
» Non, Théophile : j'ai lu dans votre ame ;
» j'ai senti toutes vos peines, et je vous
» en cachois de plus insupportables en-
» core. Eclairés l'un et l'autre au fond de
» l'abîme où les passions nous précipi-
» tèrent, nos égaremens mêmes ont dé-
» truit l'illusion qui nous a perdus ! Et
» qui peut mieux que les remords rap-
» peler la raison et montrer la vérité ?...
» Vous avez trahi pour l'amour les de-
» voirs les plus sacrés ; mais bientôt la
» nature a repris tous ses droits ; vous n'a-
» vez plus vu dans la triste Olimpe que
» l'objet infortuné, auteur de vos peines
» et complice de vos fautes. En perdant
» votre amour, je n'ai même pu conce-
» voir l'espérance de devenir votre amie.
» Quelle confiance peut exister entre deux
» coupables éclairés sur leurs erreurs,
» qui gémissent de leurs égaremens, qui
» sont dans l'impossibilité de les expier,
» et qui s'attribuent mutuellement les

» malheurs l'un de l'autre ?... Il falloit se
» taire ; mais quel effort ! qu'il fut péni-
» ble pour mon cœur ! Quoi ! depuis sept
» ans, ce cœur uniquement occupé de
» vous et de mon fils, ce cœur déchiré n'a
» jamais osé s'ouvrir un seul instant avec
» vous ! Toujours seuls, toujours en-
» semble, le soin de nous tromper et de
» dissimuler, fut notre constante étude !...
» la raison, la pitié, l'amitié même nous
» en imposoient la loi.... L'amitié nous
» interdisoit la confiance !.... Destin bi-
» zarre et rigoureux ! et je pourrois re-
» gretter la vie !... Ah ! Théophile, l'idée
» d'une séparation éternelle est sans doute
» pour moi aussi déchirante que terrible !
» mais quand vous connoîtrez de quels
» tourmens la mort me délivre, vous ne
» pourrez gémir sur le sort qui nous ar-
» rache l'un à l'autre.... Eh ! comment
» supporter la vie, en voyant ce qu'on
» aime au comble de l'infortune, et lors-
» que tous nos maux sont notre propre
» ouvrage ? C'est moi seule que je dois
» accuser de mes malheurs ; ce fut mon
» imprudence qui fournit à votre père des

» prétextes et de justes raisons de rompre
» ses engagemens. J'avois perdu ma ré-
» putation ; il me rejeta, il en avoit le
» droit. Sans doute l'ambition le rendit
» tyrannique; mais enfin il tenoit de la
» nature une autorité sans bornes, il pou-
» voit en user sans crime; vous ne pou-
» viez vous révolter qu'en trahissant le
» plus saint de tous les devoirs.... Ah !
» si, consultant mieux la raison, vous
» eussiez abjuré le projet insensé autant
» que coupable, de fuir, d'abandonner
» la maison paternelle, n'en doutez pas,
» le temps, votre constance, eussent flé-
» chi votre père ! Falloit-il ajouter la tra-
» hison à la désobéissance ! Que ne lui
» disiez-vous : *Ma foi n'est plus à moi ;*
» *vous l'avez engagée vous-même ; je*
» *ne puis disposer de ma main sans vo-*
» *tre aveu : vous refusez le consentement*
» *que j'implore ; je me soumets à cette*
» *rigueur ; mais n'exigez point que je*
» *devienne parjure, ne me forcez point à*
» *former d'autres nœuds, et je vous pro-*
» *mets de ne plus revoir l'objet d'une*
» *passion si malheureuse*... Voilà le cou-

» seil salutaire que j'aurois dû vous don-
» ner quand vous vîntes me déclarer votre
» funeste résolution : il en étoit temps
» encore. En avouant tout à votre père,
» en lui parlant enfin avec une coura-
» geuse franchise, vous l'eussiez irrité
» sans doute, mais il vous chérissoit. En
» menaçant, en se montrant inflexible,
» il vouloit sur-tout vous effrayer. Com-
» ment croire qu'il eût puni avec sévé-
» rité une résistance accompagnée de tant
» de soumission, une résistance que tant
» de motifs rendoient du moins excusa-
» ble ! Auroit-il pu se résoudre à priver
» de la liberté son fils unique, sa seule
» espérance ? Non, non ; sûr de votre fer-
» meté, de votre constance, il eût fini
» tôt ou tard par se rendre à nos vœux....
» Est-il possible qu'au moment de nous
» perdre, cette pensée ne se soit pas of-
» ferte à notre imagination ! Hélas! vous
» me menaciez de vous ôter la vie ; l'ef-
» froi me rendoit stupide, et l'amour vous
» aveugloit. Avec plus de raison et d'ex-
» périence, j'aurois pu vous éclairer ;
» malgré mes craintes, mes terreurs et mes

» pressentimens, j'étois loin de prévoir
» tous les tourmens que j'ai soufferts. Si
» j'avois pu lire dans l'avenir, j'aurois su
» vous prouver qu'il valoit mille fois
» mieux renoncer l'un à l'autre, nous dé-
» gager de nos sermens mutuels, que de
» nous précipiter dans ce gouffre de maux.
» Supposons que j'eusse eu le courage et
» la générosité de vous déterminer à re-
» cevoir la main de celle que vous détes-
» tiez ; supposons que cette jeune per-
» sonne eût justifié par sa conduite votre
» aversion pour elle, quelles consolations
» n'auriez-vous pas trouvées en vous-
» même, et dans le sein d'un père ! quel-
» les distractions auroient su vous offrir
» le monde, les plaisirs, les affaires ! Les
» sentimens de la nature, l'amour de la
» gloire, eussent rempli votre cœur, il-
» lustré votre vie : enfin, vous auriez
» connu le bonheur d'avoir des enfans,
» et de pouvoir vous dire : *Je leur don-*
» *nerai une éducation brillante, je leur*
» *laisserai une grande fortune et un nom*
» *qu'on ne pourra leur disputer!....* Et
» moi, retournant dans ma province,

» j'emportois l'innocence et le souvenir
» d'un sacrifice vertueux; j'aurois pu goû-
» ter les charmes de la solitude et du re-
» pos.... Ah ! si dans l'instant où vous
» m'entraîniez à ma perte, une amie se-
» courable n'eût offert ces réflexions !....
» Mais orpheline, infortunée, j'étois pri-
» vée de mon seul appui; ma tante n'étoit
» plus, je n'avois point de guide, et ché-
» rissant l'honneur et la vertu plus que
» la vie, j'ai sacrifié l'un et l'autre.... Et
» la jeunesse, insensée et présomptueuse,
» craint les conseils et desire l'indépen-
» dance ! O Polydore ! vous lirez un jour
» cet écrit; qu'il vous apprenne à vous
» défier de vous-même; qu'il vous ap-
» prenne que l'esprit, la pureté des in-
» tentions et de l'ame ne sauroient tenir
» lieu d'expérience ! qu'il vous apprenne
» enfin, que les passions ne peuvent que
» nous égarer, nous rendre malheureux;
» qu'on ne doit chercher le bonheur que
» dans la vertu !... Adieu, Théophile, j'ose
» entrevoir pour vous dans l'avenir un
» destin plus heureux..... Votre père
» existe !... Ah ! si jamais le ciel vous réu-

» nit, que mon souvenir ne trouble point
» votre félicité!... Songez que votre père,
» en m'adoptant, en me reconnoissant
» pour sa fille, n'auroit pu me rendre
» heureuse.... Eh ! de quel front oserois-
» je reparoître dans le monde, après avoir
» trahi tous mes devoirs!.... Vous pouvez
» soutenir les regards du public. Vous
» êtes coupable sans doute ; cependant
» l'honneur vous reste !.... Mais l'amour
» ne peut égarer une femme sans l'avilir.
» J'ai vécu dans l'obscurité, dévorée de
» remords ; du moins je n'ai supporté ni
» le poids de la honte, ni l'horreur du
» mépris public.... Je n'ai point vu mon
» époux rougir du nœud fatal qui nous
» unit.... Telle est ma destinée.... Il n'est
» point d'événement qui pût me rendre
» le bonheur.... il n'en est plus pour moi
» sur la terre !.... Adieu, cher et malheu-
» reux Théophile!... vivez pour votre fils!
» que cet enfant chéri vous dédommage
» des peines que vous a causées sa mère !
» c'est le dernier vœu de mon cœur....
» Puisse la religion qui me fortifie, vous
» éclairer et vous consoler !.... Le ciel ré-

» prouva notre union, il nous sépare !....
» adorons sa justice, et soumettons-nous ».

Ah ! s'écria le baron après avoir lu cette lettre, Olimpe ! chère et touchante victime de mon injustice et de mon ambition ! vous êtes bien vengée par mes regrets et par ma douleur ! En refusant de vous adopter pour ma fille, de quel bonheur je me suis privé !.... O mon fils ! je te retrouve ; mais je ne pourrai te rendre heureux ! Hélas ! puis-je moi-même le devenir ?..... Mon père, reprit Théophile, je vous consacrerai ma vie ; je renonce à jamais au monde : retiré, caché dans la maison paternelle, je n'existerai que pour vous et pour mon fils. Eh bien ! dit le baron, consacrons-nous entièrement à l'éducation de Polydore ; qu'il passe loin du monde son enfance et sa première jeunesse : formons dans la solitude son cœur et son esprit ; qu'il connoisse les charmes de la vie champêtre et des goûts simples, afin qu'un jour, au milieu du tumulte fatigant d'une vaine dissipation, il puisse les regretter comme les seuls plaisirs purs et réels.

Théophile approuva avec transport un projet si conforme à son inclination. L'exécution n'en fut point différée. Le baron acheta une terre à cent lieues de Paris ; il s'y retira avec Théophile et Polydore. Si de tristes souvenirs l'empêchèrent d'y goûter une félicité parfaite, il y trouva du moins tout le bonheur dont il pouvoit jouir désormais. Les soins, la tendresse de Théophile, les vertus du jeune Polydore firent la consolation et le charme de ses vieux jours. Avant de mourir, il eut la satisfaction d'assurer le bonheur de Polydore, en lui choisissant une compagne aimable, vertueuse, qui fit les délices et la gloire de son époux et de sa famille.

La baronne cessa de parler ; et comme il étoit de bonne heure, on causa encore quelque temps. J'aime beaucoup, dit M. de la Palinière, la description de *l'Ange-Sund*. La bonne vieille de quatre-vingt-quinze ans, et le repas de famille dont le baron fut témoin, me rappellent une des plus charmantes fêtes que j'aye vues dans ma vie..... — Oh ! faites-nous-

en le détail..... — Volontiers. C'étoit en Russie. Je voyageois au mois de juillet dans la Livonie (*a*) avec un Russe de mes amis ; il voulut s'arrêter dans un château qui appartenoit à un de ses parens. Je fus frappé de l'aspect du château, qui ressembloit plutôt à une petite ville qu'à une grande maison. Il étoit composé d'un gros corps-de-logis, environné de douze petits pavillons, tenant tous les uns aux autres par des galeries couvertes. Lorsque nous arrivâmes dans cette vaste habitation, il étoit neuf heures du matin. Nous trouvâmes tous les domestiques dans une grande agitation. Mon ami demande M. de Novorgève (*b*) (c'étoit le nom du maître de la maison); on lui répond qu'une de ses petites-filles vient d'accou-

---

(*a*) La Livonie est une des plus belles provinces de la Russie; le terroir en est si fertile en grains, qu'on l'appelle le grenier du Nord. *Riga*, grande et riche ville, en est la capitale.

(*b*) Tous les noms de famille russes se terminent de l'une de ces quatre manières : *Ove*, *eve*, *ine*, *oï*, dont les Français ont fait : *Off*, *eff*, *in*, *y*.

cher. Dans ce cas, reprend mon ami, allons nous promener dans le bois. En disant ces mots, il s'éloigne du château, et je le suis. Chemin faisant je le questionne. M. de Novorgève, me dit-il, est un vénérable vieillard de soixante et quinze ans; il jouit d'une fortune considérable qu'il ne doit qu'à lui seul. Ce lieu l'a vu naître, mais il y naquit dans une chaumière. Son père étoit laboureur, et ne possédoit que cette enceinte, quelques champs voisins, et le bois où nous allons entrer. Le jeune Novorgève, à l'âge de quatorze ans, fit un voyage à Riga. Un négociant, parent de son père, se chargea de lui. Le jeune homme avoit de l'application et de l'esprit; il s'instruisit, et son parent conçut de lui de si grandes espérances, qu'il l'envoya à Pétersbourg, avec quelques lettres de recommandation, certain que pour parvenir il n'avoit besoin que de se faire connoître. En effet, dans un pays où l'on peut, sans les avantages de la naissance, prétendre aux dignités et aux places les plus brillantes, le jeune Novorgève ne pouvoit manquer de faire une

grande fortune. Il trouva bientôt des protecteurs, et prit d'abord le parti des armes. Après avoir montré à la guerre autant de talent que de courage, il fut attiré et fixé à la Cour. Dans ce moment il eut le malheur de perdre son père. Il lui restoit deux sœurs, qui refusèrent constamment les dons que sa tendresse leur offrit. Ces deux sœurs, modèles d'une touchante amitié, et d'une modération plus rare encore, ne voulurent jamais se marier, afin de ne point se séparer, et se contentèrent de l'état où le sort les avoit fait naître. Novorgève, séduit par l'ambition, fit un mariage brillant. Sa femme se conduisit avec décence, mais le rendit malheureux par son orgueil et sa hauteur. Elle mourut, et lui laissa six enfans, trois garçons et trois filles; l'aîné de tous avoit huit ans. Alors Novorgève donna la démission de tous ses emplois, et demanda la permission de se retirer. Il n'avoit été qu'ébloui, qu'agité; il voulut enfin connoître le bonheur. Il quitta la Cour, et fut rejoindre ses sœurs pour ne plus s'en séparer. En arrivant ici, il fit

bâtir ce vaste château ; mais il conserva l'humble chaumière de ses pères ; elle est au bout du bois : c'est pour lui un temple révéré qu'il va visiter tous les jours. Il se livra tout entier à l'éducation de ses enfans ; ses sœurs s'y consacrèrent ainsi que lui. En même temps il renouvella connoissance avec les laboureurs, anciens amis de son père ; et après avoir examiné avec soin l'intérieur de leurs familles, il choisit parmi eux des femmes et des maris pour ses enfans. En conséquence de ce projet, il dirigea l'éducation des enfans qu'il se proposoit de prendre un jour pour gendres et pour belles-filles. Cette éducation n'étoit pas recherchée : il vouloit seulement que ces enfans sussent lire, écrire et compter ; qu'ils eussent des manières douces, des mœurs pures, une piété sincère, et le goût du travail. Ses vertueux desseins ont réussi selon ses vœux. Il a marié tous ses enfans ainsi qu'il l'avoit projeté, et il est devenu le plus heureux de tous les pères. Sa famille nombreuse logée chez lui, et s'accroissant chaque année, il a été forcé de bâtir

successivement les douze pavillons qui entourent le château ; il vit là en patriarche, avec ses deux respectables sœurs, et une multitude d'enfans et de petits enfans, tous vêtus, ainsi que lui, comme ses pères, c'est-à-dire, en paysans et paysannes, mais jouissant de toutes les commodités de la vie, et goûtant un bonheur qui n'est aussi peu recherché que parce qu'il n'est pas connu.

Comme mon ami achevoit ce récit, nous entrâmes dans le bois. Je remarquai que chaque arbre portoit une étiquette, sur laquelle étoient écrits une date et un nom. Je questionnai mon compagnon de voyage sur cette singularité. Il faut, me dit-il, vous instruire d'un antique usage de cette province, dont l'origine m'est inconnue. A la naissance de chaque enfant, le père de famille plante un arbre sur lequel il inscrit le nom donné à l'enfant, et l'année dans laquelle il est né (*a*). Ainsi chaque

(*a*) Il est très-vrai que cet usage existe en Russie ; mais je ne suis pas sûre que ce soit dans la province de *Livonie*.

propriétaire d'une terre un peu étendue, possède un de ces bois sacrés, où jamais la coignée n'abattit un arbre dans sa vigueur. Mais lorsqu'enfin un arbre se couronne et dépérit, on se décide à le couper ; ce qui ne se fait pas sans un grand appareil. On assemble sa famille et ses voisins ; on abat l'arbre en leur présence, et l'on transcrit sur un registre de famille l'inscription qui étoit sur l'arbre, en y ajoutant l'année où l'on a été obligé de le couper ; et les parens et voisins signent cette note, comme ayant été témoins de la cérémonie. Ainsi ces registres conservent à jamais les noms et la mémoire de nos ancêtres, avec d'autant plus de certitude, qu'on écrit sur un autre registre l'année de la naissance de chaque enfant, en décrivant l'espèce d'arbre qu'on a planté dans *le bois de famille*, le jour où il naquit.

Mon ami parloit encore, lorsque nous entendîmes de loin le bruit d'une musique champêtre. Avançons, me dit-il, on va planter l'arbre de l'enfant qui est né ce matin. Nous allons voir le vénéra-

ble Novorgève entouré d'un nombreux cortège. Nous ne pouvons l'aborder dans ce moment; mais sûrement, après la cérémonie, il viendra nous joindre et nous inviter à dîner. A ces mots, nous précipitons nos pas: guidés par la musique, nous arrivons dans un taillis, une espèce de pépinière remplie de jeunes arbres, et nous y trouvons environ deux cents personnes rassemblées, en comptant une quinzaine de petits enfans. Toute cette troupe étoit habillée suivant le costume des paysans de Livonie. La parure des hommes n'avoit rien de remarquable; mais celle des femmes me parut agréable et pittoresque. Elles étoient coëffées avec des voiles de mousseline qui ne cachoient qu'une partie de leurs cheveux, et qui couvroient entièrement leurs épaules: elles avoient toutes des justes bruns, des ceintures d'étoffes ornées de franges, et des jupes richement brodées. Je m'avance, et je découvre au milieu de cette foule, un vieillard d'une figure douce et majestueuse, vêtu comme les autres paysans, mais dont l'habit simple et grossier for-

moit un contraste singulier avec la brillante décoration qui le distinguoit. Il avoit sur son habit un large ruban blanc, auquel étoit attaché une magnifique croix, enrichie de pierreries (*a*). Voilà Novorgève, me dit mon guide; l'ordre dont il est décoré doit vous le faire reconnoître. Cette distinction est sans doute chère à son cœur : c'est la reconnoissance et non l'orgueil qui lui fait porter avec joie ce bienfait honorable de sa souveraine. Je vous prie, interrompis-je, dites-moi quel est le jeune homme qui est à la droite du vieillard? C'est un de ses petits-fils, répondit mon ami, et le père de l'enfant nouveau-né. A sa gauche vous voyez deux vénérables vieilles : ce sont ses sœurs; et toute la foule qui l'environne immédiatement, n'est composée que de ses enfans et de ses petits-enfans..... — Quel en est le nombre?..... — A-peu-près cinquante personnes, en comptant les gendres et les belles-filles ; et tout cela loge dans

(*a*) L'ordre de Saint-André, institué par le Czar Pierre premier.

l'enceinte que vous avez vue. Le reste de l'assemblée est formée par les parens, les voisins et les amis de la famille : mais taisons-nous ; la cérémonie commence.

A ces mots je me rapprochai du vieillard autant qu'il me fut possible. Je le vis prendre une bêche, et d'un bras encore vigoureux, ouvrir la terre pour y planter l'arbre. Lorsque cette opération fut finie, le vieillard, suivant la coutume, prononça plusieurs bénédictions sur l'arbre nouvellement planté. Il souhaita que cet arbre *vécût aussi longtemps que le sapin Pierre Novorgève* (l'arbre le plus antique du bois), et que l'enfant dont il portoit le nom, pût se reposer un jour sous son ombrage *avec les enfans de ses petits-enfans.* Après ce discours on apporta le registre sur lequel les principaux personnages de l'assemblée écrivirent leurs noms. Ensuite le vieillard reçut dans ses bras l'enfant, objet de la fête, et l'on se mit en marche au son des instrumens.

Nous suivîmes la troupe, qui nous conduisit à l'autre extrémité du bois dans

une immense salle de verdure, environnée des plus beaux arbres que j'eusse encore vus dans ce bois. Cette salle nous offrit un coup-d'œil charmant. Tous les arbres en étoient chargés de guirlandes de fleurs et de verdure; et une douzaine de jolis berceaux d'enfans, dispersés sans ordre, et suspendus avec des rubans à de grosses branches, n'étoient pas, comme vous le verrez, l'ornement le moins intéressant de ce lieu champêtre. Mon compagnon de voyage me montra *le sapin Pierre Novorgève;* j'en admirai la prodigieuse élévation, et voyant à quelque distance deux chênes, entre lesquels étoient placée, sur un tertre de gazon, une colonne de marbre blanc, je questionnai mon guide : sans doute, dis-je, ces deux arbres sont particulièrement chers au bon vieillard?... — Assurément; le plus vieux de ces chênes porte le nom de son grand-père, et l'autre celui de son père. La colonne est un monument de sa tendresse pour eux. On y lit une inscription russe, qui contient l'éloge d'*Anastase et d'Alexis Novorgève;* éloge dicté

par le sentiment et par la vérité, et dont voici le sens. « *Le ciel, pour récompen-* » *ser leur piété sincère, leur fit con-* » *noître le vrai bonheur : ils en jouirent* » *et le trouvèrent dans leur famille,* » *dans les plaisirs champêtres et les* » *travaux de l'agriculture* ». J'imagine, repris-je, que ce berceau, plus orné que les autres et suspendu à ces deux chênes, est destiné à l'enfant nouveau-né? — Justement. Tenez, le vieillard s'approche de ces deux arbres; il va placer l'enfant dans ce berceau. En effet, le vieillard, après avoir tendrement embrassé son petit-fils, le plaça dans le berceau. Ensuite il forma une espèce de trophée de divers instrumens de jardinage qu'on lui présenta, et il l'attacha à un des arbres à côté du berceau. Il expliqua lui-même ce que signifioit cet usage, en disant qu'il consacroit son enfant aux travaux de la campagne, et il termina ce dernier discours en lisant à haute voix l'inscription écrite sur la colonne de marbre. Quand le vieillard eut cessé de parler, une douzaine de jeunes femmes qui

portoient de petits enfans dans leurs bras, les déposèrent dans les autres berceaux, et elles s'assirent au pied de ces arbres, en tenant de longs rubans attachés aux berceaux. De temps en temps elles tiroient doucement ces cordons, ce qui donnoit aux berceaux un léger mouvement de balancement qui amusoit ou endormoit les enfans (*a*).

Tandis que des mères de vingt ans, au milieu d'une fête, ne trouvoient pas de plaisirs plus doux que celui de s'occuper de leurs enfans, les jeunes filles et les garçons de la famille et du voisinage se rassemblèrent au centre de la salle, et dansèrent des rondes en chantant des couplets consacrés à la fête. On chanta aussi une longue romance qui avoit pour titre, *les Saisons*. Après avoir dépeint les plaisirs du printemps, de l'été, de l'automne, on célébra l'hiver avec plus

---

(*a*) Les paysannes russes suspendent ainsi à des arbres, durant l'été, les berceaux de leurs enfans, et les bercent de cette manière. (Voyez *les Costumes russes de M. le Prince.*)

de détail encore. On fit une agréable description des courses de traîneaux, et l'on vanta d'une manière naïve et touchante ces longues soirées d'hiver, qui s'écoulent si délicieusement lorsqu'on les passe au sein d'une famille chérie, rassemblée autour du foyer paternel.

Les couplets finis, on dansa au son des *balalayes* (*a*). Pendant ce temps plusieurs jeunes filles faisoient le tour de la salle, en portant des corbeilles remplies de gâteaux et de clougwa (*b*), qu'elles offroient à tous ceux qui regardoient danser. A midi, les voisins et les parens prirent congé du vieillard et se retirèrent. Le vieillard nous retint à dîner mon ami et moi; il nous mena dans la chaumière qu'avoit habitée son père : ce lieu, nous dit-il, me retrace les plus doux souvenirs; j'y viens méditer tous les matins. S'il avoit pu contenir ma nombreuse famille, j'aurois fini mes jours sous ce

(*a*) Espèce de guittare à long manche.

(*b*) Joli fruit, plus petit que la cerise, et fort commun en Russie.

toît révéré. En achevant ces mots, le vieillard s'assit sur une natte, et nous fit mettre à ses côtés. Il parloit assez bien le français, et il répondit à toutes mes questions avec la politesse d'un homme qui a passé vingt ans à la cour, et avec la franchise, la bonhomie et la simplicité d'un solitaire et d'un laboureur. Il me dépeignit son bonheur sous les traits les plus touchans : enfin, dit-il, j'ai connu la cour, j'ai connu tous les plaisirs que peuvent procurer les succès, la vanité, la faveur : j'avois alors la tête occupée et le cœur vide et mécontent. Dévoré de craintes, d'inquiétudes, il falloit se défier des piéges de la haine, des noirceurs de l'envie, supporter l'ennui des sollicitations indiscrètes ; enfin j'éprouvois chaque jour le chagrin de faire des mécontens ou des ingrats, et j'étois privé des consolations et des conseils de l'amitié. Le ciel dessilla mes yeux. Il me fit connoître que l'homme jeté un instant sur la terre, n'est qu'un insensé lorsqu'il accumule des biens périssables, et qu'il sacrifie son repos à la cupidité. Je perdois la moitié de ma for-

tune en donnant la démission de mes emplois ; mais je recouvrois la liberté. En renonçant aux passions factices, en reprenant le goût des plaisirs offerts par la nature, je retrouvai la santé que j'avois perdue, je retrouvai le bonheur si pur que j'avois goûté dans ma première jeunesse ; et c'est ainsi que la simplicité des goûts et des mœurs, prolonge, embellit notre vie, et rend les derniers instans de notre carrière, aussi rians, aussi fortunés que ces jours heureux de l'enfance, dont nous ne conservons un si doux souvenir que parce qu'ils se sont écoulés dans l'innocence et dans le calme des passions.

Je ne me lassois point d'écouter le vertueux Novorgève ; mais le dîner interrompit cette conversation. Nous nous mîmes à table dans la salle de verdure où l'on avoit dansé Je contemplai avec ravissement le vieillard au milieu de sa famille, et assis à table entre ses deux respectables sœurs. Je ne pouvois entendre le langage de ses enfans ; mais je voyois l'expression de leurs physionomies : elle

peignoit la joie et l'inspiroit. Après le dîner, le vieillard me conduisit dans son château ; il étoit aussi simple que vaste, on n'y trouvoit aucune des recherches du luxe et de la mollesse; des lits sans rideaux, des tables et des chaises de bois, des nattes de jonc, en composoient tous les meubles ; de longues branches d'arbres (*a*), artistement entrelacées ensemble et chargées de feuillages, en faisoient les seuls ornemens. Le salon pouvoit contenir toute la famille : on causa environ une heure ; au bout de ce temps, tout le monde sortit. Nous restâmes avec le maître de la maison, qui nous proposa une promenade dans ses jardins. Lorsque nous y fûmes, il ôta son cordon de Saint-André, qu'il suspendit à une branche d'arbre. Il jeta son habit sur le gazon, et prenant une

(*a*) C'est l'usage en Russie pendant l'été, et sur-tout chez les paysans et le peuple, d'orner ainsi de feuillages l'intérieur des maisons. Aussi rencontre-t-on dans les villes une infinité de gens chargés de branches d'arbres qu'ils vendent pour cet usage. Dans les appartemens on met ces branches dans des vases remplis d'eau.

pioche, il se mit à travailler la terre, tout en causant avec nous.

Les jardins étoient immenses ; j'apperçus une douzaine de jardiniers, et bientôt je les reconnus ; c'étoient les enfans de la maison avec lesquels nous avions dîné. J'appris alors que les autres étoient employés à des travaux de même genre dans la campagne, hors de l'enceinte du château, et que les femmes, pendant ce temps, s'occupoient des soins du ménage. Les unes avoient le district de la cuisine, de la laiterie ; les autres filoient, travailloient en linge, faisoient leurs habits et ceux de leurs enfans. Aucune ne passoit un moment dans l'oisiveté jusqu'à sept heures du soir, où toute la famille se rassembloit dans le salon avant de souper. Avec quel plaisir on se mettoit à table, avec quel appétit on soupoit!.... Avant de se coucher, le bon Novorgève lisoit à ses enfans une courte instruction morale et chrétienne, ensuite l'assemblée se mettoit à genoux. Le vieillard récitoit tout haut des prières qu'il terminoit en donnant sa bénédiction à toute sa famille. Alors on

alloit se coucher et goûter les charmes d'un sommeil aussi paisible que profond. Je partis le lendemain, et j'emportai de ce château et du philosophe heureux qui l'habitoit, un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire et de mon cœur.

Comme M. de la Palinière achevoit ces mots, la baronne se leva en le remerciant de sa complaisance, et l'on se retira sur-le-champ, car il étoit près de dix heures et demie. Les veillées furent interrompues pendant quelques jours, parce que c'étoit le tour de madame de Clémire de conter une histoire, et qu'elle étoit enrhumée; mais on causa. César se ressouvint que la baronne, dans l'histoire d'Olimpe, avoit dit *que l'honneur étoit plus sévère que les loix;* il lui en demanda la raison. Les loix, répondit la baronne, sont faites pour tous les hommes; on ne doit pas attendre de la multitude des sentimens généreux et délicats; par conséquent les loix ne doivent pas ordonner de belles actions. Si elles étoient plus sévères, elles ne seroient suivies que par un petit nombre d'hommes, et elles ne procureroient

pas un bien général : elles se bornent à défendre les crimes et les injustices manifestes, parce qu'elles sont faites pour le peuple, et non pour les sages : ainsi, vous voyez que l'homme dont toute la probité consisteroit à obéir aux loix, ne seroit ni vertueux, ni véritablement estimable ; car on peut être bien méprisable en ne faisant rien de ce qui assujettit aux peines imposées par les loix. D'après cela, vous comprendrez pourquoi la loi autorise si souvent ce que l'honneur interdit, et pourquoi il y a tant de procès qu'il est si honteux d'entreprendre, quoi qu'on soit sûr de les gagner. Il y a même plus, ajouta M. de la Palinière, il existe de véritables crimes que les loix ne punissent pas ; par exemple la calomnie, si elle n'a produit aucun événement tragique (*a*).

(*a*) En Pologne on punit les calomniateurs d'une manière aussi bisarre qu'infamante. « Le » calomniateur convaincu, doit en plein sénat se » coucher à terre sous le stale de celui dont il a » attaqué l'honneur, et dire à haute voix qu'en » répandant contre lui des bruits injurieux, *il* » *en a menti comme un chien.* Cette confession

Mais, interrompit César, un calomniateur est déshonoré aux yeux de tout le monde ?... — Assurément, ainsi que tous ceux qui profitent de l'indulgence de la loi, pour faire des actions condamnables en elles-mêmes.... Il y a quelque chose là-dedans que je ne comprends pas, reprit César; qu'est-ce qu'un homme déshonoré !.... — C'est un homme que la voix publique accuse de manquer d'honneur... — *La multitude* a donc de la délicatesse, puisqu'elle juge si bien, puisqu'elle est plus sévère que la loi : ainsi *les loix faites pour la multitude* auroient donc pu ordonner la vertu. — L'homme le moins estimable et le plus grossier ne peut se défendre d'aimer la vertu et de haïr le vice. Les passions le font agir contre sa conscience ; mais cette consciece ; en lui reprochant ses fautes, l'éclaire d'autant mieux sur celles des autres, qu'alors il

---

» publique achevée, il faut qu'à trois diverses » fois, il imite la voix d'un chien qui aboie. Cette » peine des calomniateurs est encore en usage » en Pologne ». (*Histoire générale de Pologne, par M. le chevalier de Solignac, tome III.*)

n'en repousse pas le témoignage. Ainsi, il se conduit mal et il juge bien. Foible et corrompu, il cède à ses passions ; mais lorsqu'il est de sang-froid, c'est-à-dire sans intérêt, il condamne dans les autres, et de premier mouvement, les mêmes excès auxquels il se laisse entraîner. Ce qui est méprisable le révolte ; ce qui est généreux, touchant, l'emeut et le charme. Mauvais père, fils ingrat, il ne verroit point sans attendrissement la vieille grand'mère de *l'Ange-Sund* bénissant ses enfans, et mon bon vieillard russe au milieu de sa famille. Il admirera ces tableaux sublimes, mais il ne sera même pas tenté d'imiter de semblables exemples ; comment obéiroit-il à une loi qui le lui commanderoit ? Cet homme est l'image de la *multitude*. Voilà les hommes en général. Le résultat le plus important de ces réflexions, c'est que toutes les loix s'élèvent pour condamner de mauvaises actions, et pour la vertu. Si l'on attache du prix à la réputation, à l'approbation générale, il faut donc être constamment bon, noble, estimable.

J'ai aussi une question à faire, dit Caroline ; il y a un mot dont je ne sais pas bien la signification. J'entends souvent parler *des préjugés*, et je ne comprends pas trop ce que c'est..... —Un *préjugé* est une opinion qui n'est pas le fruit d'une mûre réflexion, et qu'on ne peut appuyer sur aucun raisonnement solide. Par exemple, mademoiselle Victoire croit *qu'un morceau de la corde d'un pendu*, porté dans la poche, fait gagner au jeu. Voilà un préjugé. Certainement ce ne sont pas ses réflexions sur la possibilité d'un tel fait, qui ont pu lui donner cette croyance. Demandez-lui pourquoi elle a cette opinion ; elle vous dira que c'étoit celle de sa tante, de sa mère, de sa grand'mère : vous n'en aurez point d'autre raison. Tous les préjugés ne sont pas aussi stupides que celui-là ; mais j'en connois beaucoup qui me le paroissent autant, et qui sont généralement adoptés. J'ai vu des femmes fuir avec effroi à l'aspect d'une personne qui gardoit un parent malade de la rougeole ou de la petite-vérole ; et j'ai vu ces femmes s'enfermer tranquillement avec

le médecin qui soignoit ces mêmes malades. J'ai vu beaucoup de choses de ce genre, qui valent bien la prédilection de mademoiselle Victoire pour *la corde de pendu*. Il existe une autre espèce de préjugés, qui, loin d'être ridicules, sont au contraire respectables, parce qu'ils sont produits par une sensibilité vive et délicate. Laissons croire aux jumeaux, qu'unit une parfaite amitié, qu'ils souffrent réciproquement les maux physiques l'un de l'autre ; laissons croire à une mère qu'elle reconnoîtroit au milieu de mille enfans, son enfant qu'elle n'auroit jamais vu. Ces douces erreurs des cœurs tendres sont l'ouvrage des sentimens les plus vertueux : gardons-nous de les mépriser. Ainsi toute opinion qu'on ne peut soutenir par aucune espèce de raisonnement, et dont les faits et l'expérience démontrent manifestement la fausseté, est certainement un préjugé. Mais à moins de ces conditions, nous ne devons point affirmer qu'une chose, quelqu'étrange qu'elle puisse nous paroître, est chimérique et vaine. — Sans doute l'histoire

d'Alphonse nous a appris qu'il existe une infinité de phénomènes dans la Nature, dont les savans même ne peuvent expliquer les causes. — Voilà pourquoi nous ne devons appeler *préjugés* que les choses qui non-seulement répugnent à la raison, mais qui sont d'ailleurs démonstrativement prouvées fauses par les faits mêmes... — Je comprends fort bien à présent ce que c'est que *les préjugés ;* et puisque tous ceux qui ne viennent pas de la sensibilité sont ridicules, comme la croyance que le vendredi est un jour malheureux, ou qu'une salière renversée porte malheur..... &c..... — Vous comprenez donc aussi que tout ce qui nous est prescrit par la religion, par les loix et par l'honneur, ne peut s'appeler *préjugé?*.... Assurément..... — Le respect pour les morts et pour leurs tombeaux est-il un préjugé ? — Non, puisque la religion ordonne de les honorer, et que c'est même une action pieuse de les ensevelir. — Cela est juste ; mais ce respect doit-il s'étendre aussi loin qu'on le croit communément, lorsqu'on dit qu'il est moins condamnable

de mettre au jour une mauvaise action d'une personne qui existe, que d'une personne qui n'est plus?..... Cette question m'embarrasse. — Consultez à cet égard un guide toujours sûr, la religion : ordonne t elle d'avoir plus d'égards pour la mémoire de ceux qui ne sont plus, que pour la réputation de ceux qui existent?..... — Non certainement ; et elle ordonne d'aimer son prochain comme soi-même, et de lui rendre le bien pour le mal (*a*) : ainsi sûrement il est plus condamnable de détruire la réputation d'une personne vivante, que de flétrir la mémoire d'une personne qui n'est plus..... — D'ailleurs, on ne fait pas souffrir la personne morte, et l'on désespère la personne vivante ; ainsi l'opinion dont je vous parlois, n'est donc qu'un préjugé,

(*a*) *Bénissez ceux qui vous persécutent, bénissez-les, et gardez-vous bien de leur donner des malédictions.... Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers frères, mais donnez lieu à la colère ; car il est écrit : C'est à moi que la vengeance est réservée, et c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur.* (Epître de saint Paul aux Romains, chapitre XII.)

comme nous venons de l'exposer : c'est-à-dire, *de mettre au jour une mauvaise action*, par conséquent de découvrir un fait prouvé et qui n'admet aucune justification : car si, par exemple, après la mort d'un ennemi, on cherchoit à flétrir sa mémoire par des accusations nouvelles et vagues, on joindroit la lâcheté à la méchanceté, puisque l'ennemi mort ne peut empêcher l'effet des préventions qu'on répand contre lui. S'il vivoit, il pourroit détruire des doutes, éclaicir de simples conjectures ; mais il ne pourroit se justifier d'un fait positif et prouvé : voilà pourquoi il y auroit de la lâcheté à l'accuser légèrement. Au reste, vous croyez bien que dans tous les cas je désapprouve et je hais cette animosité insensée contre ceux qui n'existent plus, et qui par conséquent ne peuvent plus nous nuire : j'ai seulement voulu vous prouver qu'il y a beaucoup moins de cruauté à flétrir la mémoire des morts, qu'à détruire la réputation des vivans. Maman, dit Caroline, je me souviendrai de cette conversation ; je n'oublierai point qu'il

faut se préserver des préjugés ridicules, *et respecter ceux qui viennent de la sensibilité et de la délicatesse* ; et qu'enfin, ajouta la baronne, lorsqu'on veut connoître si l'on doit adopter ou rejeter une opinion, il faut l'examiner mûrement ; et si elle n'est pas indifférente en elle-même, si la croyance ou l'incrédulité doit avoir quelqu'influence sur notre conduite et sur nos sentimens, il faut consulter la religion, les loix et l'honneur, et se conformer exactement à ce que ces guides sacrés peuvent conseiller et prescrire. En effet, dit M. de la Palinière, pour votre bonheur, pénétrez-vous profondément des grandes vérités que nous enseigne la religion, nourrissez votre esprit de ses maximes saintes ; elles vous traceront avec détail tous vos devoirs.

Deux jours après cet entretien, madame de Clémire se trouvant seule avec Caroline : Ma fille, lui dit-elle, lorsque je suis entrée chez vous ce matin, une femme-de-chambre bouclait vos souliers ; comment pouvez-vous souffrir qu'on vous rende un pareil service ? Avilir son sem-

blable, traiter en esclave une créature humaine, c'est s'avilir soi-même ! N'exigez donc jamais d'une femme-de-chambre que les services qui vous seront véritablement nécessaires; épargnez-lui, autant qu'il vous sera possible, tout ce qui pourroit lui causer de la fatigue ou lui inspirer de la répugnance. N'ayez point la bassesse et la cruauté d'abuser de sa situation, en lui refusant les égards qui lui sont dus. Si vous voulez être un jour respectée de vos gens, accoutumez-vous de bonne heure à respecter aussi en eux les droits sacrés de l'humanité. Je ne puis m'habiller seule : ainsi ma femme-de-chambre m'aide à me coëffer et à m'habiller ; mais je puis me déhabiller sans son secours, et vous savez que depuis que je suis mariée, jamais je n'ai fait veiller une femme-de-chambre, jamais je n'ai souffert qu'elle m'attendît, et que je me suis toujours déshabillée et couchée sans son aide. J'ai vécu dans le monde; j'allois au bal, je rentrois alors à quatre ou cinq heures du matin, bien parée, avec un habit garni de fleurs, des voiles attachés

avec mille épingles : il est assez difficile de se débarrasser seule de tout cet attirail; mais j'aimois beaucoup mieux prendre cette peine et me coucher quelques minutes plus tard, que d'être aidée par une malheureuse créature endormie et de mauvaise humeur, qui, en me déshabillant, eût en elle-même maudi mes plaisirs et sa condition. Présentement j'ai moins de mérite à me déshabiller seule : les parures de Champcery ne sont pas gênantes.... — Jamais non plus vous ne sonnez dans la nuit?... — Non, à moins que je ne sois malade. Etant couchée, si j'ai besoin de quelque chose, je me relève, même dans le cœur de l'hiver. Je suis si accoutumée à tout cela, que je n'en souffre nullement. C'est une habitude qui ne me coûte rien, et qui me donne une activité que je crois très-salutaire à la santé; car rien n'affoiblit comme la paresse et la mollesse. En se servant ainsi soi-même, on acquiert une adresse, une force, une agilité surprenantes : je n'ai pas l'air d'être robuste; et cependant à mes veillées particulières je fais continuellement de

vrais tours de force. Je porte de la meilleure grace du monde, une énorme cruche pleine d'eau; l'hiver je pose dans mon feu de grosses bûches infiniment plus lourdes que moi.... &c.... — Maman, je veux vous imiter; dorénavant je me déshabillerai toute seule, si vous le permettez.... Non : vous êtes encore trop jeune. Votre âge est celui de la foiblesse et des dépendances physiques ; mais dès-à-présent, vous pouvez vous aider vous-même beaucoup plus que vous ne faites; et quand vous aurez quinze ans, vous ferez fort bien de prendre l'habitude de vous déshabiller sans le secours de personne.... — Maman, je vous promets de ne plus manquer aux égards que nous devons à ceux qui nous servent. — Il y a une foule d'autres égards qu'on leur doit encore; entr'autres, celui de ne jamais dire devant eux, ni directement, ni indirectement, une chose qui puisse les faire rougir de leur état. Par exemple, il y auroit une cruauté révoltante à citer, en présence d'un domestique, un proverbe qui insultât à sa condition, comme celui-ci : *Men-*

tir comme un laquais. Il faut éviter avec le plus grand soin de semblables grossièretés, qui, en les humiliant, sont faites pour exciter leur ressentiment et pour attirer leur haine; on doit encore avoir l'attention de ne jamais se permettre devant eux la moindre légéreté qui puisse ébranler leurs principes; car nos discours et nos actions font sur eux la plus grande impression; ainsi, nous sommes doublement condamnables, lorsque nous leur donnons de mauvais exemples. Enfin, la religion, la justice et l'humanité nous engagent également à les traiter avec douceur, indulgence; à nous occuper de leurs intérêts, à les protéger dans toutes les occasions, et à les soigner avec affection lorsqu'ils sont malades ou qu'ils ont vieilli à notre service.

En prononçant ces paroles madame de Clémire se levoit pour aller à la promenade; mais Caroline l'arrêta, en disant qu'elle avoit une petite confidence à lui faire; et elle lui avoua que le matin elle avoit eu un peu d'humeur avec Pulchérie. Vous avez sans doute réparé ce tort,

dit madame de Clémire ? Oui, maman, reprit Caroline. — Mais de quelle manière ? — Je me suis fait violence, j'ai surmonté mon humeur, et le reste de la matinée j'ai été avec ma sœur comme à l'ordinaire.... — Et vous ne lui avez point fait d'excuses? vous ne lui avez pas témoigné du regret d'avoir été injuste un moment? — Aussi-tôt qu'elle m'a vu reprendre ma gaîté, elle a repris toute la sienne, et elle n'avoit plus l'air d'être fâchée le moins du monde.... — Parce qu'elle n'a point de rancune, faut-il que vous paroissiez insensible? Si j'avois eu tort avec le dernier domestique de la maison, je lui en montrerois certainement du repentir, et je croirois justement m'honorer moi-même (car rien ne nous élève comme l'équité), en lui faisant des excuses proportionnées à l'offense. Le défaut le plus intolérable qu'on puisse avoir dans la société, est celui de ne pas savoir reconnoître et réparer ses torts. Nous sommes si imparfaits qu'il n'y a guère de jours où nous ne fassions des fautes : aussi, la

personne la plus aimable et la plus attachante, sera-t elle toujours celle qui, en avouant ses torts, montrera le plus de franchise et de sensibilité. C'est-là le talent sublime des cœurs tendres et généreux; tandis que les petites ames et les esprits bornés, dominés par une mauvaise honte aussi méprisable que puérile, aiment mieux aggraver leurs fautes que de faire une démarche, ou de dire un seul mot qui pourroit tout expier..... — Maman, je vais aller chercher ma sœur pour lui faire des excuses d'avoir eu un moment d'humeur, et de ne lui en avoir pas témoigné sur-le-champ mon regret. A ces mots Caroline fut tendrement embrassée, ensuite elle sortit en courant pour aller retrouver sa sœur.

Madame de Clémire avoit annoncé le matin qu'elle conteroit une petite histoire à la veillée, et le soir elle s'acquitta de sa promesse en ces termes :

Les Solitaires de Normandie.

Dans la province de Normandie, à quelques lieues de Forges (*a*), près la riche abbaye de Bobec, vivoit un bon fermier nommé Anselme, avec sa femme et ses enfans. Il étoit pauvre, mais si heureux, que depuis quinze ans il n'étoit sorti de sa chaumière que pour aller à l'église. Sa petite habitation étoit isolée au milieu d'une forêt; il n'avoit point de voisins, il n'en desiroit pas. Il ne pouvoit imaginer qu'après avoir labouré son champ, il fût possible de trouver un plaisir plus doux que celui de se reposer au sein de sa famille. Trois arpens de terre, deux vaches, quelques poules formoient toutes ses possessions. Sa société étoit composée, outre sa femme et cinq enfans, d'une servante et d'un pâtre, qu'il est nécessaire de vous faire connoître particulièrement. La servante se nommoit *Jacqueline*. Depuis son enfance dans la mai-

(*a*) A 26 lieues de Paris, et célèbre par ses eaux minérales.

son d'Anselme, elle avoit les mœurs et les goûts sédentaires de ses maîtres. Elle ne s'étoit jamais éloignée de la chaumière plus d'une demi-lieue. De tous les édifices qui sont sur la terre, elle ne connoissoit que la seule abbaye de Bobec, et jamais Saint-Pierre de Rome et la Colonnade du Louvre n'excitèrent autant d'admiration que la petie église de Bobec en inspiroit à Jacqueline. Elle avoit entendu parler de Forges; et sachant que ce village étoit à quatre lieues de son habitation, elle n'avoit jamais eu la tentation d'entreprendre un aussi long voyage. Jacqueline, comme vous le croyez bien, ne savoit pas lire; elle n'avoit même de sa vie vu un livre. Ses talens étoient bornés; ils se réduisoient à savoir traire les vaches, faire du fromage, et aider sa maîtresse dans les petits travaux du ménage; son esprit n'auroit pas embrassé des connoissances plus étendues: elle n'avoit précisément que le degré d'intelligence nécessaire pour remplir passablement les devoirs de son état; et si le ciel ne lui eut pas donné des maîtres aussi patiens qu'hu-

mains, elle eût plus d'une fois couru le risque de perdre sa condition ; mais du moins elle ne faisoit point de fautes volontaires : elle manquoit absolument de mémoire et de réflexion, elle avoit peu d'activité, en même temps ses intentions étoient si droites et son cœur si bon, que jamais Anselme et sa femme n'avoient pu se résoudre à la gronder. Le pâtre Michel, qui gardoit les vaches, étoit encore moins actif et moins spirituel que Jacqueline. La foiblessse de sa constitution excusoit aux yeux de l'indulgent Anselme son indolence et son incapacité ; d'ailleurs Michel étoit d'un naturel doux et paisible ; il avoit de la probité, un sang-froid inaltérable, et une sérénité d'ame que rien ne pouvoit troubler.

Il y avoit tant de conformité entre Michel et Jacqueline, qu'il étoit impossible qu'ils se vissent tous les jours sans s'attacher l'un à l'autre. La sympathie se déclara, et les deux amans demandèrent à leurs maîtres la permission de se marier ; ce qui leur fut accordé. Jacqueline épousa Michel, et au bout de

trois ans se trouva mère de trois enfans, qui furent élevés avec ceux d'Anselme.

Vers ce temps, Jacqueline éprouva un sensible chagrin. La femme d'Anselme mourut, et le bon homme ne survécut que deux ans à sa femme. Alors Jacqueline et Michel perdirent le meilleur des maîtres, et le seul appui qu'ils eussent sur la terre. Des parens, tuteurs des enfans, vinrent occuper le petit héritage. Ils eurent la cruauté de renvoyer Michel et Jacqueline.

Il fallut quitter la cabane chérie, qu'ils regardoient comme leur maison paternelle; il fallut s'arracher des bras des pètits enfans du vertueux Anselme, de ces enfans qui, depuis deux ans, donnoient à Jacqueline le doux nom de mère! La pauvre Jacqueline les baigna de larmes, et sortit désespérée, suivie de quatre enfans à elle, et du triste Michel, qui portoit sous son bras un gros paquet, contenant quelques vêtemens grossiers, le seul bien qui restât à cette famille infortunée.

Dans cette affreuse situation, ils

n'éprouvèrent heureusement aucune des inquiétudes déchirantes que peuvent causer l'imagination et la prévoyance ; ils étoient de caractère à ne ressentir jamais que la douleur du moment : l'avenir étoit pour eux couvert d'un voile si impénétrable, qu'il leur cachoit même jusqu'à l'image du lendemain. Avant de quitter la chaumière, ils avoient bien dîné ; aussi ne s'inquiétoient-ils que médiocrement de leur souper. Ils ne s'entretenoient que de leurs regrets de la mort d'Anselme, de leur tendresse pour les enfans qu'ils avoient été forcés d'abandonner.

En causant ainsi, ils marchoient à l'aventure, et ils s'égarèrent dans la forêt. Jacqueline étoit grosse de six mois. Lorsqu'elle fut fatiguée, elle s'assit au pied d'un arbre. Son mari s'établit à côté d'elle, et les quatre petits enfans se rangèrent autour d'eux : on étoit au mois de juillet ; lorsque le jour commença à baisser, un des petits enfans dit qu'il avoit faim, et tous les autres au même moment demandèrent du pain. Michel

avoit quelques provisions dans un havre-sac : il les partagea avec sa femme et ses enfans. Après souper, on se décida à passer la nuit dans le bois, et à la pointe du jour, on trouva un sentier battu qui conduisit dans une espèce de désert à l'extrémité de la forêt.

Ce lieu sauvage étoit rempli de bruyères, et on y découvrit une source d'eau pure qui sortoit d'une roche couverte de mousse. Cette vue causa la joie la plus vive à Jacqueline, car ses enfans mouroient de soif. Pour surcroît de bonheur, la lisière du bois étoit bordée d'une infinité de noisetiers, de mûriers et de framboisiers sauvages ; et d'ailleurs, cette partie du bois étoit pleine de fraises. Jacqueline fut enchantée à l'aspect de ce jardin naturel. O Michel ! s'écria-t-elle, établissons-nous ici ; voilà de l'eau, voilà des fruits, nous y pourrons vivre. Faisons-y une cabane de feuillages pour nous garantir de la pluie. — Mais il faudroit avoir la permission de couper des branches d'arbre. Cette réflexion attrista Jacqueline.

Dans ce moment, elle apperçut à quelque distance un jeune paysan qui cueilloit des fraises; elle s'approche de lui, et lui demande s'il savoit à qui appartenoit le lieu où elle étoit. Vous êtes sur les terres de l'abbaye de Bobec, reprit le paysan. — Sommes-nous loin de l'abbaye? — A trois petits quarts de lieue, et j'y vas porter tout-à-l'heure les fraises que je viens de ramasser. A ces mots, Jacqueline tint conseil avec son mari, et Michel ayant reçu ses instructions, partit avec le jeune paysan pour se rendre à l'abbaye de Bobec : il laissa Jacqueline, avec ses enfans, à l'entrée du bois, en promettant de revenir le plus promptement qu'il lui seroit possible.

Michel, arrivé à l'abbaye, obtint un moment d'audience de l'abbé, auquel il exposa sa situation; il finit par demander de l'ouvrage, ou du moins la permission de s'établir dans le lieu qu'il désigna. Mais, demanda l'abbé, que savez-vous faire? — Je sais garder des vaches..... — Nous n'avons pas besoin de pâtres : d'ailleurs, vous n'êtes pas de nos terres..... —

Mais je n'ai pas de quoi vivre : cela revient au même.... — Nous ne pouvons pas malheureusement secourir tous les pauvres.... — Je ne suis pas un pauvre ; je ne demande pas l'aumône ; nous avons du cœur ; nous voulons bien travailler. — Vous ne savez rien faire ; et d'ailleurs, je vous répète que les habitans de nos terres méritent la préférence.... — Je suis pourtant bien foible et bien maladif, je vous assure ; ainsi, vous devriez bien me prendre à votre service.... — Comment ! parce que vous êtes hors d'état de servir ? — Vraiment oui ; c'étoit à cause de cela que défunt mon maître Anselme m'avoit pris, et qu'il me gardoit. Mais vous, M. l'abbé, si vous n'aimez pas les infirmes, du moins donnez-nous la permission de bâtir une petite cabane de feuilles parmi ces bruyères.... — Et, comment vivrez-vous là ? — Avec des fruits sauvages et des racines ; il y a du cresson, des fraises, des noisettes, de l'eau : c'est un vrai paradis.... — Et l'hiver ?.... — L'hiver !.... Ah ! nous n'avions pas pensé à l'hiver.... Mais

l'hiver ne viendra pas de si-tôt : nous ne sommes qu'au mois de juillet.... — Ecoutez, bon homme, puisque vous le desirez tant, je vous permets de bâtir une cabane, et de plus, je vous autorise à venir tous les deux jours à l'abbaye prendre une provision de pain et de pommes-de-terre pour vous et votre famille. — Justement j'ai un havresac. — Allez : c'est tout ce que je puis faire.... — C'est plus que je ne demandois : oh ! Jacqueline sera bien contente.

En disant ces paroles, Michel sortit précipitamment. Il étoit déjà hors de la cour de l'abbaye, lorsqu'on le rappela par l'ordre de l'abbé, pour lui donner du pain bis et des pommes-de-terre cuites sous la cendre. Michel, qui avoit une probité délicate, refusa d'abord de les recevoir. M. l'abbé, ajouta-t-il, m'a dit que ce ne seroit que tous les deux jours : ainsi, je reviendrai les prendre après-demain. Malgré sa résistance, on remplit ses poches de la petite provision donnée pour deux jours, et il partit très-satisfait de l'heureux succès de sa démarche. Il

fut retrouver Jacqueline, et l'abordant d'un air triomphant, il répondit avec détail à toutes ses questions. Jacqueline, charmée de ce récit, le gronda cependant un peu de n'avoir pas acheté dans le village de Bobec une serpe pour couper les branches d'arbres; car enfin, dit-elle, nous avons neuf livres dix sous (c'étoit le fruit de leurs épargnes de dix ans); que veux-tu que nous fassions de cet argent? Cela est vrai, répondit Michel; mais on ne peut pas penser à tout; nous avions bien oublié que l'hiver viendroit!.. — A propos de l'hiver, il faudra que tu gardes de l'argent pour acheter des peaux de mouton. — Oui, car il faut que nous ne manquions de rien, puisque nous devons passer notre vie ici.... — Allons, mettons-nous à l'ouvrage. Nous pouvons toujours couper de petites branches avec nos couteaux.

En disant ces paroles, Jacqueline s'achemina vers le bois. Son mari la suivit, et tous deux travaillèrent sans relâche jusqu'à la nuit. Le mari et la femme n'étoient ni robustes ni industrieux;

aussi furent-ils plus de quinze jours à construire une petite cabane, à la vérité assez solide, mais qui avoit un inconvénient dont ils ne s'apperçurent que lorsque l'ouvrage fut presque entièrement fini. Ils avoient oublié (car, comme disoit Michel, on ne peut pas penser à tout) qu'ils devoient loger dans cette cabane, et que par conséquent il étoit à desirer que son élévation fût proportionnée à leur taille. Il est plus commode de travailler à hauteur d'appui que d'élever les bras au-dessus de sa tête, et ils avoient choisi la manière la moins fatigante; de sorte que Jacqueline et Michel auroient pu s'appuyer sur le toît de leur cabane, comme on s'appuie sur un balcon. Jacqueline fut la première frappée de ce défaut de construction; quoique l'édifice fût très-avancé, elle eut la courageuse tentation de recommencer sur nouveaux frais; mais Michel l'en détourna. Au reste, dit-il, on n'entre dans sa maison que pour se reposer: ne suffit-il pas qu'on puisse y être assis ou couché? Jacqueline n'eut rien à répondre à ce raisonnement;

et, malgré cette erreur dans les dimensions, la cabane fut achevée.

Le jour où l'on y dîna pour la première fois, fut un jour de fête. Justement Michel avoit été le matin à l'abbaye; il rapportoit des pommes-de-terre et du pain frais, et en outre une pinte de lait et des œufs qu'il avoit achetés dans le village. La joie des petits enfans fut extrême à la vue de ce festin délicieux. Leur gaîté excita celle de Michel et de Jacqueline. Enfin, rien ne manquoit à l'agrément du repas; car les convives avoient autant d'appétit que de bonne humeur. La nuit, on dormit du sommeil le plus tranquille. Après avoir passé plus de vingt-huit nuits exposés aux injures de l'air, on trouva une douceur inexprimable à se reposer sous une épaisse feuillée et à se coucher sur de la paille bien fraîche. Le lendemain matin, on se réveilla dans la plus parfaite santé.

Il n'y a rien de tel, dit Michel, que d'avoir toutes ses aises. On a beau dire qu'on s'accoutume à tout; je n'aurois jamais dormi comme cela sur la terre et

à la belle étoile. Ni moi non plus, reprit Jacqueline. Je me souvenois toujours de la bonne étable où nous couchions chez notre pauvre maître. — Jacqueline, notre cabane vaut bien l'étable, n'est-ce pas ? — Oh sûrement ; et puis, nous sommes chez nous, et comme le disoit notre maître, on n'est heureux que dans son ménage. Ce ménage, qui suffisoit au bonheur de Jacqueline, n'étoit formé que de la veille. Michel avoit acheté une écuelle et cinq cuillers de bois, une bonne provision de peaux de mouton, et du lin pour Jacqueline, qui possédoit une quenouille, et qui savoit filer assez passablement. Tel avoit été l'emploi des neuf livres dix sous. Michel, de son côté, se fit quelques occupations ; il prenoit avec de la glu de petits oiseaux qu'il portoit à l'abbaye ; et au bout du mois, il alloit vendre le lin qu'avoit filé sa femme, ce qui produisoit un mince revenu : car, comme je l'ai déjà dit, Jacqueline n'étoit ni active ni laborieuse.

Tout l'été se passa de la sorte. Au mois de septembre, Jacqueline accoucha le

plus heureusement du monde d'une petite fille, qu'elle nourrit. Enfin l'hiver vint, et malgré les peaux de mouton, la cabane parut alors beaucoup moins agréable, d'autant plus qu'on étoit privé des framboises, des mûres et des autres fruits des bois. Cependant, Michel et Jacqueline ne souffrirent pas du froid autant qu'on pourroit l'imaginer. Ils n'avoient de leur vie couché dans une chambre bien close et à cheminée : l'étable dont ils conservoient un si doux souvenir, avoit un toit percé en plusieurs endroits, et une porte dont les planches mal jointes laissoient dans toute l'étendue des battans trois ou quatre fentes assez larges pour y passer facilement la main. Ainsi, Jacqueline et son mari, même pendant le temps le plus rigoureux de l'hiver, ne trouvèrent pas une grande différence entre leur cabane et l'étable, objet de leurs regrets; et durant l'été, la feuillée située sur un terrein sec, et abritée par une forêt remplie de fleurs champêtres, de racines et de fruits, étoit plus agréable qu'une étable obscure et hu-

mide, bâtie dans une petite basse-cour pleine de fumier, et traversée par une grande mare d'une eau verte et bourbeuse.

Sur la fin de l'hiver, Michel, qui depuis deux mois marchoit avec beaucoup de peine, se trouva dans une impossibilité absolue d'aller à l'abbaye recevoir sa subsistance : Jacqueline y fut à sa place, et le pauvre Michel resta dans sa cabane, tristement couché sur son lit de feuilles. Il ne souffroit point de douleurs vives ; sa tranquillité naturelle et sa piété le préservoient de l'impatience et de l'ennui : il prioit Dieu toute la journée ; Jacqueline filoit ou disoit son chapelet à côté de lui ; ses petits enfans venoient le caresser, et il ne se trouvoit point absolument malheureux : un an se passa de la sorte.

Il y avoit déjà deux années que Michel et Jacqueline habitoient leur cabane ; un jour (c'étoit au mois de juillet), Jacqueline, qui avoit été ramasser des feuilles dans le bois, accourut toute essoufflée à la cabane : Ah ! Michel, s'écria-t-elle, la belle chose que je viens de voir !.... —

Quoi donc ?.... — Un beau carrosse tout jaune qui n'a point de toit.... c'est quasiment fait comme une charrette, mais c'est reluisant.... et puis six chevaux tous bigarrés d'argent !... et de belles dames dans le carrosse, des beaux messieurs derrière, et qui sont habillés de rouge !... Comme Jacqueline achevoit ces mots, elle entendit le bruit de la calèche dont elle venoit de faire la description. Elle tressaille de joie, s'élance hors de la cabane, tous les petits enfans la suivent. Elle apperçoit la calèche à trente pas d'elle, et elle distingue dans cette voiture une figure angélique, qui jette sur elle et sur ses enfans le plus doux regard, et qui, en même temps, crie au cocher d'arrêter. Jacqueline, surprise et enchantée, n'osoit avancer.

La jeune et charmante inconnue, suivie de quatre dames qui descendent avec elle de la calèche, s'approche de Jacqueline. Ces cinq enfans, lui dit elle, sont-ils à vous?..... — Oui, madame.... — Pauvres petits! ils sont presqu'entièrement nus..... — Oh ! les trois derniers ont des

brassières ; mais nous les gardons pour l'hiver..... — Et vous passez le jour dans cette cabane ?..... — Le jour ! et la nuit aussi. — Quoi ! vous n'avez point d'autre logement ?.... — Non, madame, depuis deux ans ; mais nous y sommes bien pendant l'été : il n'y a que l'hiver qui est un peu rude, sur-tout depuis que mon mari est malade..... — Votre mari est malade ! est-il couché dans cette petite cabane !.... — Oui, madame..... — O ciel !..... Ah ! que je suis heureuse qu'on nous ait égarées dans cette forêt, et que le hasard nous ait conduites ici ! En disant ces mots, l'inconnue s'avança vers la cabane, et y entra avec les dames de sa suite, non sans peine, car les souliers à talons, les chapeaux et les plumes obligèrent de se courber tellement, que l'inconnue ne pouvant supporter la contrainte de cette attitude, prit le parti de se mettre à genoux dans la cabane. Grand dieu ! dit-elle, en tournant vers Michel des yeux mouillés de pleurs, se peut-il que depuis deux ans vous n'ayez point eu d'autre asyle !..... Comment n'avez-vous point trouvé des

secours à Forges? — Oh! madame, Forges est si loin!..... — Vous n'en êtes qu'à trois lieues..... — Mon mari est impotent depuis dix-huit mois : je ne pouvois le laisser là pour faire un si grand voyage; et puis nous ne manquons pas de secours; on nous donne du pain et des pommes-de-terre. À ces mots l'inconnue tira sa bourse de sa poche : Tenez, dit-elle à Jacqueline, ce soir je vous enverrai chercher; et puisque vous aimez ce lieu, vous y reviendrez, je vous le promets : mais je vous demande de passer quelque temps à Forges; car votre mari a besoin des secours d'un médecin.

Pendant ce discours, Jacqueline considéroit les pièces d'or que l'inconnue venoit de lui donner; enfin, rompant le silence : Puisque vous êtes si bonne, madame, dit-elle, je vous avoue que ces pièces-là ne peuvent nous servir; on ne connoît pas ça dans le pays..... — Quoi! vous n'avez jamais vu d'or?..... — Oh! si fait : j'ai vu de la dorure dans la chapelle de *Bobec*; mais la monnoie d'or n'est sûrement pas reçue dans le pays, car je

n'en ai même pas entendu parler. L'inconnue, frappée d'un excès de misère dont elle n'avoit jamais eu l'idée, ne put retenir ses larmes ; cependant elle engagea Jacqueline à garder l'or qu'elle avoit reçu ; mais pour la satisfaire, elle lui fit donner quelques écus, qui furent acceptés avec autant de satisfaction que de reconnoissance. Alors l'inconnue, et les dames qui l'accompagnoient, sortirent de la cabane ; elles montèrent en calèche et retournèrent à Forges, laissant Michel et Jacqueline transportés de joie et d'admiration. Ils ne s'entretinrent que de *la belle dame*, et le soir ils en parloient encore, lorsqu'on vint les chercher pour les conduire à Forges. Quatre hommes posèrent doucement Michel sur un brancard, et le portèrent ainsi couché sur un matelas. Jacqueline et ses enfans montèrent dans une charrette couverte, et la petite troupe arriva à Forges vers les neuf heures du soir. On les conduisit dans une maison où ils trouvèrent du linge et de bons lits.

Aussi-tôt que Michel fut couché, Jac-

queline le quitta pour aller questionner son hôtesse. Au bout d'un quart-d'heure elle revint. O Michel ! s'écria-telle, tu vas être bien émerveillé !..... — Dis donc vîte..... — La belle dame !..... Sais-tu ce que c'est qu'une princesse ?.... — Non..... — Eh bien ! la belle dame est une princesse..... et puis elle s'appelle encore duchesse..... et puis elle a encore un autre nom..... mais je l'ai oublié, le troisième nom..... Enfin, par-dessus tout cela, elle est parente du roi..... — Elle n'en est pas plus fière, toujours... — Oh, pour cela non... — Une parente du roi avoir un regard si humain, une si douce parole !... — Tu ne devinerois jamais pourquoi elle est venue à Forges ? C'est pour boire d'une certaine eau qui fait avoir des enfans ; moi, je n'ai pas grand'foi à cette fontaine-là ; mais je ferai une neuvaine pour que Dieu donne à cette chère bonne dame une belle famille, qui achève de la rendre bienheureuse.

L'hôtesse interrompit cet entretien, en apportant aux deux solitaires un excellent souper. Michel et sa femme avoient

bu jadis de mauvais cidre, mais ils n'avoient jamais bu de vin. Ils en burent pour la première fois à la santé de leur bienfaitrice. Ensuite Jacqueline se coucha, en remerciant le ciel et en bénissant mille fois sa jeune et vertueuse protectrice. Le lendemain Jacqueline fut éveillée par une couturière qui vint prendre sa mesure et celle des petits enfans, en disant que la princesse lui avoit commandé des chemises et des habits pour toute la famille. En effet, quelques jours après, Jacqueline reçut le trousseau le plus complet : bas, souliers, coiffure, rien n'étoit oublié. Jacqueline se livroit à une joie d'autant plus pure, que la santé de Michel se rétablissoit à vue d'œil. Les soins assidus du médecin, un logement sain, une bonne nourriture avoient déjà produit un mieux surprenant; et au bout de trois semaines il fut en état de se lever et de marcher dans sa chambre.

A cette époque Jacqueline eut une entrevue avec sa bienfaitrice, qui, lui présentant un trousseau de clefs: Voilà, lui dit-elle, les clefs de votre maison et de

vos armoires ; allez chez vous, ma bonne Jacqueline : j'irai vous voir demain matin et vous demander à déjeûner. Jacqueline, éperdue à ce discours, bégaya quelques mots, et reçut les clefs d'un air stupide, ne pouvant croire qu'elle eût une maison et des armoires, ni que *la parente du roi* pût venir déjeûner chez elle. Le jour même, Michel, sa femme et ses enfans furent reconduits au désert où on les avoit trouvés. Mais quelle fut leur surprise en voyant à la place de leur cabane de feuilles, une jolie petite maison située au milieu d'un grand jardin ! Les enfans poussent des cris de joie ; Michel et Jacqueline les embrassent en pleurant. O mon Dieu ! dit Jacqueline en joignant les mains, qu'avons-nous fait pour mériter tant de bonheur !.....

La charrette s'arrête à la porte : on conduit les solitaires dans leur habitation, composée de deux jolies chambres, d'un bûcher et d'une petite cuisine remplie de tous les ustensiles nécessaires dans un ménage. La chambre des solitaires avoit une cheminée, et pour meubles

deux bons lits avec des rideaux d'indienne, deux tables de bois, quatre chaises de paille, deux bons fauteuils et une grande armoire. Jacqueline prenant son trousseau de clefs, ouvre l'armoire et y trouve deux habits complets pour son mari, autant pour elle et pour les enfans; des chemises, des bas, des bonnets, et en outre des draps, des nappes et des serviettes, et une énorme provision de lin pour filer. Quand Jacqueline eut fait l'inventaire de son armoire, on la mena dans son jardin, déjà rempli de légumes; ensuite on lui fit voir une petite basse-cour, où elle trouva une vingtaine de poules; enfin on ouvrit une étable qui renfermoit deux belles vaches, et on lui apprit qu'elle possédoit un petit pré, situé à un demi-quart de lieue de sa maison. Jacqueline croyoit rêver. Quoi! disoit-elle à son mari, nous sommes plus riches que ne l'étoit défunt notre maître Anselme!.... Sa chaumière n'étoit qu'une masure au prix de celle-ci..... Notre jardin est deux fois plus grand que n'étoit le sien!..... O Michel! il ne faudra jamais

oublier notre feuillée; sur-tout l'hiver, quand nous serons avec nos enfans autour du feu, afin de remercier toujours Dieu d'aussi bon cœur qu'à présent. En parlant ainsi, de douces larmes couloient des yeux de Jacqueline; Michel pleuroit aussi, et l'un et l'autre embrassoient les enfans et recevoient leurs caresses avec un plaisir, une joie qu'ils n'avoient jamais ressentis, quoiqu'ils les eussent toujours tendrement aimés.

Jacqueline ne put fermer l'œil de la nuit. Elle avoit une lampe sur sa cheminée, et elle passa la nuit entière à considérer avec admiration sa chambre et ses meubles, à prier Dieu, et à bénir son illustre bienfaitrice. Au point du jour elle se leva ainsi que son mari. L'heureux couple va visiter de nouveau et la cuisine et le jardin, et l'étable. Ensuite on habille les enfans, on se pare de ses plus beaux habits, et on prépare le déjeûner. On étale sur la table une nappe toute neuve, on y pose deux grandes jattes pleines de crême, du bon pain bis, du beurre frais, et une corbeille de noiset-

tes nouvellement cueillies : alors on attend *la bonne chère dame*, avec autant de trouble que d'impatience. A onze heures le fils aîné, posé en sentinelle du côté du bois, quitte son poste, et vient annoncer qu'il a vu de loin la calèche. Alors Jacqueline et Michel, avec un battement de cœur d'une force inexprimable, se prennent par le bras : Michel, encore mal assuré sur ses jambes, s'afflige de ne pouvoir marcher plus vîte : les enfans veulent courir devant, et se précipitent en tumulte vers la porte. Le père et la mère les rappellent, et pour la première fois se plaignent de leur désobéissance.

Au moment où les solitaires arrivoient à la porte de leur cour, la jeune princesse descendoit de sa calèche. Jacqueline et son mari baignés de larmes, se jettent à ses pieds ; et Jacqueline lui montrant Michel : O madame, dit-elle d'une voix entrecoupée, il est guéri ! il peut marcher ! Voilà nos enfans qui ne souffriront plus du froid ! voilà notre maison où nous serons aussi bien l'hiver que

l'été ! Nous vous devons tout cela : il n'y a que le bon Dieu qui puisse vous récompenser, car pour nous, hélas! nous ne pouvons seulement vous remercier!

Un déluge de pleurs interrompit ce discours. La charmante et vertueuse princesse mêla ses larmes à celles des solitaires ; et relevant Jacqueline, elle la prit sous le bras, et entra ainsi dans la maison. Vous croyez bien que le déjeûner fut trouvé excellent, qu'on se promena dans le jardin et qu'on entra dans l'étable.

A midi et demi, la princesse quitta les solitaires ; et en arrivant à Forges, elle apprit avec autant de plaisir que d'attendrissement, qu'il n'y a point d'états, point de classes où l'on ne puisse trouver les sentimens nobles et généreux qui la caractérisoient elle-même si particulièrement. Les maçons qui avoient bâti la maison des solitaires, touchés d'une action qui assuroit le bonheur d'une famille entière, voulurent y participer autant qu'il étoit en eux. Ils travaillèrent à la maison jour et nuit, et lorsqu'elle fut achevée, il refusèrent tous unanimement l'argent

qu'on leur offrit en paiement. Il fut absolument impossible de leur faire accepter la moindre récompense, et on ne put les payer qu'en les employant sur-le-champ à d'autres ouvrages pour lesquels on leur donna le double de la somme qu'ils demandoient.

Madame de Clémire ayant cessé de parler : Cette histoire est charmante, dit M. de la Palinière, il n'est pas difficile de deviner le nom de l'auguste bienfaitrice des solitaires ; et l'on peut citer d'elle tant de traits de ce genre, que ce récit ne m'a causé nulle surprise. Mais la générosité des maçons m'étonne. Il seroit déjà bien extraordinaire qu'un seul homme de cette classe eût cette grandeur d'ame ; mais que tous ces ouvriers s'accordent à travailler jour et nuit uniquement pour participer à une bonne action ; qu'ils refusent obstinément le salaire qui leur est dû ; que d'un consentement unanime ils sacrifient ainsi leur temps et leurs peines, et qu'eux-mêmes dans la pauvreté, ils rougissent d'accepter un argent si légitimement acquis : il y a dans ce pro-

cédé une noblesse, une délicatesse, un enthousiasme de vertu qui me paroissent bien peu vraisemblables dans des gens d'un état si grossier; et je vous avoue que je ne puis me persuader qu'on ne vous en ait pas imposé à cet égard.— Et si j'avois été témoin de ce fait?...—Vous me charmez, car il m'est bien doux de ne plus le regarder comme douteux.— Voilà de ces traits qu'on n'oseroit inventer, parce que nous n'avons qu'une idée parfaite de la nature. Nous ne voudrions pas la reconnoître dans des tableaux d'imagination qui la peindroient dans toute sa sublimité; et par une inconséquence bizarre, l'héroïsme que nous admirons dans l'histoire ne nous paroîtroit, dans un ouvrage de pure invention, qu'une fiction extravagante, dénuée de toute vraisemblance. Cependant, ce qu'on appelle le *beau idéal* n'existe certainement pas en morale, car l'imagination ne peut rien créer de beau, de sublime, dont l'homme ne soit capable lorsqu'il suit les premiers mouvemens de son cœur, ou qu'il est entraîné par de grands exemples. Pour l'idée

d'une perfection constante, telle que nous pouvons la concevoir, ne la trouvons-nous pas remplie, en examinant la vie de ceux qui pratiquent exactement tous les devoirs qu'impose la religion?

Comme madame de Clémire achevoit ces mots, la baronne fit sonner sa montre. Oh! maman, dit César, il n'est pas dix heures! L'histoire des solitaires a été trop courte, et puis vous l'avez finie si brusquement, sans nous laisser le temps de faire une question. Cela est vrai, ajouta Pulchérie. Par exemple, je voudrois bien savoir si la *neuvaine* de Jacqueline a réussi.... Oui, répondit madame de Clémire; sa bienfaitrice devint mère dans l'année.

Je vais vous conter un trait de sa fille. Cette charmante enfant a six ans et demi; elle passe tous les étés à la campagne. L'année dernière, elle rencontra à la promenade, dans la forêt de Montmorenci, une jolie petite paysanne que sa mère tenoit par la main. La mère offrit un panier de fraises à la jeune princesse, qui, voyant de près la petite fille, s'apperçut

qu'elle étoit aveugle, ce qui la surprit beaucoup, parce que l'enfant avoit les yeux ouverts et parfaitement beaux. La paysanne fut questionnée, elle répondit que son enfant n'étoit pas aveugle de naissance, et qu'elle n'avoit pas le *moyen* de la mener à Paris pour la faire voir à des chirurgiens. Mais, dit la princesse, est-ce que des chirurgiens pourroient lui rendre la vue?.... — On le dit.... — Eh bien ! je la mènerai à Paris quand j'y retournerai ; je lui ferai une petite place dans la voiture à côté de moi. A ces mots, la paysanne attendrie versa quelques larmes ; et les personnes qui suivoient la jeune princesse, lui dirent de venir le lendemain matin à Saint-L**.

D'après l'idée que la princesse avoit eue d'elle-même, et de premier mouvement, on envoya la petite paysanne à Paris, chez un oculiste qui la garda tout l'été et une partie de l'hiver. Cette année, la jeune princesse, en arrivant à Saint-L**, fut agréablement surprise lorsqu'on lui amena la petite fille parfaitement guérie. Quoi ! s'écria-t-elle, vous n'êtes plus

aveugle ?.... — Non, mademoiselle. — Êtes-vous bien contente ? — Sûrement, parce que je pourrai travailler.— Et lire? — Oh! mademoiselle, je ne sais pas lire. — Mais pourtant, vous êtes plus grande que moi, et je sais lire.— J'ai été aveugle deux ans.... — Cela est vrai, mais à présent que vous voyez clair vous apprendrez ? — Ma mère n'est pas assez riche pour m'envoyer à l'école..... — Pauvre petite!.... Voulez-vous que je vous apprenne à lire ? si cela vous fait plaisir, je vous donnerai une leçon tous les jours. A ces mots, la petite fille crut que la princesse plaisantoit, et elle se mit à rire. La princesse insista, et une des personnes qui étoit avec elle parut combattre cette résolution. Songez, mademoiselle, lui dit-elle, qu'il faut qu'une maîtresse ait une patience à toute épreuve. — Je l'aurai. — Cela sera peut-être long.... — Cela ne m'ennuiera pas: mais je lisois couramment au bout de quinze leçons. — J'en conviens ; beaucoup d'enfans, avec la méthode qu'on a employée pour vous, ont appris à lire en aussi peu de temps (13).

Cependant, si *Nanette* a la tête bien dure, et qu'elle n'ait pas beaucoup d'application, il lui faudra peut-être trois mois de leçons. — Serons-nous encore ici dans trois mois? — Oui, mademoiselle. — Eh bien! Nanette aura le temps d'apprendre; et je vais lui donner sa première leçon : en disant ces paroles, cet aimable enfant va chercher le livre et la boîte de fiches, ensuite elle fait asseoir Nanette devant elle; et avec autant de douceur que de grace et d'intelligence, elle donne à Nanette une longue leçon. En renvoyant Nanette, on convint qu'elle reviendroit chaque jour à la même heure.

Quoique Nanette, comme on l'avoit prévu, n'eût pas beaucoup d'application, la maîtresse ne se rebuta point : avec une patience et une persévérance bien extraordinaires à son âge, elle acheva ce qu'elle avoit commencé. C'étoit un spectacle charmant que de la voir donnant sa leçon, montrant avec sa petite main les figures et les mots, reprenant tout bas, louant tout haut, encourageant son écolière, lui promettant des récompenses;

jouissant de ses progrès, et lorsqu'elle lisoit bien, regardant autour d'elle, comme pour recueillir les suffrages des spectateurs étonnés. C'étoit un de ces tableaux à la fois rians et touchans, qui produisent sur l'ame de si douces impressions, et qu'on ne peut se lasser de contempler ! Enfin, Nanette, avant la fin de l'automne, sut lire aussi bien que sa jeune bienfaitrice, qui lui donna des joujoux, des livres et un bel habit; et qui lui dit en partant : *Adieu, Nanette : l'été prochain je vous apprendrai encore autre chose....* Oh ! la charmante petite princesse ! s'écria Pulchérie ; elle sera digne de sa mère ! cette réflexion termina la veillée (*a*).

Avant de se coucher, les enfans demandèrent et obtinrent la permission d'aller le lendemain en vendanges chez le bonhomme *Benoît*. On se leva de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin de voir si le vannier avoit envoyé tout ce qu'on lui avoit commandé depuis plus de quinze jours. A huit heures, on apporta au château qua-

(*a*) Ce trait est de mademoiselle d'Orléans.

tre jolies petites hottes, proportionnées aux tailles de César, de ses sœurs et d'Augustin; quatre paniers à anses, et quatre paires de gros ciseaux pour couper le raisin. Une heure après le dîner on partit à pied pour se rendre à la vigne de Benoît, qui étoit à une demi-lieue du château. Il fut convenu que la petite troupe travailleroit pendant deux bonnes heures pour le compte de Benoît, qu'au bout de ce temps on goûteroit avec les vendangeurs, et qu'ensuite on rempliroit sa hotte et son panier de raisin, qu'on enverroit au château sur une charette. Toutes ces conventions furent observées avec autant de plaisir que d'exactitude. Benoît rendit ce glorieux témoignage que ses propres enfans n'avoient pas mieux travaillé que ceux du château, et jamais journée ne s'écoula d'une manière plus agréable, et ne parut plus amusante. On ne quitta la vigne qu'au déclin du jour.

En arrivant à Champcery, César, qui marchoit en avant, entra le premier dans la cour. Il voit tous les domestiques rassemblés autour d'un homme à cheval qui

vient d'arriver ; il entend que tout le monde parle à la fois, et qu'on répète le nom de son père ; il se précipite vers le groupe ; on lui fait place, en criant : *M. le marquis n'est qu'à une demi-lieue d'ici.* César, hors de lui, s'avance ; le courrier descend de cheval. César reconnoît le valet-de-chambre de son père ; et son premier mouvement est de se jeter à son cou, en fondant en larmes. Madame de Clémire et ses filles surviennent ; la mère et les enfans s'embrassent mille fois en pleurant de joie : on questionne le courrier, on demande une voiture, on va à l'écurie presser le cocher et les postillons : on monte dans le carrosse avant que les chevaux soient attelés : enfin on part ; et au bout d'un quart d'heure la voiture s'arrêta. On se précipite vers les portières ; et le père de famille le plus chéri se retrouve, après un an d'absence, dans les bras de sa femme et de ses enfans.

Pendant le peu de temps qu'on resta en voiture, le mari, la femme et les enfans ne purent exprimer les transports de leur joie que par des larmes et les plus

tendres embrassemens. La nuit étoit obscure, on n'avoit point de flambeaux, et l'on desiroit ardemment de se voir. L'instant où l'on entra dans le salon de Champcery, redoubla la joie et l'attendrissement. Le marquis ne se lassoit point de regarder César et ses sœurs. Quel père, après une longue absence, ne trouve pas ses enfans embellis ! Le marquis admiroit combien les siens étoient grandis et fortifiés. D'un autre côté, on remarquoit, avec une satisfaction inexprimable, que les fatigues de la guerre n'avoient produit aucun changement dans la figure du marquis, et qu'il paroissoit jouir de la plus parfaite santé.

On veilla jusqu'à minuit, et le lendemain les enfans s'éveillèrent avec le jour; car l'impatience qu'ils éprouvoient de revoir leur père, les avoit empêché de dormir toute la nuit. A déjeûner, le marquis annonça que ses affaires le rappeloient à Paris, et que l'on quitteroit Champcery sous deux jours. Cette nouvelle affligea la petite famille ; et le marquis consola ses enfans de ce prompt dé-

part, en les assurant qu'il étoit décidé à venir passer tous les ans six mois à Champcery. César et ses sœurs ne purent abandonner la Bourgogne sans répandre quelques larmes. La douleur d'Augustin fut extrême en quittant son père, sa mère et le petit Colas. Enfin, on partit avec tristesse. On s'égaya durant la route; et quand on arriva à Paris, on avoit repris toute sa bonne humeur.

Lorsqu'on fut un peu reposé, madame de Clémire mena ses enfans au Louvre, voir l'exposition des tableaux faits depuis deux ans par tous les artistes qui étoient de l'académie de peinture. Les enfans dessinoient singulièrement bien pour leur âge. Ils avoient le goût des arts; et le salon du Louvre leur fit un plaisir extrême. Le soir on ne parla que de tableaux et de peinture. Maman, dit Caroline, cette femme qui a fait ces beaux tableaux, que tout le monde admiroit tant; cette femme sûrement n'est plus jeune, car il n'est pas possible d'avoir des talens si supérieurs dans la jeunesse? — Comment pouvez-vous faire cette

question ? N'avez-vous pas vu son portrait peint par elle-même ? — Oui ; mais j'ai cru que c'étoit un ancien ouvrage. Comment ! à présent elle est aussi jeune et aussi jolie que ce charmant tableau la représente !..... — Si elle n'avoit qu'un talent ordinaire, sa jeunesse, son sexe, sa figure, une excellente réputation ne permettroient certainement pas de la juger avec sévérité.... — Ainsi, quelle admiration ne doit-elle pas inspirer, puisqu'elle joint à tous ces avantages un talent supérieur !..... — Le public est juste : rien ne peut l'empêcher de louer et d'admirer ce qui lui plaît et ce qui le frappe. Aussi avez-vous vu les tableaux dont nous parlons, attirer et fixer toutes les personnes qui étoient au salon. — Briller à côté des plus grands maîtres, cela est bien glorieux pour une femme ! — Oui ; mais cela est bien dangereux. — Cependant les hommes ne peuvent être jaloux d'une femme ? — Ils ne dédaignent pas de nous faire quelquefois cet honneur ; et quand ils s'y décident, c'est avec une animosité qu'ils n'auroient pas pour un

rival ; ils pensent qu'ils ont seuls le droit de prétendre à la gloire ; ils veulent bien nous flatter, et même se laisser gouverner par nous ; mais ils ne veulent pas nous admirer ; et pour revenir à madame le B**, comme je vous le disois tout-à-l'heure, si elle n'avoit qu'un talent agréable, elle ne recevroit que des hommages, elle n'entendroit que des flatteries ; mais elle s'avise de peindre des tableaux d'histoire, des tableaux en grand peintre, elle n'est effacée par aucun académicien ; il faut convenir que cela est étrange et révoltant.....

— Maman, M. l'abbé m'a dit que les journalistes rendoient compte des tableaux exposés au salon ; je crois qu'ils ont bien loué ceux de madame le B** ? — Ils ont *trop de prudeuce* et de *circonspection* pour oser louer une femme qui se distingue véritablement. *Généreux* et *compatissans*, ils sont remplis d'égards pour les envieux, ils les consolent autant qu'ils peuvent. Le public n'admire que le mérite supérieur ou les travaux utiles ; pour eux, ils ne *protègent que le foible*,

ils ne vantent que les petits talens. La médiocrité est le partage de la multitude : ainsi, par cette conduite ils s'attachent une foule d'amis, et ils acquièrent de justes droits à la reconnoissance de tous les envieux et des détracteurs des grands talens : classe étendue et dangereuse, dont la haine est aussi active qu'envenimée. — Ainsi, maman, les journaux ne rendent pas justice à madame le B** ? — Un seul journal juge ses ouvrages avec équité. Les autres en parlent d'une manière qui a surpris toutes les personnes qui ne connoissent pas les principes invariables et la politique profonde des journalistes. D'un autre côté, les ennemis de madame le B** ne pouvant nier qu'elle n'ait eu le plus brillant succès, sont réduits à soutenir que ce succès n'est pas mérité. — Mais que peuvent-ils dire pour le prouver ? — Ils disent que madame le B** peint dans un petit genre.... — Comment ! des figures grandes comme nature, et des sujets pris de l'Iliade ? ou les allégories les plus nobles et les plus ingénieuses ; voilà ce qu'ils appellent *un*

petit genre? Ils ajoutent qu'elle n'a peint jusqu'ici que des figures de femmes.—Ils veulent donc persuader que pour peindre une belle femme, il n'est pas nécessaire d'avoir un talent supérieur?...—Précisément; ils oublient que l'Albane n'a peint que Vénus, les Amours et les Graces (*a*); ils oublient toutes les belles vierges de Raphaël et du Guide, de Carle Maratte, &c.; et voilà comme l'envie raisonne.

Maman, dit Pulchérie, je vois avec plaisir qu'il y a dans ce moment beau-

---

(*a*) « L'Albane naquit à Bologne. Il épousa en » secondes noces une très-belle femme, qui » devint le modele de toutes les divinités qu'il » représentoit dans ses tableaux. Il en eut douze » enfans, si beaux qu'ils lui servirent non-seule- » ment pour peindre les groupes charmans de » petits Amours dont il enrichit ses belles com- » positions, mais qui furent encore les originaux » d'après lesquels le Poussin, François Flamand » et l'Algardi (ce dernier étoit sculpteur) étu- » dièrent les graces de l'enfance. L'Albane mou- » rut en 1660, âgé de 83 ans ». (*Extrait des différens ouvrages publiés sur la vie des Peintres, par M. M. P. D. L. F. tome* 1.)

coup de femmes dignes d'être placées au rang des grands peintres. — En France, quatre académiciennes, sans compter plusieurs autres femmes qui ont infiniment plus de talens que certains peintres de l'académie..... — En effet, nous avons vu au salon de bien vilains petits tableaux, entr'autres ceux devant lesquels vous n'avez pas voulu vous arrêter ; je les ai entrevus en passant, et ils m'ont paru bien mal peints..... — Ils étoient en effet, de toutes manières, fort déplacés dans les salles du Louvre. Le bon goût et les bonnes mœurs auroient également dû leur en interdire l'entrée. Mais revenons aux femmes qui se distinguent dans cette brillante carrière. Parmi les étrangères, il en est une bien célèbre: elle peint aussi dans *le grand genre.* Vous avez admiré une foule de gravures faites d'après ses tableaux..... — C'est Angélique Kauffmann..... — Je ne sais pas comment les journaux la traitent dans le pays qu'elle habite, mais toute l'Europe lui reconnoît des talens supérieurs.... — Maman, vous qui vous plaisez à recueillir

tout ce qui est à la gloire des femmes, savez-vous les noms de toutes celles qui ont eu de la réputation dans ce genre? — A-peu-près. — Oh! maman, faites-nous les connoître. Nous connoissons déjà Joanna Gazzoni (*a*), Elisabeth Cirani; Marie, fille du Tintoret (*b*), et la Rosalba (*c*). — Je vous donnerai un cahier qui

---

(*a*) On voit en Italie, et particulièrement à Rome, plusieurs tableaux d'elle très-estimés.

(*b*) Elle mourut en 1590. On voit d'elle, au Palais-Royal, un beau tableau représentant un homme assis, vêtu de noir, ayant une main sur un livre ouvert posé sur une table, où sont un crucifix, une écritoire, une pendule et des papiers.

(*c*) *La Rosalba Carriera* fut l'élève du cavalier *Diamantino*, et surpassa son maître. Elle s'acquit une si grande réputation, que toutes les académies de l'Europe s'empressèrent à la recevoir. Elle fut reçue à l'académie de peinture de Paris en 1720, sur un tableau en pastel représentant une Muse. Elle aimoit passionnément la musique, et jouoit supérieurement du clavecin. Elle voyagea en France et en Allemagne. Ses talens lui procurèrent une fortune très-considérable. Elle mourut à Venise en 1757, âgée de 85 ans.

contiendra les noms des femmes les plus célèbres dans ce genre (14). Il faudroit faire un ouvrage pour les désigner toutes. Au reste, si ce nombre n'égale pas celui des hommes qui se sont distingués dans la même carrière, c'est l'effet du préjugé qui nous juge incapables d'acquérir les grands talens qui demandent du génie. — Comment? — Lorsqu'on daigne (ce qui est bien rare) s'occuper un peu de notre éducation, on ne veut nous donner que des notions vagues, et par conséquent souvent fausses, des connoissances superficielles, et des talens frivoles. Un peintre veut-il instruire sa fille dans son art, il n'aura jamais le projet d'en faire un peintre d'histoire; il lui répétera bien qu'elle ne doit prétendre qu'au genre du portrait, de la miniature ou des fleurs. C'est ainsi qu'il la décourage, et qu'il éteint en elle le feu de l'imagination. Elle ne peindra que des roses: elle étoit née peut-être pour peindre les héros! De même un homme de lettres a-t-il une fille qui annonce de l'esprit et du goût pour les vers; il cultivera ces dispositions heu-

reuses ; mais son premier soin sera de ravir à son élève la confiance qui soutient le courage, et l'ambition qui fait surmonter les difficultés. On lui prescrit le genre dans lequel elle doit s'exercer. Semblable à cet orgueilleux Romain (*a*), qui, abusant de la puissance et de l'opinion, imposoit des loix extravagantes que respectèrent les préjugés, l'instituteur trace autour de sa jeune élève un cercle étroit qu'il lui défend d'oser franchir. Eût-elle le génie de Corneille ou de Racine, on lui répétera constamment : ne faites que des *romans*, des *idylles*, des *madrigaux*. Un musicien célèbre me fit entendre il y a deux ans sa nièce qui jouoit supérieurement du *piano forte*. J'admirai sur-tout la manière dont elle préludoit, et j'appris avec une surprise extrême, qu'elle savoit à peine les règles de l'accompagnement. Je demandai pourquoi, avec une aussi bonne tête, elle avoit négligé d'apprendre la composi-

(*a*) Popilius. (Voyez *Annales de la Vertu, tome II, page 23.*)

tion. Je n'ai pas voulu, répondit l'oncle, lui faire perdre son temps à cela. *A quoi peut servir la composition à une femme?* Tous les hommes raisonnent à notre égard comme cet impertinent oncle. Ils veulent bien convenir que nous jouons des instrumens, que nous dansons, et même que nous causons aussi bien qu'eux : ce sont des faits trop prouvés pour pouvoir les nier. Cependant il existe encore un talent aussi commun parmi les femmes que parmi les hommes; et ce talent enchanteur et sublime exige nécessairement une sensibilité vive et profonde, de l'énergie, de la chaleur, et tous ces grands mouvemens de l'ame qui n'appartiennent, dit-on, qu'aux hommes.....—Quel est donc ce talent? — Celui de jouer supérieurement la tragédie et la comédie. —Ah! il est certain qu'on peut citer une foule d'actrices célèbres..... — Si tous les autres talens, ainsi que celui-ci, étoient moins les fruits de l'éducation, de l'art et de l'étude, que les dons heureux de la nature, une parfaite égalité existeroit sans doute entre les hommes et les femmes.

Quelques jours après cette conversation, les enfans ayant été voir les galeries du Luxembourg, madame de Clémire les questionna. Ils avouèrent qu'ils n'avoient pas remarqué le déluge du Poussin (*a*). A votre âge, dit madame de Clémire, on n'est frappé que de ce qui plaît, de ce qui éblouit, de ce qui peut produire des sentimens vifs, tels que l'horreur, la pitié, &c. Ce qui est fin, délicat ou profond vous échappe. Mais en causant avec vous, je pourrai vous faire concevoir ce que vous ne seriez pas en état d'appercevoir; et plu-

(*a*) Nicolas Poussin, d'une famille noble, né en 1594, à Andéli, petite ville du Vexin normand, fut un des plus grands peintres de l'Ecole française. Le desir de se perfectionner le conduisit à Rome. Le cardinal de Richelieu l'attira à Paris. Louis XIII lui donna une pension, et le titre de son premier peintre. Mais l'envie des artistes médiocres força le Poussin de s'expatrier; il retourna à Rome, après avoir fait pour le cabinet du roi, un plafond représentant le Temps qui délivre la Vérité de l'oppression de l'Envie. Le Poussin mourut à Rome l'an 1665. On ne lui connoît d'élève que *Guaspre*, son beau-frère, qui prit le nom de *Poussin*.

sieurs entretiens de ce genre, vous donneront insensiblement des idées, et formeront votre goût et votre jugement. — Maman, je me rappelle fort bien d'avoir vu ce tableau du Poussin; mais j'avoue que je n'y ai rien trouvé de bien beau. — Vous avez vu tomber de la pluie? — Mille fois. — Durant ces orages, avez-vous observé avec attention la couleur du ciel et des nuages, l'obscurcissement de l'air, cette vapeur répandue dans l'atmosphère, et qui, en couvrant tous les objets, détruit leur éclat, affoiblit leurs couleurs, fait disparoître les lointains, ou permet à peine de les entrevoir?.... — Je n'ai rien observé de tout cela. — Si vous eussiez fait quelqu'attention à ces différens effets de la pluie, vous auriez été frappés de la vérité admirable avec laquelle le Poussin a su les représenter : mais le plus grand mérite de ce tableau sublime, est dans la composition. Oubliez que vous l'avez vu; et dites-moi, si vous vouliez peindre le déluge universel, quelle est l'idée qui s'offriroit d'abord à votre imagination? — Celle de représenter une multitude

d'hommes près d'être ensevelis sous les eaux. — Cela est vrai, voilà l'idée qui se présente naturellement : mais son exécution n'eût produit qu'une scène vague, et par conséquent dénuée d'intérêt. On l'auroit regardée avec aussi peu d'émotion qu'on en éprouve en voyant les tableaux qui représentent des batailles. Le Poussin fit ces réflexions. D'ailleurs, il sentit qu'en peignant cette terrible catastrophe, il devoit choisir le moment le plus frappant; et c'est sans doute celui qui la termine. Il imagina donc de ne présenter que cinq figures principales (*a*).... Quel intérêt pressant inspirent ces cinq personnes ! elles ne sont pas dans l'arche : elles sont proscrites; elles doivent subir le sort du genre humain qui vient de périr ! Et dans quelle situation offre-t-il ces infortunés ! D'un côté, une mère uniquement occupée de son enfant, et qui, en périssant, ne songe qu'à le sauver; c'est un époux qui tend les bras à son

(*a*) Onze en tout, en comptant des figures dont on ne voit que le haut de la tête.

épouse ; c'est un homme prêt à se précipiter volontairement d'une barque au fond des flots.... sans doute pour se réunir à ce qu'il aime !.... A l'un des côtés de ce tableau pathétique, on découvre l'objet le plus frappant et le plus terrible. Sur la cime d'un rocher paroît un serpent : son attitude est menaçante; il lève avec fierté sa tête orgueilleuse. On croit entendre son sifflement horrible; on reconnoît en frémissant l'esprit tentateur qui corrompit le premier homme, et qui s'applaudit encore du nouveau désastre dont il est l'auteur.... Mais l'espérance adoucit l'horreur de cette scène affreuse ; les yeux peuvent se reposer sur l'arche heureuse qu'on apperçoit dans le lointain.... — Je vous assure, maman, qu'à présent je comprends parfaitement le mérite de ce tableau. Je veux *examiner la pluie avec attention*, et puis je retournerai au Luxembourg pour revoir le *déluge* du Poussin.

Nous avons vu un autre tableau dont nous avons senti la beauté : c'est *la nais-*

sance de Louis XIII (*a*); on nous a fait remarquer la double expression qui se trouve sur le visage de *Marie de Médicis;* et nous en avons été très-frappés...— La composition et l'expression, voilà les deux plus importantes parties de la peinture, parce qu'elles parlent au cœur et à l'esprit. Un peintre qui ne les possède pas, quelque habile qu'il soit d'ailleurs, ne peut être regardé comme un homme de génie. Pour revenir au tableau dont vous me parliez, cette tête de Marie de Médicis est en effet admirable. Je n'ai retrouvé cette double expression de sentimens opposés sur le même visage, que dans un morceau de sculpture que j'ai vu

---

(*a*) *De Rubens.* Cet illustre artiste, né à Cologne, fit la plus brillante fortune : il joignit aux talens d'un peintre sublime, des connoissances étendues. Il savoit sept langues : il a écrit plusieurs ouvrages en latin; les uns sur les règles de son art, d'autres sur le costume des Anciens. Il fut employé dans diverses négociations. Comblé d'honneurs et de richesses, il finit ses jours à Anvers en 1640, âgé de 63 ans. Il a formé beaucoup d'élèves, entr'autres le célèbre *Vandick.*

à Gênes : c'est le chef-d'œuvre du Puget. Il représente *le Martyre de Saint Sébastien :* le visage du saint exprime à la fois l'excès de la douleur, la résignation et l'amour divin. — Maman, il faut nécessairement qu'un grand peintre ait beaucoup d'instruction ?— Assurément : il est indispensable qu'un peintre sache l'anatomie ; il ne peut, sans les élémens de géométrie, apprendre les règles de la perspective : il doit avoir une connoissance approfondie de l'histoire ancienne et moderne, et de la mythologie : enfin, s'il n'est pas observateur et philosophe, s'il ne connoît pas le cœur humain, il ne sera jamais sublime. — Je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de grands peintres. — Nous n'avons plus aujourd'hui l'idée de ce qu'un homme peut apprendre avec du génie et le goût du travail. Le fameux Raphaël mourut à 37 ans : il avoit été bon sculpteur, excellent architecte, et le premier peintre du monde (*a*). Michel-

(*a*) On voit à Rome *un Jonas* de *Raphaël*, qui passe pour un chef-d'œuvre dans son genre. Il

Ange étoit aussi grand sculpteur que peintre supérieur et savant architecte (*a*). L'excessive augmentation du luxe, en multipliant les amusemens frivoles, nous arrache à la retraite, à l'étude, et nous fait perdre le goût du travail. — Non-seulement les peintres aujourd'hui ne sont ni sculpteurs ni architectes; mais je crois qu'ils ne lisent guère, car en gé-

---

existe encore à Rome plusieurs palais bâtis sur ses dessins. Il naquit à Urbin, et mourut en 1520. Son corps, après avoir été exposé trois jours dans la grande salle du Vatican, au bas de son fameux tableau *de la transfiguration*, fut porté à la *rotonde*, à la suite de ce même tableau, le monument le plus glorieux de ses travaux et de son génie, et que Léon x fit servir à l'ornement de la pompe funèbre de ce grand artiste.

(*a*) Je trouve encore dans la vie de *Michel-Ange, qu'il imagina le premier les fortifications modernes qui servirent à défendre la ville de Florence, sa patrie, et qui forcèrent ses ennemis d'en abandonner le siége.* Entr'autres morceaux de sculpture de cet artiste, on admire particulièrement la statue qui représente *Moïse tenant sous son bras le Livre de la Loi.* Cette statue est à Rome. Michel-Ange mourut âgé de 90 ans, l'an 1564.

néral ils ne choisissent que des sujets connus. — Cela est vrai ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils traitent ces sujets usés d'une manière commune. — Mais, maman, comment traiter d'une manière neuve un sujet rebattu ? — Avec du génie, rien n'est plus facile, sur-tout en peinture. Je vais vous en citer deux exemples frappans : vous avez vu cent *charités romaines*, n'est-il pas vrai ? — Oh ! certainement. — Il n'existe pas de collection de tableaux où l'on ne trouve au moins une *charité romaine :* eh bien ! écoutez la description de celle-ci : Une jeune femme dans une prison alaite son père, tandis que son enfant pleure et paroît demander par des cris une subsistance que la nature lui destinoit; la jeune femme le regarde avec un attendrissement douloureux (*a*). — Ah ! maman, voilà en effet un tableau tout nouveau ; et c'est cependant le même sujet ! — Le peintre n'a fait qu'ajouter une circonstance : il a marié

(*a*) On voit ce tableau dans le palais Spada à Rome. L'idée en est belle, et l'exécution médiocre.

la fille du vieillard prisonnier, mais il y a des sujets où l'on ne pourroit se permettre d'ajouter des circonstances d'invention? — Certainement. Mais alors le génie trouve d'autres moyens, comme dans le second exemple que je vais vous citer. Tous les peintres qui veulent peindre *Judith*, ne trouvent rien de mieux que de représenter une femme d'une figure dure et martiale, et dont l'air fier et menaçant annonce les inclinations les plus belliqueuses. Cependant Judith n'étoit point une guerrière; elle ne fut homicide que pour sauver son pays, et parce qu'elle se crut inspirée par le ciel même : voilà l'histoire. Il seroit possible que Judith eût naturellement la modestie, la douceur et la timidité qui caractérisent son sexe, et qu'emportée par l'amour de sa patrie et par une inspiration divine, elle eût fait une action absolument contraire à son caractère. L'enthousiasme a souvent produit des choses aussi extraordinaires; et voilà ce que *Paul Véronèze* a supposé à l'égard de Judith. Dans son divin tableau, il a représenté Judith sous les traits d'une

blonde touchante ; sa figure est délicate, sa physionomie d'une douceur angélique, son air ingénu, modeste et timide ; elle tient d'une main tremblante la tête sanglante d'Holopherne, elle détourne les yeux de cet objet affreux : son visage exprime, non l'horreur des remords, mais le saisissement et la pitié : en la regardant, on voit, on sent combien cette action cruelle a dû lui coûter. Il est impossible de la contempler sans être profondément ému. Une esclave nègre tient un sac ouvert ; elle considère avec une curiosité féroce la tête d'Holopherne, et forme le contraste le plus frappant avec la figure douce et ravissante de Judith (*a*).... Cet exemple

---

(*a*) *Paul Caliari Véronèze* naquit à Vérone en 1537 : son tableau le plus parfait est à Venise, dans le réfectoire du couvent de Saint-Georges. Il représente les *Noces de Cana*. Paul Véronèse mourut à Venise en 1588. Il eut pour disciples ses trois fils. L'aîné, *Charles*, se distingua particulièrement. Il mourut à l'âge de 25 ans. Vérone fut encore la patrie d'un excellent peintre, *Alexandre Véronèze*, qui s'appeloit *Turchi* ou l'*Orbetto*. Il mourut en 1670.

doit suffire pour vous convaincre que les ressources du génie sont inépuisables, et qu'on peut montrer de l'imagination, même en traitant les sujets les plus usés.

Pourriez-vous, maman, dit Caroline, nous donner quelques règles générales sur ce qu'on doit principalement observer dans un tableau, pour juger de son mérite ? — Pour se connoître en tableaux, il faut, comme nous l'avons déjà dit, avoir observé les différens effets de la nature, tous les objets matériels qu'elle présente : les arbres vus en perspective, les lointains, les rivières, les cieux, les orages, le lever de l'aurore, le coucher du soleil, etc..... — Ainsi, pour devenir connoisseur, il faut avoir vécu à la campagne ? — Il faut même avoir voyagé et vu des montagnes, des rochers, des précipices, des cascades naturelles, et tous ces grands tableaux que la nature n'offre jamais réunis dans un petit espace. Tout cela ne suffit pas : il est nécessaire que l'amateur ait encore, comme le peintre, une connoissance approfondie du cœur humain, afin qu'il puisse dire : *Cette*

situation demandoit une autre expression ou une ordonnance différente.... Enfin, il est impossible de se connoître en tableaux, si on n'en a pas vu une prodigieuse quantité, et si on ne les a pas examinés et comparés entr'eux avec la plus grande attention ; et avec tout cela, si cet amateur ne sait pas dessiner et peindre bien ou mal, il y aura une infinité de beautés perdues pour lui. — Mais comment se peut-il qu'il y ait tant de connoisseurs ? — Il est vrai qu'on n'a jamais formé tant de cabinets, et que tous les journalistes nous assurent qu'ils sont *connoisseurs*, et que pour nous le prouver, ils emploient tous les termes scientifiques adoptés par certains amateurs : ils disent qu'un artiste a un *faire précieux*, que *le faire d'un ouvrage* est bon ou mauvais, qu'un tableau est *chaud de couleur*, etc..... — Ces expressions sont drôles. — Il y en a bien d'autres du même genre. — Ce sont là les termes de l'art ? — Je veux le croire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un homme qui valoit bien nos *connoisseurs*, et qui a fait un

excellent traité sur la peinture, ne les a jamais employés. — Quel est donc cet homme? — Mengs. — Quoi ! ce grand peintre? — Oui, ce peintre admiré à Rome même, comme dans tout le reste de l'Europe; il a laissé sur la peinture l'ouvrage le plus utile et le plus estimable: les ignorans, ainsi que les artistes, peuvent le lire avec intérêt; ils n'y trouveront ni mots barbares, ni expressions ridicules (*a*). Au reste, quand on a des idées

---

(*a*) Le chevalier *Antoine-Raphaël Mengs* naquit à Dresde en 1728. Voici l'éloge que le célèbre *Winckelman* a fait des talens supérieurs de cet artiste que l'Europe vient de perdre :

« Le sommaire de toutes les beautés que les » anciens artistes ont répandues sur leurs figures, » se trouve dans les chefs-d'œuvre immortels » de M. Antoine-Raphaël Mengs, premier peintre » de la cour d'Espagne et de Pologne, le premier » artiste de son temps, et peut-être des siècles » futurs. Semblable au phénix, on peut dire que » c'est Raphaël ressuscité de ses cendres, pour » enseigner à l'univers la perfection de l'art, et » y atteindre lui-même autant qu'il est possible » aux forces de l'homme.... Il manquoit à l'Alle- » magne de montrer au monde un restaurateur

neuves, on ne cherche pas des mots nouveaux pour les exprimer : on veut être clair ; on sent qu'on y doit gagner.

Pour revenir aux règles générales que vous me demandiez, en admettant qu'un amateur ait à-peu-près les connoissances dont je viens de vous faire le détail, voici ce qu'il doit examiner dans un tableau ; premièrement, le genre : l'histoire est le premier de tous (*a*). — Supposons que le connoisseur examine un tableau d'histoire. — Donnez-moi un sujet..... Cette proposition embarrassa un instant les enfans ; enfin, après un peu de réflexion, Caroline donna pour sujet *Bias* (*b*),

---

» de l'art, et de voir le Raphaël germanique » reconnu et admiré pour tel à Rome même, qui » est le siége des arts ». (*Histoire de l'Art, tome 1, page 312.*)

Cet éloge de Mengs se trouve cité dans la Préface de son traducteur. Cette excellente traduction, en un volume, est dédiée à madame *Le Brun*.

(*a*) On comprend dans ce genre tous les sujets pris dans la Mythologie, les sujets nobles d'imagination, et les allégories.

(*b*) *Bias*, un des sept Sages. (Voyez *Annales de la Vertu, tome 1, page 281.*)

rachetant les jeunes filles de Messine. Je suis très-contente de ce sujet, reprit madame de Clémire : il offre une action intéressante ; on y trouvera d'ailleurs contraste d'âge, diversité d'expression et le beau costume grec. Mais composez vous-même ce tableau : je le critiquerai. D'abord, quel est le lieu de la scène ? — Le bord de la mer ou l'intérieur de la maison de Bias. — La maison d'un sage ne doit pas être magnifique; nous n'aurons ni colonnes, ni pilastres..... — Eh bien, le bord de la mer. On voit dans le fond du tableau le vaisseau des corsaires; les jeunes filles amenées par les pirates viennent de débarquer; Bias les rachète. Il parle aux deux corsaires, leur donne de l'argent; pendant ce temps, les jeunes filles réunies et formant un joli groupe, expriment leur joie.... — Ne seroit-il pas plus intéressant qu'elles exprimassent leur reconnoissance ? — Ah ! cela est vrai. — Il faut que les corsaires aient reçu leur argent, et qu'ils s'occupent à le compter. Ces deux figures doivent être dans un coin sur un plan éloigné. Bias et les jeunes

filles remplissent le premier plan. Quelle figure doit avoir Bias? — Celle d'un vieillard vénérable. — Quelle expression? — L'air satisfait.... — Et attendri, mais avec dignité, et sans que cette expression douce puisse altérer cette sérénité majestueuse qui doit être répandue sur toute la physionomie d'un sage. Que font les jeunes filles? — Elles peuvent l'embrasser, puisqu'il est sage et vieux.... — Mais c'est un homme, et vos jeunes filles sont aussi modestes que timides et sensibles. Si vous voulez qu'elles intéressent, c'est ainsi qu'il faut les représenter. — C'est bien mon projet. — Quel âge leur donnez-vous? — Seize ou dix-sept ans. — Cela sera bien monotone : moi, je voudrois qu'il y eût parmi elles un enfant de huit ans, une jeune fille de dix-huit, une troisième de douze ans, et que les autres eussent quatorze ou quinze ans. La petite fille, avec la naïveté de son âge, se jeteroit dans les bras du sage pour l'embrasser; la plus âgée des jeunes filles, comme celle qui doit le mieux parler et sentir avec le plus d'énergie, seroit à genoux aux pieds

de Bias ; elle pourroit même tenir contre son sein sa jeune sœur âgée de douze ans, et la présenter au vieillard ; elle auroit l'air d'exprimer sa reconnoissance et celle de ses compagnes, qui, placées derrière elle, formeroient un groupe intéressant.— Pourquoi celles-là n'avancent-elles pas? — La timidité les retient : elles sont dans l'âge où l'on ne sait pas encore la surmonter, lors même qu'elle est le plus déplacée.—A présent, je comprends tout cela ; je vois notre tableau, et je le trouve fort joli. — Oui ; mais il y a deux personnages (les corsaires) qui ne prennent point part à l'action principale, et qui ne la regardent pas : c'est un défaut dans la composition. — Supprimons ces deux figures. — Elles sont nécessaires à l'intelligence du sujet ; sans elles, on ne pourroit deviner ce que représente le tableau. — Pourquoi les corsaires, en comptant leur argent, ne regarderoient-ils pas le groupe principal ? — Rien ne doit distraire des corsaires qui comptent leur argent. — Eh bien, il faut supposer que le compte est fait ; prendre le moment

où l'un des deux ferme la bourse, et où l'autre alors regarde et pousse son camarade pour lui faire observer ce qui se passe. — Quelle expression donnez-vous à celui qui pousse l'autre ? Seulement de la curiosité. — Fort bien. Le tableau est maintenant passablement composé (*a*). — Maman, faites-nous composer ainsi tous les jours un tableau : nous donnerons tour-à-tour un sujet; cela sera charmant. — J'y consens, si vous pouvez me dire dans ce moment, clairement et en peu de mots, ce qu'il faut observer en général pour juger du mérite d'un tableau

(*a*) Dans un tableau où les figures ne sont pas de simples accessoires, comme dans des paysages, il ne faut pas que le fond domine; il faut, au contraire, que les figures occupent la plus grande partie de l'espace qu'offre la toile, sur-tout dans les sujets où l'on présente plusieurs figures. On doit encore observer une règle importante dans la composition : c'est de ne pas donner aux figures posées sur le *second plan*, une expression aussi forte qu'à celles qui sont placées sur le premier plan. Cette même gradation doit être sensible entre le second et le troisième plan; et ainsi des autres.

relativement à la composition ? — Cela est fort aisé : vous venez de nous l'apprendre. — Voyons. — Il faut d'abord que le sujet puisse être deviné facilement par tous ceux qui connoîtront le trait qu'il représente ; ensuite, on doit voir si le moment est bien choisi, ainsi que le lieu ; si les personnages ont les attitudes et l'expression qui conviennent à leur situation et à leur âge, et si le costume est bien observé. — Vous avez parfaitement compris tout ce que je vous ai dit. — Ainsi, maman, tous les soirs nous composerons un tableau d'histoire ? — Oui, je vous le promets ; et ce printemps, quand nous serons à Champcery, nous composerons des tableaux flamands, des *Teniers* (*a*), des *Gérard-Dow* (*b*) ; c'est-

(*a*) *David Teniers* le père, appelé le Vieux, naquit à Anvers en 1582, et fut élève de Rubens. Il n'a représenté que des laboratoires de chimie, des tabagies, des kermesses ou foires hollandaises ; et son fils *David Teniers*, se distingua davantage encore dans le même genre. *Abraham Teniers*, frère de David le jeune, n'a égalé ni son père, ni son frère.

(*b*) *Gerard-Dow* naquit à Leyde en 1613, et

à-dire, des tableaux représentant des scènes villageoises. — Sûrement. Nous en aurons les modèles sous les yeux. — Et c'est ainsi qu'il faut peindre. — Maman, ce genre de peinture est bien inférieur au genre noble? — Certainement. Malheur à ceux qui préfèrent la représentation d'un cabaret, ou d'une femme vendant des carottes et des choux, aux tableaux de Raphaël et du Corrège (*a*) ! Le

---

fut élève de *Rembrant*. Il mourut en 1680. Ses meilleurs disciples ont été *Scalken* et *Miéris*. Les deux plus beaux tableaux de Gérard-Dow, sont le *charlatan* et l'*hydropique*. Le premier est dans la galerie de Dusseldorp; le second est à Turin, dans la collection du roi de Sardaigne. Il représente une femme hydropique d'une figure intéressante; elle est assise dans un fauteuil; et tandis qu'un empirique, vêtu d'une longue robe de satin, examine une fiole qui contient une liqueur, la fille de l'hydropique, à genoux devant sa mère, la considère en pleurant avec une expression pleine de sentiment.

(*a*) *Antonio Allegri Corregio* naquit à *Corregio*, dans le Modénois. Il est regardé comme le fondateur de l'*école de Lombardie*. Il s'attacha particulièrement aux graces; et nul peintre n'a pu

genre comique ne peut exister en peinture, parce qu'il n'y a point de pantomime plaisante sans quelques développemens, et sur-tout sans mouvement. Qu'on offre dans un tableau tout ce qu'il sera possible d'imaginer de plus ridicule, de plus grotesque : le peintre n'aura même pas le petit mérite *d'un farceur*; il ne fera jamais rire personne aux éclats; il ne peut être que bas et grossier, il ne sauroit être plaisant. La peinture a le pouvoir d'attendrir, de plaire, en offrant des images douces et riantes; elle peut exciter encore la pitié, la terreur, l'admiration; mais elle n'inspirera jamais une véritable gaîté. On me vante en vain *la vérité parfaite* des tableaux flamands; je ne fais cas de la vérité dans un livre et dans un tableau, que lorsqu'elle m'instruit ou m'intéresse. Je n'ai nul plaisir à

---

le surpasser dans le *genre gracieux*. On raconte qu'après avoir considéré avec admiration un tableau de Raphaël, il s'écria : *Anché io son Pitore;* et moi aussi je suis peintre. Le Corrège étoit encore mathématicien et architecte. Il mourut en 1534, âgé de 40 ans.

considérer une vieille et vilaine cuisinière épluchant des ognons. Qu'un autre s'extasie devant cette image, jamais ce tableau ne sera dans mon cabinet; j'aurai toujours la bizarrerie d'aimer mieux une jolie bergère, et je préférerai encore à la bergère une nymphe et une déesse, parce qu'elles m'offriront un modèle plus parfait de la beauté. Si un tableau n'a pas le mérite d'une composition intéressante ou spirituelle, s'il ne représente qu'une ou deux figures sans action, il est indispensable que ces figures soient bien choisies, et dignes par elles-mêmes de fixer l'attention et les regards, tels qu'un vieillard vénérable ou une femme parfaitement belle. Quel plaisir peut procurer l'imitation exacte d'une chose qui, dans la réalité, ne mérite pas d'être regardée? Il ne faut pas plus de génie pour représenter une marchande de poisson, que pour peindre un vase rempli de fleurs; et certainement le dernier objet doit obtenir la préférence, puisqu'au moins il est agréable.

Maman, dit Pulchérie, j'ai encore une question à vous faire: je voudrois savoir

positivement en quoi consiste le mérite d'une allégorie ? — Une *allégorie* doit être frappante, c'est-à-dire, facile à deviner au premier coup-d'œil : elle doit exprimer une idée juste ou une pensée morale, comme celle-ci, par exemple : *l'Innocence se jetant dans les bras de la Justice*; la Paix *ramenant l'Abondance* (*a*). Voilà des allégories qui offrent à-la-fois des images charmantes et des idées justes et morales. *Le Temps dévoilant la Vérité*, est une vieille allégorie, mais qui plaira toujours, parce qu'elle est juste. Cependant, elle a un défaut; c'est qu'une des figures (la Vérité) n'a pas des attributs assez marqués pour qu'on puisse ne pas hésiter à la reconnoître. Les uns disent qu'il faut la représenter sous la figure d'une femme majestueuse, habillée simplement (*b*); les autres prétendent qu'elle doit être nue, et on n'est pas d'accord sur ce point : ainsi, cette vertu personifiée dans un tableau

(*a*) Tableaux de madame Le Brun.
(*b*) Dictionnaire de la Fable.

ne sauroit être frappante. — Mais l'allégorie dont vous parliez tout-à-l'heure, n'a-t-elle pas ce défaut ? *L'Innocence* ne manque-t-elle pas d'attributs ? — On lui en donne un qui souvent ne sert qu'à la faire méconnoître, puisqu'il est aussi celui de Vénus : on la représente avec une colombe. Mais cette figure peut se passer d'attributs si l'artiste a du génie, parce qu'alors elle sera frappante par l'expression qui lui convient : aucun caractère particulier ne distingue *la Vérité* ; on se la représente belle, noble et froide ; une nymphe, une déesse peuvent avoir cette figure : ainsi, elle n'est caractérisée ni par les attributs, ni par le genre de sa physionomie ; mais l'expression de l'innocence n'appartient qu'à l'innocence ; il n'est pas possible de s'y méprendre. On ne peut confondre la figure de l'Innocence avec les nymphes, les déesses, les graces, plus belles, plus imposantes qu'elle, et moins jeunes et moins touchantes : ses *attributs* sont sur son front et dans ses yeux ; un mélange intéressant de timidité, de douceur, de

modestie, d'ingénuité, embellit ses traits et la fait reconnoître; image pure et céleste, dont le pinceau délicat d'une femme pouvoit seule tracer tous les charmes! Ainsi, vous devez concevoir qu'il faut beaucoup moins de talent pour peindre des figures allégoriques qui ont des attributs matériels, que pour représenter celles qui ne peuvent être caractérisées que par l'expression de leur physionomie; car il est plus facile de faire une *faulx* et des *ailes*, etc., que de donner à un visage une expression frappante. Rubens, dans la galerie du Luxembourg, a représenté *l'Ignorance*. Cette figure n'a point d'attributs; mais elle est pour tout le monde aussi aisée à reconnoître que le *Temps* ou la *Discorde*. Il n'y avoit qu'un artiste supérieur qui pût lui donner ce degré de vérité.—Par conséquent, il n'est point de passions, de vices, de vertus et de sentimens, qu'on ne puisse peindre allégoriquement ? — Non; il existe beaucoup de sentimens, de vices et de vertus dont un peintre ne peut offrir l'image, ou que du moins il ne sau-

roit représenter que d'une manière vague, et par conséquent obscure. Tout sujet dans ce genre qui manque à-la-fois d'attributs et d'expression caractéristique, doit, en général, être rejeté d'un tableau allégorique : par exemple, *la Bienfaisance* est une vertu qui n'a point d'attributs ni d'expression particulière; on peut la confondre avec *la Bonté*, ou souvent avec *la Pitié*, si elle est en action. — Maman, il me semble que les peintres, outre les ouvrages d'histoire, devroient lire les poètes; ils y trouveroient des allégories. — Assurément. Ils ne lisent guère que les traductions d'*Homère* et du *Tasse : Milton* et beaucoup d'autres leur fourniroient des sujets moins usés et aussi heureux. Ils pourroient trouver aussi dans nos poètes français une foule d'idées et d'images charmantes. Par exemple, si un artiste vouloit représenter *Hygée*, déesse de la santé, *Gresset* lui offriroit le modèle le plus agréable de ce riant tableau. Je vais vous dire la description de Gresset. Après les quatre premiers vers, à mesure que

je dirai les autres, représentez-vous chaque image disposée sur une toile, et formant un tableau.....

« *Il est une jeune déesse*
» *Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;*
» *Elle écarte les maux, les langueurs, les foiblesses;*
» *Sans elle la beauté n'est plus :*
» Les Amours, Bacchus et Morphée
» La soutiennent sur un trophée
» De myrte et de pampres orné;
» Tandis qu'à ses pieds abattue,
» Rampe (*a*) l'inutile statue
» Du dieu d'Epidaure enchaîné ».

Oui, maman, reprit Pulchérie, cela est vrai; cette description formeroit un tableau charmant.

J'ai toujours oublié, dit César, de demander à maman une chose que je me rappelle enfin dans ce moment. Il y a quelques jours que nous avons vu dans un jardin un morceau de sculpture qui représente une femme au bain, servie par

---

(*a*) *Rampe*, n'est pas tout-à-fait le mot propre: cette expression manque de justesse, parce que *ramper* suppose un mouvement qu'une statue ne peut avoir.

une négresse. La figure qui se baigne est de marbre blanc; la négresse est de bronze. — Je connois ce morceau : il est charmant; et le nom de l'artiste qui l'a fait, suffiroit seul à son éloge. Il y avoit une raison pour que la négresse fût en bronze : c'est qu'elle tient un vase rempli d'eau ; par conséquent il falloit faire passer dans l'intérieur de la statue des tuyaux de plomb pour faire monter l'eau dans le vase ; ce qu'on n'auroit pu exécuter dans une statue de marbre. Sans cette raison, l'artiste n'eût point mêlé dans le même groupe le bronze et le marbre; il a trop de goût pour ne pas sentir que cette bigarure ne peut jamais produire un effet heureux en sculpture. On voit à Rome la statue de Saint Stanislas, représenté dans son habit de religieux. Sa robe est de marbre noir et sa figure de marbre blanc, bigarure beaucoup plus choquante que celle dont nous venons de parler, et qui, au lieu d'ajouter à l'illusion, la détruit entièrement; car si, en examinant un morceau de sculpture, l'esprit n'est pas uniquement occupé de l'idée des formes,

si un accessoire lui rappelle celle du coloris, si on lui offre une draperie tranchante et de couleur naturelle, il desirera que la figure ait de la carnation, et il ne verra plus dans la statue qu'une poupée ridiculement habillée.—Je comprends cela; mais, maman, pourquoi estime-t-on cette même bigarure dans les pierres gravées?— C'est que des têtes ou des sujets représentés sur la surface d'un cachet ou d'une bague, ne peuvent jamais, d'aucune manière, produire le plus léger degré d'illusion. On ne desire dans ce genre que l'élégance et la pureté du dessin, et on loue, avec raison, l'artiste qui fait valoir la beauté de la pierre, en tirant un parti ingénieux des différentes couleurs naturelles qu'elle présente.—Je suis bien aise, maman, que vous m'ayez donné cette explication, car je vous avoue que ce mélange de blanc et de noir étoit précisément ce qui m'avoit frappé: je croyois cela beau, parce que je n'avois rien vu de pareil. — Une autre fois vous saurez qu'il ne suffit pas qu'une idée soit neuve, qu'il faut encore qu'elle n'offre rien qui

puisse blesser le bon goût ou la raison. Si on invente une chose qui ne soit ni utile ni agréable, on n'est pas ingénieux, on est bizarre, et l'on ressemble à ce prince sicilien dont je vous parlois l'autre jour; on ne produit que des folies, on n'enfante que des monstres (*a*).

(*a*) Ce prince Sicilien s'appelle le prince de Palagonia; son palais est situé auprès de Palerme. M. Brydone, voyageur anglais, vit ce palais en 1770; voici un abrégé de la description qu'il en donne: « Les statues qui bordent la grande » avenue et la cour de son palais, montent déjà » à 600. Parmi ces groupes immenses, il n'y a » pas une seule pièce qui représente un objet » existant dans la Nature. Le prince a mis des » têtes d'hommes sur le corps de différens ani- » maux; et des têtes de toutes sortes d'animaux » sur des corps humains. Quelquefois il a fait » une seule figure de cinq ou six animaux qui » n'ont point de modèle dans la Nature. On voit » une tête de lion sur le cou d'une oie, avec le » corps d'un lézard, les jambes d'une chèvre, et » la queue d'un renard. Sur le dos de ce monstre » il en place un autre, encore plus hideux, qui » a cinq ou six têtes, et un grand nombre de » cornes. Le dedans du château répond au- » dehors; on y voit des plafonds en grandes

Dans cet endroit de la conversation, on vint avertir madame de Clémire que ses chevaux étoient mis ; elle sortit avec ses enfans, et les mena à la comédie française. En revenant, on causa dans la voiture, on parla de la pièce qu'on avoit vu jouer, et César parut desirer que sa mère lui donnât quelques préceptes généraux sur la manière dont on doit juger un ouvrage dramatique. Vous êtes encore trop jeune, dit madame de Clémire, pour que je puisse, à cet égard, satisfaire votre

---

» voûtes, qui sont entièrement recouvertes de
» larges miroirs joints ensemble ; chacun de ces
» miroirs faisant un petit angle avec son voisin,
» ils produisent l'effet d'un multipliant ; de sorte
» que si quatre personnes se promènent au-
» dessous, il paroît toujours y en avoir trois ou
» quatre cents qui marchent dans la voûte.
» Toutes les portes sont aussi couvertes de petits
» morceaux de glace. Les colonnes ont pour base
» un vase de porcelaine, et un cercle de jolis
» petits pots de fleurs pour chapiteau. Le fût est
» composé de cafetières de différentes grandeurs,
» et qui diminuent par degrés depuis la base jus-
» qu'au chapiteau : elle sont cimentées ensemble.
» Les tables, très-magnifiques, ont la forme de

curiosité ; mais j'ai le plan d'un ouvrage que je ferai sûrement pour mes enfans, et qui aura pour titre : *Cours de Littérature à l'usage des jeunes personnes.* Vous le lirez quand vous aurez seize ou dix-sept ans ; vous lirez ensuite la *Poétique de M. Marmontel,* ouvrage aussi utile qu'estimable, et qui achèvera d'éclairer votre esprit et de former votre goût. — Maman, combien de volumes aura votre ouvrage? — Trois au plus. — Sera-t-il amusant? — Je ne négligerai

---

» tombeaux. Les fenêtres sont composées d'un » grand nombre de verres de toutes sortes de » couleurs, de bleu, de rouge, de vert, de jaune, » de violet, &c. L'horloge est enfermée dans le » corps d'une statue ; les yeux de la figure se » meuvent avec la pendule, et montrent alternativement le blanc et le noir. Dans la chambre » à coucher et le cabinet de toilette, le prince a » placé toutes sortes d'animaux, des crapauds, » des serpens, des lézards, des scorpions, tous » travaillés en marbre de différentes couleurs. » Toutes les statues de famille sont de marbre » blanc, ornées de draperies et d'habits de marbre » de diverses couleurs, &c. ». (*Voyage en Sicile et à Malte,* par M. Brydone.)

sûrement pas d'y répandre de l'agrément et de la variété, du moins autant qu'il me sera possible ; car je suis bien convaincue qu'on ne peut instruire la jeunesse en l'ennuyant. Je m'attacherai à vous donner des principes puisés dans la nature, des notions claires et précises, des idées justes et une connoisance générale de la littérature française, anglaise, italienne et espagnole.

Comme madame de Clémire achevoit ces mots, la voiture entroit dans la cour : on fut se mettre à table, on soupa sur-le-champ assez tristement ; car chacun se plaignoit du mal à la tête. César et ses sœurs n'avoient déjà plus cet appetit qui rendoit les repas de Champcery si gais : on bâilloit, on s'appuyoit languissamment sur sa chaise, on ne mangeoit point, et l'on convint que l'on ne voudroit pas aller tous les jours s'enfermer pendant trois heures dans une loge, et que l'on préféreroit toujours aux plus charmans spectacles du monde, les plaisirs si doux que peuvent procurer la promenade, la lecture et la conversation. Cependant, on

se promenoit à Paris, mais aux Tuileries, au Palais-Royal, aux Champs-Elysées. Il falloit avoir un *maintien*, et l'on y regrettoit vivement les bois, les prairies de la Bourgogne, et l'aimable liberté des champs, César critiquoit avec amertume tout ce qu'il voyoit. Quelle poussière! s'écrioit-il, quelle foule! et tout ce monde rassemblé n'est là que pour nous gêner et nous contraindre, pour m'empêcher de courir et de grimper sur les arbres !.... Et ces grands bassins d'eau dormante, valent-ils notre étang de *Faulin*, où nous avons pêché tant de poisson?.... Et puis, au lieu de nos haies de mûriers et de noisetiers, ne voir que de vilains treillages, des murailles ou des grilles ! Encore, si l'on trouvoit ici des plantes et des fleurs ! Oh ! quels tristes jardins ! Comment peut-on s'enfermer à Paris toute l'année, quand on peut vivre à la campagne !....

Madame de Clémire entendoit ces murmures et ne les désapprouvoit pas, car ils étoient fondés; mais elle mena ses enfans au *Jardin-du-Roi*, et ils le trouvèrent

plus instructif et presqu'aussi charmant que les bois de Champcery. L'étude de la botanique et de l'histoire naturelle, rendit ces promenades si agréables, qu'on n'en voulut plus faire d'autres tout le reste de l'automne. L'hiver vint amener de nouveaux regrets : on se rappeloit, en soupirant, les étangs glacés de Champcery, les courses, les glissades et les veillées ; enfin, tous les plaisirs dont on étoit privé. Les bals n'en dédommageoient pas, on s'y amusoit peu, et on en revenoit presque toujours malade. Caroline eut au mois de janvier un rhume si violent, qu'on fut obligé de la séparer de sa sœur dont elle troubloit le sommeil. On l'établit dans une autre chambre, et Pulchérie se trouva seule dans la sienne.

Au bout de cinq ou six jours, madame de Clémire apprit que Pulchérie, malgré un froid excessif, se passoit de feu dans sa chambre, et qu'elle n'avoit pas voulu souffrir qu'on en fît, depuis que sa sœur occupoit un autre appartement. Surprise de cette fantaisie, madame de Clémire questionna ses gens. Le frotteur, chargé de

porter du bois, déclara que *mademoiselle Pulchérie* lui avoit dit de mettre *les trois bûches de la matinée dans le bas d'armoire de l'anti-chambre*. Le frotteur n'avoit pas fait de questions sur cette singularité, *croyant*, ajouta-t-il, *que c'étoit l'intention de madame*. La gouvernante des deux jeunes personnes soignoit Caroline, et n'étoit pas entrée dans la chambre de Pulchérie, qui avoit été servie par une paysanne qu'on avoit amenée de Champcery, et qui, interrogée à son tour, dit que mademoiselle Pulchérie lui avoit assuré que le feu lui portoit à la tête, et qu'elle vouloit s'accoutumer à s'en passer. Après avoir pris toutes ces informations, madame de Clémire monta dans l'appartement de Pulchérie (il étoit dix heures du matin). D'abord le bas d'armoire fut visité, et madame de Clémire n'y trouva pas une seule bûche. Alors elle entra dans la chambre de sa fille. Pulchérie répétoit des vers, en se promenant à grands pas pour s'échauffer. *Gertrude*, la paysanne de Champcery, assise dans un coin, tricotoit. Quand Pul-

chérie vit paroître sa mère, elle rougit. Pourquoi donc, mon enfant, dit madame de Clémire, êtes-vous sans feu? — Maman, il ne fait pas bien froid..... A ces mots, madame de Clémire s'assit, et renvoya Gertrude. Ensuite, prenant Pulchérie par la main: à présent, dit-elle, vous allez me parler avec confiance, j'en suis sûre..... — Ma chère maman, je vais tout vous avouer..... Mais peut-être avez-vous déjà deviné ce que c'est..... — J'ai bien quelques soupçons confus....—Vous allez tout savoir. Il y a sept ou huit jours que j'entendis conter à ma bonne, qu'une pauvre femme, qui demeure dans cette rue, étoit venue demander l'aumône. Ma bonne lui donna, et puis elle a été une fois chez elle pour lui porter du pain; et ma bonne me dit que cette pauvre femme ne demandoit pas mieux que de travailler, mais qu'elle manquoit d'ouvrage, et ce qui est bien plus triste, qu'elle manquoit aussi de bois. Ma bonne ajouta qu'elle lui fourniroit de l'ouvrage; et moi je pensai que si je pouvois lui donner du bois, elle ne manqueroit plus de

rien. Je ne voulus pas vous en parler, maman, parce que j'avois déjà mon projet dans la tête. Je savois que ma sœur alloit coucher dans une autre chambre, et je me dis : voilà une occasion de faire, comme Sidonie, une bonne action qui ne sera sue de personne. Je n'en parlerai même pas à maman. Comme *tout se découvre avec le temps*, elle le saura tôt ou tard ; mais je ne m'en serai pas vantée, et mon action n'en fera que plus de plaisir à maman ; et, en attendant, Dieu le saura, et la pauvre femme se chauffera. Me voilà donc décidée à me passer de feu tous les matins. Cela me faisoit trois bûches. Je dis au frotteur de les mettre dans le bas d'armoire, ce qu'il faisoit tous les soirs, afin de s'éviter la peine de les apporter le lendemain. Alors je fus obligée de mettre dans ma confidence *Jeanneton*, la femme de garde-robe. Elle a d'abord fait des difficultés ; mais je l'ai assurée que cela ne pouvoit vous fâcher, maman ; au contraire. Elle m'a déclaré que si vous la questionniez, elle diroit la vérité ; et elle m'a promis

que si vous ne l'interrogiez pas, elle se tairoit. C'est tout ce que je voulois..... — Eh bien! elle s'est chargée de porter le bois chez la femme! — Oui, maman, tous les matins..... — Mais comment, à la porte, la laissoit-on passer ainsi chargée, et emportant régulièrement trois bûches? — Ah! je ne sais pas; je n'ai jamais songé à cela. En effet, le suisse devoit être surpris..... Cependant, il faut bien qu'il ne lui ait jamais fait de questions, puisqu'elle ne m'en a rien dit. — Il y a là-dessous quelque chose que nous ignorons. Revenons à vous. Avez-vous bien souffert du froid? — Un peu, les deux premiers jours: mais je pensois que la bonne femme se chauffoit avec ses enfans, car elle a six petits enfans, et son mari étoit malade. Ils sont bien à présent, à ce que me dit Jeanneton. — Comment bien! avec trois bûches seulement?..... — Oui: Jeanneton dit que cela les a *ranimés*, qu'ils sont parfaitement bien maintenant. En outre des bûches, j'ai envoyé aux petits enfans deux boîtes de sucre d'orge que mon papa m'a rapportées de

Fontainebleau : et puis, ce n'est pas tout. Avant-hier, je ne sais par quel hasard, mon papa s'est avisé de me demander si je serois bien aise d'avoir de l'argent pour acheter quelques joujoux. D'abord, de premier mouvement, je répondis que non. Ensuite j'ai pensé à la femme, et j'ai rougi. Papa m'a embrassée, il m'a donné de l'argent (c'étoit un louis), et il m'a fait le détail de tout ce que j'aurois avec un louis. Il faut tout dire : il m'a pris envie d'employer six francs à m'acheter des pelottes, et je suis remontée pensive dans ma chambre. J'ai fait changer mon louis ; j'ai eu alors quatre écus. J'en ai mis un dans ma poche ; j'ai donné les trois autres à Jeanneton, en lui disant de les porter chez la femme, et en ajoutant que le lendemain je l'enverrois acheter des pelotes pour moi. Elle est sortie. J'ai tiré mon écu de ma poche ; il m'a fait de la peine à regarder..... Comme j'avois d'abord en moi-même destiné tout le louis à la pauvre femme, il m'a semblé que je retenois quelque chose qui ne m'appartenoit pas. J'ai couru sur l'escalier pour

rappeler Jeanneton, mais elle étoit partie; elle n'est revenue que le lendemain matin. J'étois réveillée de bonne heure: je pensois aux pelottes, à la bonne femme..... J'étois bien embarrassée. Enfin, en réfléchissant que ce louis étoit la première somme que j'eusse eue de ma vie, je me suis dit, il faut l'employer toute entière à une bonne action. Cela m'a tout-à-fait déterminée. Jeanneton est arrivée, et je l'ai renvoyée avec les trois bûches et les six francs. Pulchérie achevoit ce récit lorsqu'un laquais entra dans la chambre, et s'avançant vers madame de Clémire, il lui remit une lettre. Madame de Clémire regardant le dessus de la lettre: ce billet, dit-elle à Pulchérie, vous est adressé; c'est sans doute une invitation de bal. En disant ces mots, elle ouvre la lettre; et, au grand étonnement de Pulchérie, elle y lit ce qui suit:

« MADEMOISELLE,

» Venez recevoir la récompense de » votre bonté envers nous; venez appren- » dre de quel état vous nous avez tirés.

» Il ne manque maintenant à notre bon-
» heur que d'en avoir pour témoin celle
» à qui nous le devons ; et nous ne pou-
» vons mieux prouver notre reconnois-
» sance à notre jeune et chère bienfai-
» trice, qu'en lui faisant voir l'intérieur
» de la famille qu'elle a rendue si parfai-
» tement heureuse ».

Ah ! maman, s'écria vivement Pulchérie, maman, auriez-vous la bonté de me mener chez ces bonnes gens ? Assurément, répondit madame de Clémire ; et nous allons partir sur-le-champ. Je vais demander des chevaux ; venez, chère enfant. En disant ces mots, madame de Clémire prend Pulchérie par la main, et sort avec elle. Au bas de l'escalier on rencontre M. de Clémire. Où allez-vous, dit-il ? Si par hasard vous vouliez sortir, je rentre dans l'instant, et mes chevaux sont mis..... Soyez de la partie, reprit madame de Clémire ; venez avec nous. Volontiers, dit M. de Clémire, et, sans demander d'explication, il donne le bras à sa femme. Pulchérie les suit avec une émotion inexprimable. On monte en voiture, on part ;

et au bout de cinq minutes, la voiture s'arrête. On descend précipitamment, on traverse une petite cour ; M. de Clémire ouvre une porte, et l'on se trouve dans une grande chambre. On voit dans le milieu de la chambre un bourrelier occupé de son métier, tandis qu'une femme auprès d'une table, et entourée de six petites filles, dont la plus âgée n'avoit que dix ans, travailloit en linge. Aussi-tôt que M. de Clémire parut, toute la famille se leva. Approchez, madame *le Blanc*, dit M. de Clémire : voilà Pulchérie..... A ces mots, la femme, le mari se précipitèrent vers Pulchérie, et toutes les petites filles l'entourèrent. O ! ma chère demoiselle, s'écria la femme, que je suis aise de vous voir !..... Quoi ! à votre âge, et si délicate, c'est vous qui avez voulu vous passer de feu et endurer le froid pour nous envoyer votre bois ; et puis de l'argent, et puis vos dragées, enfin tout ce que vous pouviez donner !..... Mais regardez comme nous sommes heureux à présent !..... Mon mari est guéri, il s'est remis à l'ouvrage d'hier ; nos dettes sont

payées, nos enfans bien habillés, nous pouvons travailler ; nous n'avons plus besoin de rien : c'est vous, c'est vous seule qui êtes la cause de notre bonheur ! car sans votre bonté pour nous, votre cher papa ne nous auroit jamais connus !..... Ah ! papa, interrompit Pulchérie, Jeanneton vous avoit donc tout dit? Dès le premier jour, reprit M. de Clémire. J'ai même plus d'une fois apporté moi-même dans ma voiture les bûches à madame le Blanc ; mais j'avois expressément défendu à Jeanneton d'en parler à votre mère, et de vous laisser soupçonner que je fusse instruit. Je voulois vous ménager à l'une et à l'autre une surprise agréable.

Après cette explication, M. de Clémire fut tendrement embrassé par sa femme et sa fille ; ensuite on se remit à causer avec les bonnes gens. Au bout d'une demi-heure, on se leva pour sortir. Dans ce moment les petites filles furent chercher un carton, et la plus âgée le présentant à Pulchérie, la pria de l'accepter, en disant : *c'est de notre ouvrage ; ma mère,*

mes sœurs et moi nous y avons toutes travaillé..... et de bien bon cœur! Pulchérie ouvre le carton, et elle le trouve rempli des plus jolies pelottes du monde. Elle rougit, et se tournant vers son père : Ah ! papa, dit-elle, je les avois bien oubliées !..... Mais avec quel plaisir je les reçois, puisqu'elles sont l'ouvrage de cette bonne-femme, et de ses charmantes petites filles! En achevant ces paroles, Pulchérie attendrie, embrassa les enfans; et ses larmes recommencèrent à couler, lorsqu'en s'en allant elle entendit les bénédictions que lui donnoit toute la famille..... Ah! ma pauvre sœur! s'écria Pulchérie en montant en voiture, combien je suis fâchée que son rhume l'ait empêchée de partager la joie que je viens de goûter !..... Maman, continua Pulchérie, maintenant que me voilà accoutumée à me passer de feu, me permettez-vous de donner tous les hivers mon bois aux pauvres? Non, répondit madame de Clémire : je ne veux pas que vous preniez un engagement qui à la longue pourroit vous paroître trop pénible : je vous l'ai déjà dit;

les résolutions qui demandent une courageuse persévérance, ne sont pas faites pour votre âge. Mais si vous voulez chaque hiver renouveler l'action que vous venez de faire, c'est-à-dire, vous passer de bois pendant huit jours, pour le donner à une pauvre famille, j'y consentirai avec grand plaisir. — Ah ! maman, voilà qui est dit : je prends cet engagement de tout mon cœur.... Il me vient une idée.... Ne pourrois-je pas aussi me priver de temps en temps, pour le même objet, du vin qu'on me donne à mes repas?.....— Vous en buvez si peu, qu'il vous faudroit bien du temps pour faire seulement une demi-bouteille. — Quand je serai grande comme vous, maman, combien en boirai-je en huit jours?..... Quatre bouteilles tout au plus.... — Et quand ce ne seroit que trois, cela feroit grand plaisir à un pauvre malade. —Assurément, trois bouteilles d'excellent vin seroient pour lui un présent aussi salutaire que précieux. — Si tous les mois on se passoit de vin pendant huit jours, on ne s'en porteroit que mieux. — D'ailleurs, cette privation

n'auroit rien de pénible..... — De cette manière, sans être riche, on pourroit souvent donner l'aumône? — Sans faire de dépenses extraordinaires, on pourroit, dans le cours de l'année, secourir une infinité de malheureux, si l'on vouloit seulement, de temps en temps, s'imposer de légères privations, et se refuser quelques superfluités. Il faut encore observer qu'une privation momentanée nous prépare toujours un plaisir très-vif: par exemple, vous vous passiez de feu depuis sept heures du matin jusqu'à une heure après-midi; n'est-il pas vrai qu'en descendant dans le salon, en vous approchant de la cheminée, vous éprouviez un plaisir que vous n'auriez certainement pas senti, si vous eussiez eu du feu dans votre chambre? — Oh! cela est bien vrai! je me chauffois le reste du jour avec une joie extrême; la vue seule d'un bon feu m'inspiroit une gaîté extraordinaire. — Vous voyez donc bien qu'en ceci l'intérêt même de nos plaisirs s'accorde avec la bienfaisance..... et nous ne parlons pas de ce plaisir si doux, préférable à tous

les autres, de cette satisfaction inexprimable que vous avez goûté, et qui sera toujours l'heureux fruit d'une action vertueuse!..... — Comment se peut-il qu'il y ait des personnes qui ne sentent pas cela? — Une petite vanité, le goût du faste, corrompent sans doute bien des cœurs; mais dans le séjour même où le luxe étouffe et détruit tant de vertus, on peut trouver encore de grands exemples et des modèles faits pour honorer notre siècle : les seules *aumônes anonymes* envoyées aux différens curés de Paris sont immenses; tous les mois une multitude de prisonniers, composée d'artisans malheureux, doit à des inconnus et la liberté et le bonheur de revoir ses enfans. La bienfaisance a fondé des prix dans toutes les académies; elle a formé à Paris, et dans les environs, des établissemens utiles et respectables : voyez donc combien cette vertu est naturelle au cœur de l'homme, puisqu'on la voit briller avec autant d'éclat dans les lieux mêmes où elle se trouve sans cesse combattue par toutes les passions factices et puériles,

produites par une vanité aussi méprisable que mal entendue !

Madame de Clémire termina là cet entretien, parce qu'elle vouloit aller savoir des nouvelles de sa fille aînée. Elle se leva et passa avec Pulchérie dans la chambre de Caroline, dont elle trouva la toux beaucoup plus fréquente. Caroline convint qu'elle avoit mangé un petit cornet de cerises desséchées, ignorant absolument qu'elle pût augmenter sa toux en mangeant d'une chose qu'elle savoit être saine en général. Madame de Clémire saisit cette occasion de répéter à ses enfans combien il est nécessaire de connoître les propriétés de tout ce qui sert à notre nourriture (*a*); connoissance qui, jointe

(*a*) Ce qui est échauffant, rafraîchissant, acide, pectoral, les alimens légers ou difficiles à digérer, &c. Il faudroit faire connoître aussi de bonne heure aux enfans leur constitution; qu'ils sussent s'ils sont bilieux ou sanguins; s'ils ont la poitrine délicate, les nerfs irritables; et quelles sont les espèces d'alimens qui leur conviennent particulièrement. Enfin on devroit leur apprendre le régime qu'il faut observer dans une

à de la sobriété, préserveroit d'une foule d'incommodités et de maladies graves.

Aussi-tôt que Caroline fut en état de sortir, sa mère la mena à l'Opéra. On jouoit un opéra nouveau, qui charma madame de Clémire et ses enfans. Le lendemain, lorsque les trois enfans eurent fini leurs études, ils vinrent chez leur mère attendre l'heure du souper. Ils y trouvèrent du monde. On parloit de l'opéra nouveau. Quoi! disoit à madame de Clémire un pe-

---

infinité de petits maux qu'il est souvent dangereux de négliger : tels que les maux de gorge et la dyssenterie sans fièvre, les rhumes, les indigestions, les maux de nerfs, les courbatures, les transpirations arrêtées. On peut ajouter à cela le traitement nécessaire pour les coups reçus à la tête, les coupures un peu considérables, les foulures légères, &c. L'étude de la botanique apprendra d'ailleurs les propriétés des plantes usuelles, et l'explication des termes techniques de la médecine. Je connois des enfans de dix ans qui savent tout cela : on n'en veut pas faire des médecins ; mais on veut les mettre en état de pouvoir s'en passer pour de petits maux que la sobriété et des remèdes simples peuvent si facilement guérir. Si toutes les jeunes personnes en

tit homme qui parloit excessivement haut; quoi ! madame, cette musique vous a fait plaisir ? — Le plus grand. — Mais vous étiez *glukiste* il y a deux ans? — Et comme je n'ai point oublié la musique, et que je l'aime toujours, je le suis encore. — Dans ce cas l'opéra nouveau n'a pas dû vous plaire. — Mais par quelle raison ? — Parce qu'il est impossible d'aimer à la fois deux genres si *dissemblables*. — Je crois qu'il est imposible d'aimer à la fois *le bon et le mauvais*, et d'estimer égale-

---

entrant dans le monde avoient cette connoissance, elles y conserveroient long-temps la santé et la fraîcheur, qu'elles perdent communément avant l'âge de trente ans. Il n'est pas possible de leur faire lire des ouvrages sur la médecine, parce qu'ils sont beaucoup trop étendus pour elles; mais on pourroit faire à leur usage des extraits tirés des ouvrages *de M. Tissot;* du Traité des Plantes, par *Chomel*, et du *Dictionnaire de matière médicale*, en quatre volumes (qui se vend chez M. Didot le jeune), excellent ouvrage, de l'aveu unanime des plus grands médecins. Je conseillerois encore de ne pas négliger de les instruire avec détail de tout ce qui a rapport à l'entretien et à la conservation des dents.

ment un sot et un homme d'esprit ; mais je crois et je sens qu'on peut aimer deux talens supérieurs, quoique de genre absolument différent : c'est pourquoi j'aime *Corneille et Racine*, *Gluck et Piccini*. — Savez-vous ce qui résultera de cette impartialité ? Que votre suffrage ne sera agréable ni aux partisans de Gluck, ni à ceux de Piccini. — Cela peut être ; mais j'y gagne le plaisir de les admirer tous deux, et je préfère la gloire d'être équitable, à celle d'obtenir quelques éloges des partisans de l'un ou de l'autre. — Mais, de bonne-foi, comment pouvez-vous aimer *Orphée*, *Iphigénie*, *Alceste*, *Armide* ?.... Une musique *barbare !* une *facture* détestable !.... Dans ce moment une visite survint. Madame de Clémire changea de conversation ; le petit homme ne pouvant plus disputer, s'ennuya, et sortit de très-mauvaise humeur.

Quand les enfans se retrouvèrent seuls avec leur mère : Mon Dieu, maman, dit Caroline, comme vous avez fâché l'homme qui s'est en allé si brusquement ! — M. de Volny ? celui qui a montré tant d'aver-

sion pour Gluck ?— Justement. — L'avez-vous trouvé modéré, poli, raisonnable ?.... — Oh ! point du tout ; et il avoit un ton !.... — Il étoit en colère. — Vous ne lui avez cependant rien dit d'offensant.— Voilà les travers et l'injustice que donnera toujours *l'esprit de parti :* souvenez-vous qu'on ne peut être constamment honnête et raisonnable qu'en conservant une parfaite impartialité. — Maman, que parloit-il de *barbare* et de *facture ?* que vouloit-il dire ? je n'ai pas compris cela. — Ni lui non plus, il parle de ce qu'il n'entend point. Il ne sait pas la musique. — Comment ! et il décide avec tant d'assurance ? — C'est la mode aujourd'hui. Des personnes qui ne pourroient pas battre un air en mesure, qui ne sauroient pas distinguer dans un prélude un accord faux d'une dissonance, dissertent savamment sur la composition, et même font des ouvrages pour prouver que Piccini n'a point de talent, ou que Gluck est un barbare. — Peut-on être connoisseur en musique sans la savoir ? — Cela est absolument impossible. Nous

sommes déjà convenues qu'avec le goût naturel le plus sûr, une longue étude, après avoir voyagé, observé avec attention et la nature, et toutes les collections des tableaux de l'Europe, un amateur, s'il ne sait pas peindre, ne pourra jamais, comme un bon peintre, discerner et connoître toutes les beautés d'un tableau: cependant la peinture est une imitatoin réelle de la nature; elle représente sous leurs vraies formes tous les objets matériels qui existent; aussi a-t-elle plusieurs parties qui doivent plaire également aux ignorans et aux connoisseurs. Toutes les finesses de l'art échappent aux premiers, mais ils peuvent saisir les détails les plus frappans d'une parfaite imitation. Il n'en est pas ainsi de la musique. Le compositeur d'un opéra doit sans doute puiser dans la nature l'espèce de déclamation qui convient à son pëme; mais cette sorte d'imitation est trop délicate et trop abstraite pour pouvoir être sentie aussi généralement que celle qui est produite par la peinture. D'ailleurs un morceau de musique pourroit avoir une sorte d'ex-

pression, et cependant n'être pas bon ; comme, par exemple, si de certaines règles de compositions n'y sont pas observées ; et il n'y a qu'un musicien compositeur qui puisse sentir un semblable défaut. Je crois bien qu'en général ceux qui ont de la sensibilité et du goût naturel pourront, sans savoir la musique, apprécier avec assez de justesse les morceaux d'une expression très-marquée ; ils sont en état de reconnoître et de sentir le genre de la musique qu'ils écoutent, et de décider si un chant est agréable ou s'il est insipide et commun ; mais il est impossible qu'ils puissent saisir les défauts ou les beautés d'une partition compliquée. Ils n'entendent absolument rien à l'harmonie, par conséquent à tout ce qui est *accompagnement*. Je soutiens (et cette épreuve est facile à faire) qu'une personne qui ne sait pas parfaitement la musique, c'est-à-dire, qui ne la déchiffre pas avec facilité, et qui n'a pas passé toute sa jeunesse à en faire, ne s'y connoîtra jamais : qu'on prélude devant elle, que dans une *suite d'harmonie* on mêle

à de bons accords quelques accords faux ; si celui qui prélude a de la réputation, il verra le connoisseur qui parle avec tant d'emphase de *facture*, de *motifs* et d'*intentions*, il le verra écouter avec délices les accords baroques qui feroient tressaillir un musicien, et il l'entendra lui prodiguer les plus pompeux éloges. Que gagne-t-on à vouloir paroître instruit des choses qu'on ignore? On n'en impose à personne, on parle mal, on juge sans goût, on est accusé de pédanterie par les ignorans, de folie par les vrais connoisseurs; on fatigue, on ennuie et les uns et les autres (19).

Quelques jours après cet entretien, César, un matin, entra dans la chambre de son père; il tenoit un papier : Papa, dit-il, je viens vous faire quelques questions sur une chose qui me paroît extraordinaire; voilà le *journal de Paris*..... — Eh bien ? — Eh bien ! M. l'abbé me le donne à lire toutes les fois qu'il y trouve un trait de *bienfaisance*. Vous devez le lire souvent; car il n'y a guère de jours où l'on n'y lise en gros caractère, *BIEN-*

FAISANCE. — Oui ; c'est ce qui me fâche. — Comment? — Ce titre annonce toujours une bonne action ; et presque toujours dans ce journal, il ne tient rien de ce qu'il promet !... Tenez, papa, regardez après le mot *BIENFAISANCE.* — Ah ! c'est une longue histoire !.... — Oui, elle occupe la moitié du *journal.* Voulez-vous que je vous la conte ? — Volontiers. — La voici : Une pauvre ouvrière avoit un réchaud plein de feu sous ses pieds ; elle s'est endormie. On est entré dans sa chambre, on l'a trouvée mourante : *ses vêtemens étoient enflammés ; elle n'avoit plus de forme humaine.* Les cavaliers du guet sont arrivés.... Les cavaliers et les spectateurs étoient *attendris*.... Les cavaliers ont aidé à secourir la malade. Un chirurgien demandoit pour elle un peu d'huile et de vin ; un des cavaliers a été en chercher. Le chirurgien a pansé les plaies de la pauvre femme, qui ensuite a été menée à l'Hôtel-Dieu, où les cavaliers du guet l'ont conduite... — Et le trait de bienfaisance ? — Je vous l'ai dit ; *c'est l'huile que le cavalier a été cher-*

cher.— Cela n'est pas possible! — Lisez, papa; voilà la feuille (*a*). — Rien n'est plus vrai; vous n'avez rien omis; il faut lire cela pour le croire! — Comme il auroit fallu être inhumain et féroce pour ne pas secourir cette malheureuse femme, j'ai été révolté qu'on ait loué avec emphase une action si naturelle, et qu'on ait appelé *bienfaisans*, des hommes qui n'ont fait que remplir des devoirs indispensables. — Vous avez raison, celui qui se croit *héroïque* lorsqu'il remplit un devoir, en restera là, et ne deviendra certainement jamais vertueux; et si tout le monde s'accordoit à appeler *bienfaisance* ce qui n'est qu'humanité, bientôt il n'y auroit plus de bienfaisance sur la terre....

Comme le marquis achevoit ces mots, madame de Clémire entra avec ses filles; on déjeûna, ensuite on sortit pour aller voir des cabinets de tableaux et d'histoire naturelle, récréation que madame de Clé-

(*a*) *Journal de Paris*, n° 340. Samedi, 6 décembre 1783.

mire procuroit à ses enfans deux fois la semaine. Pour varier ces amusemens instructifs, on alloit quelquefois voir des manufactures ou des monumens d'architecture. Mes enfans, disoit madame de Clémire, lorsque vous habiterez les villes, voulez-vous y vivre heureux et n'y jamais connoître l'ennui, ne vous livrez point sans réserve à une vaine dissipation, qui ne pourroit ni suffire à votre cœur, ni même occuper votre esprit: ne vous laissez jamais corrompre par le goût frivole et méprisable du faste et de la magnificence: conservez, nourrissez avec soin dans vos cœurs cette compassion active et tendre qu'on doit aux malheureux; au sein du luxe, songez qu'il existe des infortunés que la misère accable, et qu'un foible secours pourroit arracher à la mort! Vous avez une idée du bonheur si pur qui vous attend chez eux: allez les chercher; tendez-leur une main bienfaisante; goûtez la gloire délicieuse de leur offrir l'image de la Divinité, et de faire succéder aux cris affreux du désespoir, les transports passionnés d'une joie

inattendue, et les douces larmes de la reconnoissance. Enfin, dans le séjour brillant où l'émulation et le génie, sous mille formes différentes, produisent sans cesse des chefs-d'œuvre nouveaux, cultivez votre esprit, étendez vos connoissance, aimez les arts, afin que vous puissiez jouir de cette foule de choses intéressantes, dont l'ignorance ne peut sentir le prix; mais que ces occupations instructives et ces amusemens variés, ne vous fassent point perdre l'heureux goût de la vie champêtre: que votre cœur vous rappelle toujours le souvenir *des veillées de Champcery*, et l'innocence et le charme des plaisirs touchans offerts par la nature.

NOTES.

(1) « Quoique l'on sache que la mer produise » les masses d'animaux les plus énormes, tels » que les baleines, les licornes (*a*), on ne peut » guère croire à l'existence des *Krakens ;* ce sont, » dit-on, des animaux qui habitent les mers du » Nord, et dont le corps a jusqu'à une demi- » lieue de longueur. On le prendroit pour un » amas de rochers flottans ou de pierres cou- » vertes de mousse... On pense que c'est une » espèce de polype, dont les bras, pour répon- » dre à la masse du corps, sont de la grandeur » des plus hauts mâts de vaisseau. On ajoute que » les poissons sont attirés au-dessus de cet ani- » mal par les humeurs fongueuses qu'il rejette, » et qui colorent la mer ; et comme tout doit être » singulier dans un semblable animal, on dit » que son dos s'ouvre, et qu'il engloutit ainsi » les poissons qui sont au-dessus de lui... ». (M. de Bomare).

(2) « Pline, et après lui divers auteurs, ont » avancé que l'huile calme les flots de la mer... » Rien ne paroît plus vrai, si nous devons nous » en rapporter aux témoignages les plus respec- » tables et les plus multipliés : voici l'extrait

---

(*a*) La *licorne de mer* est une espèce de baleine des mers du Groënland ; on l'appelle aussi *narhwal*.

» d'une lettre sur ce sujet, adressée à un ami de » M. Franklin.... M. Gilfred Lawson, qui a » servi long-temps dans les troupes de Gibraltar, » m'assure que les pêcheurs de cet établissement » sont dans l'usage de verser un peu d'huile sur » la mer, afin qu'en calmant son agitation, ils » puissent voir les huîtres, &c. Pline dit aussi, » qu'on calme une tempête en jetant un peu de » vinaigre dans l'air... ». M. de Bomare cite une autre lettre qui est du célèbre docteur Franklin: dans cette lettre, le philosophe anglais rend compte d'une expérience qu'il a faite sur l'étang de Clapham... « Le vent, dit-il, élevoit alors » de grosses rides sur la surface... J'allai ensuite » au côté du vent, où les vagues commençoient » à se former: une cuillerée d'huile que j'y ré- » pandis, produisit à l'instant, sur l'espace de » plusieurs verges en carré, un calme qui s'éten- » dit par degrés, jusqu'à ce qu'il eût gagné la » côte sous le vent, et bientôt on vit toute cette » partie de l'étang, qui étoit d'environ un demi- » acre, aussi uni qu'une glace... ». M. Francklin explique ce phénomène : je ne comprends pas assez cette explication pour la rapporter.

(3) Cette description de l'araignée domestique est exacte. La petite pelote semblable à une éponge un peu mouillée, qu'a l'araignée entre ses deux ongles, lui sert, ainsi qu'aux mouches, à marcher et grimper sur les corps les plus polis. Ces éponges fournissent une liqueur gluante

qui suffit pour les y faire adhérer. A l'extrémité du ventre de l'araignée, il y a « six mamelons » musculeux, pointus vers leurs extrémités, qui » sont autant de filières dans lesquelles se moule » la liqueur qui doit devenir de la soie, lors- » qu'elle se sera séchée après être sortie de ces » filières... Chacun des six mamelons est com- » posé lui-même de mille filières insensibles, qui » donnent passage à autant de fils. Si on consi- » dère la finesse de cette soie d'araignée, com- » posée de six milliers de fils, l'imagination ne » peut concevoir l'excessive ténuité des fils qui » sortent des petites filières... Toutes les arai- » gnées n'ont pas le même nombre d'yeux, et » ils sont placés différemment dans presque toutes » les espèces... ». On en compte huit espèces. l'araignée domestique, l'araignée des jardins, l'araignée noire des caves, l'araignée enragée ou *tarentule*, commune en Italie (*a*); l'araignée aquatique, l'araignée maçonne, l'araignée vagabonde et l'araignée des champs, ou *faucheux*... On a fait avec de la soie d'araignée des mitaines et des bas; mais cette soie ne vaut pas celle des vers-à-soie. « Il y a dans les îles de l'Amérique » de très-grosses araignées. On en pourroit trou-

(*a*) La *tarentule* a été ainsi nommée, à cause de Tarente, ville de la Pouille, où elle est commune. On dit qu'elle est venimeuse; mais sa piqûure ne fait ni danser ni chanter.

» ver de la grosseur du poing; elles ne sont point » venimeuses... Ces araignées, étant vieilles, » sont couvertes d'un duvet noirâtre, aussi doux » et aussi pressé que du velours... Leur toile » est si forte que les petits oiseaux ont bien de » la peine à s'en débarrasser... Selon quelques » habitans de l'île, leurs poils brûlent et piquent » comme les orties. Il y a à la Louisiane une » espèce d'araignée grosse comme un œuf de » pigeon, mais bien plus longue. Sa couleur est » noire et bigarrée d'or. Cet insecte fait sur les » arbres des toiles d'une soie forte, torse et do- » rée, quelquefois de la grandeur d'un cul de » tonneau, sous lesquelles s'arrêtent souvent » des oiseaux..... On trouve dans l'île de Ceylan » une araignée couleur d'argent, &c.... ». (M. DE BOMARE.)

(4) Les polypes d'eau douce diffèrent pour la grandeur et pour la couleur. M. Trembley fait mention de trois espèces qu'il appelle à *longs bras*. La première espèce est la plus petite; elle n'a que cinq ou six lignes de longueur; elle est très-aisée à trouver; il ne s'agit que de ramasser dans les eaux quelques poignées de lentilles aquatiques (*a*), et de les mettre dans un vase transparent rempli d'eau: au bout de quelques

(*a*) C'est une plante qu'on trouve dans les lacs, les eaux dormantes, &c. Elle surnage sur les eaux: ses feuilles orbiculaires ont la forme d'une lentille.

instans, on voit les polypes qui ne paroissent d'abord que comme des points verds, épanouir leurs bras. Au moindre mouvement, l'insecte retire ses bras, et ne paroît plus qu'un grain de matière verte. Le nombre des bras des polypes est communément depuis six jusqu'à douze. Ces animaux marchent et changent de lieu; ils font tous leurs mouvemens avec une extrême lenteur. Lorsqu'on veut jouir du plaisir de voir la multiplication des polypes par *boutures*, il faut mettre un polype dans le creux de sa main, avec un peu d'eau; et lorsque l'animal est sorti de son état de contraction, on le coupe en deux. La partie où est la tête marchera et mangera le jour même qu'elle aura été séparée, pourvu que ce soit dans des jours chauds: quant à la partie postérieure, il lui poussera des bras au bout de vingt-quatre heures, et en deux jours elle deviendra un polype parfait, tendant ses filets, saisissant sa proie. Que l'on varie les expériences de toutes les façons, on aura toujours de nouveaux phénomènes. Que l'on coupe le corps d'un polype en tout sens, et en autant de lanières que la dextérité le permettra; on verra paroître autant de polypes. Les polypes se multiplient naturellement par rejetons. On remarque sur un polype une légère excroissance qui prend la forme d'un bouton; c'est la tête du jeune polype. Dans les temps fort chauds, un polype est formé et séparé en vingt-quatre heures: on voit

quelquefois sortir d'un seul polype jusqu'à dix-huit petits.

La découverte des polypes d'eau douce, et celle des petits polypes marins, architectes des coraux, des corallines, et de plusieurs productions à polypiers, qu'on avoit prises pour des plantes marines, sont l'une et l'autre très-modernes. Les petits polypes de mer sont de très-petits animaux qui ont échappé à de très-bons observateurs qui les ont pris pour des fleurs. Ce sont ces vers dont il y a un très-grand nombre d'espèces différentes, qui construisent ces coraux, ces corallines, ces lithophytes, ces escarres, ces éponges, ces variétés de madrépores si nombreuses, et toutes ces autres substances qu'on avoit prises autrefois pour des plantes; mais les observations de MM. Peyssonel, Réaumur, Bernard de Jussieu, &c. ont fait voir qu'elles n'étoient que des loges, des cellules construites par des espèces de vers-insectes, qui multiplient en tel nombre qu'on ne sauroit les évaluer; et que ces loges bâties chacune par autant d'individus, sont pour les polypes ce que les guêpiers sont pour les guêpes. On a ôté à ces productions le nom de plantes marines; on les a appelées des *polypiers*, ou *productions à polypiers*..... Outre tous ces polypes, il y a encore les grands polypes marins: tels sont la *sèche*, *le calmar*, *le lièvre marin*, &c. Ces animaux ont les pieds ou les bras placés à leur tête; ils ont ordinairement

entre trois pouces à trois pieds de longueur. Ils sont ovipares : on ignore s'ils ont, pour se multiplier, les ressources des polypes d'eau douce. Il paroît certain que leurs bras croissent de nouveau quand ils ont été coupés, ainsi que ceux des écrevisses. Les grands polypes marins étoient d'usage pour la table chez les Anciens. (M. DE BOMARE).

(5) Le *toucan* est un oiseau très-singulier, particulièrement par la grosseur et la longueur disproportionnée de son bec, qui, loin de faire un instrument utile, n'est au contraire, dit M. de Buffon, « qu'une masse en levier, qui gêne le » vol de l'oiseau.... Le bec excessif et inutile du » toucan renferme une langue encore plus inu» tile.... Ce n'est point un organe charnu ou car» tilagineux.... C'est une véritable plume, bien » mal placée comme l'on voit, et renfermée » dans le bec comme dans un étui. Le nom de » *toucan* signifie *plume* en langue brasilienne ».

Les toucans sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale. Leur plumage est fort beau.

(6) « Le *kamichi* est un grand oiseau noir de » l'Amérique, très-remarquable, dit M. de Buf» fon, par la force de son cri, et par celle de ses » armes. Il porte sur chaque aile deux puissans » éperons, et sur la tête une couronne pointue, » de trois ou quatre pouces de longueur, sur deux » ou trois lignes de diamètre à sa base, &c. ».

Certains oiseaux, tels que les *jacunas*, plusieurs espèces de pluviers, de vanneaux, &c. portent aux épaules des éperons ou ergots ; mais le kamichi est de tous le mieux armé. (M. DE BUFFON.)

(7) « Les *chauve-souris* se retrouvent en » divers pays : mais, dans la plupart des climats » chauds on en voit de monstrueuses pour la » grosseur. Il y en a une espèce très-commune » en Amérique, à laquelle M. de Buffon a donné » le nom de *vampire*, parce qu'elle suce le sang » des hommes et des animaux qui dorment.... » Le *vampire* est d'un aspect hideux.... Les voya» geurs s'accordent à dire que ces vampires su» cent (sans les éveiller) le sang des hommes et » des animaux qui dorment ».

M. de Buffon suppose que ce n'est ni avec leurs dents ni avec leurs ongles qu'ils entament la peau des animaux, mais que c'est avec leur langue qu'ils peuvent faire des ouvertures assez subtiles dans la peau, pour en tirer du sang et ouvrir des veines, sans causer une vive douleur. M. de Buffon n'a point vu la langue du vampire. Il imagine qu'elle est semblable à celle de la *roussette* (autre espèce de chauve-souris) qui est pointue et hérissée de papilles dures, très-fines, très-aiguës, &c. (M. DE BOMARE.)

(8) L'*arbre de cire* est un arbrisseau. Il y en a deux espèces; l'une croît à la Louisiane, l'autre à la Caroline. Cet arbrisseau a le port du myrte,

et ses feuilles ont à-peu-près la même odeur. Ses baies, qui sont de la grosseur d'un grain de coriandre, contiennent des noyaux qui sont couverts d'une espèce de résine qui a quelque rapport avec la cire. Les habitans de ce pays en font de la bougie. L'*arbre-suif* croît à la Chine et dans la Guiane. Il s'élève à la hauteur d'un grand cerisier. Son fruit consiste en des grains blancs, de la grosseur d'une noisette, dont la chair a les qualités du suif; on en fait des chandelles; c'est aussi un arbre qui produit l'encens; c'est encore d'un arbre que les Chinois retirent leur beau vernis. (M. DE BOMARE.)

(9) Tout le monde sait que lorsqu'on touche les feuilles de la sensitive, elles se flétrissent aussi-tôt; et qu'elles reprennent leur première fraîcheur un moment après qu'on les a quittées..... M. Adanson a vu en Afrique un arbuste sensitif, dont les feuilles s'abaissent lorsqu'on passe dessous. On dit aussi qu'il se trouve à Panama un arbuste à feuilles épineuses, dont les branches s'abaissent lorsqu'on passe auprès, et tendent à s'attacher à l'habit du voyageur. Comme il s'incline lorsqu'on passe auprès de lui, les naturels du pays lui donnent le nom de *bonjour*.

On voit au Jardin du Roi une plante nouvellement découverte, originaire d'Otahiti, qu'on a nommée *plante oscillante;* elle est du genre de la sensitive, mais beaucoup plus extraordinaire.

(10) *La fraxinelle* ou *dictame blanc*, est une plante vivace, qui vient d'elle-même dans les bois du Languedoc, de la Provence, de l'Italie et de l'Allemagne.... Les extrémités des tiges et les pétales des fleurs sont couvertes d'une infinité de vésicules pleines d'huile essentielle, comme on peut l'observer facilement à l'aide d'un microscope. Elles répandent dans les jours d'été, le soir et le matin, des vapeurs éthérées inflammables, et en telle abondance, que si l'on place au pied de cette plante une bougie allumée, il s'élève tout-à-coup une grande flamme qui se répand sur toute la plante: elle forme alors un buisson ardent très-curieux (M. DE BOMARE.)

(11) L'*amianthe* est une matière fossile, composée de filets très-déliés.... Il y a plusieurs sortes d'amiantes, de jaunâtres, de grisâtres et de blancs; il y en a même de verds et de rouges. On file l'amiante, on en fait une toile qu'on jette au feu, sans crainte qu'elle se consume; et même on blanchit cette toile par le feu; de sale et de crasseuse qu'elle étoit, elle en sort pure et nette. Le feu consume les matières étrangères et combustibles dont elle est chargée, sans pouvoir l'altérer. Cependant, toutes les fois qu'on la retire du feu, elle perd un peu de son poids. Du temps des anciens Grecs et des Romains, on brûloit dans des toiles d'amiante les corps des rois, afin que leurs cendres ne se mêlassent point avec

celles du bûcher. L'amiante est très-propre à faire des mêches, parce qu'il ne leur arrive aucun changement qui puisse offusquer la lumière. Les Païens s'en servoient dans leurs lampes sépulcrales. (M. DE BOMARE.)

(12) La Chine doit à ce grand prince l'abolition d'une coutume aussi barbare qu'insensée. « C'étoit un usage assez commun parmi les Tar-» tares, à la mort d'un homme, qu'une de ses » femmes se pendît.... En 1668, un tartare de » distinction étant mort à Pekin, une de ses » femmes, âgée de dix-sept ans, se disposoit à » lui donner cette preuve d'affliction; mais ses » parens présentèrent une requête à l'empereur » pour le supplier d'abolir une si odieuse cou-» tume. Ce prince ordonna qu'elle fût aban-» donnée comme un ancien reste de barbarie: » elle étoit établie aussi parmi les Chinois, mais » les exemples en étoient plus rares, et leur » philosophe ne l'avoit point approuvée.... Les » Chinois en général sont d'un caractère doux » et traitable. Ils ont beaucoup d'affabilité dans » leurs manières, sans qu'il y paroisse aucun » mélange de dureté, de passion et d'emporte-» ment. Cette modération se fait remarquer » jusques dans le peuple. Les Européens qui ont » quelque affaire à traiter avec les Chinois, doi-» vent se garder de toutes sortes de vivacités et » d'emportemens. Ces excès passent à la Chine » pour des vices contraires à l'humanité: non

» que les Chinois ne soient aussi vifs que nous,
» mais ils apprennent de bonne heure à se rendre
» maîtres d'eux-mêmes....

» La modestie des femmes chinoises est ex-
» trême. Elles vivent constamment dans la re-
» traite, avec tant d'attention à se couvrir,
» qu'on ne voit pas même paroître leurs mains
» au bout de leurs manches: si elles présentent
» quelque chose à leurs plus proches parens, elles
» le posent sur une table, dans la crainte qu'on
» ne leur touche la main....» Voici parmi les
» Chinois les causes de divorce les plus remar-
» quables. « 1°. Une femme babillarde, qui se
» rend incommode par ce défaut, est sujette à
» être répudiée, quoiqu'elle soit mariée depuis
» long-temps, et qu'elle ait donné plusieurs en-
» fans à son mari; 2°. une femme qui manque
» de soumission pour son beau-père et sa belle-
» mère; 3°. la stérilité est une autre raison de
» divorce; 4°. la jalousie, &c..... Le soir des
» noces, on conduit la jeune mariée dans l'ap-
» partement de son mari, où elle trouve sur une
» table des ciseaux, du fil, du coton et d'autres
» matières à ouvrages, pour lui faire connoître
» qu'elle doit aimer le travail et fuir l'oisiveté.

» Rien n'est comparable au respect que les
» enfans ont pour leurs pères et mères, et les
» écoliers pour leurs maîtres. Ils parlent peu,
» et se tiennent toujours debout en leur pré-
» sence. L'usage les oblige, sur-tout au com-

» mencement de l'année, le jour de leur nais-
» sance, et dans d'autres occasions, de les saluer
» à genoux, en frappant plusieurs fois la terre
» du front.

» Quand un fils aîné n'auroit rien hérité de
» son père, il n'en seroit pas moins obligé d'élever
» ses frères, et de les marier; il doit leur tenir
» lieu du père qu'ils ont perdu. Ceux qui n'ont
» pas d'héritier mâle, adoptent un fils de leur
» frère ou quelqu'autre parent; quelquefois
» même un étranger. L'enfant adopté est revêtu
» de tous les priviléges d'un fils légitime, prend
» le nom de celui qui l'adopte, et devient son
» héritier. S'il naît dans la suite un autre fils
» dans la même famille, l'enfant adoptif entre
» toujours en partage de la succession. Il est per-
» mis aux Chinois de prendre des secondes
» femmes qui tiennent rang après l'épouse légi-
» time; cependant, la loi n'accorde cette liberté
» que lorsque la première femme est parvenue
» à l'âge de quarante ans, sans aucune marque
» de fécondité.

» Toutes les couleurs ne se portent point in-
» différemment à la Chine. Le jaune n'appar-
» tient qu'à l'empereur et aux princes de son
» sang. Le satin à fond rouge est le partage d'une
» espèce de mandarins, aux jours de cérémonie;
» les autres portent ordinairement le noir, le
» bleu ou le violet. La couleur du peuple est gé-
» néralement le bleu ou le noir.... La chemise

» est de différentes sortes d'étoffes, suivant les » saisons. C'est un usage assez commun dans les » grandes chaleurs, de porter sur la peau un » filet de soie qui empêche la sueur de se com- » muniquer aux habits. La couleur qui appar- » tient aux femmes est ou rouge, ou bleue, ou » verte. Peu de femmes portent le noir et le » violet, si elles ne sont avancées en âge, &c.

» A la Chine, le deuil d'un père et d'une mère » doit être de trois ans. On prétend que cet usage » est fondé sur la reconnoissance qu'un fils doit » à son père et à sa mère pour les trois premiè- » res années de sa vie, pendant lesquelles il a » eu continuellement besoin de leur assistance. » La couleur du deuil est le blanc; mais pendant » le premier mois qui suit la mort d'un père ou » d'une mère, l'habit des enfans est un sac de » chanvre d'un rouge éclatant, qui ne diffère pas » pour la qualité des sacs de marchandises. Leur » ceinture est une corde lâche. Il est permis aux » Chinois de garder aussi long-temps qu'ils le » souhaitent les cadavres dans leurs maisons; » ils les gardent quelquefois pendant trois ou » quatre ans. Leur siége, pendant cet espace de » temps, est un tabouret, et leur lit une natte » de roseaux près du cercueil. Ils se retranchent » l'usage du vin et de certains alimens. Ils se » dispensent d'assister aux fêtes; ils ne fréquen- » tent point les assemblées publiques; cepen- » dant il faut enfin que le cadavre soit inhumé;

» car c'est pour un fils un devoir indispensable
» de placer le corps de son père et de sa mère
» dans le tombeau de ses ancêtres. Il y a chez les
» Chinois deux fêtes célèbres; la première est
» celle du commencement de l'année, et l'autre
» celle des lanternes. Dans cette dernière fête,
» toute la Chine est illuminée; on la croiroit en
» feu. Tous les habitans de l'empire, à la cam-
» pagne ou dans les villes, allument des lanter-
» nes peintes de différentes couleurs, et les sus-
» pendent dans leurs cours et à leurs fenêtres,
» et dans leurs appartemens. Les gens riches
» font en lanternes une dépense prodigieuse :
» on voit des lanternes de diverses formes, et la
» plupart dorées et magnifiquement ornées;
» mais rien ne donne tant d'éclat à la fête, que
» les feux d'artifice qui s'exécutent dans toutes
» les parties des villes..... Les réjouissances du-
» rent cinq jours. L'opinion commune sur l'ori-
» gine de cette fête, est qu'elle fut établie peu
» de temps après la fondation de l'Empire, par
» un mandarin qui, ayant perdu sa fille sur le
» bord d'une rivière, se mit à la chercher, mais
» inutilement, avec des flambeaux et des lan-
» ternes, accompagné d'une foule de peuple
» dont il s'étoit fait aimer par sa vertu; mais
» les lettrés donnent une autre origine à la fête
» des lanternes. Ils prétendent que l'empereur
» *Kye*, dernier monarque de la famille de *Hya*,
» se plaignant de la division des nuits et de[s]

» jours, qui rend une partie de la vie inutile,
» fit bâtir un palais sans fenêtres, où il rassem-
» bla un certain nombre de personnes; et que
» pour en bannir les ténèbres, il y établit une
» illumination continuelle de lanternes qui donna
» naissance à cette fête.... La magnificence des
» Chinois éclate dans leurs ouvrages publics,
» tels que les fortifications, les temples, les
» tours, les arcs de triomphe, les ponts, les
» chemins, les canaux, &c. On compte environ
» trois mille tours le long de la grande muraille.
» Le tiers des habitans de l'Empire fut employé
» à la bâtir. Ce fameux ouvrage se conserve
» aussi entier que le premier jour qu'il fut bâti.
» Le plus fameux édifice est celui de Nankin,
» qui se nomme *la grande Tour* ou *la Tour de*
» *Porcelaine*. C'est un octogone d'environ qua-
» rante pieds de diamètre; de sorte que la lar-
» geur de chaque face est de quinze pieds.... Les
» étages sont au nombre de neuf.... Le mur du
» rez-de-chaussée n'a pas moins de douze pieds
» d'épaisseur sur huit pieds et demi de hauteur.
» Il est revêtu de porcelaine. Cette porcelaine
» est bien conservée, quoiqu'elle ait plus de trois
» cents ans. On donne à cette tour, depuis le
» rez-de-chaussée jusqu'à l'extrémité du toît,
» environ deux cents pieds d'élévation..... On
» compte à la Chine plus de onze cents arcs de
» triomphe élevés à l'honneur des princes, des
» hommes et des femmes illustres, et des per-

» sonnes renommées par leur savoir et leur » vertu.....

» L'agriculture est particulièrement honorée » à la Chine..... Une pluie favorable est une oc- » casion de visite et de complimens parmi les » mandarins. Au printemps, l'empereur ne man- » que pas, suivant l'ancien usage, de conduire » solennellement une charrue, d'ouvrir quelques » sillons, et de semer différentes espèces de grains. » Il nomme douze seigneurs pour lui servir de » cortège, et labourer après lui ; il est en outre » accompagné de cinquante laboureurs respec- » tables par leur âge, et auxquels l'empereur » lui-même distribue différens présens. Les man- » darins observent la même cérémonie dans cha- » que ville.... L'empereur *Yongchin* exigeoit de » tous les gouverneurs des villes qu'ils lui en- » voyassent tous les ans le nom d'un paysan de » leur district, distingué par son application à » cultiver la terre, par une conduite irrépro- » chable, par l'union de sa famille, par la paix » entretenue avec ses voisins, enfin par sa fru- » galité et sa sagesse. Sur le témoignage du gou- » verneur, l'empereur élevoit ce sage et dili- » gent laboureur au degré de madarin du hui- » tième ordre, et lui envoyoit des patentes de » mandarin honoraire, distinction qui le met- » toit en droit de porter l'habit de mandarin, » de rendre visite au gouverneur de la ville, de » s'asseoir en sa présence, et de prendre du thé

» avec lui ». *Abrégé de l'Hist. génér. des Voyages, T. VIII.*

(13) Barège, célèbre par ses eaux minérales, est situé au pied des Pyrénées. Ce village n'est habitable que depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre : à cette époque, les habitans se retirent à Luz ou dans d'autres bourgs de la vallée de Barège, qui contient dix-sept villages et la petite ville de Luz. Les habitans emportent avec eux tout ce qu'ils possèdent, même leurs portes et leurs fenêtres, parce que les voleurs osent gravir les monceaux de neige pour aller piller les maisons. Barège est à quelques lieues de Bagnères. Il y a aussi à Bagnères des eaux minérales. La situation de ce dernier village est charmante. Il est voisin de la belle vallée de *Campan*. On trouve à cinq lieues de Barège la cascade de *Gaverny*, l'une des plus hautes que l'on connoisse.

(14) Tous les détails relatifs aux *frères Moraves* sont conformes à la vérité : ceux que je vais donner encore seront aussi exacts.

L'habitation des frères *Herneutes* ou Moraves, est immense et située de la manière la plus agréable. Les frères Moraves respirent l'air le plus sain de la Hollande: l'eau de *Zast* est excellente; avantage extrêmement rare dans ce pays. Leurs jardins sont aussi beaux que vastes. La maison est composée de plusieurs grands corps-de-logis. Dans cette énorme enceinte, toutes les

femmes veuves et sans enfans couchent dans la même salle, et mangent ensemble dans une espèce de réfectoire. La même chose est observée pour les filles, pour les hommes veufs et sans enfans, et pour les garçons ; ainsi les personnes libres des deux sexes sont séparées les unes des autres. Il n'est pas permis aux frères veufs et garçons d'aller dans les salles des veuves et des filles. Ils ne peuvent se rencontrer que dans les jardins, ne se voyant d'ailleurs qu'à l'église, où ils sont encore séparés. Les femmes mariées vivent avec leurs maris et leurs enfans, et forment de petits ménages particuliers. Toutes les femmes ont des justes, et pour coiffures le petit *beguin* hollandais, attaché sous le cou avec un ruban, dont la couleur les distingue. Le ruban des femmes mariées est bleu, celui des veuves est blanc, celui des filles est rouge. Ils s'appellent tous entr'eux *frère* & *sœur*, et paroissent étroitement unis. Leurs logemens sont de la plus grande simplicité; mais on y trouve une propreté recherchée. Ce sont les plus anciens frères qui ont le soin de l'administration de la maison. C'est aussi à eux que s'adressent les frères et sœurs qui veulent se marier.

Leur église est très-vaste; on n'y voit ni ornemens ni tableaux. La forme de cette église est quarrée ; deux grandes tribunes, soutenues par des colonnes, occupent deux côtés de cette église. Dans l'une est une orgue. Aux deux autres côtés

de l'église sont rangés des bancs; l'un de ces côtés est pour les hommes, l'autre en face est pour les femmes. Ces dernières arrivent par la porte qui est du côté de leurs bancs; les hommes de même. Ainsi les hommes et les femmes sont séparés dans l'église, et ils y entrent et en sortent par des portes différentes. A-peu près au milieu de l'église, est un frère assis vis-à-vis une petite table, sur laquelle est un gros livre. Tout le monde est assis dans l'église: les hommes n'ont point de chapeaux; ils ne se mettent jamais à genoux, et n'ont point de livres d'heures. Seulement à la fin de leur prière, ils se lèvent tous un moment avant de s'en aller. La cérémonie commence ainsi: l'orgue joue; ensuite le frère qui est à la petite table chante seul d'abord: il s'arrête, tout le monde lui répond en chœur. Durant ce temps, l'orgue accompagne en *piano*. Cette musique est d'un effet ravissant: elle est douce, touchante, majestueuse. Après la musique, le frère placé à la petite table, fait une espèce de sermon ou d'exhortation (en allemand), ce qui termine la cérémonie. Ils s'assemblent dans cette église tous les jours deux fois; la première, à sept heures du soir; la seconde, à neuf heures, toujours du soir. Trois fois la semaine on prêche à la première prière; les autres jours à cette prière on lit les Saintes Ecritures. Leur prière ne dure jamais plus de quarante minutes. Il règne dans cette maison un

air de modestie, de pureté, de simplicité et d'union qui dispose à l'attendrissement. Tout y travaille, tout y est occupé, tout y paroît paisible, heureux et sage. Voilà ce que j'ai vu à *Zast.* Voici les détails que je trouve dans l'Encyclopédie, relativement à cet établissement. Les *Moraves*, reste de la secte des Hussites, sont répandus en grand nombre sur les frontières de Pologne, de Bohême et de Moravie (*a*), d'où vraisemblablement ils ont pris le nom de *Moraves*, et celui d'*Herneutes*, du nom de leur principale résidence en Luzace, contrée d'Allemagne. Ils subsistent en plusieurs maisons, qui n'ont d'autres liaisons entr'elles que la conformité de vie et d'institut. Le comte de Zinzindorf, patriarche ou chef des frères unis, est mort en 1760. Ce seigneur allemand s'étoit fait membre et protecteur zélé de cette société, avant lui opprimée et presqu'éteinte, mais qu'il a rétablie et soutenue de sa fortune et de son crédit. Nous avons en Auvergne d'anciennes familles de laboureurs, qui vivent, de temps immémorial, dans une parfaite société. On nomme en tête les *Quitard Pinon*, comme ceux qui prouvent cinq cents ans d'association. On nomme encore les *Arnaud*, les *Pradel*, les *Bonnemoy*,

(*a*) On trouve en Amérique, à Philadelphie, un établissement de *Frères Moraves*, absolument semble à celui de *Zast*.

les *Tournel* et les *Anglades*, anciens et sages roturiers, dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps. Chacune de ces familles forme différentes branches qui habitent une maison commune, et dont les enfans se marient ensemble, de façon pourtant que chacun des consorts n'établit guère qu'un fils dans la communauté, pour entretenir la branche que ce fils doit représenter un jour après la mort de son père; branches dont ils ont fixé le nombre par une loi de famille en conséquence de laquelle ils marient au-dehors les enfans surnuméraires des deux sexes. De quelque valeur que soit la portion du père dans les biens communs, ces enfans surnuméraires s'en croient exclus de droit, moyennant une somme fixée différemment dans chaque communauté, et qui est chez les *Pinon* de 500 livres pour les garçons, et de 200 livres pour les filles: usage injuste; mais du reste leurs réglemens sont fort bons, et leurs loix très-sages.

« (15) Les *sapins* sont des arbres résineux » qui deviennent fort hauts, et qui se plaisent » dans les pays froids. On peut diviser les sapins » en deux ordres; savoir, les sapins proprement » dits, et les *picéas* ou *épicias*, *pece* ou *pesse*.... » Les sapins fournissent de la térébenthine li- » quide qu'on appelle en Angleterre *baume* » *commun de Gilead*.... Les *picéas* ne donnent » point de térébenthine; mais il sort de leur

» écorce un suc épais, ou une résine qui s'épais-
» sit, devient concrète et semblable à des grains
» d'encens commun. C'est avec cette résine que
» l'on fait ce qu'on nomme *poix de Bourgogne*....
» On voit sur le mont *Pilate*, en Suisse, un sa-
» pin remarquable. De sa tige, qui a plus de huit
» pieds de circonférence, sortent à quinze pieds
» de terre neuf branches d'environ un pied de
» diamètre et de six pieds de long. De l'extré-
» mité de chaque branche s'élève un sapin fort
» gros, de sorte que cet arbre imite un lustre
» garni de ses bougies ». (M. DE BOMARE.)

» (16) Le *chêne* est un arbre utile dans toutes
» ses parties. On fait usage de son écorce réduite
» en poudre, et sous le nom de *tan-brut* (*a*), pour
» préparer les cuirs. Son aubier (*b*), son bois, et
» même le cœur du bois, ont la même propriété,
» à quelque différence près. L'écorce qui a passé
» les cuirs, se nomme *tan préparé*. On en fait
» usage pour faire des couches dans les serres
» chaudes. Le *guy* est une plante parasite (*c*),
» qui vient sur plusieurs arbres, et particulière-
» ment sur le chêne. Les Druïdes, anciens prê-

(*a*) D'où vient le nom de *tanneur*, donné aux ouvriers.

(*b*) *L'aubier* est la couche qui se trouve entre l'écorce et le cœur de tous les arbres.

(*c*) Les plantes *parasites* sont des espèces de plantes qui ne tirent leur nourriture que d'autres plantes, sur lesquelles elles s'attachent.

» tres gaulois, cueilloient le *guy* de chêne avec » de grandes cérémonies ». (M. DE BOMARE.)

(17) Il est très-vrai qu'il existe une méthode avec laquelle un enfant docile et appliqué, apprend à lire très-couramment en quinze leçons; et pour l'enfant le plus borné, quatre mois sont plus que suffisans; tandis qu'avec la méthode ordinaire, il faut dix-huit mois ou deux ans. L'ancienne méthode consiste, comme on sait, à faire connoître aux enfans toutes les lettres de l'alphabet, et à leur apprendre ensuite la formation des syllabes, c'est-à-dire, toutes les combinaisons de ces lettres, deux à deux, trois à trois, &c. Et comme le nombre de ces combinaisons est très-considérable, puisqu'il y a vingt-deux lettres à combiner, et que d'ailleurs il n'y a le plus souvent aucun rapport entre le son composé des lettres qui forment chaque syllabe, et les sons particuliers de chacune de ces lettres, cette méthode est nécessairement aussi longue que pénible et ennuyeuse pour les enfans.

Celle de M. Berthaud, au contraire, est très-courte, parce qu'elle borne à quatre-vingt-huit le nombre des combinaisons nécessaires des lettres, si considérable dans la méthode ordinaire. Il a découvert, en effet, que tous les mots de la langue française ne sont composés que de quatre-vingt-huit consonnances différentes; de manière que connoissant la formation de ces

quatre-vingt-huit consonnances (sans connoître en détail les lettres qui les composent) on sait lire : et comme il a appliqué une figure à chacune de ces consonnances, l'enfant les retient avec facilité, et ordinairement il ne lui faut pas plus de deux mois pour apprendre à lire couramment. Cette méthode ne peut pas être expliquée ici plus en détail, et on est obligé de renvoyer à l'ouvrage même qui l'explique. Il a pour titre : *Quadrille des Enfans*, ou *Système nouveau de lecture ;* il se vend à Paris, *chez Couturier, rue Saint-Jacques.* L'éditeur de la dernière édition de cet ouvrage (dédié aux enfans de S. A. S. M. le duc de Chartres) est M. Alexandre, la seule personne qui sache enseigner à lire de cette manière. Il demeure *rue Montmartre, au coin de la rue Plâtrière.* Il est d'autant plus extraordinaire que cette méthode ne soit pas universellement adoptée, qu'il y a près de quarante ans qu'elle est inventée. Mais telle est la constance de l'attachement aux vieilles routines, quelque peu fondées qu'elles puissent être.

(18) Une française, *Élisabeth-Sophie Cheron*, se distingua également dans la peinture, la poésie et la musique. Elle jouoit de plusieurs instrumens. Elle savoit le latin, l'italien et l'espagnol; elle peignoit supérieurement le portrait, mais toujours d'une manière allégorique et ingénieuse. Elle a fait d'ailleurs plusieurs beaux tableaux

d'histoire. Dans la même année, elle fut reçue, en qualité de poète, à l'académie de Ricovrati, à Padoue, et en qualité de peintre à l'académie royale de peinture et de sculpture à Paris. Elle se maria à soixante ans : elle épousa son ami intime, un ingénieur nommé M. Hay, qui étoit de son âge. Elle mourut à soixante-trois ans, l'an 1711 (*a*).

Catherine Duchemin, femme de Girardon, sculpteur; *Geneviève de Boulogne*, et sa sœur *Madeleine de Boulogne*, sont encore trois françaises qui se sont particulièrement distinguées dans la peinture. Passons aux étrangères.

Anna di Rosa, surnommée *Annella de Massina*, du nom de son maître. Elle peignit l'histoire avec le plus grand succès (*b*). *Sophonisbe*

(*a*) *Elisabeth-Sophie Chéron* eut plusieurs élèves; ses deux nièces, mesdemoiselles de la Croix, qui eurent beaucoup de talent. Les tableaux d'histoire les plus estimés de mademoiselle Chéron, sont une Fuite en Egypte, avec un beau fond de paysage, où l'on voit la Vierge endormie, et les Anges prenant soin de l'Enfant Jésus. 2°. Cassandre interrogeant un Génie sur la destinée de la ville de Troie. 3°. Une Annonciation. 4°. Jésus-Christ au tombeau. 5°. Un Saint Thomas d'Aquin. Mademoiselle Chéron a laissé plusieurs poésies très-agréables; entr'autres un petit poëme qui a pour titre les *Cerises renversées*; dans lequel on trouve de la facilité, de la gaîté et de l'imagination.

(*b*) *Anna di Rosa* périt à 36 ans, victime de la jalousie. Elle fut poignardée par *Augustin Beltrano*, son mari, abusé par d'injustes soupçons.

Angosciola Lomellina, d'une famille noble de Crémone, eut une grande réputation, et la mérita. Philippe II, roi d'Espagne, l'attira à Madrid. Il la combla de bienfaits, et lui fit faire le mariage le plus brillant. Etant devenue veuve, elle épousa en secondes noces *Orazio Lomellini*, d'une des plus illustres familles de la république de Gênes. Elle enseigna elle-même les principes de son art à ses trois sœurs, *Europe*, *Anne* et *Lucie*, qui peignirent avec succès. Sophonisbe parvint à une extrême vieillesse, et mourut en 1620.. .. *Lavinia Fontana* et *Antonia Pinelli*, de Bologne, méritent aussi d'être placées parmi les peintres célèbres..... *Maria-Elena Panzachia*, née à Bologne en 1668, peignit supérieurement les paysages..... *Luccia Cassalina*, née en 1677, peignit avec un égal succès le portrait et l'histoire. Elle épousa *Félice Torelli*, un des meilleurs peintres de son temps..... *Catherine Taraboti*, élève d'Alexandre Varotari, mérita d'être placée au rang des plus habiles artistes Vénitiens..... La sœur de Varotari, nommée *Claire*, peignoit parfaitement le portrait..... *Barbara Burini*, née en 1700, eut autant de talent que toutes celles qu'on vient de nommer.

Les écoles flamandes et hollandaises ont produit des femmes aussi célèbres. On a déjà parlé de la fameuse *Sibylle Mérian*. Une autre fille illustre se distingua comme elle par une rare réunion de talens et de connoissances. *Anna Vasser*

naquit à Zurich : elle aima les lettres, fit de bons vers et de charmans tableaux. Elle peignoit agréablement à l'huile ; mais elle excella dans la miniature. Elle mourut en 1713, à l'âge de trente-quatre ans..... Mademoiselle *Verslt*, née à Anvers en 1680. Elle savoit le latin, parloit plusieurs langues, et peignoit le portrait et l'histoire. Tous les artistes les plus célèbres se sont accordés à louer la fraîcheur de son coloris et la pureté de son dessin. Elle se fixa à Londres, et y mourut..... *Maria Van-Oosterwick* est, à juste titre, placée au rang des meilleurs artistes de Hollande. Elle ne peignoit que des fleurs et des fruits; mais elle porta ce genre au plus haut point de perfection. Elle mourut en 1693..... *Henriette Vanpée Volters*, élève de son père, née à Amsterdam, se distingua dans la miniature. Elle mourut en 1741..... *Rachel Ruisch Van-Pool* naquit à Amsterdam, et fut une des femmes qui honora le plus son pays par ses mœurs et par ses talens. Jeune, sans maître, sans autre secours que son goût pour le dessin, on la vit copier tout ce qui la frappoit en peinture et estampes. Enfin, on lui donna pour maître Guillaume Van Aelst, célèbre pour les fruits et les fleurs. Elle se fit dans ce genre la plus grande réputation. L'académie de La Haye la reçut au nombre de ses membres, ainsi que Van-Pool, son mari, qui étoit bon peintre. L'électeur Palatin envoya à Rachel Van-Pool un di-

plome qui la nommoit peintre de la cour de Dusseldorp. Ce prince lui écrivit une lettre qu'il accompagna d'un présent magnifique ; et il tint son enfant sur les fonts de baptême. Rachel peignit aussi bien à quatre-vingt ans qu'à trente. Elle mourut âgée de quatre-vingt-six ans, en 1750. Le célèbre Van-Huepen a excellé dans le même genre. Il n'eut pour élève que la fille d'un nommé Haverman, qui fit des progrès étonnans, au point même d'exciter la jalousie de son maître.

Le temps n'a pu nous faire perdre les noms de toutes les femmes de l'antiquité qui se sont distinguées dans la peinture. Les plus célèbres sont : « Timarette, fille de Micon, et qui a ex-» cellé dans cet art.

» Irène, fille et élève de Cratinus.

» Calypso.

» Alcisthène.

» Aristarète, élève de son père Néarchus.

» Lala de Cysique. Personne n'eut le pinceau » plus léger. Elle grava aussi sur l'ivoire.

» Olympias, dont Pline fait mention ». (*Extrait des différens ouvrages publiés sur la Vie des Peintres, par M. P. D. L. F. tome* 1.)

J'ai recueilli dans l'ouvrage que je viens de citer, quelques traits peu connus, et qui m'ont paru intéressans et curieux. J'ai pensé qu'on les liroit avec plaisir, et qu'ils pourroient exciter l'émulation des enfans destinés à devenir artistes.

« Polignotus, fils d'Agloophon, peintre célèbre chez les anciens, vivoit environ 440 ans » avant J. C. Il mit le premier de l'expression » dans les visages ; et après avoir fait plusieurs » ouvrages à Delphes, et sous un portique d'A- » thènes, dont il ne voulut recevoir aucun paye- » ment, il fut honoré, par le conseil des Am- » phictyons, du remercîment solennel de toute » la Grèce, qui lui ordonna, aux dépens du » public, des logemens dans toutes ses villes, lui » décerna des couronnes d'or, et lui assigna des » places distinguées au théâtre.

» Apollodore, peintre d'Athènes, vivoit » 404 ans avant J. C. Il ouvrit une nouvelle car- » rière, et donna naissance au beau siècle de la » peinture chez les Grecs. Il eut les plus grands » talens ; mais ce qui lui fait plus d'honneur » encore, c'est qu'il fut exempt de la jalousie, » foiblesse si ordinaire aux artistes. Il fit des » vers à la louange de Zeuxis, son rival, dans » lesquels il s'avouoit inférieur à ce grand » homme.

» Pamphile se fit une réputation très-brillante » dans le siècle même de Parrhasius et de Zeuxis. » Il avoit au-dessus des autres peintres les avan- » tages que donnent la culture des belles-lettres » et l'étude des sciences. Pour donner plus de » dignité à son art, il obtint un décret public » qui défendoit aux esclaves de s'y appliquer.

» Pausias, disciple de Pamphile et d'Érigmus,

» fut le premier qui peignit les lambris et les » voûtes des palais. Il immortalisa la bouque- » tière Glycère, dont il étoit amoureux, en la » représentant composant une guirlande de » fleurs

» Métrodore fut en même temps grand phi- » losophe et grand peintre. Il éleva les enfans » de Paul Emile, et peignit son triomphe. Ce » héros avoit demandé deux hommes pour ces » deux objets. Métrodore fut regardé comme le » plus capable de les remplir avec un égal » succès.

» Quintus Pédius, peintre romain, sous le » règne d'Auguste, se distingua dans cet art, » quoiqu'il fût muet de naissance ».

Nous allons passer maintenant aux peintres modernes.

« On avoit commencé à connoître la peinture » à Florence vers l'an 1000 de J. C. Des Grecs » y avoient été appelés de Constantinople pour » peindre en mosaïque le chœur d'une église. » Cependant on ne voit point que cet art se soit » perfectionné jusqu'en l'année 1211, que na- » quit Jean *Cimabue*. Cet artiste fit plusieurs » grands ouvrages, qui furent l'époque de l'ex- » tinction du goût gothique et barbare, qui de- » puis si long-temps dégradoit les beaux-arts. » *Cimabue* étoit aussi bon architecte. La pro- » tection que lui accorda Charles d'Anjou, roi » de Naples, fut un des moyens qui servirent le

» plus aux progrès de cet art. *Cimabue* mourut » en 1390..... Le *Giotto* fut élève de *Cimabue*. » Son père, qui étoit laboureur, lui faisoit gar- » der ses troupeaux. *Giotto* s'amusoit à les pein- » dre. *Cimabue*, qui vint à passer lorsqu'il étoit » livré à cette occupation, l'engagea à le suivre » à Florence; et bientôt *Giotto* égala son maî- » tre. Il fit entr'autres portraits celui du Dante. » Il peignit aussi le paysage et les animaux. » Comblé d'honneurs et de richesses, il mourut » en 1336.

» Antoine *Solario*, serrurier, surnommé le » *Zingaro*, devint amoureux de la fille de *Cola* » *Antonio*, qui, dédaignant son état, lui dit » qu'il la lui donneroit lorsqu'il seroit aussi ha- » bile peintre que lui. *Solario* voyagea, étudia, » et parvint par ses talens à épouser celle pour » laquelle il s'étoit fait peintre. Il devint encore » bon architecte. Il vécut soixante-treize ans, et » mourut en 1455. Il a laissé beaucoup de dis- » ciples, qui sont devenus d'excellens artistes.

» André *Verrochio* s'appliqua à la peinture et » à la sculpture, et s'instruisit des principes de » l'architecture, de la perspective et de la géo- » métrie. Il réunit encore à ces talens ceux de la » gravure et de la musique. Son école est celle » où se sont formés les meilleurs artistes de son » temps, tels que Pierre Pérugin et Léonard de » Vinci. André Verrochio est le premier qui ait » essayé et réussi à mouler le visage des person-

» nes, tant vivantes que mortes, pour en pren-
» dre la ressemblance. Il mourut en 1488.

» *Guido Reni*, connu sous le nom de Guide,
» naquit à Bologne en 1575. Il apprit les pre-
» miers principes de la peinture de Denis Cal-
» vart, bon peintre flamand. Il passa ensuite
» dans l'école de Louis Carrache. L'Albane et
» Josepin, peintres célèbres, étoient ses amis.
» L'œil étoit, selon le Guide, la partie du vi-
» sage la plus difficile à bien représenter. C'est
» celle où il s'est le plus appliqué, et qu'il a ren-
» due plus parfaitement qu'aucun autre artiste.
» Son école étoit composée de près de deux cents
» étudians. Il mourut en 1641 (*a*).

» Antoine *Balestra*, grand peintre de l'école
» vénitienne, mourut en 1740, âgé de soixante-
» quatorze ans. Une singularité le distingue:
» c'est qu'il ne peignit parfaitement que dans
» sa vieillesse.

» *Giovanni-Francesco Barbieri*, surnommé
» *le Guerchin*, du mot *Guercio*, qui signifie
» louche, naquit à *Cento*, en 1590, près de Bo-
» logne. Aucun peintre n'a travaillé plus vîte
» que ce grand artiste. Pressé par des religieux
» de faire un Père Eternel pour leur maître-
» autel la veille de leur fête, il le peignit aux

(*a*) Le plus beau tableau du Guide est en Italie, à Bologne, dans le palais Sampierri; il représente saint Pierre dans la prison, gémissant sur son péché.

» flambeaux, dans une nuit. Il mourut en » 1665 (*a*).

» Augustin *Metelli* naquit dans la misère, à » Bologne. Il étoit déjà si habile à l'âge de dix- » sept ans, qu'il fut recherché par un riche ar- » chitecte, qui voulut partager sa fortune avec » lui, et l'adopter pour fils. Metelli refusa ses » offres, pour ne pas abandonner son père et » sa mère. Par la suite il fut en Espagne, où » Philippe IV le combla de bienfaits. Metelli » joignoit plusieurs talens à son art. Il étoit » excellent architecte; il avoit de la littérature, » et faisoit de bons vers. Il mourut à Madrid » en 1660.

» Le chevalier *Stanzioni*, Napolitain, se » rendit célèbre dans la peinture et dans l'ar- » chitecture. Il a écrit en quatre livres, pleins » d'utiles réflexions, la vie des peintres et des

---

(*b*) On voit en Italie, à *Capodimonte*, près de Naples, un tableau du Guerchin très-frappant. C'est une Madeleine peinte à mi-corps. L'artiste a rajeuni ce sujet usé, par la manière dont il l'a traité. Sa Madeleine n'exprime point le désespoir : elle offre l'image d'un sentiment plus réfléchi et plus profond. Sa tête est appuyée sur une de ses mains; et dans cette attitude mélancolique, elle contemple la couronne d'épines du Sauveur, posée sur une table. Son visage réunit à une beauté céleste, une expression aussi touchante que sublime, et qui représente avec une parfaite vérité, toutes les réflexions qu'une semblable méditation peut faire naître.

» sculpteurs de son pays. Il vécut quatre-vingt-
» seize ans, et mourut l'an 1681 (*a*).

» *Juan Fernandès Ximenès de Navareta*,
» connu sous le nom de *el Mudo*, le muet, est
» appelé par les plus grands artistes, *le Titien*
» *Espagnol*. Il fut muet de naissance, ce qu'on
» attribua à sa parfaite surdité. Il fut en Italie,
» et passa plusieurs années dans l'école du Ti-
» tien. Ses talens furent célébrés par les plus fa-
» meux poètes espagnols. Il mourut en Espagne,
» en 1572 (*b*) ».

Ecoles Flamandes, Hollandaises et Françaises.

» *Louis de Deyster*, né à Bruges, fut grand
» peintre. Son goût tenoit de l'école d'Italie.
» Il s'amusa à faire des clavecins, des orgues,
» des violons et des horloges. *Anne Deyster*,

(*a*) *Joseph Ribêira*, surnommé l'*Espagnolet*, peintre espagnol, naquit dans la misère. Il acquit de grands talens et fut très-laborieux. Un cardinal le prit chez lui; l'Espagnolet se trouvant dans l'aisance, s'apperçut qu'il devenoit paresseux. Il se sauva de chez le cardinal, par cette seule raison. Il reprit le goût du travail, et fit une grande fortune. Il mourut en 1746.

(*b*) *Jean Holbeen*, surnommé *le Jeune*, peintre allemand, ne peignit que de la main gauche. Il a peint à *Bâle* ce qu'on appelle *la danse de la Mort*. C'est la mort détruisant toutes les grandeurs humaines. J'ai vu ce tableau: il ne m'a pas été possible d'en sentir la beauté; mais tous les connoisseurs l'admirent. Holbeen mourut à Londres en 1554.

» sa fille, dessinoit bien, et a fait des copies » des tableaux de son père, que l'on a souvent » prises pour les originaux. Elle réunissoit à ce » talent celui de la musique, jouoit de tous le » instrumens, et supérieurement du clavecin. » Deyster mourut en 1711.

» *Octavius Van-Veen*, bon peintre, mourut » à Bruxelles en 1634, laissant deux filles, *Ger-* » *trude* et *Cornélie*, qui ont excellé dans la pein- » ture.

» *Gérard Terburg*, né dans la province *d'Over-* » *Issel*, excellent artiste, mourut en 1681. Il » eut pour disciples *Netscher*, *Coutson*, *Koetz*, » et ses propres sœurs. *Marie Terburg*, sa fille, » ébauchoit ses ouvrages, qui, finis ensuite par » Terburg, étoient aussi estimés que s'ils eus- » sent été totalement de sa main.

» *Jean Both*, né à Utrecht, fut surnommé » *Both d'Italie*, à cause du long séjour qu'il y » fit avec André Both son frère. Il réussit si bien » à imiter la fraîcheur des paysages de *Claude* » *Lorrain*, que la réputation de Claude en fut » diminuée, d'autant plus que les figures qu'*An-* » *dré Both* plaçoit dans les paysages de son frère, » étoient infiniment supérieures à celles de » Claude. Ces deux artistes furent toujours » étroitement unis; et leurs tableaux faits par » deux mains différentes, ne paroissent l'ouvrage » que du même pinceau. Jean Both ayant eu le » malheur, en 1650, de perdre son frère qui se

» noya, mourut de chagrin la même année à » l'âge de quarante ans.

» *Pierre de Laar* fut surnommé *Bamboche*, » en Italie, à cause de la bizarre conformation » de sa taille, ou plutôt parce qu'il est l'auteur » du genre de peinture grotesque, dans lequel » il mettoit des figures qu'on appeloit *Bambo-* » *chades*. Il voyagea en France et en Italie, et » mourut à Harlem en 1675, âgé de soixante- » deux ans (*a*).

(*a*) Le célèbre *Didier Erasme*, né à Roterdam, et si connu par ses ouvrages de littérature, étoit excellent peintre. Le mérite de ses tableaux est attesté par les artistes du temps. Il en orna le monastère d'*Emmaus*, détruit aujourd'hui. On ne voit pas qu'aucun de ses tableaux ait été conservé.

Adrien Van-der-Weff, est le peintre hollandais qui a montré le plus de goût et de génie : il naquit à Roterdam en 1659 : il s'attachoit à peindre l'Histoire en petit. Il fut comblé des bienfaits de l'électeur palatin, qui le créa chevalier. *Van-der-Weff* mourut à Amsterdam l'an 1727. On voit à Dusseldorp une nombreuse collection de tableaux de cet artiste. Parmi ces tableaux, on en trouve un qui est un chef-d'œuvre d'expression ; il représente notre Seigneur sur la croix, la Vierge évanouie, et une Madeleine à genoux, pleurant et regardant la Vierge. Cette figure de Madeleine est admirable, par le pathétique et la vérité de son expression.

Il existe présentement en Flandres plusieurs peintres d'un mérite supérieur, entr'autres M. Lyens, à Bruxelles ; M. Heryens, à Malines ; M. Varagen, à Louvain, tous les trois peintres d'histoire. Le dernier

» On peut regarder *Jean Cousin* comme le » premier peintre français qui se soit distingué. » Il naquit près de Sens. Il vivoit en 1589, et » se fit une grande réputation sous les règnes de » Henri II, François II, Charles IX et Henri III. » Il exerça la sculpture avec succès. Il savoit la » géométrie, l'anatomie, et étoit habile dans » l'architecture. Il a beaucoup peint sur les vi- » trages; genre très-estimé alors. Il a fait aussi » des tableaux sur toile.

---

n'a dû son talent qu'à lui seul, et sa célébrité qu'à la généreosité de M. Lyens. Tous les peintres de Flandres, étonnés de voir circuler dans le commerce d'excellens tableaux sans nom d'auteur; et connoissant à la fraîcheur de la peinture, qu'ils étoient faits nouvellement, s'informoient en vain d'où ces tableaux pouvoient venir. M. Lyens, plus frappé qu'un autre de cette singularité, voulut absolument découvrir le peintre anonyme, qui méritoit si bien d'être connu. Il voyage dans toutes les villes de la Flandres, et se fait conduire chez tous les jeunes peintres qu'on lui indique. Enfin il arrive à Louvain. Après avoir parcouru la ville, il étoit prêt à la quitter sans avoir trouvé ce qu'il cherchoit, lorsqu'on lui dit qu'il existe encore dans Louvain un homme qui s'amuse à peindre, mais qui ne travaille que pour subsister, dont personne ne connoît les ouvrages, et qui sans doute n'est qu'un barbouilleur aussi mauvais qu'obscur. M. Lyens va chez cet homme, dont la femme, établie tout le jour dans une petite boutique sur la rue, vendoit des allumettes. Le mari étoit renfermé dans un grenier. M. Lyens y monte: le logement et la simplicité de l'homme qu'il y trouve, ne raniment pas ses espé-

» *Simon Vouet* mourut en 1641. La plupart » des peintres qui se sont distingués dans le der- » nier siècle, ont été ses élèves, tels que le Brun, » le Sueur, le Valentin, Jean-Baptiste Mole, » Aubin, Claude Vouet, François Perrier, » Pierre Mignard, Nicolas Chaperon, Charles » Poerson, Dorigny le père, Louis et Henri » Testelin, Alphonse Dufresnoi, et plusieurs » autres.

» *Charles-Alphonse Dufresnoi* étoit bon poète » et bon peintre; il savoit le latin, le grec, la

---

rances; cependant il demande à voir un tableau. Je n'en ai qu'un de fait, dit l'homme; mais il y a beaucoup d'ouvrage, et il est très-cher. — Le vendrez-vous? — Oh! de celui là, j'en veux quatre louis: je ne le donnerai pas à moins; il y a trois mois que j'y travaille. — Voyons-le.... A ces mots le bon homme va prendre son tableau, et le présente à M. Lyens, qui s'écrie avec transport, *enfin je l'ai trouvé!* Le reste de la conversation mit le comble à l'étonnement de M. Lyens, lorsqu'il apprit que cet excellent peintre n'avoit jamais eu de maître, qu'il étoit l'élève de la seule Nature, qu'il ne se doutoit pas de son talent, et que depuis quinze ans il vendoit constamment ses tableaux à un brocanteur assez malhonnête pour abuser de sa simplicité et de sa situation, en lui donnant un aussi vil prix de ces mêmes tableaux, qu'il revendoit excessivement cher. M. Lyens eut la gloire d'arracher à l'obscurité, des talens qu'il admiroit. Il fit connoître M. Varagen, il le produisit, et M. Varagen ne doit qu'à ce noble et généreux artiste, et sa réputation et la fortune considérable qu'il possède aujourd'hui.

» géométrie, et il étoit habile dans l'architec-
» ture. Aucun peintre n'a tant approché du
» Titien que Dufresnoi. Il a laissé un très-beau
» poëme sur la peinture, qui a été traduit dans
» toutes les langues. Il mourut en France, sa
» patrie, l'an 1665.

» *Claude Gelée* dit *le Lorrain*, fameux pay-
» sagiste, naquit dans le diocèse de Toul en Lor-
» raine, et mourut à Rome en 1682, âgé de
» quatre-vingt-deux ans.

» *Sébastien Bourdon*, grand peintre français,
» mourut à Paris en 1671, âgé de cinquante-
» cinq ans. On trouve à Paris beaucoup d'ou-
» vrages de ce peintre, entr'autres, dans l'é-
» glise de Notre-Dame, le *crucifiement de saint*
» *Pierre*, qu'on regarde comme son chef-
» d'œuvre.

» *Eustache le Sueur* naquit à Paris l'an 1617,
» et devint peintre sublime, sans avoir jamais
» été en Italie. Il fut chargé de faire les tableaux
» du cloître des Chartreux à Paris; ouvrage im-
» mortel, et qui a fait comparer cet artiste à
» Raphaël.

» Le célèbre *le Brun* naquit à Paris, et mou-
» rut en 1690. A douze ans il fit le portrait de
» son aïeul. On voit dans la collection du Palais-
» Royal, deux tableaux qu'il peignit à quatorze
» ans; l'un représente Hercule domptant les
» chevaux de Diomède; l'autre, le même héros
» offrant un sacrifice. Louis XIV chargea le Brun

» de représenter les principaux événemens de » son règne. Le Brun, sous d'ingénieuses allé- » gories, sut réunir la fable à l'histoire; et, par » cet assemblage heureux, former une sorte de » poëme épique des actions de ce grand monar- » que, dont il a enrichi la galerie de Versailles. » Le roi chargea encore le Brun d'orner la ga- » lerie du Louvre des plus beaux traits de la vie » d'Alexandre. Entre les plus beaux tableaux » de cet artiste, on distingue: le martyre de » saint Etienne, et celui de saint André, à » Notre-Dame; une Madeleine pénitente, aux » Carmélites de la rue Saint-Jacques; la Résur- » rection de Jésus-Christ, dans l'église du Saint- » Sépulcre, rue Saint-Denis; une Présentation » au temple, chez les Capucins du fauxbourg » Saint-Jacques; la voûte de la chapelle du sémi- » naire de Saint-Sulpice, représentant une As- » somption, est regardée comme un de ses plus » beaux ouvrages; le fameux tableau où Moïse » présente aux Israélites le serpent d'airain; » dans le couvent des religieux de Picpus; saint » Charles à genoux, implorant la clémence di- » vine en faveur de la ville de Milan, à Saint- » Nicolas-du-Chardonnet; le Massacre des » Innocens, au Palais-Royal, &c.

» *Jean Jouvenet*, grand peintre, étant de- » venu paralytique de la main droite, parvint, » à force de travail, à peindre avec un égal » succès de la main gauche. *Restout*, son ne-

» veu, fut son meilleur élève. Jouvenet mourut en 1717.

» *Antoine Coypel* fut reçu à l'académie de » peinture à l'âge de vingt ans. Il mourut en » 1722.

» *François le Moine* naquit à Paris. Lorsqu'il » eut peint la coupole de la chapelle de la Vierge » dans l'église de Saint-Sulpice, où il représenta » une Assomption, Louis XIV le choisit pour » peindre le grand salon de Versailles, qu'on » appela depuis *le Salon d'Hercule.* Le Moine y » représenta l'apothéose de ce héros. Cette » grande et magnifique composition rassemble » plus de cent quarante figures soutenues d'un » socle, dans le milieu duquel sont placés les » principaux travaux d'Hercule, représentés » par des figures feintes en stuc. Tout l'ouvrage » est distribué en plusieurs groupes. En 1736, » après quatre années d'un travail assidu, cet » ouvrage se trouva terminé. Il doit être regardé » comme le plus grand qui soit en Europe, et » comme un monument immortel des talens de » son auteur. Un violent chagrin altéra la rai- » son de ce grand artiste. Il se donna plusieurs » coups d'épée dont il mourut en 1737, âgé de » quarante-neuf ans. Le Moine avoit fait un pe- » tit voyage en Italie, mais il n'y avoit passé en » tout que six mois. Ses principaux élèves furent » Boucher, Natoire, Nonotte, le Bel et Challes.

» *Jean Petitot* est regardé comme le premier

» qui ait porté la peinture en émail au plus haut » point de perfection. Il naquit à Genève en » 1607, et fut d'abord joaillier. Vandick ayant » vu de ses ouvrages, lui conseilla de s'appliquer » au portrait, et le reçut au nombre de ses dis- » ciples. Il acquit un talent supérieur; Bordier, » qui devint son beau-frère, le secondoit, en » peignant les habillemens et les coiffures de ses » portraits. Petitot fut très-considéré par Char- » les premier, roi d'Angleterre. Après la mort » tragique de ce monarque, il s'attacha à Char- » les II; et le suivit en France. Louis XIV retint » ce peintre à son service. Petitot fut reçu à » l'académie. Il passa trente-six ans à Paris, où » il partagea avec Bordier un million qu'ils » avoient amassé ensemble, sans avoir jamais » eu le moindre différend. A la révocation de » l'édit de Nantes, Petitot se retira dans son » pays. Il mourut dans le canton de Berne, en » 1691, âgé de quatre-vingt-quatre ans ».

J'ai pensé que les enfans qui liront cet ouvrage, ne seroient pas fâchés de trouver à la suite de cet extrait, une liste des principaux sculpteurs, anciens et modernes, et un petit abrégé de l'histoire de l'architecture. J'ai tiré ces extraits de l'Encyclopédie; et, ainsi que j'ai fait dans l'extrait précédent, j'ai ajouté quelques notes que m'ont fournies les journaux de mes voyages, et sur l'exactitude desquelles on peut compter.

Sculpteurs anciens.

« Les noms des sculpteurs Egyptiens n'ont » pas passé jusqu'à nous, et les Grecs ont effacé » tous ceux de Rome.

» *Apollonius* et *Tauriscus*, tous deux Rho- » diens, firent conjointement cet antique si cé- » lèbre de Zéthus et Amphion, attachant Dir- » cé (*a*) à un taureau. Tout est du même bloc » de marbre, jusqu'aux cordes. Ce bel ouvrage » subsiste encore, et est célèbre sous le nom du » *Taureau Farnèse* (*b*).

» *Phidias*, natif d'Athènes, florissoit vers

(*a*) Dircé étoit reine de Thèbes. Lycus, pour l'épouser, avoit répudié Antiope. Jupiter alors s'attacha à cette dernière. Il prit pour la tromper la forme de Lycus, et se raccommoda avec elle. Dircé croyant que Lycus revoyoit Antiope, la fit enfermer et lui fit souffrir une infinité de maux. Antiope enfin s'échappa, et alla accoucher sur le mont Cythéron de Zéthus et d'Amphion, qu'elle donna à élever à des bergers. Ces deux jeunes princes, par la suite, pour venger leur mère, eurent la barbarie d'attacher Dircé à la queue d'un taureau furieux, qui la mit en pièces. Amphion et Zéthus ne se quittèrent jamais : ils inventèrent la musique. Amphion bâtit les murs de Thèbes avec les accords de sa lyre. Les pierres, sensibles à cette mélodie, se rangeoient d'elles-mêmes à leur place. (*Dict. de la Fable.*)

(*b*) *Cet antique* est beaucoup plus remarquable par le volume prodigieux du bloc de marbre, que par la beauté de l'ouvrage.

» l'an du monde 3556, dans la quatre-vingt-
» troisième Olympiade. Ce fut lui qui, après la
» bataille de Marathon, travailla sur un bloc de
» marbre que les Perses, dans l'espérance de la
» victoire, avoient apporté pour en ériger un
» trophée. Il en fit une *Némésis*, déesse qui avoit
» pour fonction d'humilier les hommes superbes.
» Le chef-d'œuvre de Phidias fut son Jupiter
» Olympien, qu'on crut devoir mettre au nom-
» bre des sept merveilles du monde. Phidias fut
» inspiré, dans la construction de son Jupiter,
» par un esprit de vengeance contre les Athé-
» niens, desquels il avoit lieu de se plaindre,
» et par le desir d'ôter à son ingrate patrie la
» gloire d'avoir son plus bel ouvrage, dont les
» Eléens furent possesseurs. Pour honorer la
» mémoire de l'artiste, ils créèrent, en faveur
» de ses descendans, une nouvelle charge, dont
» toute la fonction consistoit à avoir soin de
» cette statue. Cette statue, d'or et d'ivoire,
» haute de soixante pieds, fit le désespoir de
» tous les grands statuaires qui vinrent après.
» La Minerve d'Athènes de Phidias, dit Pline,
» a vingt-six coudées de hauteur (trente-neuf
» pieds). Elle est d'or et d'ivoire. Sur le bord
» du bouclier de la déesse, Phidias a représenté
» en bas-relief le combat des Amazones, et dans
» le dedans, celui des Dieux et des Géans; il a
» représenté le combat des Centaures et des La-
» pithes sur la chaussure de la déesse; il a dé-

» coré la base de la statue par un bas-relief qui » représente la naissance de Pandore. On voit » dans cette composition la naissance de vingt » autres dieux. Les connoisseurs admirent sur- » tout le serpent et le sphinx de bronze sur le- » quel la déesse appuie sa lance. Les beautés de » détail qu'on vient de lire n'ont été décrites » que par Pline. Leur travail étoit en pure perte » pour les spectateurs, parce qu'en donnant » même au bouclier de Minerve dix pieds de dia- » mètre, on ne pouvoit distinguer ces ornemens » d'assez près pour en juger, sur une figure d'en- » viron quarante pieds (*a*) de proportion, et » qui d'ailleurs étoit placée sur un piédestal » qui l'élevoit encore. Aussi n'est-ce pas dans » ces petits objets que consistoit le principal mé- » rite de la statue de Minerve.

» *Polyclète* naquit à Sicyone, ville du Pélo- » ponnèse, et florissoit en la quatre-vingt-sep- » tième olympiade ; ses ouvrages étoient sans » prix. Celui qui lui acquit le plus de réputa- » tion, fut la statue d'un *Doryphore*, c'est-à- » dire, d'un garde des rois de Perse. Dans cette » statue, toutes les proportions du corps humain » étoient si heureusement observées, qu'on ve-

(*a*) Les boucliers des Anciens n'étoient pas ronds ; ils avoient une forme elliptique, et ils étoient excessivement grands. Sur toutes les pierres gravées antiques, on voit les guerriers porter des boucliers presqu'aussi grands qu'eux.

» noit la consulter de tous côtés comme un par-
» fait modèle; ce qui la fit appeler par les con-
» noisseurs, *la règle.*

» *Zénodore* florissoit du temps de l'empereur
» Néron. Il se distingua par une prodigieuse sta-
» tue de Mercure, et ensuite par le *colosse de*
» *Néron* (*a*), d'environ cent dix ou cent vingt
» pieds de hauteur. Vespasien fit ôter la tête de
» Néron, et mettre à sa place celle d'Apollon,
» ornée de sept rayons, dont chacun avoit vingt-
» deux pieds et demi.

« *Callicrate.* On ne sait pas dans quel temps
» il a vécu. On dit qu'il gravoit un vers d'Ho-
» mère sur un grain de millet; qu'il fit un cha-
» riot d'ivoire qu'on pouvoit cacher sous l'aile
» d'une mouche, et des fourmis d'ivoire dont on
» pouvoit distinguer les membres.

» Une réflexion singulière de M. de Caylus,
» tombe sur ce qu'on ne trouve, sur les statues
» grecques qui nous sont demeurées, aucun des
» noms que Pline nous a rapportés; et pour le
» prouver, voici la liste des noms qui sont véri-
» tablement du temps des ouvrages, et qui est
» tirée de la préface sur les pierres gravées de

(*a*) Une des plus belles ruines de Rome: le *Colisée*, tire, dit-on, son nom d'une statue *colossale* de Néron, qui y étoit jadis. C'étoit dans le Colisée que se donnoient les combats de gladiateurs. Le pape Benoît XIV a gâté l'intérieur de cet admirable monument, en le remplissant de petites chapelles.

» M. le baron *Stock*, savant également exact et » bon connoisseur.

» La Vénus de Médicis (*a*) porte le nom de » *Cléoménès*, fils d'*Apollodore*, Athénien.

» L'*Hercule Farnèze*, celui de *Glycon*, Athé- » nien.

» La *Pallas* du jardin Ludovisi (à Rome), » d'*Antiochus*, fils d'*Illas*.

» Sur le Gladiateur, au palais Borghèse, (à » Rome) *Agasiaz*, fils d'*Osithée*, Ephésien.

» Le *Torse* du Belvedère (*b*) est d'*Apollonius*, » fils de *Nestor*, Athénien.

» Chez le cardinal Albani, on lit sur un bas- » relief représentant des Bacchantes et un Faune, » *Callimaque* (*c*). L'*Apothéose d'Homère* porte

---

(*a*) Cette belle statue est à Florence, dans la galerie du Grand-Duc.

(*b*) On appelle à Rome *le torse antique*, ou *torse d'Hercule*, le tronc d'une figure d'homme; ce torse a la plus grande réputation : il se voit au Museum. *Le Gladiateur combattant*, est au palais Borghèze; *le Gladiateur mourant*, au Capitole. Le Capitole a été rebâti par Michel-Ange.

(*c*) La Vigne Albani, hors des murs de Rome, est un des plus beaux palais de l'Italie; il est immense, d'une superbe architecture; on y trouve des obélisques, des fontaines, des colonnes de marbres précieux, des bas-reliefs, et les plus belles statues antiques. Il y a quelques tableaux et un plafond de Mengs. On voit aussi dans ce magnifique palais une chose qu'on dit être unique: c'est une statue antique de *Satyresse*; on pré-

» sur un vase, dans le palais Colonne, *Arche-*
» *laüs*, fils d'*Apollonius*.

» L'étonnement s'étend encore sur ce que
» Pline ne désigne aucun des ouvrages qu'on
» vient de citer. Le *Laocoon* (*a*) et la *Dircé* sont
» les seuls dont il parle. D'un autre côté, il ne
» faut pas être surpris du silence de *Pausanias*
» sur toutes les belles statues de Rome : quand il
» a fait le voyage de la Grèce, il se pouvoit
» qu'elles fussent déjà transportées en Italie ;
» car depuis environ trois cents ans les Romains
» travailloient à dépouiller la Grèce de ses ta-

---

tend qu'on n'avoit jamais vu de semblables figures qu'en bas-reliefs.

(*a*) Laocoon, fils de Priam et d'Hécube, et grand-prêtre d'Apollon, s'opposa aux Troyens lorsqu'ils voulurent faire entrer le cheval de bois dans la ville ; mais ils ne voulurent pas le croire : en même temps deux énormes serpens qui sortirent de la mer, vinrent attaquer ses enfans au pied d'un autel : il courut à leur secours, et fut étouffé comme eux dans les nœuds que ces monstres faisoient avec leurs corps. (*Dict. de la Fable.*)

Le sculpteur grec a représenté le moment où Laocoon et ses enfans, ne pouvant se débarrasser des serpens, sont près d'expirer. Ce morceau de sculpture est admirable ; cependant on trouve que les enfans de Laocoon sont trop petits. La plus belle et la plus parfaite de toutes les statues antiques, celle que les ignorans mêmes ne peuvent voir sans être saisis d'admiration, c'est l'Apollon du Belvedère. Apollon y est représenté dans le moment où il vient de tuer le serpent Pithon.

» bleaux et de ses statues. La sculpture des Ro-
» mains, sans avoir été portée si haut, eut un
» règne beaucoup plus court. Elle languissoit
» déjà sous Tibère, Caïus, Claude et Néron.
» On regarde le buste de Caracalla comme le
» dernier soupir de la sculpture romaine. Enfin,
» elle étoit morte lors de la première prise de
» Rome par Alaric, et ne ressuscita que sous les
» pontificats de Jules II et de Léon X. C'est-là
» ce qu'on nomme *la Sculpture moderne* ».

Sculpteurs modernes.

« *Donato*, né à Florence, vivoit dans le quin-
» zième siècle. Le sénat de Venise le choisit
» pour la statue équestre de bronze que la ré-
» publique fit élever à *Gatamelata*, ce grand ca-
» pitaine, qui, de la plus basse extraction, étoit
» parvenu jusqu'au grade de général des armées
» des Vénitiens, et leur avoit fait remporter
» plusieurs victoires remarquables; mais le chef-
» d'œuvre de *Donato*, étoit une Judith coupant
» la tête d'Holopherne.

» *Rossi Propertia* florissoit à Bologne sous le
» pontificat de Clément VII; la musique qu'elle
» possédoit faisoit son amusement, et la sculp-
» ture son occupation. D'abord elle modela des
» figures de terre qu'elle dessinoit; ensuite elle
» travailla sur le bois; enfin, elle travailla sur
» la pierre, et fit, pour décorer la façade de
» l'église de Saint-Pétrone, plusieurs statues de

» marbre qui lui méritèrent l'éloge des connois-
» seurs ; mais une passion malheureuse pour un
» jeune homme qui n'y répondit point, la jeta
» dans une langueur qui précipita la fin de ses
» jours. Le chef-d'œuvre de Propertia et son
» dernier ouvrage, fut un bas-relief représentant
» l'histoire de la femme de Putiphar et de
» Joseph.

» *Jean Goujon*, parisien, florissoit sous les
» règnes de François premier et de Henri II. Un
» auteur moderne le nomme *le Corrège de la*
» *Soulpture*, parce qu'il a toujours consulté les
» Graces. Personne n'a mieux entendu que lui
» les figures de demi-relief. Rien n'est plus beau
» en ce genre que sa Fontaine des Innocens, rue
» Saint-Denis à Paris. On voyoit des ouvrages
» de Goujon à la porte Saint-Antoine. Il fut en-
» core bon architecte.

» *Nicolas Bachelier* fut élève de Michel-Ange.
» Etant à Toulouse, sous le règne de François
» premier, il y établit le bon goût, et en ban-
» nit la manière gothique qui avoit été en usage
» jusqu'alors.

» *Baccio Bandinelli*, né à Florence, fut un
» sculpteur fort estimé. C'est lui qui a restauré
» le bras droit du groupe de Laocoon. Il mourut
» en 1559.

» *Jean de Bologne*, mort à Florence vers le
» commencement du dix-septième siècle, fut un
» excellent sculpteur. Il orna la place publique

» de Florence de ce groupe de marbre que l'on » y voit encore, et qui représente l'enlévement » d'une Sabine. Le cheval sur lequel on a mis » depuis la statue de Henri IV, au milieu du » Pont-Neuf à Paris, étoit de ce grand maître.

Jean Gonelli, surnommé l'*Aveugle de Cam-* » *bassi*, du nom de sa patrie en Toscane, mou- » rut à Rome sous le pontificat d'Urbain VIII. » Elève de Pierre *Tacca*, il annonçoit du génie; » mais il perdit la vue à l'âge de vingt ans. Ce » malheur ne l'empêcha pas d'exercer la sculp- » ture, en se laissant guider par le seul senti- » ment du tact. C'est ainsi qu'il représenta Côme » Premier, grand-duc de Toscane, et qu'il fit » avec succès plusieurs autres ouvrages.

» *Pierre Puget*, admirable sculpteur, bon » peintre, excellent architecte, naquit à Mar- » seille en 1623. Il embellit Toulon, Marseille » et Aix de plusieurs tableaux qui font encore » l'honneur des églises des Capucins et des Jé- » suites. Tels sont une Annonciation, le Bap- » tême de Constantin, le tableau qu'on appelle » *le Sauveur du Monde:* l'éducation d'Achille » est le dernier ouvrage qu'il ait fait en ce genre. » Milon Crotoniate est la première et la plus » belle statue qui ait paru à Versailles de la » main du Puget. Cet admirable artiste est » mort à Marseille en 1694, âgé de soixante- » douze ans.

» *Jacques Sarrazin*, né à Noyon, étoit con-

» temporain du Pujet. On voit de ce célèbre ar-
» tiste, dans l'église des Carmélites du fauxbourg
» Saint-Jacques, le tombeau du cardinal de Bé-
» rulle, &c. Parmi ses ouvrages pour Versailles,
» on ne doit pas oublier de citer le groupe de
» Rémus et de Romulus, alaité par une chèvre;
» et à Marly un autre groupe également estimé,
» représentant deux enfans qui se jouent avec
» un bouc.

» *Théodon*, né en France dans le dix-septième
» siècle, fut habile sculpteur.

» *Algarde*, Italien, florissoit vers le milieu
» du dix-septième siècle. Entr'autres ouvrages
» de cet artiste supérieur, on admire son bas-
» relief, qui représente Saint Pierre et Saint
» Paul en l'air, menaçant Attila, qui venoit
» pour saccager Rome. Ce bas-relief sert de ta-
» bleau à un des petits autels de la basilique de
» Saint-Pierre.

» *Michel Anguier*, mort en 1680, frère de *Fran-*
» *çois Anguier*, se distingua dans le même art
» que lui. Il est bien connu par l'Amphitrite de
» marbre qu'on voit dans le parc de Versailles,
» par les ouvrages de la porte Saint-Denis, par
» les figures du portail du Val-de-Grace, et par
» d'autres.

» *Jean-Laurent Bernini*, appelé le *Cavalier*
» *Bernin*, naquit à Naples en 1598; Louis XIV
» le fit venir à Paris en 1665.

» *François Desjardins*, natif de Bréda, et

» mort en 1694, a exécuté le monument de la » place des Victoires à Paris.

» *François Girardon*, né à Troye en Cham- » pagne, a presqu'égalé l'antiquité, par les Bains » d'Apollon, par le tombeau du cardinal de Ri- » chelieu, qui étoit dans l'église de la Sorbonne, » et par la statue de Louis XIV qui étoit à la place » Vendôme. Il a fait aussi un beau buste de Des- » préaux. Girardon est mort en 1698.

» *Jean-Baptiste Tuby*, dit *le Romain*, tient » un rang distingué parmi les artistes qui ont » paru sous le règne de Louis XIV. C'est le Brun » qui a tracé le plan du beau mausolée du vi- » comte de Turenne, enterré à Saint-Denis; et » c'est Tuby qui l'a exécuté. On y voit l'Immor- » talité qui tient d'une main une couronne de » laurier, et qui soutient de l'autre ce grand » homme. La Sagesse et la Vertu sont à ses côtés: » la première étonnée du coup funeste qui enlève » ce héros à la France; l'autre est plongée dans » la consternation. Ce tombeau se voit à présent » aux Invalides. Tuby mourut à Paris en 1700.

» *Zumbo*, né à Syracuse, devint sculpteur » sans autre maître que son génie. Il ne se servit » dans tous ses ouvrages que d'une cire coloriée » qu'il préparoit d'une manière particulière. » *Warin* et le *Bel* avoient eu ce secret avant lui; » mais les morceaux que notre artiste fit avec » cette matière, excelloient sur tous les autres » en ce genre pour leur perfection. Zumbo exé-

» cuta, pour le grand-duc de Toscane, ce sujet » renommé sous le nom de *la Corruzione;* ou» vrage curieux pour la vérité, l'intelligence » et les connoissances qui s'y font remarquer. » Ce sont cinq figures coloriées au naturel, dont » la première représente un homme mourant, » la seconde un corps mort, la troisième un corps » qui commence à se corrompre, la quatrième » un corps qui est corrompu, et la cinquième un » cadavre plein de pourriture, que l'on ne sau» roit regarder sans être saisi d'une espèce d'hor» reur. Le grand-duc plaça cet ouvrage dans son » cabinet (*a*). Zumbo mourut à Paris en 1701.

» *Jean-Balthazar Keller*, artiste incompara» ble dans l'art de fondre en bronze, naquit à » Zurich. Il s'établit en France, où il réussit, » le dernier décembre 1692, dans la statue » équestre de Louis XIV, qui est haute de vingt » pieds, et toute d'une pièce, comme on la voyoit » dans la place Vendôme. Il y a d'autres ouvra» ges admirables de sa main dans le jardin de » Versailles et ailleurs. Louis XIV lui donna » l'intendance de la fonderie de l'Arsenal. Il » mourut en 1702. Son frère, *Jean Jacques*, fut » aussi très-habile dans la même profession.

» *Pierre le Gros*, né à Paris en 1666, mort » à Rome en 1719, a eu part aux plus superbes » morceaux de sculpture qui aient été faits dans

(*a*) A Florence, où on le voit encore.

» cette capitale des beaux-arts. Tel est son bas-
» relief de Louis Gonzague, qui fut posé sur l'au-
» tel du collége Romain, et qui a été gravé; tel est
» son bas-relief du Mont-de-Piété, son tombeau
» du cardinal *Cassanata*, la statue mourante de
» Stanislas Koska, au Noviciat des Jésuites (*a*):
» tel est encore le groupe du Triomphe de la
» Religion sur l'Hérésie, qui orne l'église du
» *Giezu*. On connoît à Paris le bas-relief fait par
» ce célèbre artiste pour l'église de Saint-Jacques
» des Incurables.

» *Antoine Coysevox* naquit à Lyon en 1640.
» Le grand escalier, les jardins, la galerie de
» Versailles sont ornés de ses morceaux de sculp-
» ture. Il a fait encore des mausolées qui déco-
» roient plusieurs églises de Paris. On connoît les

(*a*) *Le noviciat des Jésuites* s'appelle aujourd'hui *l'église de Saint-André*. Elle est magnifiquement décorée. Le tableau du maître-autel, qui représente le martyre de saint André, est de Guillaume Courtois, dit le *Bourguignon*. On voit dans l'intérieur de la maison, la chambre qui fut occupée par saint Stanislas: on en a fait une chapelle. On y trouve la statue de ce saint, représenté mourant sur un lit, les yeux déjà fermés; il tient un crucifix. Cette statue de Legros a beaucoup de réputation; elle offre de beaux détails, mais elle manque d'expression: le visage est trop plein, les mains trop grasses; la figure paroît représenter le sommeil, et non une agonie. Le saint est dans son habit de religieux, sa robe est de marbre noir, la figure de marbre blanc. On a déjà dit que cette bigarrure est de mauvais goût.

» deux groupes prodigieux de Mercure et de la » Renommée, assis sur des chevaux ailés, qui » ont été posés dans les jardins de Marly en » 1702. Chaque groupe, soutenu d'un trophée, » a été taillé d'un bloc de marbre, et tous deux » travaillés avec un feu surprenant et une cor- » rection peu commune, n'ont pas coûté deux » ans de travail à ce célèbre artiste : cependant » cet ouvrage souffriroit peut-être la comparai- » son avec le *Marcus Curtius* du cavalier Ber- » nin, qui est à Versailles. Coysevox mourut » en 1720.

» *Nicolas Coustou*, né à Lyon en 1658, et » mort à Paris en 1733, fut élève de Coysevox. » Sans entrer dans le détail de ses ouvrages, il » suffit de citer la belle statue de l'empereur » Commode, représenté en Hercule, et qui est » dans les jardins de Versailles; la statue pédes- » tre de Jules-César, le groupe des fleuves repré- » sentant la *Seine* et la *Marne*, qu'on voit aux » Tuileries, et le superbe groupe placé derrière » le maître-autel de l'église de Notre-Dame à » Paris, qu'on appelle le *Vœu de Louis XIII*. » Son nom, célèbre dans les arts, est encore » soutenu avec distinction par MM. Coustou de » la même académie. Il y a eu beaucoup d'autres » bons sculpteurs.

» Les anciens auteurs donnent aux Egyp- » tiens l'avantage d'avoir élevé des premiers des » bâtimens symétriques et proportionnés; mais

» on doit regarder la Grèce comme le berceau
» de la bonne architecture (*a*). Elle parvint chez
» les Romains à son plus haut degré de perfec-
» tion sous le règne d'Auguste (*b*). Elle commen-
» ça à être négligée sous celui de Tibère et de
» Néron. Trajan la releva, Alexandre Sévère
» la protégea; mais il ne put empêcher qu'elle
» ne fût entraînée dans la chûte de l'empire
» d'Occident, et qu'elle ne tombât dans un ou-
» bli dont elle ne put se relever de plusieurs
» siècles. Alors se forma une nouvelle manière
» de bâtir que l'on nomma *gothique*, et qui a
» subsisté jusqu'à ce que Charlemagne entreprît
» de rétablir l'ancienne. L'architecture alors
» donna dans un excès opposé, en devenant
» trop légère. Les architectes de ces temps-là
» faisoient consister les beautés de leur archi-
» tecture dans une délicatesse et une profusion
» d'ornemens jusqu'alors inconnus; goût qu'ils
» reçurent des Arabes et des Maures, qui ap-
» portèrent ce genre en France des pays méri-
» dionaux, comme les Vandales et les Goths
» avoient apporté du Nord le goût pesant et go-
» thique. Ce n'est guère que dans les deux der-
» niers siècles que les architectes de France et
» d'Italie s'appliquèrent à retrouver la pre-

(*a*) Le beau temps de l'architecture chez les Grecs fut le siècle de *Périclès*.

(*b*) Le fameux Panthéon fut bâti sous le règne d'Auguste.

» mière simplicité, la beauté et la proportion » de l'ancienne architecture ».

On ne trouve dans l'Encyclopédie aucun détail sur les architectes célèbres. La continuation de cet extrait est tirée d'un ouvrage estimable en deux volumes, qui a pour titre: *Vies des Architectes anciens et modernes, traduites de l'italien par M. Pingeron.*

Outre les six ordres d'architecture, *le Toscan, le Corinthien, l'Ionique, le Dorique, le Composite et le Rustique*, il y en a encore deux autres bâtards, dit M. Pingeron: l'ordre *Attique* et *le Cariatique.*

L'ordre *attique* consiste seulement en pilastres. On le place au-dessus d'un grand ordre et au dernier étage d'un bâtiment. L'ordre *cariatique* admet, au lieu de colonnes, des figures de femmes qui supportent un entablement (*a*).

(*a*) *Entablement*, est l'assemblage de toutes les moulures horizontales, qui termine un édifice ou chacun des ordres dont il est composé. La partie inférieure de l'entablement se nomme *architrave*, celle du milieu, *frise*, et la plus exhaussée, *corniche*. Les *trigliphes* sont de petits rectangles saillans, ornés de cannelures, qui partagent à distances égales la longueur de la frise. Cet ornement est particulièrement affecté à l'ordre dorique. La partie de la frise comprise entre deux trigliphes s'appelle *métope*; et la pureté des proportions exige que cette *métope* soit quarrée. Les petites consoles renversées qui paroissent soutenir la saillie de la corniche, se nomment *mutules* dans les ordres

Elles représentent des captives *Cariennes*: de là est venu le mot *cariatique*, qui a été donné à l'ordre. Voici le trait d'histoire qui a donné lieu à l'ordre cariatique.

« Les Cariens s'étant joint aux Perses, d'autres » Grecs leur déclarèrent la guerre, prirent leur » ville, passèrent les hommes au fil de l'épée, » emmenèrent les femmes en captivité. Ils ne se » contentèrent pas de conduire les Cariennes, » comme esclaves, dans le triomphe de leurs » généraux, ils voulurent encore que les archi- » tectes fissent soutenir les entablemens des bâ- » timens publics par des figures de femmes qui » les représentoient. C'est ainsi qu'elles furent » substituées aux colonnes. Les Lacédémoniens » firent la même chose après la bataille de Platée. » Ils bâtirent une vaste galerie qu'ils appelèrent » *Persanne*, dont la voûte étoit soutenue par

---

toscan et dorique, et *modillons* dans les autres. Le *fust* d'une colonne ou d'un pilastre est la partie comprise entre la base et le chapiteau. On appelle *refends* les cannelures horizontales qui imitent la jonction des assises de pierre, et dont la hauteur des murs est quelquefois divisée à égale distance. On nomme *soubassement* la partie la plus inférieure de celles qui distinguent les étages : dans la façade d'un édifice, le soubassement sert à décorer le rez-de-chaussée, comme les ordres qu'il supporte servent à décorer un ou plusieurs étages.

On a pris ces définitions dans un ouvrage intitulé : *Journal des Arts et des Modes.*

» des statues habillées comme les captifs qu'ils » avoient faits sur les Perses.

» L'Histoire nous apprend que Ninus bâtit » Ninive, dont le plan étoit un quarré long qui » avoit environ vingt-quatre lieues de France » de circuit. Cette ville célèbre étoit environnée » de murailles si épaisses, que trois chariots pou- » voient y passer de front. Elles avoient cent » pieds d'élévation, et tiroient leur défense de » quinze cents tours, dont chacune avoit cent » pieds de haut. Sémiramis ne se contenta point » d'une ville aussi vaste; elle fit construire dans » son voisinage la fameuse Babylone, qui formoit » un quarré parfait. Chaque côté avoit cinq lieues » de France, et renfermoit vingt-cinq portes de » bronze. L'Euphrate passoit au milieu de la » ville. On voyoit aux deux extrémités les palais » des souverains. Ces palais renfermoient des » terrasses soutenues par des arcades. On voyoit » encore à Babylone le magnifique temple de » Jupiter Belus, qui avoit près de deux cent » douze toises d'élévation, et autant de largeur » vers sa base. Il consistoit en huit tours quarrées, » placées les unes sur les autres, et dont la lar- » geur diminuoit par degrés. On a cru voir dans » ce vaste édifice un reste de la tour de Babel, » que saint Jérôme croyoit être élevée de trois » mille trois cents soixante-dix-neuf toises. On » prétend que les Ninus, les Belus, les Sémi- » ramis n'ordonnèrent pas seulement les édifices

» surprenans dont on vient de parler, mais » qu'ils en firent les plans, et présidèrent à leur » exécution.

» *Trophonius et Agamède*, qui vivoient 1400 » ans avant J. C., sont les premiers architectes » grecs dont l'Histoire fasse mention (*a*).

» *Théodore*, qui vivoit 700 ans avant J. C., » étoit architecte et sculpteur. Il passe pour » l'inventeur de la règle, du niveau, du tour et » des serrures (*b*).

» *Satyrus* et *Pytée* furent chargés des dessins et » de la conduite du tombeau qu'Artémise fit éle- » ver dans Halicarnasse à Mausole, roi de Carie.

» *Dinocrate* fut l'architecte qu'Alexandre » employa dans la fondation d'Alexandrie.

» *Cossutius* fut le premier architecte romain » qui bâtit à la manière des Grecs 200 ans avant » Jésus-Christ.

» *Vitruve Pollion* vivoit sous l'empire d'Au- » guste, auquel il dédia son Traité sur l'Archi- » tecture. Ce Traité nous est resté.

» *Apollodore* construisit la fameuse colonne » Trajane. L'ouvrage le plus célèbre de Trajan » et d'Apollodore, est le pont qu'ils firent bâtir » sur le Danube. Il fut construit dans la basse » Hongrie; on voit encore les vestiges des piles.

(*a*) Voyez leur histoire dans le Dictionnaire de la Fable.

(*b*) *Calus*, neveu de Dédale, qu'Ovide appelle *Perdix*, inventa la *scie* et le *compas*.

» Le pont avoit plus de 300 pieds de haut. Sa » longueur étoit d'environ 800 perches, qui font » une demi-lieue. Les deux extrémités du pont » étoient défendues par deux forteresses (*a*). » Ce pont n'est cependant rien en comparaison » de ceux qu'on voit à la Chine. On en cite un » entre les plus fameux, qui a cent arches si » élevées, que les vaisseaux passent dessous à » pleines voiles. Toute la construction est de gros » blocs de marbre blanc, surmontés d'une balus- » trade dont les *acrotères* ou piédestaux portent » des deux côtés des lions de la même matière. » La Chine a plusieurs ponts qui vont d'une » montagne à l'autre. On voit près de la ville de » *Kin-tung* un pont de bois qui est soutenu par

---

(*a*) C'est une question très-importante parmi les Naturalistes, que de savoir combien la Nature emploie de temps pour pétrifier des corps un peu considérables. Feu l'empereur duc de Lorraine a souhaité qu'on découvrît quelques moyens pour fixer l'âge des pétrifications. Il donna ordre à son ambassadeur à la cour de Constantinople, de demander la permission de faire retirer du Danube un des piliers du pont de Trajan; ce qui fut accordé. On en retira un avec beaucoup de peine, et il s'est trouvé que la pétrification ne s'y est avancée que de trois quarts de pouce dans 1500 ans; mais il y a certaines eaux dans lesquelles cette transmutation se fait beaucoup plus promptement. Au reste, la pétrification paroît en général se former beaucoup plus lentement dans les terreins poreux et un peu humides, que dans l'eau même. (M. DE BOMARE.)

» vingt chaînes de fer, qui sont toutes attachées » d'une montagne à l'autre.

» Adrien, après la mort de Trajan, fit bâtir » un temple sur ses propres dessins. Il envoya » les plans à Apollodore, qui se contenta de ré- » pondre que si les déesses et les autres statues » qui étoient assises dans le temple, avoient envie » de se lever, elles courroient risque de se casser » la tête contre les voûtes. Cette critique coûta, » dit-on, la vie à Apollodore.

» *Nicon*, père du fameux médecin *Gallien*, » étoit architecte. Gallien avoit lui-même des » connoissances dans l'architecture, et nous en » a laissé de bons principes.

» *Sennamar*, architecte arabe, florissoit dans » le quinzième siècle. Il bâtit deux palais, dont » l'un se nomme *Sédir*, et l'autre *Khaovarnack*, » que les Arabes ont mis au rang des merveilles » du monde, et avec juste raison, si les particu- » larités qu'on nous en raconte ne sont point » fabuleuses. Une seule pierre lioit, on ne sait » comment, toutes les parties de ces édifices; de » sorte que si on l'eût ôtée, tout le bâtiment fût » tombé en ruine.

» *Antenius* éleva, avec *Isidore* de Milet, le » fameux temple de sainte Sophie à Constanti- » nople, par ordre de l'empereur Justinien. Ce » vaste édifice avoit d'abord été bâti par Cons- » tantin. Il fut brûlé plusieurs fois et rétabli. » Justinien voulut en faire un temple magnifique.

» Ce monument occupe le sommet d'une petit
» colline qui domine la ville. Le plan de saint
» Sophie est presque un quarré parfait; car cett
» église a 252 pieds de long, sur 228 de large. O
» compte 80 pieds depuis le centre de la coupol
» de sainte Sophie jusqu'au pavé. L'église est rem
» plie de colonnes de marbre, de porphyre, &c
» On entre dans l'église par neuf magnifique
» portes de bronze. L'albâtre, le serpentin, l
» porphyre, la nacre de perle, les cornalines, n
» sont point épargnés, tant en dedans que dan
» les dehors de cet édifice. Antenius fut non-
» seulement architecte, mais il étoit encore
» sculpteur et habile mécanicien.

» *Busquetto*, grec d'origine, fut chargé, en
» 1016, de bâtir la cathédrale de Pise, l'une des
» plus belles de ce temps.

» *Guillaume* ou *Williams*, Allemand, bâtit,
» en 1174, avec Bonano et Thomonazo, sculp-
» teurs pisans, le fameux clocher de Pise. Cet
» édifice, qui est entièrement de marbre, a 250
» palmes (*a*) de haut. Il doit sa célébrité à son
» inclinaison, qui est de 17 palmes hors de son
» à-plomb; ce qui provient d'un accident arrivé
» durant sa construction. Le même accident est
» arrivé à la tour de la *Garisende* à Boulogne:
» cette dernière est cependant moins inclinée.

(*a*) Dans les lieux où la palme est en usage, elle contient environ huit pouces trois lignes.

» *Suger*, abbé de Saint-Denys, passa pour l'un » des hommes de son temps les plus versés dans » l'architecture.

» *Robert de Covey*, mort en 1311, fut chargé » d'achever l'église de Saint-Nicaise de Rheims, » qui est estimée pour la délicatesse de ses orne- » mens, et pour la beauté des proportions.

» *Guillaume Wickam*, Anglais, mort en 1404, » donna le plan du palais de Windsor, et de la » magnifique cathédrale de Winchester.

» *Brunelleschi*, Florentin, mort en 1440, fut » un célèbre architecte. Il construisit à Florence » le palais *Pitti*, résidence actuelle du grand- » duc de Toscane.

» *Le Bramante*, mort en 1514. Le joli petit » temple rond que l'on admire au milieu du » cloître de Saint-Pierre-Montorio, est un des » ouvrages les plus estimés du Bramante. Le Bra- » mante jeta les fondemens de Saint-Pierre de » Rome. Les architectes, ses successeurs, firent » tant de changemens aux dessins qu'il avoit » donnés, qu'il ne reste plus rien du projet du » Bramante.

» *Le Sansovin*, mort en 1570, fut un célèbre » architecte. Son plus bel ouvrage est la biblio- » thèque de Saint-Marc à Venise.

» *Philibert de l'Orme*, mort en 1577, naquit » à Lyon. Il s'attacha à bannir de l'architec- » ture le goût gothique, pour y substituer celui » de l'ancienne Grèce. Il fit construire l'esca-

» lier en fer-à-cheval du palais de Fontain
bleau.

» *Vignole*, mort en 1573, naquit dans le M
» dénois: il a fait un traité des cinq ordres d'a
» chitecture.

» *Vasari*, Italien, mort en 1574, étoit bo
» peintre et bon architecte.

» *Palladio*, fameux architecte, mort en 1580
» naquit à Vicence. Venise est remplie de se
» ouvrages. Le célèbre théâtre olympique de
» Vicence est de lui.

» *Bartholomeo Ammanati*, Florentin, mort en
» 1586, se distingua dans la sculpture, et se fit
» une grande réputation dans l'architecture;
» c'est lui qui acheva le palais *Pitti*.

Constantin de Servi, Florentin, mort en 1622,
» fut peintre, ingénieur et architecte. Le grand
» sophi de Perse le demanda au grand duc Côme II
» de Médicis. Il demeura un an en Perse. On
» ignore ce qu'il y fit.

» *Jacques Desbrosses*, célèbre architecte fran-
» çais, fleurit sous le règne de Marie de Médicis.
» Il donna le dessin du palais du Luxembourg.
» On vante beaucoup aussi le dessin que cet
» architecte a donné de la façade de l'église de
» Saint-Gervais. Elle est décorée de trois ordres.
» Les statues qui l'accompagnent sont lourdes
» et de mauvaise exécution. Desbrosses fit cons-
» truire le célèbre aqueduc d'Arcueil.

» *Inigo Jones*, mort en 1652, naquit à Londres.

» Ses principaux ouvrages sont à While-hall; le » magnifique palais appelé Blauqueting-house, » le palais de Lindsey à Londres, l'église de » Saint-Paul à Covent-garden, etc. L'architecte » Webb fut son élève et son gendre.

» *François Mansard*, mort en 1666, naquit » à Paris. Il a fait beaucoup d'ouvrages, et jeta » les fondemens du Val-de-Grace. Il passe pour » l'inventeur de ces appartemens sous le toit, » que les Français appellent *à la Mansarde*.

» *Jacques Van-Campen*, Hollandais, mort en » 1638; il a rebâti, dans un goût très-majes- » tueux, l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, qui » avoit été consumé par les flammes. C'est le » plus bel édifice de toute la Hollande. Cet artiste » peignoit aussi. Il étoit riche et d'une famille » noble, et il ne tira aucun salaire de ses pein- » tures et de ses dessins.

» *François Boromini*, Italien, mort en 1667; » il embellit le palais *Spada*. Il y fit une galerie » en colonnades, dont la perspective est telle, » que la scène paroît trois fois plus longue qu'elle » ne l'est réellement. La décoration de cette » galerie a donné au cavalier Bernin l'idée de la » fameuse *Scala Regia* (*a*).

» *Le cavalier Bernin*, mort en 1680; il étoit » fils d'un sculpteur. Il fit, à l'âge de dix ans,

---

(*a*) Les connoisseurs regardent le Boromini comme un architecte sans génie et de mauvais goût.

» une tête de marbre que l'on voit aujourd'hui » à Sainte-Praxède, et qui mérita les suffrages » de tous les connoisseurs. Le pape Paul V voulut » le voir travailler, et il acheva devant lui le » modèle d'une tête de saint Paul, en une demi- » heure. Le Bernin avoit à peine dix-sept ans, » qu'on voyoit déjà dans Rome plusieurs beaux » ouvrages de sa composition, parmi lesquels on » compte le beau groupe d'Apollon et Daphné. » Urbain VIII, devenu pape, dit au Bernin : » *Vous êtes bien heureux de voir le cardinal* » *Maffeo Barberini élevé au pontificat; mais son* » *bonheur est au-dessus du vôtre, puisque Bernin* » *vit sous son règne.* Bernin s'appliqua en même » temps à la peinture, à la sculpture, à l'archi- » tecture; il exécuta en bronze la confession de » saint Pierre (*a*); la fontaine de la place Navone; » quatre figures colossales, représentant les » quatre principaux fleuves de la terre: Le Nil, » le Danube, l'Euphrate, le Niger. Ces figures » sont assises sur une énorme masse de rochers, » d'où l'eau tombe.... Le même artiste donna le » dessin de la fontaine dite *la Barcacia* (mau- » vaise barque) qui est à Rome dans la place » d'Espagne. Il suppléa en quelque manière à la » difficulté d'y faire jaillir les eaux à une cer- » taine élévation. La Barcacia représente une

(*a*) C'est-à-dire le baldaquin, l'autel, &c. de Saint-Pierre.

» grande barque, qui coule à fond, au milieu
» d'un bassin ovale. L'effort qu'elle fait en en-
» fonçant, est censé faire jaillir l'eau au-dessus
» de l'endroit où elle entre: cette idée suppose
» qu'elle ne doit pas s'élever bien haut. C'est
» ainsi qu'un artiste habile tire parti des défauts
» même de la nature. Le Bernin fit beaucoup
» d'autres ouvrages fameux; entr'autres ce su-
» perbe escalier à côté de Saint-Pierre, dont la
» petite galerie du *Boromini* lui donna, dit-on,
» l'idée (*a*). La charmante église du Noviciat
» des Jésuites à Rome, est encore du Bernin.
» Un de ses plus beaux morceaux de sculpture
» est le groupe de Sainte Thérèse, ravie en
» extase, avec un ange qui lui perce le cœur
» d'un trait enflammé. Cette statue est à Rome,
» dans l'église de Notre-Dame de la Victoire (*b*).

(*a*) Il fit aussi la place et la colonnade de Saint-Pierre, et dans l'église de Saint-Pierre, les tombeaux d'Urbain VIII et d'Alexandre VII. Ce dernier tombeau est au-dessus d'une porte qui forme un enfoncement obscur, et comme une espèce d'antre. Le Bernin a tiré le plus grand parti de cette position. Une draperie tombe en forme de rideau sur la porte; la Mort placée dessous soulève le rideau, et se montre à moitié. Le Pape est entre la *Vérité* et la *Charité*. L'une lui montre le spectre effrayant qui s'approche, l'autre le console et le rassure.

(*b*) L'expression du visage de sainte Thérèse est sublime, la figure de l'Ange est ravissante; mais la draperie de la sainte ne vaut rien: elle est beaucoup trop

» Le Bernin regardoit le fameux *Torse* antique » comme le morceau de sculpture le plus parfait. » Le Bernin étoit actif, laborieux, plein de feu, » colère, mais bon chrétien, charitable, ver- » tueux. Il aimoit la comédie, et la jouoit supé- » rieurement à *l'impromptu*. Il vint en France. » Louis XIV le combla de marques de distinc- » tion (*a*).

Claude Perrault, architecte français, mort » en 1688, fut à-la-fois médecin, peintre, » musicien, architecte, ingénieur, physicien » et anatomiste. Ce savant fit un dessin pour la » façade du Louvre, qui mérita la préférence » sur tous ceux qui furent présentés. C'est cette » superbe façade qui surprit le cavalier Bernin, » et qui est en effet le plus beau morceau d'ar- » chitecture qui soit dans les différens palais des » souverains de l'Europe. Perrault inventa quel- » ques machines très-ingénieuses pour trans- » porter et pour élever des pierres énormes. » Perrault fit encore construire un arc de » triomphe superbe qui étoit à la porte Saint-

---

chargée de petits plis. Ce morceau de sculpture est placé dans une niche élevée ; une petite fenêtre qui se trouve dans le haut, forme, par le jour qu'elle donne, une gloire brillante à l'Ange ; ce qui produit un effet très-heureux.

(*a*) On voit en France, de cet artiste célèbre, le buste de Louis XIV, et la statue de *Marcus Curtius*, au-delà de la pièce des *Suisses* à Versailles.

» Antoine, et l'Observatoire, qui est le plus » beau de l'Europe. Lorsque Perrault fut admis » à l'académie des sciences, il n'exerçoit plus » la médecine que pour sa famille, pour ses amis » et pour les pauvres. Il publia quatre volumes, » sous le titre d'*Essais de Physique ;* il mit en- » core au jour un recueil de machines de son » invention. Charles Perrault, frère de l'archi- » tecte, fit un ouvrage intitulé : *Parallèle des* » *anciens et des modernes*, où il donnoit la pré- » férence entière à ces derniers sur les premiers; » ce qui attira aux deux frères la haine de » Boileau.... Perrault s'exerça, avec une foule » d'artistes français, à la recherche d'un nou- » vel ordre d'architecture, et ne trouva rien » qu'un chapiteau corinthien, dont les feuil- » lages étoient ridiculement remplacés par des » plumes d'autruche ; les colonnes représen- » toient des troncs d'arbres....

» *François Blondel*, mort en 1688, a donné » les dessins des portes de Saint-Denis et de » Saint-Antoine, à Paris. La première est très- » belle (*a*); la seconde n'avoit de remarquable » que quelques morceaux de sculpture.

» *Jules-Hardouin Mansard*, fils d'une sœur » de François Mansard, prit le nom de cet ar- » chitecte. Le grand ouvrage d'Hardouin Man-

---

(*a*) Blondel fit toutes les inscriptions latines de ce monument. Il étoit d'ailleurs grand mathématicien.

» sard est le château de Versailles. Il donna le » plan de la place des Victoires ; il finit la » fameuse église des Invalides, commencée » par *Libéral Bruant*, et éleva la coupole, qui » est la plus belle de Paris. Il mourut en 1708.

» *François Galli Bibiena*, Italien, mort en » 1739, fut, ainsi que son frère, architecte et » peintre célèbre. Il fit le beau théâtre de Vé- » rone.

» *Christophe Wren*, anglais, mourut en 1723. » Cet artiste, à l'âge de seize ans, avoit déjà » fait des découvertes dans l'astronomie et la » mécanique ; il donna le dessin de la fameuse » église de Saint-Paul de Londres, que l'on com- » mença à bâtir en 1672, et qui fut achevée en » 1710. Cet architecte posa la première pierre, » et son fils y mit la dernière.

» *Jacques Gabriel*, né à Paris et mort en » 1742, commença le pont-royal, qui fut achevé » par le frère Romain.

» *Nicolas Salvi*, Italien, fut poète et archi- » tecte. Il mourut en 1751.

» *Boffrand*, mort en 1754. Il a construit le » fameux puits de Bicêtre (*a*) ».

(*a*) Il fut fait en 1733, 34, 35 ; sa profondeur est de 28 toises et demie, qui font 171 pieds ; 15 pieds de diamètre dans œuvre, et 9 pieds de hauteur d'eau intarissable, parce que tout le fond a été creusé dans le roc, où sont les sources. On a pratiqué dans le mur, à

Cette nomenclature est beaucoup plus étendue dans le livre d'où j'ai tiré cet extrait; l'auteur cite plusieurs grands seigneurs italiens, qui se sont entièrement livrés à l'étude de l'architecture, et qui y ont excellé. Il ne parle point de *Vanvitelli*, architecte moderne très-célèbre. C'est lui qui a fait l'élégant et magnifique escalier du palais neuf de *Caserte*, auprès de Naples, et au roi de Naples: Vanvitelli est mort il y a environ vingt-huit ans.

(19) « La première musique des Romains leur » vint des Etrusques, et ce n'étoit qu'une mu- » sique grossière et sans aucuns principes; mais » depuis ils prirent la musique des Grecs, et la » transportèrent en Italie. Le premier Romain » qui écrivit sur la musique, fut le fameux ar- » chitecte Vitruve..... Si la Grèce eut ses Timo- » thées et ses Tyrtées, qui firent de si grands » effets sur leurs contemporains, l'Italie a ses » *Stradella* et ses *Palma*, qui, dit-on, en ont » fait d'aussi étonnans. Stradella, en jouant du » violon, attendrit l'ame d'un scélérat qui avoit » eu le projet de l'assassiner. Palma, chanteur » Napolitain, se laisse surprendre par un créan-

---

deux toises au-dessus du niveau de l'eau, une retraite d'une toise avec un appui de fer au niveau du mur, dans toute sa circonférence, pour les ouvriers et les matériaux nécessaires à son entretien et à des réparations. (*Dict. hist. de la ville de Paris.*)

» cier qui veut le faire arrêter; Palma, pour » toute réponse à ses injures et à ses menaces, » chante plusieurs ariettes, en s'accompagnant » du clavecin : la fureur du créancier s'adoucit » peu à peu, et se calme si parfaitement, que » non-seulement il remet la dette, mais donne » à Palma dix pièces d'or pour l'aider à payer » d'autres créanciers (*a*).... Les différentes notes » que l'on trouve dans la musique écrite au qua- » torzième siècle et jusqu'au seizième, étoient » au nombre de cinq, et s'appeloient, *maxime*, » *longue*, *brève*, *semi-brève*, *minime*. La noire, » la croche et la double croche n'étoient pas en- » core en usage.

Musiciens Grecs.

» *Antimaque* étoit grand musicien, et com- » posa plusieurs poèmes (*b*). Un jour qu'il en li-

---

(*a*) « On raconte que le célèbre Farinelli, jouant le » rôle d'un héros captif, imploroit dans un air très- » touchant, sa grace et celle de sa maîtresse, auprès » d'un tyran farouche et cruel, qui les avoit fait ses » prisonniers. L'acteur qui représentoit le tyran fut » tellement attendri par les accens plaintifs de Fari- » nelli, qu'au lieu de lui refuser sa demande comme le » portoit la pièce, il oublia entièrement son caractère, » fondit en larmes et serra le captif dans ses bras ». (*Voyage en Sicile et à Malte, traduit de l'anglais de M. Brydone, second volume.*)

(*b*) Chez les Grecs, tout poète étoit musicien. Pin-

» soit dans une assemblée, voyant que tous ses » auditeurs s'ennuyoient et se retiroient succes- » sivement, mais que Platon seul restoit : *Je lirai* » *toujours*, s'écria-t-il ; *Platon vaut seul une* » *assemblée.*

» *Damophile*, femme de Pamphile et amie » de Sapho, composa des hymnes, qui se chan- » toient en l'honneur de Diane. A l'exemple de » Sapho, Damophile tenoit des assemblées où » les jeunes filles les plus spirituelles venoient » apprendre la poésie et la musique. Damophile » composa plusieurs poëmes.

» *Lamia*, la plus célèbre joueuse de flûte de » son temps, fut regardée comme un prodige, » par sa beauté, son esprit et ses talens. Plutar- » que et Athénée assurent qu'elle reçut par- » tout les plus grands honneurs.

» *Nanno*, *Néméade*, *Télézilla-Neréa*, furent » encore musiciennes.

» *Thymèle*, femme célèbre, inventa la danse » théâtrale, &c.... ».

Cette nomenclature est aussi étendue qu'intéressante dans l'ouvrage de M. de la Borde : je me bornerai (dans la vue d'exciter l'émulation des jeunes personnes) à extraire de cet ouvrage

---

dare composoit ses Odes, les mettoit en musique, et les chantoit aux jeux olympiques. Tout le monde sait que la fameuse Corinne enleva cinq fois le prix à Pindare.

une courte notice sur la vie des plus célèbres musiciennes modernes.

« *Marguerite Archinta*, d'une grande famille » de Milan, joignoit aux graces de la figure les » talens agréables de la poésie et de la musique. » Elle composa beaucoup de chansons et de ma- » drigaux, et les mit en musique. Elle vivoit » vers le commencement du seizième siècle.

» *Julie Varèze*, religieuse, se fit admirer par » ses talens en musique, et par la beauté de son » chant. Elle faisoit aussi de bons vers.

» *Marie-Marguerite Costa*, Romaine, femme » d'une vaste érudition, s'exerça avec succès en » différens genres de littérature. Elle a fait les » poëmes de plusieurs opéras.

» *Faustine Bordoni*, Vénitienne, femme du » célèbre compositeur Jean-Adolphe *Hasse*, sur- » nommé *il Sassone*, et musicienne du premier » ordre, inventa un nouveau genre de chant, » pour lequel il falloit une agilité surprenante, » une netteté, une précision qui saisissoit d'ad- » miration. Elle avoit l'art de soutenir sa voix » avec force, et de reprendre haleine sans qu'on » s'en apperçût. Elle parut sur le théâtre de Ve- » nise en 1716.

» *Dauphine de Sartre*, femme de M. le mar- » quis de Robias, possédoit parfaitement la phi- » losophie ancienne et moderne, l'algèbre et les » autres parties des mathématiques. La musique » faisoit son amusement. Elle composoit facile-

» ment, chantoit fort bien, et jouoit du clave-
» cin, du théorbe et du luth. Elle mourut à
» Arles en 1685.

» *Elisabeth-Claude Jacquet de la Guerre*, née
» à Paris, fit connoître, dès sa plus grande jeu-
» nesse, les dispositions extraordinaires qu'elle
» avoit pour la musique. A quinze ans elle joua
» du clavecin devant le roi. Madame de Montes-
» pan la garda trois ou quatre ans auprès d'elle.
» Elisabeth éponsa *Marin de la Guerre*, orga-
» niste. Elle a donné au Public *Céphale et Pro-*
» *cris*, paroles de *Duché; trois livres de Can-*
» *tates;* un recueil de pièces de clavecin; un
» recueil de sonates; un *Te Deum* à grands
» chœurs, qu'elle fit exécuter en 1721 dans la
» chapelle du Louvre, pour la convalescence du
» roi. Elle mourut en 1729.

» *Madame la marquise de la Mézangère*, née
» en 1693, jouoit supérieurement du clavecin;
» elle avoit aussi du talent pour la composition,
» qu'elle savoit parfaitement; mais elle n'a ja-
» mais voulu rendre publics aucun de ses ouvra-
» ges. *Madame la marquise de Gange*, sa fille,
» morte en 1741, jouoit du clavecin aussi bien
» que madame de la Mézangère, et n'avoit ja-
» mais eu d'autres leçons que celles de sa mère.
» En outre, madame de la Mézangère éleva chez
» elle un enfant, et par les bons principes qu'elle
» lui enseigna, lui fit faire de tels progrès, qu'il
» est devenu maître de clavecin de la reine et

» des enfans de France (*a*) ». (*Essais sur la Musique.*)

(*a*) « *Jean-Marie le Clair* naquit à Lyon : son premier goût fut celui de la danse, et il fit à Rouen les » premiers essais de ses talens. Par un hasard singulier, » le fameux Dupré étoit alors violon dans l'orchestre » de la comédie ; mais tous deux mécontens de leurs » talens, se rendirent justice et changèrent de place. » Dupré devint le plus grand danseur qui ait jamais » existé, et le Clair ouvrit bientôt à l'harmonie une » nouvelle carrière. En rentrant chez lui après avoir » soupé en ville, la nuit du 22 octobre 1764, il fut » assassiné sans qu'on ait jamais pu savoir par qui ». (*Essai sur la Musique.*)

FIN.

902445

v=rn-3. Vol. 8

B.10.5.48

BNC - FIRENZE

Google